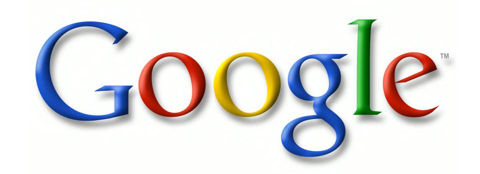
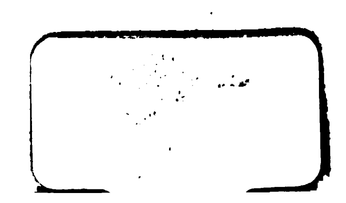

Google







VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

Les Voyages de MILORD CÉTON dans les ſept Planettes, ou le NOUVEAU MENTOR.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME DIX-SEPTIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux.*

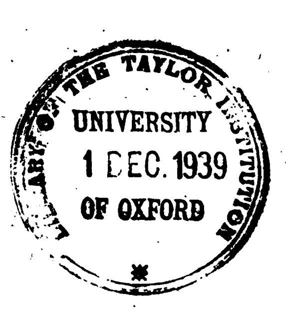


A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.





AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
DES VOYAGES IMAGINAIRES.

Il est difficile de croire, comme quelques-uns l'ont prétendu, que les Mondes de Fontenelle aient donné l'idée de l'Ouvrage que nous imprimons dans ce volume & dans le suivant. On avoit imaginé, avant cet illustre Académicien, de peupler les planettes, & ce systême avoit donné lieu à des dissertations sérieuses de la part des Physiciens, & à des plaisanteries de la part de quelques gens d'esprit, qui y trouvoient matière à exercer leur ima-

gination. En 1656, près de trente ans avant que Fontenelle fît imprimer ses Mondes, Bergerac avoit donné la première édition de son voyage de la lune. Nous conniciffons un ouvrage plus ancien encore, traduit de l'Espagnol, & imprimé en 1654, intitulé l'*Homme dans la Lune*, ou *le Voyage chimérique fait au monde de la Lune, nouvellement découvert par Dominique Gonzalez, aventurier espagnol, autrement dit le Courier volant.* Il seroit possible que cet Ouvrage, connu en France peu d'années avant celui de Bergerac, eût donné à ce dernier l'idée de son voyage dans la lune; en tout cas il l'a bien embellie, & il a fait oublier entièrement son modèle. Au surplus le public a goûté dans tous les tems l'idée de peupler les planettes, & d'y créer des royaumes imaginaires. Le *Voyage de Cyrano*, comme

nous l'avons obſervé précédemment, a eu le plus grand ſuccès. Cette eſpèce de plaiſanterie s'eſt produite juſques ſur la ſcène. En 1684 les Comédiens Italiens ont joué leur *Arlequin Empereur dans la Lune*, & cette pièce attiroit tout Paris : les gazettes du tems font mention d'un ſuccès qui a peu d'exemples, & qui n'eſt pas toujours une marque aſſurée du mérite d'un ouvrage.

Les Voyages de Milord Céton, qui ont paru près d'un ſiècle après toutes ces productions, ſont d'un genre plus eſtimable : nous ne croyons pas que l'Auteur en doive l'idée à des ouvrages paſſés de mode, & d'un ton bien différent de celui qu'il a adopté : c'eſt plutôt par une critique fine & délicate qu'il cherche à plaire, que par des images merveilleuſes, par des caricatures burleſques, qui ſurprennent, par

la hardiesse avec laquelle elles choquent les règles les plus connues de la vraisemblance. L'Auteur tire du nom de chacune des planettes, le caractère des habitans dont il la peuple. On trouvera donc dans la *Lune* des habitans légers & frivoles; dans *Mercure* un peuple d'avares, qui s'occupent à entasser toute leur vie des trésors inutiles. *Vénus* offrira une espèce d'île de Cythère, où l'on ne songe qu'à faire l'amour & satisfaire ses passions. Dans *Mars* nous ne verrons que guerre & carnage. On peuple cette planette de héros dont l'unique souci est de s'entre-détruire. Le *Soleil* est le séjour de la lumière & de la raison. Tous les habitans y cultivent les hautes sciences, & y font les plus grands progrès. Dans la planette de *Jupiter*, le tableau est bien différent & plus singulier; c'est le séjour du faste & de l'orgueil; tous

les habitans ſont nobles, & ſe croyent plus les uns que les autres. Enfin, on retrouve dans la planette de *Saturne*, les anciens tems de Saturne & de Rhée. L'Auteur y donne une nouvelle peinture des beaux ſiècles appellés l'âge d'or. Notre projet n'étant pas de donner ici un extrait de l'Ouvrage que nous mettons ſous les yeux de nos lecteurs, nous nous bornons à ce que nous venons d'en dire; nous nous contentons d'ajouter que ce cadre heureux eſt bien rempli.

L'Auteur de cet eſtimable Ouvrage ſe nommoit Marie-Anne de Roumier, épouſe de M. Robert : comme elle cultivoit les lettres dans le ſilence, & qu'elle vivoit très-retirée, ſe bornant à un très-petit cercle d'amis, nous ne pouvons donner aucuns renſeignemens ſur ſa vie : nous ſavons ſeulement qu'elle

eſt morte à Paris en 1771, âgée d'environ ſoixante ans. Elle a compoſé pluſieurs romans, entr'autres la Payſanne Philoſophe; la Voix de la Nature; Nicóle de Beauvais & les Ondins: ce dernier Ouvrage trouvera place dans notre recueil parmi les Romans Cabaliſtiques.



VOYAGES
DE
MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANETTES,
OU
LE NOUVEAU MENTOR.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

J'ÉTOIS un jour à rêver profondément dans mon cabinet, fort inquiette du succès que pourroient avoir certains ouvrages que je venois de donner à l'impression. Ah! chienne de tête, me disois-*je*, en me la frappant de la main, de quoi t'es-tu avisée de t'annoncer pour auteur? As-tu assez d'esprit & de talent pour en soutenir le titre? Tu vivois tranquille; tu n'avois presque aucune inquiétude; falloit-il que la gloire vînt troubler ton repos, & que, pour en acquérir, tu choisisses précisément le chemin le plus épineux? Comment es-tu entrée dans ce labyrinthe, sans guide & sans soutien? Ne valoit-il pas mieux te borner à filer ta quenouille? On te faisoit tous les jours mille complimens; tu ressemblois, disoit-on, à une des parques: l'un t'assuroit qu'il eût voulu que le fil de sa vie eût été dans tes mains; un autre te contoit fleurette,

on te régaloit sans cesse de mille petits propos légers, qui ne signifient rien, & qui cependant font la matière de la plupart des conversations : tu étois regardée comme un joli automate, auquel on ne demandoit ni sentiment, ni délicatesse, ni esprit, ni bon sens. Qui peut s'imaginer qu'il peut entrer de ces *drogues-là* dans une petite tête bourgeoise ? Est-elle faite pour avoir seulement la plus légère idée de ce qui s'appelle bon ton ? Quelles peuvent donc être ses prétentions ? Doit-on des égards à qui n'a ni qualité, ni titres, ni richesses ? C'est le raisonnement de certains nigauds, dont malheureusement il y a un très-grand nombre dans le siècle où nous sommes, c'est celui de ces gens, que l'orgueil, l'amour-propre, le caprice & l'imbécillité conduisent dans toutes les actions de leur vie ; de ces gens qui se croiroient déshonorés, s'ils osoient regarder comme amis, des personnes qui n'auroient d'autres titres que la vertu, la candeur & la droiture. D'où vient ? C'est qu'avec ces seules qualités elles les font rougir intérieurement de la bassesse de leurs sentimens. Cependant c'est une partie de ces gens que tu

frondes avec tant de liberté, qui vont être tes juges ; mais des juges d'autant plus rigoureux, que le titre que tu oses prendre semble exiger que tu n'ouvres la bouche que pour dire des saillies. Tu n'étois point obligée d'avoir de l'esprit ; on va t'en demander.

Je fus interrompue dans mes réflexions par un bruit de pétard, qui fit partir de mon feu une prodigieuse quantité d'étincelles. Je reculois précipitamment mon fauteuil, lorsque je vis sortir du milieu des flammes un petit homme de feu, qui paroissoit d'un brillant à éblouir. Cet homme se mit à sauter & à gambader d'une si grande force, que je me sentis saisie de frayeur. Mon premier mouvement fut de fuir. Mais il me prit un tremblement si universel, que mes jambes me refusèrent le service. Je suis naturellement poltrone ; je l'avoue d'autant plus volontiers, que je ne suis pas faite pour me parer de cette audace qui ne convient qu'à des guerriers.

Cependant le petit effronté renversoit tout dans mon cabinet. Il s'apperçut du trouble qu'il me causoit, & se plut à l'augmenter par mille nouvelles espiégleries : puis, d'un saut léger,

vint ſe mettre à califourchon ſur mon cou. Ah ! grand dieu, m'écriai-je, excitée par un redoublement de frayeur, délivrez-moi de cet eſprit infernal : car je le pris d'abord pour un démon des plus malins ; ce qui le fit éclater de rire. Eloignée de l'imiter, je diſois intérieurement toutes les prières & les *oremus* que je ſais par cœur. Je crois même que, pour tâcher de m'en débarraſſer, j'y joignis quelques invocations, en tenant toujours mes deux mains ſur mon viſage : il eſt vrai que je regardois au travers de mes doigts ce que deviendroit cet homme de feu, ou ce démon ; je craignois qu'il ne mît tout en cendre. Excédée de ſa vivacité, j'étois prête à m'évanouir, quand je le vis s'approcher de ma table, où, après avoir jetté tout ce qui étoit deſſus, il poſa un grand rouleau de papier, qu'il déploya, & arrangea avec beaucoup d'attention. Lorſque je le vis tranquille, je fis un effort ſur moi-même, afin de lui montrer plus de hardieſſe & de fermeté, & lui dis d'un ton qui peignoit encore mieux le trouble où j'étois, mais que je crus néanmoins fort impoſant, je lui dis donc : eſprit malin, je te conjure
de

de la part du grand dieu vivant, qui eſt mon maître & le tien, de me dire qui tu es, & par quelle audace tu prends plaiſir à m'épouvanter par tes feux & la rapidité de tes mouvemens.

L'effort que je fis pour exprimer ce peu de mots, m'occaſionna une ſueur froide, qui m'empêcha de continuer: j'attendis la réponſe de ce lutin avec une inquiétude extrême; je craignois horriblement ſes acolades; heureuſement qu'il prit enfin pitié de la peine où il me voyoit.

Tranquilliſe-toi, dit l'homme de feu; je ſuis un ſalamandre, qui, éloigné de chercher à te nuire, n'a d'autre intention que celle de te donner des conſeils qui puiſſent t'être utiles. Tu ne dois pas ignorer que le feu eſt l'élément qui nous eſt deſtiné, & dans lequel nous vivons; c'eſt ce qui fait que nous ne pouvons nous montrer qu'en voltigeant ſans ceſſe. Mais toi, qui depuis long-tems eſt occupée à l'étude des ſciences, ne devrois-tu pas être dégagée des foibleſſes de ton ſexe? Pourquoi donc ma préſence t'a-t-elle ſi fort intimidée? Tu dois me connoître par les relations que quantité de philoſophes ont inſérées dans leurs écrits ſur

les qualités des différens génies. Cela est vrai, repris-je, rassurée par ces paroles; mais est-on maître du premier mouvement? D'ailleurs, je t'avoue qu'il me falloit cette aventure pour me faire croire aux génies : je sais qu'il est très-rare qu'ils daignent se communiquer aux foibles mortels, & ne puis concevoir par quel bonheur j'ai pu mériter une telle faveur : tu viens de dissiper mes craintes; achève de m'instruire; je suis disposée à t'entendre tranquillement, pourvu néanmoins que tu puisses modérer un peu ta vivacité.

J'y consens, dit le salamandre. Apprends donc que le hasard a mis dans ton feu un bois qui m'y a attiré : j'ai été témoin de tes inquiétudes; elles ont excité ma pitié, & m'ont fait sortir de mon élément, afin de t'aider de mes conseils, & commencer à te donner des marques de ma protection. Premièrement, je t'avertis de ne te point offenser, si messieurs les beaux esprits prennent la peine de blâmer la hardiesse que tu as déjà prise de t'annoncer pour auteur : ces grands génies honorent toujours ceux dont ils ont la bonté de médire ; sois donc bien persuadée qu'il

n'y a que la gloire d'être critiquée qui puisse contribuer aux heureux succès de tes ouvrages : tu ne dois pas non plus t'inquiéter s'ils manquent de ces comparaisons brillantes, de ces métaphores hardies, de ces ornemens empruntés, de ces phrases à la mode ; en un mot de ce bel-esprit si envié, si recherché, puisqu'il est presque aussi ridicule d'y prétendre, que difficile d'y atteindre. Suis naturellement le feu de ton imagination, sans te rebuter & sans t'embarrasser des jugemens de certains censeurs, peu accoutumés à applaudir ce qui n'est pas sorti de leurs plumes. Les esprits bornés ne se doutent jamais de l'intention d'un auteur : ceux qui sont trop vifs l'exagèrent toujours ; ils veulent trouver des allégories auxquelles on n'a point pensé. Il n'y a que les personnes de bon sens qui saisissent avec justesse le point de vue que l'Auteur s'est proposé. Ton intention doit être d'instruire en amusant : suis exactement ce projet ; c'est le seul moyen par lequel tu puisses acquérir de la gloire & de la réputation.

Mon salamandre n'en dit pas davantage : il rentra dans mon feu, & me

laissa livrée à de nouvelles réflexions. Je conclus d'abord qu'il falloit que je me fusse endormie sur mon fauteuil, & que tout ce que je venois de voir & d'entendre n'étoit que l'effet d'un songe, produit par mon imagination & échauffé par mes inquiétudes.

Mais quel nouveau phénomène se présente à mes yeux? je n'y puis rien comprendre. Tout est renversé dans mon cabinet; j'y vois ce même rouleau de papier, que je ne connois pas pour être à moi : je commence à douter si je ne suis point encore endormie; je me frotte les yeux, je bois un grand verre d'eau; rien ne se dissipe. Je n'ai jamais été somnambule, me dis-je en approchant de ma table. Cependant voilà un manuscrit qui m'est totalement inconnu; ma porte est bien fermée : qui peut donc l'avoir apporté, si ce n'est un génie? Voyons ce qu'il contient. Mais l'écriture est tout-à-fait semblable à la mienne : alors je le parcours avec rapidité, & je trouve que ce manuscrit contient une histoire fort bien suivie : ce ne sont néanmoins que des folies; mais ces folies me paroissent d'une espèce assez singulière, pour me donner l'em-

vie d'en faire part à ceux qui sont curieux de nouveautés.

Je les donne sans y rien changer; j'ai seulement retranché plusieurs citations, parce qu'elles m'ennuient; peut-être y trouvera-t-on aussi quelques anecdotes un peu modernes, qui pourroient bien être sorties de ma plume. C'est un privilège qu'on doit aisément pardonner à un éditeur femelle, qui ne sauroit si long-tems laisser parler les autres sans se mêler à la conversation. C'est donc en qualité d'éditeur, que je dois rendre compte à mon lecteur du plan qu'on s'est proposé dans cet ouvrage, qui a pour titre : *Voyages de Milord Céton dans différens Mondes*.

Milord Céton, élevé par les soins d'un génie du premier ordre, commence ses voyages par la lune. Ce globe lui fournit d'abord une ample matière pour exercer sa curiosité. C'est de ce monde qu'il nous dépeint ce caractère de frivolité, cet amour de la nouveauté & l'inconséquence de la conduite des habitans de cette planette, qui, comme l'on sait, est sujette à mille variations. De-là, il passe dans celle de Mercure, qui n'offre à ses yeux qu'un monde

rempli de citoyens qui sacrifient tout à l'intérêt & à la fortune. Vénus, petite planette, brillante & pleine de feu, ne renferme que des gens voluptueux & sensibles aux plaisirs; l'amour y règne de toutes parts. Le Soleil, séjour d'Appollon & des Muses, nous présente un monde de savans. Mars annonce la gloire; on n'y voit que des héros: c'est dans cette planette que notre voyageur convient qu'il s'est perfectionné dans l'art militaire. La noblesse brille dans Jupiter; chacun n'y est occupé que de ses titres, de sa grandeur & des honneurs qui leur sont dus. Saturne représente cet âge d'or, ce bon vieux tems des patriarches; c'est dans ce monde où l'on voit régner cette noble simplicité, cette candeur, cet amour de la vérité, cette obéissance aux loix, & ce respect si légitimement dû aux souverains. Ce monde devroit servir de modèle à tous les autres; mais malheureusement aucun ne lui ressemble.

C'est-là, en peu de mots, tout le plan de cet ouvrage, qui fournit encore plusieurs petites histoires analogues à la façon de penser des habitans des

différens mondes où elles arrivent. Je n'y ajouterai aucune réflexion, & laisse à mon lecteur le plaisir de promener son imagination aussi loin qu'il voudra: je ne prétends point non plus soutenir, ni m'efforcer de donner du pied à mes idées, dans lesquelles l'auteur n'a sans doute eu d'autre dessein que celui de faire voir qu'il n'y a point d'opinions, si ridicules qu'elles paroissent aux yeux d'un homme sensé, qu'on ne puisse appuyer de l'autorité de quelques philosophes.

Peut-etre trouvera-t-on que les matières sérieuses qui sont répandues dans cet ouvrage, n'auroient pas dû être traitées avec autant d'enjouement; mais qu'il vous suffise d'apprendre, (ami lecteur), qu'à l'imitation de Démocrite, qui rioit souvent seul des folies du monde, l'éditeur, encore loin de vouloir arborer le titre de grave personnage, en fait de même, & vous invite à suivre son exemple: en vous donnant cet ouvrage, il n'a d'autre ambition que celle de vous amuser. Vous remplirez parfaitement son attente, si vous prenez du plaisir à le lire. Si vous y rencontrez quelques malices,

peut-être ne vous écarterez-vous pas de l'idée de l'auteur.



VOYAGES.



VOYAGES DE MILORD CÉTON DANS LES SEPT PLANETES.

INTRODUCTION.

LES révolutions qui arrivèrent en Angleterre sous Cromwel, ont été la source des désordres de ma famille. Je dois ma naissance au lord Céton, *qui*, fortement attaché au roi, se vit, après la mort funeste de ce monarque, dans la dure nécessité de prendre la fuite, pour se soustraire à la tyrannie de Cromwel, qui, par un amour-propre déguisé, venoit de prendre le titre pompeux de protecteur du royaume, après avoir refusé celui de Roi.

Milady, désespérée d'un départ aussi précipité, eût bien voulu pouvoir accompagner son époux ; mais il s'opposa formellement à son

dessein, en lui faisant sentir tous les inconvéniens qui pourroient en résulter. Je vous laisse, dit mon père, deux enfans, qui peut-être un jour feront renaître dans notre famille la gloire de leurs ancêtres: c'est à votre tendresse que je confie leurs jours; occupez-vous de leur éducation : j'exige de votre amour que vous mettiez tous vos soins & votre attention à faire naître dans leurs cœurs ces principes de sagesse, de vertu & de raison, dont vous-même êtes si bien pénétrée. Ne vous livrez point, chère épouse, à une douleur, ni à de vains regrets, qui ne peuvent servir qu'à altérer votre santé. Nous devons l'un & l'autre, ma chère, nous mettre au-dessus de nos malheurs, & montrer, par notre constance, à les souffrir, un cœur plus grand que tous les maux qui nous accablent. Espérez du tems que quelque heureuse révolution pourra un jour nous réunir: ménagez, en attendant, avec prudence, le peu d'amis qui nous restent dans Londres, afin de pouvoir profiter de toutes les circonstances favorables que peuvent produire les changemens qui doivent arriver.

Après le départ de mon père, Milady se livrant entièrement à toute l'amertume de sa douleur, ne put en supporter le poids. Une

maladie de langueur nous l'enleva en ſix mois. Nous étions encore, ma ſœur & moi, dans l'âge d'adoleſcence, & nous ne pûmes d'abord ſentir la perte que nous faiſions.

Un de nos proches parens fut nommé pour être notre tuteur. Ce parent, homme dur, ſévère & cauſtique, abhorroit tous les titres pompeux, qu'il regardoit comme vains & frivoles. Attaché à la ſecte des quakers, il ne nommoit jamais perſonne que par ſon nom propre, ſans y ajouter le titre de milord, ou quelqu'autre que ce fût; & quoiqu'il fût *lui-même* un des premiers lords d'Angleterre, il ne ſe faiſoit nommer que Jacques; en ſorte qu'on ne voyoit, dans ſon hôtel, que des Georges, des Guillaume, des Charles ou des Simon. Cependant, malgré ſes préjugés contre le cérémonial & la politeſſe, il ne négligea aucun des talens qui doivent ſervir à l'éducation des perſonnes de naiſſance.

Monime faiſoit tous mes plaiſirs : cette chère ſœur entroit à peine dans ſa quinzième année, qu'elle parut un prodige d'eſprit & de beauté; les graces & les talens étoient réunis dans ſa perſonne; il ſembloit que la prudence eut en elle dévancé l'âge; rien n'échappoit à ſa pénétration; mais les lumières de ſon eſprit ne ſervoient qu'à lui faire mieux ſentir

le dur empire que Jacques exerçoit sur nous. Pour moi, sorti alors des mains d'un gouverneur, je tâchois de charmer mes ennuis par l'exercice de la chasse.

Un jour m'y étant égaré, je me trouvai à l'entrée de la nuit dans une allée sombre, qui me conduisit à un vieux château : le pont-levis en étoit baissé ; je le passai dans le dessein de demander un guide, qui pût me remettre dans mon chemin. Ne rencontrant personne dans les cours, je monte sur un perron qui sépare les appartemens : le hasard me conduisit dans une grande pièce, que je pris d'abord pour un temple.

Deux colonnades de marbre en soutenoient la voûte ; je m'avançai au milieu de ce vaste édifice, d'où promenant mes regards pour en contempler toutes les beautés, j'apperçus à droite sous l'une des colonnades, plusieurs peintures, dont les figures me parurent animées ; je vis mouvoir & marcher quantité de graves personnages. Mais quelle fut ma surprise, lorsque j'apperçus le plus apparent d'entr'eux s'avancer vers moi d'un air grand & majestueux ! J'avoue qu'à son aspect je me sentis pénétré d'une frayeur soudaine, mes cheveux se hérissèrent & mes jambes mal affermies, sembloient plier sous moi ; mais n'ap-

percevant rien de farouche dans les regards de ce veillard, qui me tendit la main avec un sourire gracieux, qui remit le calme dans mon ame, j'eus assez de courage pour lui présenter la mienne. Il la prend, la serre, avance sa tête, comme pour m'inviter à l'embrasser; ce que je fis avec la même confiance. Ce vénérable vieillard passant alors son bras autour de mon cou, à ce noble courage, me dit-il, je reconnois le sang des Cétons. Ah! mon fils, je vois avec plaisir que tu ne dégénères en rien de la valeur de tes ancêtres. Tu vois en moi le *premier* de ta race. J'ai appris les malheurs arrivés dans notre famille, ceux dont tu es encore menacé, les duretés du quaker, & les ennuis de la charmante Monime.

Un génie du premier ordre a conduit tes pas vers ce château; ce même génie veut *bien*, à ma prière, vous prendre l'un & l'autre sous sa protection; mais, mon fils, pour achever de mériter ses faveurs, il faut lui donner une seconde preuve de ton intrépidité, en consentant de passer ici la nuit, au milieu des *esprits* qui habitent ce château. Vénérable vieillard, repris-je, d'un air libre & assuré, si le sang qui coule dans mes veines vous a d'abord été connu, croyez que l'amour de la gloire & celui de la vertu seront toujours les

premiers mobiles de toutes mes actions; je n'ignore pas qu'une noble hardiesse en doit être la base. Ah! mon fils, dit le vieillard, en me serrant sur sa poitrine, que j'aime à voir en toi des sentimens si magnanimes! Il fit alors un signe de la main qui fit avancer une troupe de génies pour prendre mes armes.

Lorsque je fus désarmé, le vieillard me conduisit vers le génie Zachiel, qui s'étoit revêtu d'une taille avantageuse, & de la plus belle figure du monde: une physionomie privilégiée, un regard doux, un air affable, me prévinrent d'abord en sa faveur; la grandeur & la majesté de sa personne m'inspirèrent en même tems le respect & la confiance. Ce génie, après m'avoir donné les plus gracieuses assurances de sa protection, me fit un long discours sur les calamités de ce monde, & ajouta que Monime & moi, étions encore menacés des plus grands malheurs, & qu'on n'avoit différé jusqu'à ce jour à poursuivre le lord Céton, en se vengeant sur sa famille du parti qu'il avoit constamment soutenu, que par considération pour quelques parens de Miladi, qui jusqu'alors avoient joui de la confiance de Cromwel; mais que ceux-ci venant d'être disgraciés à leur tour, le ministère avoit expédié des ordres, afin de

s'assurer des seuls rejettons d'une famille proscrite par le tyran, dans la vue de les faire périr dans la Tour de Londres.

Hâtez-vous, poursuivit le génie, dès que l'aurore paroîtra, d'aller faire part à Monime de l'important avis que je vous donne; engagez-la à venir ici se remettre entre mes mains; calmez ses frayeurs, & ne négligez rien pour la convaincre, que ce château si abandonné & si désert qu'il vous paroisse, est néanmoins le seul lieu de toute l'Angleterre où vous soyez sûr de trouver du secours & de la protection: *assurez-là* que je suis en état de vous défendre l'un & l'autre contre toutes les forces du royaume. Le génie me quitta en m'invitant de me livrer le reste de la nuit au repos: mais mon esprit trop agité n'en put goûter aucun.

Le crépuscule, qui annonce le retour du jour, commençoit à peine à paroître lorsque je sortis du château: un cheval très-bien enharnaché se trouva à la porte; je le montai sans crainte, & il me conduisit de lui-même chez le Quaker. Je précipitai mes pas vers l'appartement de Monime, qui avoit passé la nuit dans de mortelles inquiétudes. Hélas! cher frère, me dit-elle, est-il possible que le soin de mon repos vous touche si peu? Je ne m'opposerai jamais à tout ce qui pourra vous amuser: par

pitié, du moins, donnez quelques heures dans la journée à une malheureuſe, qui n'a de plaiſirs ni de diſſipation que ceux que vous lui procurez; aidez-moi à ſupporter mes ennuis. Hélas! ſi votre cœur étoit pénétré des mêmes ſentimens que j'éprouve, ſeroit-ce à moi à vous faire appercevoir que deux jours ſe ſont paſſés, ſans avoir daigné vous reſſouvenir d'une ſœur qui n'eſt occupée que de vous? Devez-vous douter de tout ce que j'ai ſouffert, par la crainte qu'on eût attenté à vos jours ou à votre liberté? Plaintes inutiles! on ne m'aime point, & il ne me reſte aucune prétention au repos. Monime ne put retenir ſes larmes.

Pénétré juſqu'au fond de l'ame d'un reproche que je méritois ſi peu; arrêtez, chère Monime, ceſſez d'inſulter un cœur qui n'eſt dévoué qu'à vous ſeule; ne condamnez point un homme qui vous adore..... Que dis-je, en frémiſſant?..... ma raiſon s'égare..... un délire, ſans doute, s'empare de mes ſens. Ah! pardonnez ce trouble que vos injuſtes ſoupçons font naître dans mon eſprit..... Je ne vous aime point?.... Ah! Monime, chère Monime!... comment une penſée auſſi injurieuſe a-t-elle pu trouver place dans votre cœur? Monime, ſurpriſe & interdite, me regardoit ſans oſer me répondre. Après un quart-d'heure de ſi-

lence ; je vous aime, ma sœur, ajoutai-je avec un peu moins d'émotion ; vous n'en sauriez douter sans être injuste : je viens exprès vous donner des preuves de mon attachement.

Alors je lui racontai l'aventure du château des génies. Monime eut d'abord beaucoup de peine à la croire ; mais quand je vins au détail des nouveaux malheurs qui nous menaçoient, je vis son front se couvrir d'une pâleur mortelle. Cher frère, me dit-elle, d'une voix tremblante, je vois avec douleur, que je ne puis plus révoquer en doute le récit que vous venez de me faire ; nos malheurs ne sont que trop réels : voilà donc ce funeste mystère éclairci.

Apprenez, mon frère, que Jacques partit hier précipitamment sans me voir : une de mes femmes, que j'ai interrogée sur ce départ, m'a protesté qu'elle ne pouvoit en deviner la cause : je sais seulement, m'a-t-elle dit, que Jacques a reçu des lettres qui lui ont été apportées par un courier exprès, & qu'il n'a pu les lire sans verser des larmes ; il s'est renfermé aussitôt avec Simon, son homme de confiance, & en sortant de son cabinet, encore tout attendri, j'ai entendu qu'il lui a dit : c'est à ta fidélité & à tes soins que je confie ces malheureux restes d'une famille toujours en proie à la douleur.

Quelque affligeant que fût pour moi le discours de Monime, je sentis néanmoins une secrete satisfaction, puisque ce récit me confirmoit que ce qui s'étoit passé au vieux château n'étoit point une illusion ; que le vieillard & le génie n'étoient pas non plus des personnages supposés ; que leurs avis n'étoient que trop fondés ; & qu'enfin je pouvois me confier à l'amitié dont ils venoient de me donner des marques.

Je pressai Monime de partir à l'instant ; le même cheval qui m'avoit ramené pouvoit nous y conduire : mais ce ne fut qu'avec des peines infinies que je parvins à l'y résoudre : mille difficultés qu'il me fallut combattre, nous conduisirent jusqu'à la nuit. Enfin ne trouvant plus d'autres retranchemens que dans le soin de tromper la vigilance de ses femmes & celle de Simon, je saisis cette occasion, & lui proposai de déguiser son sexe, en prenant un de mes habits. Elle ne put se refuser à cet expédient, & nous partîmes à l'entrée de la nuit.

Lorsque Monime se vit proche du château, elle se sentit saisie d'une si grande frayeur, qu'elle me pria de ne la point forcer de passer outre. Je n'ignore pas, mon cher Céton, qu'avec vous je ne dois rien craindre ; mais est-



Venez charmantes [illegible] vous jouirez ici de cette paix et de cette tranquilité qui doit être le partage des âmes pures.

ön maître de ses mouvemens? Pourquoi voulez-vous exiger de moi des choses au-dessus des forces de mon sexe? Je ne puis plus soutenir l'idée que je me forme de vivre avec des génies : je préférerois plutôt le malheur d'être renfermée dans la tour de Londres à tous les biens qu'ils pourroient me faire. Qu'avez-vous à craindre de ces génies, repris-je? Est-il possible que les lumières que vous avez acquises ne puissent encore servir à vous faire surmonter de vains préjugés? Me croyez-vous capable d'exposer des jours qui me sont si précieux? *Non, Monime*, soyez certaine que je les défendrai plutôt au péril de ma vie.

Pendant ce discours, Monime tremblante & éperdue, ne s'étoit point apperçue que le cheval, redoublant sa course, nous avoit conduits jusqu'à l'entrée du perron. Le génie s'avançant pour la recevoir, venez, charmante Monime, lui dit-il, en lui présentant la main afin de la rassurer : vous jouirez ici de cette paix & de cette tranquillité qui doit être le partage des ames pures.

Seigneur, dit Monime d'une voix tremblante, mon frère m'a instruite des bontés dont vous voulez bien nous honorer : je sais que ce n'est qu'aux soins du premier de notre race que nous devons des faveurs si peu méritées. Il

eſt vrai, dit Zachiel, que je me ſuis d'abord rendu aux inſtances du grand Céton; mais, belle Monime, ajouta le génie d'un air galant, qui peut vous connoître ſans s'intéreſſer vivement à votre bonheur? Il nous conduiſit enſuite dans le grand ſalon.

Je fus ſurpris de voir paroître un autre vieillard qui ſortit d'entre les colonnades qui étoient à gauche: ſa taille haute & majeſtueuſe, imprimoit le reſpect: ſon front étoit orné d'une couronne, ſes yeux étoient vifs & brillans; une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture, où étoit attaché un ſabre garni d'eſcarboucles, qui, par leur éclat, ſembloient éclairer ce merveilleux ſalon.

Ce vénérable vieillard vint au-devant de Monime, qui, loin de marquer aucune crainte, courut ſe précipiter dans ſes bras qu'il avoit ouverts pour la recevoir. Une action auſſi hardie de la part de Monime eût de quoi me ſurprendre, ſur-tout après les foibleſſes qu'elle m'avoit montrées; mais ce n'étoit qu'à la préſence du génie qu'elle devoit ce courage. Je ne pus entendre ce que le vieillard lui dit en lui faiſant remarquer pluſieurs graves perſonnages, qui ſe promenoient ſous cette colonnade. Il me regarda enſuite avec beaucoup d'attention; je m'apperçus que ſes diſcours

rouloient ſur moi ; ils firent une ſi grande impreſſion ſur l'eſprit de Monime, que je vis briller dans ſes yeux la joie & la ſatisfaction : elle détourna la tête pour me regarder, & tout diſparut à l'inſtant.

Reſtés ſeuls avec le génie, il nous conduiſit chacun dans un appartement ſéparé. Monime trouva dans le ſien pluſieurs femmes deſtinées à la ſervir. Je trouvai dans le mien les mêmes ſecours. Un grand cabinet rempli de livres, joignoit l'appartement de Monime : ce cabinet fut déſigné par le génie, pour ſervir à nos inſtructions.

Je ne crois pas, nous dit Zachiel, que vous ſoyez jamais dans le cas de regretter votre quaker ; mais je lis dans les yeux de la tendre Monime, qu'elle déſireroit ſavoir comment il a reçu la nouvelle de votre fuite. Apprenez donc, qu'afin de lui épargner des recherches inutiles, je lui ai fait dire, qu'une puiſſance ſupérieure vous avoit pris, l'un & l'autre, ſous ſa protection, & qu'il ne ſeroit inſtruit de votre ſort qu'au retour du lord Céton. Que de chagrins il doit reſſentir, dit Monime ! car, malgré la dureté de ſon caractère, il nous aime. Vous lui rendez juſtice, reprit le génie : ſoyez certaine que la perſonne que j'ai employée pour l'avertir de votre départ, a ſu le tranquilliſer & remettre le calme dans ſon eſprit.

Le lendemain nous passâmes avec le génie dans le cabinet de la biliothèque. J'ai formé sur vous, nous dit-il, de grands desseins; mais il faut vous préparer à les mériter par une attention digne des soins que je veux bien prendre pour vous instruire. Comme je suis persuadé que la charmante Monime est faite pour goûter les discours les plus élevés, le ciel qui l'a douée de graces & de beauté, lui a encore donné cet esprit d'ordre, ce bon sens & cette vivacité, qui sont les marques d'un génie droit & fait pour recevoir les meilleures instructions. Je le souhaite avec ardeur, dit Monime. Mais, seigneur, aurez-vous assez de patience pour répondre à toutes les questions que je prévois être dans la nécessité de vous faire par la certitude où je suis de mon ignorance? Soyez-en certaine, reprit Zachiel; ce sera même me prouver l'intérêt que vous prendrez à nos conversations.

Je commence par vous avertir de bannir, l'un & l'autre, ce titre de seigneur, qui n'appartient qu'à l'être suprême; ce n'est que pour sa gloire que je veux travailler à vous perfectionner, & vous ne pouvez atteindre à ce dégré de perfection que j'exige que par une application assidue, afin de tâcher de saisir dans les sciences ce qu'il y a de vrai & d'essentiel,

Il faut, mes chers enfans, commencer par vous dégager de la superstition & de la crainte odieuse de la mort, bien éclaircir les idées de vertus & de vices; tâcher de saisir avec justesse le point qui sépare les hommes vertueux des méchans; ce n'est qu'en suivant ces principes, qu'on peut goûter une volupté pure qui procure à l'homme deux trésors inestimables, les seuls qu'il doive ambitionner, la sagesse & la santé, parce que la sagesse est à l'ame, ce que la santé est au corps. Vous le sentirez mieux par cette figure.

Représentez-vous la volupté comme une reine magnifique, parée de sa seule beauté; son trône est d'or, & les vertus, en habits de fêtes, s'empressent à la servir; ses vertus sont, la prudence, la justice, la force & la tempérance, toutes quatre soigneuses de lui faire leur cour, & de prévenir ses moindres souhaits. La justice l'empêche de faire tort à personne, de crainte qu'on ne lui rende injure pour injure, sans qu'elle puisse s'en plaindre. La force la retient, si, par hasard, quelque douleur vive & soudaine l'obligeoit d'attenter sur elle-même. La prudence veille à son repos & à sa sûreté. La tempérance, enfin, lui défend toutes sortes d'excès, & l'avertit assiduement que la santé est le plus grand de tous les biens; celui, du

moins, ſans lequel les autres deviennent inutiles, & ne ſauroient ſe faire ſentir.

Ce fut par de pareilles inſtructions que le génie nous fit paſſer, ſans ennui, pluſieurs mois dans ce château. Monime ſe familiariſa ſi bien avec Zachiel, que je fus tenté de la prendre elle-même pour une ſilphide. Ses réflexions étoient toujours juſtes, ſouvent badines, mais pleines de bon ſens. La converſation tomba un jour ſur les génies. Monime, curieuſe d'apprendre leur origine, pria Zachiel de l'en inſtruire. Il faut pour cela, lui dit-il, vous révéler des ſecrets qui ne ſont connus que de quelques philoſophes; mais je connois trop votre prudence pour craindre que vous méſuſiez de cette ſcience.

Apprenez donc, belle Monime, qu'il y a pluſieurs ſortes de génies. Les uns qu'on nomme Silphes, ſont répandus dans l'air; d'autres, connus pour des Gnomes, habitent la terre; les eaux ſont remplies d'ondin, & le feu eſt l'élément des Salamandres; d'autres, enfin, ſont répandus dans différentes planettes, & portent les noms qui conviennent à leurs attributs. Chacun de ces génies ne doit point ſortir de ſon élément; il n'y a que ceux de la première claſſe, auxquels cette liberté ſoit accordée. Vous ne devez pas ignorer que Dieu eſt l'auteur

de

de tout ce qui est dans la nature; qu'il est la source unique de la lumière; que c'est un être intelligent & suprême : ou, comme les hommes se trouvent dans un éloignement infini de ce premier être, & qu'ils ne peuvent, ni l'appercevoir, ni s'en approcher par le vuide immense qui les sépare, Dieu a voulu remplacer ce vuide par une multitude infinie de substances intermédiaires, c'est-à-dire, de démons ou de génies, qui participent plus ou moins à la lumière, dont Dieu est le principe; ou aux ténébres, dont les hommes ne peuvent se dégager. Ces génies sont encore de deux sortes; les supérieurs & les inférieurs : les premiers n'ont que des inclinations bienfaisantes; ils portent à l'être suprême les prières des hommes, & leur rapportent, les bienfaits & les graces qui leur sont accordés. Les inférieurs, ou ceux qui tiennent à la terre, jaloux de ce commerce, s'y opposent vivement, parce qu'ils n'ont d'autre but que celui de nuire; c'est pourquoi, il est de la prudence de se lier par une étroite amitié avec les premiers, qui sont les supérieurs, & tâcher de se rendre favorables les inférieurs, afin de les engager à ne point troubler ce commerce par leurs malices.

Je ne puis concevoir, dit Monime, comment vous pouvez voltiger sans cesse, de la terre

au ciel, & du ciel en terre. Dites-moi donc, cher papa, ce que vous faites de vos corps pendant ces voyages : car je m'imagine qu'avec de bonnes lunettes, il ne feroit pas difficile à nos aftronomes de vous appercevoir, à moins que vous ne vous cachiez dans un nuage. Comme nos corps ne font que phantaftiques, dit le génie, le fimple defir nous en dégage, ou nous en fait revêtir, fuivant l'occafion, & nous donne, en même tems, la facilité de prendre telle figure qu'il nous plaît.

Quel dommage, reprit Monime, que nous n'ayons pas la même facilité! Auriez-vous envie de changer de figure, dit le génie? Oui, je voudrois prendre la vôtre : quel plaifir j'aurois, mon cher Zachiel, d'imaginer que Céton & moi pourrions être fans ceffe avec vous; & que voltigeant çà & là dans les airs, nous n'aurions plus à craindre les injuftes pourfuites du tyran qui nous opprime! Je fens bien que ce font de vains fouhaits, dont l'accompliffement devient impoffible.

Pas fi impoffible que vous le penfez, dit Zachiel, & fi vous vous fentez affez de courage pour m'accompagner dans différens mondes, où ma préfence eft abfolument néceffaire, je pourrois bien vous procurer l'avantage que vous défirez, en vous faifant prendre des corps

phantaſtiques, pareils aux nôtres. Comment, dit Monime, en montrant ſa ſurpriſe, eſt-ce qu'il y a pluſieurs mondes? Ah! vous me raviſſez; que j'aurois de plaiſir à ſortir de celui-ci! Peut-être trouverons-nous dans les autres des protecteurs de la vertu opprimée. Ne craignez rien, mon cher papa, ſoyez certain que je vous ſuivrai dans tout ce vaſte univers, ſans marquer aucune foibleſſe. Sans doute que ces étoiles que j'apperçois, & qui me paroiſſent attachées au ciel comme des clous de diamans, ſont autant de mondes qui doivent différer du *nôtre*.

Oui, belle Monime, dit Zachiel, & vous devez encore apprendre qu'entre la terre & cette dernière voûte des cieux, où ſont attachées les étoiles fixes, il y a, à différentes hauteurs, pluſieurs mondes qu'on nomme Planettes, *qui* ne ſont point attachées au même *ciel*. Ces planettes ont des mouvemens inégaux, ſe regardent & figurent diverſement enſemble; au lieu que les étoiles fixes ſont toujours dans la même ſituation. Mais je m'arrête: comme je ne veux point vous faire un diſcours ſur l'aſtronomie, il ſuffira de vous dire que ces premiers principes furent découverts dans ce monde, par des bergers qui habitoient dans la Chaldée; de même que la

géométrie prit naiſſance en Egypte, où les inondations du Nil confondant les bornes des champs, furent cauſe que chacun travailla à inventer des meſures exactes pour reconnoître ſon champ d'avec celui de ſon voiſin; ainſi l'on peut dire que l'aſtronomie eſt fille de l'oiſiveté; & la géométrie fille de l'intérêt. Si je vous parlois du talent de la poéſie, je ne pourrois lui donner d'autre père que l'amour.

Je ſuis bien-aiſe, dit Monime, d'avoir appris cette généalogie des ſciences; & comme il eſt queſtion de voyager dans les plus hautes régions de l'air, je m'en tiens pour le préſent à l'aſtronomie, & veux même renoncer pour toujours à la géométrie; mais retournons, s'il vous plaît, à nos génies; il me ſemble que cette connoiſſance tient un peu à l'aſtronomie, puiſque la plupart ſont habitans du ciel. Dites-moi donc, mon cher Zachiel, pourquoi ils ont la faculté de prendre telle figure qu'il leur plaît? C'eſt, dit le génie, par l'habitude qu'ils en ont conſervée.

Il faut pour cela vous donner une idée des divers ſentimens de pluſieurs philoſophes: quelques-uns ont aſſuré que l'être ſuprême avoit permis aux génies de préparer des corps, pour y placer les ames des premiers hommes; d'autres ont aſſuré que, ſi ces premiers hommes

s'étoient conduits avec sagesse & avec décence, en respectant la dignité de leurs êtres, la voix de la génération eût été tout-à-fait ignorée dans le monde; on n'y auroit connu ni l'amour, ni la distinction des sexes, ni cet attrait si flatteur qui entraîne un sexe vers l'autre. En vérité, dit Monime, je demande pardon à ces messieurs les philosophes, si je trouve que leur systême est des plus extravagans. Le beau projet, s'il avoit réussi! Que feroit-on, s'il vous plaît, dans le monde si on en bannissoit l'amour, les desirs, l'amitié & le sentiment? C'est-à-dire, que ces grands personnages ne vouloient composer que des statues aussi froides que le marbre. Cette saillie fit sourire le génie, qui suivit ainsi son discours.

Les hommes étant tombés dans des vices & des déréglemens honteux, ces philosophes font encore agir les génies, pour transformer les coupables en oiseaux, en quadrupédes, en poissons & en coquillages. Mais, sans entrer dans les circonstances détaillées de ces métamorphoses, je dirai seulement que les premiers hommes, qui, pendant leur vie, montrèrent trop de foiblesse & de timidité, furent changés en femmes ou en coquillages; que ceux qui voulurent examiner avec trop de curiosité

les ſciences divines, en cherchant à percer dans les myſtères de la nature, le furent en oiſeaux; & ceux qui ſe plongèrent dans des plaiſirs bas & groſſiers, le furent en quadrupédes; & qu'enfin, ceux qui paſſèrent leur vie dans une ignorance, ſtupide furent changés en poiſſons. Voilà, belle Monime, la ſucceſſion détaillée; ou, ſi vous l'aimez mieux, la généalogie des êtres qui rempliſſent l'univers. Le deſir de chaque ame eſt de retourner dans ſa patrie, qui eſt l'aſtre qui domine en elle, & le retardement de ce retour eſt la punition de leurs folies.

Ce que je viens de vous apprendre des différens ſyſtêmes de ces philoſophes, n'eſt point univerſel, puiſqu'ils conviennent que les ames qui ſe ſont bien conduites pendant leur vie, ne ſeront point obligées de paſſer par ces épreuves. Monime eſt de ce nombre; & je ſuis perſuadé qu'elle retournera dans l'aſtre qui domine le plus en elle. En ce cas, repris-je, elle ne peut habiter que le ſoleil, que je regarde comme le plus beau & le plus pur de tous les aſtres.

Doucement, dit Monime, il me paroît que vous voulez me loger bien chaudement: vous me prenez ſans doute pour une ſalamandre, en me pouſſant tout d'un coup dans ce globe

de feu. Comment donc, chère Monime, aimeriez-vous mieux habiter la lune. Pourquoi n'y irois-je pas? je pense que ce doit être un séjour fort agréable, sur-tout pour les petits-maîtres & petites-maîtresses; car il n'est pas douteux, que c'est l'astre qui domine le plus en eux, & dans lequel ils doivent sûrement retourner après leur mort: c'est ce qui me fait croire qu'on s'y amuse beaucoup plus que dans les autres mondes.

Permettez-moi, mon cher Zachiel, de vous faire une nouvelle question. Pourquoi, dans *l'histoire* que vous venez de nous faire de la métamorphose des hommes, vous ne dites pas un mot des femmes? Ne peut-on pas conclure de-là qu'elles ont toujours fait plus d'usage de leur raison que les hommes, puisqu'on n'a point été obligé de les punir? Sans doute que ces hommes changés en femmes, forment à présent toutes les capricieuses, les folles, les impudiques; & ces femmes à jargon qui font dans le monde une classe plus amusante qu'estimable. Je conviens que par la généalogie que vous nous faites des premiers hommes, il paroît que l'ame n'a point de sexe: en suivant ce systême, si les génies avoient préparé autant d'étuis mâles que de femelles, une ame qui se trouve à présent enveloppée dans un

de ces premiers étuis, je veux dire de ces ames raisonnables qui n'ont point encore manqué à la dignité de leur être; cette ame, dis-je, doit se trouver bien surprise de ne rencontrer, dans la plupart des figures d'hommes, que foiblesses, ignorance & caprices; orgueil, vanité, amour-propre & fourberie; que des hommes sans religion, sans mœurs & sans aucune bonne-foi. On doit croire que ce sont de ces premiers hommes pécheurs, qui, faute de trouver à se placer dans des étuis femelles, parce qu'ils étoient remplis par des êtres raisonnables, ont été obligés de reprendre leurs anciennes figures.

Je vous écoute avec plaisir, dit Zachiel; j'avoue que je ne m'attendois pas à cette définition. Il est vrai que les femmes savent admirablement bien tourner toutes choses à leur avantage. Voilà de vos railleries, dit Monime; cependant vous êtes souvent forcé de convenir que les plus grands hommes n'ont pu résister au pouvoir de leurs charmes. Et votre Socrate que vous vantiez dernièrement à Milord, pour être un des plus sages philosophes de l'antiquité, trouva leur commerce si agréable, que, malgré sa sagesse, il ne put se contenter d'une seule. Il est vrai, dit le génie, que Socrate a eu deux femmes, Mirta &

Zantippe, qui n'ont pas peu contribué à exercer sa patience. Aussi lorsque quelqu'un le plaisantoit sur leurs humeurs, il répondoit en souriant, qu'il sortoit de chez lui tout apprivoisé avec les bisarreries & les disparades de ceux qu'il pouvoit rencontrer; avantage dont il savoit très-souvent se prévaloir. Tenez, monsieur Zachiel, reprit Monime, je ne puis pas vous souffrir; vous faites le mauvais plaisant, & croyez, sans doute, par-là me faire goûter les systêmes de vos philosophes. Eh bien, dit le génie, laissons les philosophes, pour suivre notre généalogie; je suis curieux de savoir ce que vous pensez des quadrupédes. Je vais encore exciter vos plaisanteries, dit Monime; n'importe, continuons, puisque cela vous amuse.

Je vous dirai donc que je trouve très-plaisant d'imaginer qu'un homme peut faire sa pénitence dans le corps d'un cerf, d'un chien, ou d'un cheval. Je vois dans celui de milord un instinct si singulier, que j'ai été tenté de croire, avant d'apprendre notre généalogie, que c'étoit quelque gnome qui par vos ordres en avoit pris la forme. En effet, il a des talens si particuliers, qu'il faut assurément qu'il soit animé de l'ame de quelque grand philosophe. Dites-moi confidemment, mon cher papa, ne seroit ce point

celle de Descartes, dont vous nous parliez avec éloge il y a quelques jours? J'avoue que, malgré les suffrages que vous lui accordez, je ne serois point fâchée qu'il fût puni de la témérité qu'il a eue de soutenir que tous les animaux sont des machines semblables à des horloges; systême que je ne croirai jamais, & contre lequel ma raison se révolte. C'est une hypothèse dont les lumières naturelles démontrent évidemment la fausseté, & que tous les animaux démentent chaque jour d'une manière convaincante.

Par exemple, comment pourra-t-on me persuader que mon chien, dans lequel je remarque de la mémoire, de la conception & du raisonnement, qui est sensible non-seulement aux passions qui agissent directement sur les sens, comme la faim, la soif, la douleur & le plaisir; mais encore à celles dont les principales opérations se font dans l'esprit, du nombre desquelles sont l'amitié, la tendresse, la pitié, la reconnoissance, la fidélité, l'affliction & la jalousie? Comment, dis-je, pourrai-je me figurer que mon chien n'est qu'une machine, qui crie sans douleur, quoique je le voie pleurer; qui mange sans plaisir, ne desire & ne craint rien? Cependant il obéit à ma voix, il a peur de me déplaire. J'ai réfléchi long-tems sur l'instinct des

animaux, & je suis charmée que vous soulagiez mon esprit, en imaginant que ce sont les ames des premiers hommes qui font leur pénitence en venant animer les corps des bêtes. A l'égard du reste de notre généalogie, je n'en puis rien dire, sinon qu'il y a dans le monde un très-grand nombre de ces hommes-oiseaux, qui se tourmentent en vain pour découvrir des choses qui sont au-dessus de leurs connoissances. Pour les poissons & les coquillages, je crois que vous me dispenserez d'en parler; je n'imagine *rien* en leur faveur, & je crois néanmoins que nous pourrions bien être dans le siècle de leur règne; car combien en voit-on qui se laissent prendre à l'hameçon, ainsi que des oiseaux au trébuchet?

Après avoir passé plusieurs mois dans le vieux château, pendant lesquels le génie continua ses instructions, vous n'avez pas oublié, nous dit-il un jour, ce que je vous ai enseigné sur la pluralité des mondes. Il est question à présent de vous en convaincre, en vous en faisant visiter une partie. Vous n'ignorez pas les différentes opinions des anciens philosophes qui en admettoient une infinité: je vous ai déja dit que les planettes & les étoiles fixes sont autant de mondes habités par des créatures de toute espèce, & qu'il seroit aussi ridicule de pense

qu'il n'y a qu'un ſeul épi de bled dans tout un champ qui en paroît couvert, que de croire qu'il n'y a qu'un ſeul monde dans l'infini. La nature n'a rien produit qui ſoit unique dans ſon eſpèce; elle aime à ſe copier dans ſes ouvrages; & en multipliant les copies qu'elle en fait, elle ſe plaît à les varier d'une infinité de façons différentes, c'eſt-à-dire que ſes ouvrages ſe reſſemblent en gros & non dans le détail. Pourquoi donc ſe feroit-elle démentie en ne produiſant qu'un ſeul monde? Il eſt certain qu'il y en a pluſieurs. Je ne m'arrête point aux diſcours de certains ſavans, que l'orgueil a perſuadés qu'ils avoient pénétré dans les myſtères de la nature, qui ont compté juſqu'à trois cens quatre-vingt-trois mondes, ni à ceux qui ont avancé qu'il y en avoit autant que de jours dans l'année.

Comme vous êtes ſuffiſamment inſtruits, pourſuivit le génie, pour connoître & diſtinguer les merveilles que je me prépare à vous développer, & que je veux vous favoriſer de tout mon pouvoir, c'eſt dans une partie de ces mondes où je vais vous conduire, nous commencerons par les planettes, &, ſi vous voulez, par celle de la lune, qui eſt la plus proche de la terre. Ah! mon cher Zachiel, dit Monime, vous me comblez de joie; partons, je vous en

conjure, dans l'inſtant. Tenez, cher papa, il me ſemble que j'entends déja le bruit des mondes céleſtes, & que je vois les actifs & laborieux habitans des planettes, & ceux de ces brillantes étoiles, appliqués à leurs fonctions ordinaires. Dans cet inſtant, mon ame ravie ſe ſent prête à rompre ſa priſon pour jouir d'avance des précieux avantages que vous nous préparez.

Je me joignis à Monime pour ſupplier le génie de ne point différer à nous accorder cette faveur: notre cœur vous eſt connu, ajoutai-je, & je crois que vous nous rendez aſſez de juſtice pour être perſuadé des ſentimens de la plus vive reconnoiſſance dont ils ſeront ſans ceſſe pénétrés. Il eſt vrai, dit Zachiel, que je vous connois l'un & l'autre beaucoup mieux que vous ne vous connoiſſez vous-mêmes; je ſuis content de votre façon de penſer; elle ne dément point les ſoins que j'ai pris de vous inſtruire, & c'eſt cette connoiſſance qui me détermine à vous diſtinguer des autres mortels. Il n'eſt donc plus queſtion à préſent que d'opérer, afin de vous métamorphoſer dans les plus petites figures. Je crois que celle de mouche convient aſſez à Monime; comme vous l'aimez trop pour vous en ſéparer, je vais vous faire prendre la même forme.

Mon dieu! arrêtez, dit Monime; apprenez-moi, cher papa, avant d'opérer le changement que vous allez faire, s'il n'y a point d'araignées dans les mondes où vous allez nous conduire. Je frémis d'avance en pensant aux dangers où nous serions exposés si nous avions le malheur de nous laisser prendre dans leurs filets; car si elles sont grosses, elles ne feroient qu'un déjeûné de nos pauvres petits individus. Ne craignez rien, dit Zachiel; les corps phantastiques, loin de les attirer, les font fuir. Ah! voici encore un autre embarras; enfin, mon cher Zachiel, il faut bien que je vous confie toutes mes craintes. Je vous dirai donc, que je n'aime point à n'être revêtue que d'un habit phantastique, qui, vraisemblablement, ne peut être doublé que de critique, brodé de curiosité, & garni d'espérance: j'avoue qu'un pareil habit n'est guère solide, & qu'il me paroît un peu trop léger pour la modestie de mon sexe. Le génie ne put s'empêcher de sourire: avez-vous déja oublié, lui dit-il, que je commande à une multitude de génies qui me sont subordonnés, & qu'il est en mon pouvoir de les faire aller d'un bout à l'autre de ce vaste univers? Il ne me sera donc pas difficile de vous faire composer, en peu de tems, une garderobe des plus complettes, d'étoffes palpables: ainsi, belle

Monime, toutes vos difficultés levées, nous pouvons présentement nous préparer à partir. Ah Dieu! laiſſez-moi encore un moment; vous ne donnez pas le tems de reſpirer; au moins ſongez qu'il faut que je parle, que je conſerve toutes les facultés de mon ame. Hélas! je friſſonne, je me meurs, & ne veux plus voyager. Elle n'en dit pas davantage, & notre métamorphoſe ſe fit dans l'inſtant.

Monime me parut alors la plus fine petite mouche qu'il ſoit poſſible de voir. Comme vous avez renoncé aux voyages, dit Zachiel, nous allons vous reléguer dans ce cabinet. Il eſt vrai que dans le moment de notre métamorphoſe je me ſuis ſenti atteint d'une frayeur mortelle; mais à préſent que je ſuis mouche, je m'en ſens toute l'audace & la légèreté, & je vous proteſte que ſi j'étois actuellement dans le ſerrail du grand ſeigneur, rien ne pourroit m'empêcher de voler ſur ſa mouſtache.



PREMIER CIEL.

LA LUNE.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère des Lunaires.

NOUS partîmes enfin fur les ailes de Zachiel: à mefure que nous nous élevions dans l'air, notre terre s'appetiffant par degré, ne parut bientôt plus à nos yeux qu'un point femblable à une comète. Le génie, toujours attentif à nous inftruire, nous fit d'abord admirer la parfaite fymétrie dans laquelle les aftres font rangés. Regardez, nous dit-il, cette voie de lait où les étoiles paroiffent autant de foleils entaffés fans ordre les uns fur les autres: nous en découvrîmes à droite & à gauche qui paroiffoient fortir de la profondeur du firmament, que je n'appercevois encore qu'à peine. Mon imagination s'y élançoit, pour ainfi dire, afin de parcourir tous les mondes dont je me formois une idée délicieufe; elle fembloit en même tems s'engloutir dans la vafte concavité des cieux: déja je goûtois le raviffement que produit

produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entière, sans cependant la fatiguer.

Le génie nous fit voir distinctement toutes les beautés que la nature a dispersées pour l'ornement de mille mondes divers : nous vîmes briller & mouvoir ces soleils qui nous parurent déployer autour d'eux le pavillon des cieux ; je crus alors que la nature, nouvellement éclose, s'embellissoit de la fraîcheur du printems, afin de peindre toutes les beautés du premier jour du monde. Monime & moi fûmes saisis d'admiration à l'aspect de tant de merveilles, dont l'importance, la fécondité & la variété, fixoient tour à tour notre attention. Zachiel poursuivant son vol avec plus de rapidité, nous fit traverser une partie des déserts immesurables du vuide ; ce qui excita en nous une horrible frayeur.

Lorsque nous approchâmes de cette grosse motte d'argent, que quelques anciens ont appellé le soleil des nuits, nous commençâmes à découvrir la forme de la lune qui paroît sur notre terre montrer à nos yeux tantôt une joue, tantôt un nez, d'autre côté, un œil, une oreille, ou quelquefois un gros visage entier, que sûrement notre imagination lui compose, & que nos plus fameux astronomes regardent

comme des taches, qui ne font néanmoins autre chose que des chaînes de montagnes, de gros rochers, ou de grandes villes.

Peu accoutumés à voyager dans ces hautes régions, la vivacité de l'air nous avoit presque suffoqués : nous ne respirions qu'à peine, lorsque le génie nous descendit sur une pointe de rocher, dont la cîme s'élevoit jusqu'aux nues. Après nous avoir ranimés l'un & l'autre d'un souffle divin, qui fit sur nous le même effet que la rosée du ciel, lorsqu'elle humecte une fleur fraîchement éclose, le génie nous fit admirer la fertilité des campagnes : ce monde, nous dit-il, renferme toutes les folies des autres, & il semble que tous les contraires y soient réunis. Vous y verrez régner à-la-fois la plus somptueuse opulence avec la plus déplorable misère; la science & les talens souvent avilis; l'ignorance & la stupidité toujours récompensées. Ils ont, sans doute, des astronomes, dit Monime, apprenez-moi, mon cher Zachiel, ce qu'ils pensent de notre terre, & si nous avons acquis chez eux la brillante qualité d'astre; s'il nous regardent comme un corps lumineux, & si nous paroissons à leurs yeux ce que la lune paroît aux nôtres.

Je vous en donne ma parole, reprit Zachiel votre terre devient une planette pour la lune;

de même qu'elle en eſt une pour vous : comme les planettes ne peuvent être lumineuſes que parce qu'elles ſont éclairées par le ſoleil, qui départ à toutes ſa lumière proportionnée à leur éloignement, celle que la lune reçoit vous eſt renvoyée pour éclairer vos nuits, & la lumière que vous recevez directement du ſoleil, qui fait vos plus beaux jours, eſt renvoyée à ſon tour par la terre, afin de rendre à la lune le même ſervice ; & quoiqu'ils ne voient pas la terre décrire un cercle autour d'eux, elle leur paroît néanmoins faire aſſez régulièrement ſes fonctions d'aſtres. Je ſoupçonne, dit Monime, que notre terre, au lieu de ſe montrer aux aſtronomes de la lune ſous la forme d'un gros viſage, ne pourroit bien ne leur apparoître que ſous celle d'un petit derrière, ſur laquelle le nez & les yeux appliqués, ils cherchent continuellement à faire de nouvelles découvertes & de ſérieuſes obſervations, comme font les nôtres ſur les taches de ſon viſage.

Il me paroît, dit Zachiel en ſouriant, que l'air influe déja ſur vos réflexions ; je n'aurois pas imaginé qu'en parlant de choſes auſſi ſérieuſes, elles puſſent jamais inſpirer de pareilles folies. Je ne ſais pourquoi vous condamnez mes réflexions, dit Monime ; elles me paroiſſent ſi naturelles ! Mais je ſuis docile & n'aime point la

dispute; j'abandonne donc mon syftême; & afin de ne vous plus déplaire, il faut reprendre un ton grave, pour vous supplier de m'expliquer quelle eft la matière qui compofe cette grande voûte du ciel. Je ne devrois pas vous répondre, dit Zachiel; mais comme je ne veux pas que Céton porte la peine de votre extravagance, c'eft à lui que je m'adreffe, pour lui apprendre que quelques philofophes lunaires ont expliqué le mouvement que les corps céleftes faifoient au-deffus du ciel que vous voyez, en y établiffant plufieurs cieux de cryftal, qui devoient imprimer le mouvement aux cieux inférieurs, en faifant paffer la lumière par tous ces cryftaux. En vérité, reprit Monime, je n'y tiens plus; vous me faites une frayeur horrible; mon cœur palpite, & mes fens fe troublent lorfque je penfe que fi, par quelqu'accident imprévu, tous ces cieux venoient à fe caffer, l'univers feroit bouleverfé, & les pauvres habitans de tous les mondes hachés en pièces. Raffurez-vous, dit Zachiel; leur fyftême eft très-faux, puifque les cieux ne font formés que d'une matière fluide, tel que l'air: mais comme l'empire de la lune n'eft point fait pour y traiter de fcience ni de philofophie, je vais vous tranfporter au bas de cette montagne, afin de vous mettre en état d'apprendre les mœurs & les ufages des lunaires.

Le génie nous descendit alors dans une plaine émaillée de fleurs, où il nous fit prendre d'autres corps phantastiques semblables aux nôtres. Des gnomes furent appellés dans ce moment pour nous servir & nous procurer toutes les choses qui pourroient nous être nécessaires. Le génie en a toujours usé ainsi dans tous les mondes que nous avons visités, en nous donnant l'intelligence des langues.

Une calêche admirable se trouva prête, nous y montâmes, & Zachiel nous fit prendre une des plus belles routes qui conduit dans l'empire des lunaires. Les chemins nous parurent fort agréables, par la variété, la beauté & la fertilité des campagnes; j'admirois la richesse de leurs terreins, couverts des précieux dons de Cérès & de ceux de Pomone. Plus avant on voyoit des vignobles, dont les raisins prêts à mûrir, préparoient aux vignerons une abondante récolte.

Ces paysages étoient variés par des maisons de plaisance, qui, à la vérité, n'offroient à nos regards que de jolis petits châteaux de cartes. Ces maisons étoient sans profondeur; tout étoit portes ou croisées; mais ces croisées étoient ornées de jalousies ou de contre-vents peints les uns en bleu, d'autres en verd ou en rouge; ce qui, au milieu des arbres, faisoit le plus joli effet

du monde. Monime les prit d'abord pour des décorations de perſpective que les lunaires avoient fait poſer dans le deſſein d'orner les routes pour ſauver l'ennui aux voyageurs.

Sur la pente d'une colline, nous rencontrâmes un jeune courtiſan qui alloit à une de ſes terres: il étoit dans une eſpèce de fauteuil de filigramme que traînoit un cheval qu'il conduiſoit lui-même. Surpris de la légèreté de ſa voiture & de la vîteſſe de ſon cheval, qui me paroiſſoit voler comme un oiſeau, je ne pus m'empêcher de demander à Zachiel pourquoi ce jeune homme s'expoſoit ainſi dans une voiture, que le moindre choc pouvoit réduire en poudre; qui peut donc l'obliger à une telle imprudence? les habitans de ce monde ſont-ils formés d'une autre matière que ceux du nôtre? ou bien auroient-ils aſſez de préſomption pour ſe perſuader que la nature en eux doit reſpecter ſon ouvrage? Parlez, mon cher Zachiel, expliquez-moi le ſujet de leur témérité. Le génie, ſans me répondre, me fit voir le jeune homme culbuté, ſa voiture fracaſſée, ſon cheval renverſé, & le domeſtique qui étoit derrière, ſe trouva par le choc de la voiture à califourchon ſur les épaules de ſon maître. Monime, ſenſible à ce malheur, fit un cri perçant, & nous engagea de le ſecourir.

Il fût heureux pour ce jeune homme de nous être rencontrés sur la même route. Après qu'on lui eut donné tous les secours nécessaires, Monime s'avança gracieusement pour lui témoigner la part qu'elle prenoit à son malheur; elle s'informa avec soin s'il n'étoit point blessé. Je suis très-sensible, madame, à vos soins obligeans; je crois qu'à quelques petites contusions près, ma chûte n'aura point de suites fâcheuses. Mais, Frontin, dit-il à son domestique, le pendant de ma boucle d'oreille s'est détaché; il faut absolument le retrouver: donne-moi un coup de peigne: as-tu une brosse? mon habit est tout couvert de poudre, ma mouche est tombée, & me voilà dans un désordre à faire horreur. En vérité, madame, je suis anéanti d'être dans la nécessité de paroître en cet état devant vous: remontez, je vous en conjure, dans votre voiture. Je n'en suis descendue, monsieur, que pour vous y offrir une place, & vous conduire où vous aviez dessein d'aller. Vous me comblez, madame, vos offres sont trop précieuses pour que je puisse m'y refuser; permettez-vous qu'on cherche seulement ma boucle d'oreille? j'ai un intérêt singulier à la retrouver. Monsieur, dit Frontin, je ne la vois point; mais voilà une des breloques qui pendent après la chaîne d'une de vos montres; je ne sais si c'est celle de la gauche

ou de la droite. C'étoit un petit moulin à vent très-joliment travaillé.

Ce jeune homme, qui se nommoit Damon, charmé de retrouver ce colifichet, tira avec empressement ses deux montres pour voir celle où il manquoit : nous remarquâmes qu'à la chaîne étoit attachée une infinité de petites babioles, entr'autres une girouette, une clef, un cabriolet, une truelle, des bagues, des cachets, des petits oiseaux, un singe, un more, des cassolettes, des magots, & mille autres puérilités qui semblent être les attributs de leurs caractères.

Damon tira encore un nécessaire garni de plusieurs petits flacons, remplis d'essences de différentes odeurs : il s'en fit frotter la tête, les mains, en répandit sur un mouchoir blanc, prit sa boëte à mouche, en choisit une, la posa sur son front en minaudant; & après s'être fait peigner, frotter, essuyer & brosser, il monta dans notre voiture, où nous l'attendions; Frontin, sur le cheval qui conduisoit le petit fauteuil que Zachiel nous dit se nommer un cabriolet, & nous prîmes la route du château de Damon.

Monime jugeant, sur la recherche exacte qu'il venoit de faire faire pour une minutie, du chagrin qu'il devoit avoir de la ruine de son cabriolet, lui demanda s'il ne seroit pas possible



de le rétablir ; je ſuis touchée de la perte de ces jolis tableaux dont il étoit orné ; ne pourroit-on point les faire ſervir à un autre, en les retouchant avec un nouveau vernis ? Fi donc, dit Damon, c'eſt une horreur, il avoit fait ſon tems ; vous ne croiriez peut-être pas qu'il me ſert depuis près d'un mois ; je n'oſois même plus le faire paroître à la ville ; je l'avois deſtiné pour mes petits voyages de campagne, Ah ! ſi vous voyez celui du baron de Farfadé ! il eſt radieux ; il parut avant-hier ſur nos remparts, & fit le raviſſement de toutes les perſonnes de goût : j'en ai commandé un qui ſera délicieux.

Arrivés au château de Damon, il nous engagea avec des graces ſingulières de vouloir bien y paſſer quelques jours, en attendant qu'on nous eût préparé à la ville un appartement dans ſon hôtel. Vous êtes étrangers, ajouta Damon ; il ſeroit ridicule qu'après les obligations que je vous ai, je ſouffriſſe que vous logiez ailleurs que chez moi ; c'eſt le ſeul moyen que je puiſſe trouver pour me procurer l'avantage de vous témoigner ma reconnoiſſance. Nous ne pûmes nous refuſer à des offres ſi obligeantes.

J'étois enchanté de l'air ouvert de ce jeune ſeigneur ; il eſt vrai que les lunaires ſe laiſſent aiſément pénétrer ; ils épuiſent les efforts de l'art dans leurs tables, dans leurs meubles,

dans leurs parures, dans leurs plaisirs & dans leurs fastes, sans en conserver qui puissent dérober aux yeux d'un étranger leur façon de penser: sans doute qu'ils croyent que ce n'est pas la peine de dissimuler aujourd'hui un sentiment qu'ils n'auront peut-être plus demain; car il est certain qu'ils ont dans leur langage un ressort toujours agissant, beaucoup plus prompt que la pensée.

Pendant le séjour que nous fimes chez le seigneur Damon nous apprîmes à le connoître; c'étoit un de ces petits-maîtres que rien n'affecte, que le plaisir & la dissipation. Damon n'avoit d'autre emploi que celui de plaire, d'autre penchant que celui de s'amuser, ni d'autre goût que celui de la nouveauté. Il possédoit dans sa plus haute perfection ce qu'on appelle le ton de la bonne compagnie chez les lunaires, c'est-à-dire qu'il avoit autant de façons de se présenter, & autant de variété dans ses expressions, qu'il en faut dans ce monde pour ne point paroître uniforme chez les différens seigneurs qui l'admettoient dans leurs sociétés. Il joignoit à tous ces talens un répertoire de petits traits d'histoire, curieux, méchans, &, suivant ses termes, frappés au bon coin: il prétendoit être instruit de tout ce qui se passoit à la cour & à la ville, se vantoit même d'être supérieurement

intrigué dans toutes ces aventures. On juge aisément qu'avec des connoissances aussi étendues, il avoit des premiers toutes les chansons, les vers, les épigrammes & les brochures nouvelles, dont il faisoit un amas indigeste, auxquelles il joignoit toutes les minuties & les bagatelles qui paroissoient, se piquant encore des plus profondes connoissances sur les modes.

Nous fûmes occupés le lendemain de notre arrivée à visiter le château de Damon, qui nous parut très-bien bâti. Monime ne pouvoit se lasser d'admirer la magnificence de ses meubles, la variété de ses jardins, & la vaste étendue de son parc; rien de si beau ne s'étoit encore offert à nos yeux. Monime crut qu'il étoit de la politesse de lui montrer combien elle étoit agréablement surprise des beautés sans nombre qu'elle y remarquoit à chaque pas. Fi donc, dit Damon en l'interrompant, on voit bien, belle dame, que vous conservez encore le goût de votre nation; mais si tous les pays se ressembloient, ce ne seroit pas la peine de voyager. Apprenez donc qu'ici ce château a l'air tout-à-fait gothique : il est vrai que mon père le fit bâtir à grands frais; j'y viens cependant dans le dessein de donner mes ordres pour le faire abattre ; mon architecte m'a donné un nouveau plan qui est divin & supérieurement bien ima-

giné ; vous allez ſûrement l'applaudir lorſque je vous l'aurai expliqué. Premièrement, à la place de mon château je ferai planter de belles avenues qui abrégeront mon chemin pour me rendre à la cour, de près d'une demi-lieue ; j'en ferai bâtir un autre où ſont mes parterres, dont je compte tirer auſſi une avant-cour. A droite seront mes écuries ; à gauche, un bâtiment parallèle, où je logerai ma meute & mes gens. Je veux encore faire abattre tous les arbres de mon parc, pour y percer de nouvelles allées, qui donneront beaucoup plus d'étendue de vue à mes appartemens ; conſéquemment il faudra changer mes meubles, qui, quoi qu'aſſez riches, ont entièrement perdu le goût de la nouveauté : ces deſſeins maſſifs ne ſont plus de mode, on les prendroit pour des ouvrages d'orfévrerie. Mon tapiſſier m'a donné des idées neuves qui ſont ſéduiſantes. Vous conviendrez, lorſqu'on aura eu le plaiſir de vous poſſéder pendant quelque tems, qu'il n'eſt point de pays où l'on raſſemble comme ici le ſublime en tout genre : chez nous tout y eſt de la plus parfaite excellence, tout y eſt miraculeux, divin ; on paſſe la vie au milieu des aiſances, on ne roule que ſur des plaiſirs & ſur des enchantemens : mille mains agiles & élégantes ſont ſans ceſſe occupées à travailler avec une dextérité raviſſante à tout ce qui peut flatter le goût.

Monime surprise que tant d'extravagances pussent entrer dans l'esprit d'un être pensant, qui devroit faire usage de la raison qu'il a reçue du ciel, ne put s'empêcher de la montrer à Damon par un discours sensé, mais qui ne fit nulle impression sur l'ame de ce jeune seigneur, dont la pétulence & la vivacité nous le fit regarder comme un Prothée qui prend différentes formes. La fécondité de son imagination sur ses nouveaux projets, le contraste de ses passions, l'inconséquence de sa conduite, la rapidité de ses mouvemens, nous firent croire que les influences de l'air devoient agir avec beaucoup plus de force sur lui que sur les autres.

Lorsque Damon fut rétabli des contusions que lui avoit occasionné sa chûte, nous partîmes ensemble pour nous rendre dans la ville capitale. Les chemins qui conduisent à cette ville sont charmans; des collines, des plaines & des bois en rendent la vue fort agréable. Nous entrâmes dans une belle & grande route, garnie d'un double rang d'arbres que forment de belles avenues : tous les environs de cette ville sont ornés de beaux châteaux, avec des jardins, qui semblent avoir été dessinés par les fées, ce qui forme un spectacle délicieux. Ces jardins n'offrent à la vue que de doubles terrasses en amphithéâtres; aux côtés sont de beaux arbres taillés

en parasols ou en éventails ; des treillages sculptés par main de maître ; des charmilles bien dessignées, bien contournées ; de beaux boulingrins de toutes sortes de formes, des ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmouzets, & en différentes sortes de monstres ; des parterres dont les fleurs sont renfermées dans des corbeilles de filigramme, & dans les desseins qu'ils représentent est un sable varié de plusieurs couleurs. A l'ornement de ces parterres on a ajouté de grands vases de bronze & de belles statues de marbre : des cascades & des napes d'eaux environnent ces jolis parterres, dont la surface présente un miroir de cristal, afin d'en redoubler la vue.

Il me paroît, dis-je à Damon, que le goût règne ici de toutes parts ; ces jardins ont un coup-d'œil charmant ; mais je n'y vois rien d'utile : pour moi, au lieu de ces petits pins si bien taillés, je mettrois de bons arbres fruitiers ; au lieu de maronniers, je voudrois des noyers ; & à la place de ces tristes ifs qui couvrent les murs, on pourroit encore y mettre des espaliers. Ah ! fi donc, s'écria Damon, on n'y tient plus, ce seroit une horreur ; jamais cette folie n'est heureusement entrée dans la tête de personne ; il seroit du dernier ridicule de mettre dans des jardins ce qui se trouve à la campagne ; on ne

souffre ici ni plantes ni arbrisseaux ; on n'y veut que des fleurs de porcelaine, des fruits de marbre. Je ne vois pas, dis-je, que la folie fût si grande de pouvoir mêler l'utile à l'agréable, & je trouverois fort bon de cueillir un fruit pour me rafraîchir en me promenant. En vérité, mon très-cher, dit Damon, vos raisonnemens sont d'un gaulois qui m'excède, ils révoltent le bon goût : des arbres fruitiers dans un jardin, en cueillir, les manger ! ne vous vantez jamais de ces burlesques idées. Mais vous ne savez donc pas, mon cher milord, que pour être du bon ton, on ne doit estimer que ce qui vient de très-loin, ne seroit-ce même qu'une salade, pour lui trouver plus de goût ; on doit au moins la tirer de plus de cinquante lieues. Vous n'avez pas, à ce qu'il paroît, dit Monime, le plaisir de les manger fraîches. Aussi fraîches que votre teint, belle dame ; c'est l'affaire d'une journée.

Apprenez-moi, demandai-je à Damon, ce qui empêche que vos terres ne soient également cultivées ; j'en ai vu une quantité qui m'ont parues en friche. C'est, dit Damon, que nos paysans ont depuis long-tems senti l'abus où ils étoient autrefois, de se tenir dans leurs villages pour y travailler à la sueur de leur corps, sans pouvoir profiter du fruit de leurs travaux, tandis qu'en se produisant dans les villes, ils sont pres-

que toujours sûrs d'y vivre dans le repos, la mollesse & la bonne chère, parce qu'il est de la dignité d'un seigneur d'avoir à sa suite un très-grand nombre de domestiques qu'il entretient à grands frais, & qui la plûpart ne servent qu'à orner son anti-chambre ; c'est un usage établi parmi nous, que tout le monde veut imiter, aux dépens même de sa fortune. Vous voyez, mon cher milord, poursuivit Damon, qu'on est forcé par cet usage de travailler soi-même à sa ruine ; & si on n'avoit quelque talent, on seroit bientôt anéanti.

Cependant vous croiriez, à n'examiner que mon extérieur, que je suis l'homme du monde le plus heureux ; je vous avouerai néanmoins que je ne suis pas sans chagrin : ma famille me persécute sans cesse pour me fixer & choisir un état ; elle veut, conséquemment, me prescrire l'ennuyeux rôle d'homme sensé. Ce n'est pas que je ne puisse me flatter de réussir aussi-bien qu'un autre ; je suis en fonds : je vous avouerai que j'avois une inclination merveilleuse pour les sciences, mais je n'ai jamais osé m'y livrer ; je ne lis que des romans & des comédies, de peur de passer dans le monde pour un pédant. Il est vrai que l'on périroit d'ennui, s'il falloit imiter la plupart des savans qui s'épuisent sur les anciens auteurs,

teur : ces gens, tout hérissés de langues mortes, ne sauroient nous plaire. Ils ont beau fouiller laborieusement dans les sources de la science : plus habiles qu'eux, nous la trouvons toute entière dans les journaux & les dictionnaires, qu'on peut même encore se dispenser de lire, puisque nous avons le secours des almanachs, qui nous représentent toutes les sciences en mignature : ajoutez à ces ressources nos bureaux d'esprit, où on le distribue presque pour rien.

Avec cela, j'ai autant d'érudition qu'il m'en faut pour remplir les premières places ; j'ai de l'ambition, des espérances fondées sur ma naissance & mes talens ; & on se flatte d'avoir un peu de figure. Je suis très-bien en cour ; plus de vingt femmes m'y protégent, auxquelles je tâche de prouver ma profonde vénération ; & en vérité si je renonçois à des prétentions aussi sûres, mes créanciers me croiroient ruiné, je n'aurois plus de crédit. Je suis donc forcé de faire beaucoup de dépenses pour le soutenir, de jouer, de passer les nuits avec des femmes, afin de me conserver dans la faveur. Vous voyez, mon cher milord, que l'honneur m'engage à sacrifier nécessairement la plus grande partie de mes biens, pour parvenir à quelque poste considérable : & puis n'ai-je pas encore

la ressource d'un mariage avantageux? Cependant voilà ce que le gothique bon-sens de mes vieux parens ne sauroit comprendre : ils me font sécher d'ennui & de dégoût par leurs antiques raisonnemens; aussi je tâche de m'en éloigner toujours le plus que je puis.

Je n'aurois jamais cru, repris-je, qu'on dût être à plaindre en écoutant les conseils de la raison. Je croirois, au contraire, qu'en la prenant pour guide de nos actions, elle nous fait jouir de cette satisfaction intérieure, qui doit être la source du souverain bien. Ah! quelle folie, s'écria Damon! à peine peut-on la pardonner à ces gens insipides au possible, qui se trouvent réduits par leurs ennuyeuses raisons à ne pouvoir plus vivre qu'avec eux-mêmes. Fi donc, j'aime cent fois mieux conserver mon inutilité, & être à la mode. D'ailleurs, quand je voudrois perdre quelques momens à l'étude des loix & du gouvernement, ce feroit les dérober aux plaisirs; &, sur mon honneur, je n'en suis pas le maître; on ne me laisse jamais à moi-même : sans cesse je suis embarrassé sur le choix des partis qu'on me propose, & je vous dirai confidemment que je suis tyrannisé des femmes; elles s'arrachent le plaisir de me posséder.

Je vous en félicite, dit Monime avec un sou-

vire malin : après le récit que vous nous faites de vos bonnes fortunes, je crois qu'on peut, sans vous déplaire, vous comparer à ces nouveaux bijoux, que le caprice met à la mode, & que la curiosité fait passer de main en main pour l'examiner de plus près. Ainsi, dans ce monde, il me paroît, suivant votre relation, qu'il est à-peu-près égal d'être une jolie montre ou un joli homme : l'un & l'autre sont deux méchaniques à ressorts, très-faciles à détraquer, dont sans doute le mérite ne git que dans la forme & le mouvement.

Damon, loin de se fâcher de cette raillerie, fit une exclamation des plus vives. Il est inconcevable, dit-il, combien cette définition est frappante, claire & lumineuse; cela s'appelle tenir la quintessence & l'extrait le plus subtil de toutes choses. Savez-vous, belle dame, que vous êtes adorable, & que vous m'inspirez un goût très-sérieux pour vos charmes? Mais je me réserve à vous instruire de l'impression que vous m'avez faite. Oh! je vous en dispense, dit Monime; vous êtes un homme trop occupé, pour entreprendre de me plaire.

Pendant qu'ils continuèrent à s'entretenir, la curiosité me fit porter la vue de tous côtés. Déja on découvroit la ville, lorsque Zachiel

me fit remarquer plusieurs maisons à demi-bâties, qui avoient été abandonnées par l'inconstance de ces peuples. Je vis des édifices à demi-élevés; ici, c'étoit un château où il ne manquoit que la couverture; là, on voyoit différens bâtimens qu'on démolissoit pour leur donner une forme nouvelle; d'un autre côté, une prodigieuse quantité d'ouvriers travailloient à renverser un chemin, pour en faire un tout pareil dix pieds plus loin sur la même ligne. Cet examen nous conduisit insensiblement à la ville.

CHAPITRE II.

Description de la Ville.

A L'ENTRÉE de cette ville est un palais dont l'architecture me parut d'un goût achevé: je fis arrêter notre équipage pour en admirer la beauté, les proportions & la symétrie. Des pilastres du plus beau marbre du monde, ornés de festons, en décorent la façade. On ne peut rien voir de plus agréable que les jardins; leurs situations, leurs distributions, tout enfin me charmoit dans cet édifice, qui me parut digne de loger le maître du monde. Je ne dou-

tai point qu'un palais si majestueux ne fût le logement de la reine.

C'est sans doute ici, dis-je à Damon, le lieu où réside votre souveraine? Vous vous trompez, reprit-il avec un sourire dédaigneux. Il est vrai que ce palais fut autrefois destiné à loger une de nos princesses; mais comme depuis, on a négligé de le perfectionner, le goût est entièrement changé; il n'y a que les petits appartemens qui soient de mode; ceux-ci n'ont plus rien qui flatte; ils sont trop vastes, & manquent d'une infinité de cabinets, de petits boudoirs & de garde-robes: car, au vrai, mon cher, je ne connois que cela qui puisse former toutes les commodités dont on ne peut se passer. C'est ce qui fait qu'à présent ce vieux palais ne sert plus qu'à quelques officiers, auxquels on accorde des logemens, ainsi qu'aux ouvriers de la reine.

Plusieurs hôtels magnifiques s'offrirent encore à nos regards, & nous arrivâmes insensiblement dans celui de Damon, où la somptuosité & le nouveau goût régnoient de toutes parts; rien n'étoit plus élégant que ses meubles, rien de mieux orné que ses cabinets, rien de plus joli que ses boudoirs, & rien de plus commode que ses garde-robes où tout étoit d'un goût recherché. Après que Damon nous

eut conduit chacun dans l'appartement qu'il nous avoit destiné, il nous quitta pour aller se mettre à sa toilette, afin de se rendre au souper de la reine.

Le lendemain, Damon proposa à Monime de lui faire voir les plus beaux endroits de la ville. Charmés de sa proposition, nous nous disposâmes à l'accompagner, afin de ne pas paroître tout-à-fait si neufs dans les compagnies, & de pouvoir approcher un peu du goût de la nation, en tâchant de nous y présenter sur le bon ton.

Après avoir parcouru différens quartiers, admiré les belles places dont cette ville est décorée, visité quelques-uns de leurs temples, Damon nous conduisit dans une promenade délicieuse; plusieurs rangs de chaises en bordoient les allées, ces chaises étoient occupées parce qu'il y avoit de plus brillant dans la ville. Monime crut d'abord que cet endroit étoit destiné, pour y prononcer quelque éloquent discours en l'honneur de la folie; c'est la déesse la plus révérée chez les lunaires; c'est aussi à elle qu'ils consacrent leurs plus beaux jours. Prévenue de cette idée, je la vis se hâter de prendre une place au rang des personnes qui lui parurent les plus apparentes. Comment, belle dame, dit Damon, à peine sommes-nous

entrés que vous voulez déjà vous asseoir ? Il le faut bien, dit Monime, pour entendre. Quoi entendre, reprit Damon ? Les conversations de toutes ces dames ? Mais vous avez raison ; elles sont quelquefois assez plaisantes ; toujours spirituelles, sémillantes, badines ; elles électrisent les personnes les plus sottes, & en tirent souvent des étincelles : on y apprend les nouvelles les plus intéressantes. Au surplus, ce n'est que de l'heureux contraste de la façon d'agir avec celle de penser, que naissent ces saillies pétillantes, ces écarts lumineux & cette ivresse de *sentiment*.

Damon, après cette tirade de bel-esprit, se mit à critiquer toutes les personnes qui passèrent devant nous ; nul ne put échapper à sa satyre : il eut le secret de leur prêter à tous des ridicules, nous apprit leurs aventures, & en moins d'une heure nous fûmes instruits de toute la chronique de la cour & de la ville. Je vous quitte pour un instant, nous dit-il en s'interrompant au milieu d'une phrase ; j'apperçois Faustine, il faut que je lui parle. Elle fut hier présente à une scène qui se passa chez le comte de Merluche, où elle s'est trouvée supérieurement intriguée. Nous le vîmes joindre à l'instant quantité de personnes, dont il venoit de déchirer impitoyablement la répu-

tation, & qu'il accabla néanmoins d'embrassades avec des démonstrations d'amitié qui nous surprirent infiniment.

Je demandai à Zachiel si Damon n'avoit pas le cerveau un peu attaqué; je ne puis, dis-je, concevoir l'extravagance de ce jeune homme : seroit-il possible que tous les lunaires pensassent aussi ridiculement ? Damon est un des hommes les plus raisonnables de cet empire, dit le génie; le ridicule des lunaires se montre par-tout; il est répandu dans leurs façons de penser, dans leurs ouvrages, dans leurs goûts, dans leurs modes; ils ont un langage affecté, un ton arrogant, des manières libres & peu sérieuses; ils s'embrassent à tout moment, se tutoyent, jurent, s'emportent : l'orgueil est leur vice ordinaire; la nécessité de jouir du présent est leur maxime. Vous pouvez, mon cher Céton, les comparer à des décorations de théâtre, qui perdent toujours à être examinées de trop près : parce que leur esprit n'a aucune consistance, toutes leurs passions sont vives, impétueuses & passagères; la vanité les exerce, l'inconstance les varie, & jamais la modération ne les soumet; ils ne connoissent d'autre mesure que l'excès. Vous les verrez s'enivrer d'un succès médiocre, & se laisser abattre par le moindre revers; mais leur légèreté & cet

amour de la nouveauté, les console bientôt par des chansons ou des épigrammes. Ils ont encore la ressource de plusieurs gazettes, qui leur promettent toujours un triomphe prochain, dans les tems où ils sont en guerre; c'est par-là qu'on voit briller la fécondité des beaux esprits de ce monde. Je ne vous dis rien de plus, afin de laisser à votre esprit & à votre pénétration le soin de développer entièrement le caractère des lunaires; je vous recommande, sur-tout, à l'un & à l'autre, de vous observer dans vos discours; car, pour ne se point attirer d'ennemis, on ne doit jamais s'écarter des sentimens reçus & autorisés par l'usage de tout un monde, quoiqu'ils soient même contraires à vos principes ..

Damon vint nous rejoindre; il étoit accompagné d'un jeune homme qu'il nous présenta, en nous l'annonçant sous le nom de baron de Farfadet. Je ne puis exprimer à quel degré ce baron poussoit l'impertinence, les airs ridicules, la fausse gloire, & le ton critique si méprisable & si ordinaire chez les lunaires: la moitié de ce monde est occupée à médire de l'autre. Nous ne fûmes pas un quart-d'heure à reconnoître ses brillantes qualités.

De retour à l'hôtel de Damon, je fus très-surprise de trouver son grand salon rempli d'une

nombreuse compagnie qu'il avoit invitée à souper; comme il étoit près d'onze heures lorsque nous rentrâmes, je crus d'abord que sa pétulence les lui avoit fait oublier; mais j'appris bientôt qu'il étoit du bel air ou du bon ton, de ne se point trouver chez soi lorsque la compagnie arrive.

Le souper annoncé, chacun présenta la main à la dame qui lui plaisoit le plus, la conduisit dans la salle à manger, & se plaça sans façon à côté d'elle : je suivis l'exemple, & me mis auprès de Monime : la chère étoit délicate, servie en petits plats de tout ce qu'on avoit pu trouver de plus nouveau; c'étoit des fricassées de Chérubins, accommodées au camailleu, de petites tortures à la sauce bleue, des huîtres vertes à la giroflée, des hirondelles aux pistaches, des escargots aux roses, de sauterelles au gratin, & que sais-je encore ? car je ne puis nombrer la prodigieuse quantité des plats qui furent servis avec une propreté qu'on trouva ravissante.

Au dessert, la table fut couverte d'un parterre entre-mêlé de châteaux, de forts, de bastions & de tourelles; tous ces petits bâtimens étoient de sucre, chacun prit plaisir à les abattre & à s'en jetter les ruines. Ils furent remplacés par d'autres sur-tout, remplis de fruits pré-

coces que Damon faisoit venir à grands frais. Tous les convives les vantèrent à l'envi; ils les trouvèrent divins, parfaits, merveilleux, enchantés. Pour moi j'en entamai plusieurs que je trouvai déteſtables, insipides & sans aucun goût.

Lorsqu'on fut aux vins mousseux, la joie commença à se développer, & nous vîmes tout à coup éclore un torrent de propos badins, de puérilités & de bagatelles qui ne signifient rien. De l'excès de licence qui régnoit dans leurs discours, ils passèrent à des récits de nouvelles fort intéressantes : on examina une boîte émaillée dans le dernier goût, remplie de tabac à la crême. On dit que le retour des officiers leur promettoit une ample moisson d'aventures.

A propos, dit une petite-maîtresse, savez vous que la brillante mademoiselle Pomponet vient enfin de se marier avec ce gros sénateur qui a acheté le comté de Lourdaud ? On dit qu'il a donné à ce bec sépulcral pour cinquante mille écus de diamans qui sont de la première eau. Cette femme est, sans doute, très-jolie; dit un jeune officier : il faut que je lui fasse ma cour. C'est une beauté de province, reprit une précieuse, sans ame ; un mélancolique assemblage de traits, qui peuvent être assez réguliers,

mais ſans grace, ſans phyſionomie, uniquement ſculptée; de ces figures honteuſes qui rougiſſent à tous propos: ainſi je crois que, malgré l'élégance de ſa parure, on aura aſſez de peine à en faire un viſage du bon ton. Malgré cela, croiriez-vous qu'elle a déja eu plus d'une aventure? C'eſt pourquoi elle auroit beaucoup mieux fait de conſerver ſa liberté. Pour moi, dit Damon, je trouve ce mariage des mieux aſſorti. Je ſuis de votre avis, dit Licidas, j'étois à leurs noces, & je crus voir Lucifer épouſer une Gorgonne. Ces dames ont-elles vu la voiture du comte, dit une femme qui n'avoit point encore parlé? Il faut lui en faire compliment, elle eſt étincelante. Il eſt vrai, reprit le comte, qu'elle eſt radieuſe; c'eſt un nouveau goût. Avez-vous remarqué mon vernis & les peintures? Elles ſont divines. Mais, belle baronne, qu'avez-vous? Vous avez l'air d'un ténébreux qui me pétrifie. Faut-il aujourd'hui vous électriſer pour tirer quelques étincelles de votre eſprit? Je ne ſuis propre à rien, dit la baronne, j'ai du noir dans l'ame, & je ſuis d'une ſottiſe rebutante: je n'aurois pas dû paroître ici avec une phyſionomie auſſi tragique. Que voulez-vous? Je cherche à me diſtraire d'un chagrin que je ne puis oublier: ma chienne, cette jolie petite gredine, la plus parfaite qui fût dans le monde!

Hé bien, madame, que lui eſt-il arrivé? Hélas! elle eſt morte! O dieux! belle dame, la pauvre petite bête! quelle folie elle a faite! Pouvoit-elle jamais être mieux? Ah! je veux vous en donner une autre pour vous conſoler. Tenez, belle dame, vous me voyez badiner; ſur mon honneur, je ſuis furieux: j'avois le plus beau perroquet du royaume, qui parloit auſſi-bien qu'un de nos académiciens, qui faiſoit toutes mes délices: mes gens l'ont laiſſé mourir; ces faquins-là ne ſongent à rien; c'eſt un fléau que les domeſtiques; ils ſont inſolens, libertins, & ſe donnent les airs de nous contrefaire en tout. Je paſſe aux miens toutes leurs ſottiſes, parce qu'ils ſont grands, bien faits, qu'ils ont bon air & aſſez d'intelligence: j'aime à me voir environné de gens d'eſprit qui me conçoivent du premier mot. D'ailleurs, lorſqu'on a plus d'une affaire, il faut conſéquemment un garçon un peu entendu, pour qu'il puiſſe nous aider à penſer, afin d'éviter les *quiproquo* qui pourroient exciter la jalouſie des femmes qui s'attachent à un jeune-homme. Pour moi j'en ſuis excédé; la ducheſſe de Nauſica, qui, depuis huit jours, s'eſt paſſionnée pour quelques talens qu'on veut bien m'accorder, voudroit me tenir ſans ceſſe auprès d'elle, & je ſuis contraint de céder à l'impatience qu'elle a de me faire

peindre en mignature. Il faut avoir la complaisance de prêter ma figure pendant trois heures; c'est pour y périr : n'importe, je ne puis lui refuser cette consolation.

Monime, qu'une pareille conversation ennuyoit beaucoup, employa les charmes de son esprit pour tâcher d'y donner une face nouvelle : elle parvint enfin à la rendre brillante, aimable, pleine d'enjouemens & de saillies: rien ne se ressentit de l'indécence des premiers propos : la modestie, de concert avec l'esprit, sembloit alors dicter tous leurs discours. Les dames, animées par l'exemple de Monime, firent briller à l'envie la finesse de leurs pensées : elles y joignirent les graces d'un langage épuré ; les termes à la mode furent employés pour rendre avec plus d'énergie la légéreté de leurs idées. Les hommes, à leur tour, mirent dans ce qu'ils disoient un peu moins de fatuité. Mais cette conversation retomba bientôt dans le récit de pompeuses bagatelles, fort importunes pour des personnes qui ne sauroient s'en amuser. Après avoir débité un fatras d'inutilités, on se mit à chanter & à se louer mutuellement sur la beauté, la flexibilité ou l'étendue de sa voix.

Quoiqu'il fût plus de trois heures lorsqu'on sortit de table, il eût été du dernier ridicule de

ſe retirer de ſi bonne heure : on propoſa un camagnol, & une partie de la compagnie ſe mit au jeu. Monime & moi reſtâmes à cauſer avec Damon & Licidas. A propos, qu'eſt devenu le marquis, demanda Licidas ? Je ne le rencontre plus dans aucun endroit. Je m'attendois de le trouver ici : c'étoit ton ami. Fi donc, dit Damon ; que veux-tu que j'en faſſe ? Il n'eſt plus reconnoiſſable. Tu ne ſais donc pas qu'il a tout-à-fait perdu le ton de la bonne compagnie ? Il eſt deveau d'un uniforme, d'un ennuyeux ! c'eſt à périr, on n'y tient plus : je te dis que c'eſt une horreur, qu'il n'eſt pas préſentable. La petite tonton m'aſſura hier qu'il donnoit à préſent dans le ſublime : il s'eſt affublé de tous les travers imaginables ; elle m'en fit le détail : c'eſt à l'infini. Tu ne te figurerois jamais juſqu'où il pouſſe l'extravagance : tu ſais qu'il a quitté ſa chanteuſe. Hé ! non, je ne ſais rien, dit Licidas. Ah ! parbleu, reprit Damon, tu as donc vécu dans le ventre d'une carpe, pour être ſi peu inſtruit des nouvelles ? Apprends donc que le Marquis, pour mettre le comble à ſes ridicules, vient de payer ſes dettes ; qu'il va ſe marier à une jeune perſonne ſage, remplie de talens, & qu'on aſſure être d'une beauté miraculeuſe, qu'il a choiſie lui-même ; & que renfermé avec elle tous les jours, c'eſt-là où

ſon ame ſe tranſporte, s'extaſie, ſe ſublimiſe & ſe diviniſe. Enfin, mon très-cher, c'eſt la ſeule idole à laquelle il ſacrifie. Que dis-tu de cette métamorphoſe ? Ne la trouves-tu pas étonnante ? Ah ! finis donc, dit Licidas, tu m'excèdes : ſais-tu que ton récit fait tableau ? En vérité, il faut s'anéantir ſous le charme d'une narration ſi rapide & ſi radieuſe. Tu es divin, mon cher, il faut que je t'embraſſe. Mais en bonne-foi, crois-tu que le marquis pouſſe auſſi loin la folie ? Si cela eſt, je ne crois pas qu'il oſe jamais ſe montrer dans le grand monde.

CHAPITRE III.

Des Théâtres.

Nous paſſâmes pluſieurs jours à faire des viſites & à en recevoir : c'eſt une des grandes occupations des lunaires. Il vint un jour un ſeigneur, mis fort ſimplement, & dont la figure ne relevoit point du tout l'ajuſtement : un écuyer ſuperbement vêtu lui donnoit la main ; nombre de domeſtiques étoient à ſa ſuite, couverts d'habits rouges, galonnés d'or, avec des chapeaux bordés de même, & ornés de beaux plumets blancs. Le valet-de-chambre de Monime, qui penſoit que tous ces meſſieurs étoient autant d'officiers,

d'officiers, annonça monsieur le maréchal de Cati, suivi de plusieurs colonels : en même tems il avança des fauteuils, & pensa culbuter le maître pour faire placer son écuyer à la première place. Monime, qui ne connoissoit point ce seigneur, parut embarrassée, ne sachant d'abord à qui elle devoit adresser la parole ; mais le maréchal s'asseiant, après lui avoir fait son compliment, & l'écuyer s'éloignant par respect, elle s'apperçut de la méprise de son domestique, & en fit des excuses à ce seigneur, qui fit sa visite assez longue.

Le lendemain Damon proposa de nous conduire à la comédie. Nous eûmes toutes les peines du monde pour y aborder. C'étoit une pièce nouvelle, qui fut fort applaudie. Cependant Monime & moi la trouvâmes pitoyable, le sujet frivole, sans intrigues, sans intérêt, manquant de régularité, de vraisemblance, le dénouement trivial & la déclamation forcée.

Sans doute que la plupart des poëtes de cette planète ont oublié, ou peut-être ont-ils toujours ignoré le talent de peindre les passions : il est à présumer qu'ils n'ont point eu chez eux des Térence, des Ménandre, & tant d'autres qui ont travaillé utilement à perpétuer le bon goût, en donnant des ridicules aux différens vices ou

aux différentes passions des hommes, afin de leur en faire voir toute la difformité.

Monime demanda à Damon si leur théatre n'étoit jamais occupé de pièces plus belles & plus intéressantes. Nous en avons d'anciennes, dit Damon, qui, sans doute, seroient plus de votre goût ; car il est bon que vous sachiez, belle dame, que personne dans l'univers n'a porté plus loin que nous la force & la beauté du tragique, ainsi que l'agréable & l'instructif du comique ; mais ces ouvrages pouvoient alors avoir quelque beauté ; c'étoit le goût de nos anciens : aujourd'hui ce goût est devenu gothique ; on périt d'ennui à toutes ces pièces. Il nous faut du neuf, & il faut convenir que nos poëtes sont supérieurement au-dessus des anciens. Tout ce qu'on nous donne à présent est au superlatif ; ce ce sont des intrigues légères ; de jolis contes de fées, mis en vers élégans ; des phrases sublimes & inintelligibles au vulgaire. Vous n'avez donc point de poëtes, dis-je, qui travaillent à corriger les moeurs par un badinage léger, qui fait sentir le ridicule d'un caractère bisarre & chagrin, celui d'une petite-maîtresse capricieuse & folle, enfin celui d'un avare, d'un prodigue, d'un faux brave, d'un faux savant, d'un menteur, d'un intriguant, & celui de ces gens qui se perdent dans leurs fausses politiques ? Il me

femble que tous ces caractères ingénieufement formés pourroient faire beaucoup d'impreffion fur l'efprit de vos concitoyens. Cela peut être, dit Damon; mais vous ne penfez pas, mon cher milord, qu'avec tous vos beaux portraits, il y a des gens qui pourroient trouver très-mauvais qu'on prît la liberté d'ofer les jouer en public. Je vous entends, repris-je; c'eft-à-dire qu'un pauvre poëte qui craint pour fes épaules, eft obligé de retenir fon efprit dans les angoiffes d'une gêne perpétuelle. Précifément, dit Damon, voilà le fait; & puis je vous dirai que je troquerois toutes les belles actions qu'on nous rapporte des fiècles paffés pour la légéreté & la frivolité du nôtre. Il faut périr à tous ces grands récits, & Arlequin m'amufe plus lui feul que tous les philofophes; mon cœur fe dilate en le voyant, & la fimple lecture des autres me pétrifie au point que je crains de devenir un marbre.

Je compris par le difcours de Damon que les lunaires fe font ennuyés du beau, du vrai & du naturel, puifqu'on les voit prodiguer à de monftrueufes chimères les mêmes applaudiffemens qu'on pourroit donner aux plus belles pièces. Tel eft à préfent le goût de ces peuples; on les voit ftupides admirateurs de toutes les nouveautés. Je remarquai que la reffource ordi-

naire qu'emploient leurs poëtes pour acquérir leurs suffrages, c'est de recourir à des fictions extraordinaires qui tiennent du merveilleux outré. Les lunaires se laissent aisément séduire par tout ce qui porte en soi quelque marque de singularité : la noble simplicité, l'exacte ressemblance dans les mœurs, la sage conduite dans les incidens, les frappent moins que des événemens inattendus où manque la vraisemblance.

Le lendemain nous fûmes nous promener à la foire. Je veux, me dit Damon, vous faire voir ma marchande, qui est toute gentille, maniérée, pleine d'esprit, sémillante au possible. Bon jour, la belle enfant ; quel teint vermeil ! comme elle est jolie ! qu'elle est bien coëffée ! Elle a en vérité des graces jusqu'à la pointe des cheveux. Regardez ses yeux fripons, ils sont significatifs ; & ses sourcils, comme ils sont arrangés, & cette bouche si bien ornée. Savez-vous, mon bel ange, que je vous adore? Vous avez là un tour de gorge divinement travaillé : sur mon honneur, on n'a jamais vu de dentelle d'un dessein aussi appétissant. Est-ce une blonde? Permettez que je l'examine. Finissez, monsieur, dit la marchande, je ne vous vois ici que pour badiner : je n'y suis que pour vendre ma marchandise, & je n'ai pas le tems d'écouter toutes

vos fadeurs. Vous avez de l'humeur, à ce qu'il paroît, ma charmante. De l'humeur ! ah ! on n'a pas le tems ici de faire de la bile ; à peine a-t-on celui de manger un morceau, & nous n'avons pas besoin de monsieur Purgon pour chasser nos humeurs. Qu'elle est singulière, dit Damon ! vous voulez donc toujours me tenir rigueur ? Savez-vous que vous serez cause de ma mort ? Tant-pis, monsieur, je ne veux tuer personne. Eh bien ! que faut-il faire pour vous plaire ? Pour me plaire, achetez tout ce qui est dans ma boutique, & je vous trouverai un homme adorable. Finissez, point de bousculages : voici des nouveautés de toutes espèces ; voyez ce qui peut convenir à madame ; je vous dirai le juste prix au comptant.

Je ne puis nombrer de combien de breloques cette boutique étoit remplie : Monime s'y fournit de plusieurs parures nouvelles. Je ne trouve rien de si agréable, dit Damon, que cette variation qui se rencontre dans une foire, ces cris, ces complimens, ces marchandises de toutes espèces, où l'on voit les efforts de l'art pour toutes les gentillesses qu'on présente à nos yeux. Ne trouvez-vous pas que cela forme un spectacle qui intéresse, qui frappe & qui réjouit, joint à la diversité des jeux qui se rencontrent à chaque pas ?

Damon nous conduisit à l'opéra-comique, où nous trouvâmes Licidas, qui étoit devenu un des soupirans de Monime. Il vint dans notre loge, où après avoir débité quelques jolies fadeurs, il annonça à Damon la perte d'une grande bataille, où une partie de leur armée avoit été taillée en pièces, qu'on disoit la déroute entière; nomma plusieurs de ses parens & de ceux de Damon, qui étoient restés sur le champ de bataille; d'autres avoient été faits prisonniers, & qu'enfin la consternation étoit générale. Nous fûmes sensiblement touchés du malheur qui venoit d'arriver. Monime témoigna à Damon & à Licidas la part qu'elle prenoit à leurs douleurs, dans les termes les plus touchans.

Rentrés dans notre appartement avec Zachiel, nous passâmes une partie de la nuit à déplorer le malheureux sort de nombre de familles. Monime, peu au fait des usages de cette nation, plaignoit sur-tout quantité de veuves, qui, en perdant leurs époux, se trouvoient encore ruinées par les dépenses excessives qu'ils avoient été obligés de faire, proportionnées à leur poste ou à leur dignité : d'autres perdoient un fils unique, seul soutien de leur nom & l'espérance de toute une famille.

Les jours suivans nous ne vîmes point Damon : nous pensâmes, qu'uniquement occupé

du malheur commun de la nation, il travailloit, de concert avec les autres ſeigneurs, ſur les moyens de trouver quelque expédient qui pût remédier à la perte qu'on venoit de faire. Il eſt vrai qu'il s'en étoit entièrement occupé, mais par un motif bien différent de celui que nous lui prêtions. Sa journée s'étoit paſſée à parcourir la cour & la ville, pour ſe faire écrire chez les perſonnes de ſa connoiſſance : ce pénible exercice eſt d'uſage chez les lunaires : on diroit qu'ils ſont les neveux & les couſins germains de tous les grands de leur monde. Il faut néceſſairement qu'ils ayent deux formules de compliment, un de félicitation & l'autre de condoléance. Semblables à un comédien qui joue pluſieurs rôles dans une pièce, on les voit triſtes ou gais, autant de fois que les différentes occaſions le requièrent dans un même jour.

Le génie nous apprit que la méſintelligence des officiers généraux étoit cauſe de la perte de cette bataille, qui, loin d'agir de concert pour charger l'ennemi, s'étoient laiſſés ſurprendre dans leurs poſtes, chacun rejettant la faute de ſa négligence ſur celui duquel il envioit le poſte. Mais loin de les punir d'une faute qui pouvoit mettre l'état à deux doigts de ſa perte, on les a élevés à de nouveaux grades, en y joignant des penſions conſidérables. Voilà,

continue le génie, de ces secrets impénétrables, qu'il est défendu aux citoyens de ce monde d'approfondir. C'est ainsi que ceux qui sont à la tête du conseil en usent dans toutes les occasions, afin de s'assurer à eux-mêmes l'impunité de leurs fautes, & d'obtenir par ce moyen les mêmes récompenses qu'ils ont fait obtenir aux autres; car ici chacun parvient à son tour à la dignité de premier visir; c'est une loi établie chez ces peuples depuis leur création.

Cependant la reine qui les gouverne est douée de tous les talens imaginables: mais tel est le malheur des souverains, la vérite les fuit, quelques soins qu'ils prennent de la chercher; la bouche des courtisans n'est point faite pour leur présenter, jamais ils ne lui exposent les choses comme elles sont. Si un particulier ne peut se vanter de connoître à fond les désordres qui se commettent dans sa propre maison, comment seroit-il possible qu'un prince, presque toujours séduit par le nombre de flatteurs qui l'environnent, pût être éclairé sur tout ce qui trouble ses états? On ne doit donc jamais l'accuser des fautes qui se commettent dans son royaume, puisqu'il est impossible que ses vues s'étendent sur les différens objets qui le font mouvoir, & qu'il est obligé de s'en rapporter à la bonne-foi & aux lumières de ceux qu'il charge

du détail des affaires. Ainsi la science du souverain consiste à savoir bien choisir ses visirs & ses généraux, à les placer ensuite suivant leur capacité ou l'étendue de leurs lumières, à distribuer ses faveurs & ses récompenses à proportion des services qu'ils lui rendent, à montrer de la force & de la fermeté pour les punir lorsqu'ils s'écartent de leurs devoirs. La trop grande clémence est souvent dangereuse : un exemple de sévérité, fait à propos, retient le sujet dans l'obéissance, empêche les vexations, maintient l'ordre & fait éviter de grands maux.

Il me paroît, dit Monime, qu'on suit une maxime toute différente chez ces peuples, puisque les récompenses ne sont accordées ni au mérite ni à la prudence, mais à l'étendue de leurs sottises. Il est à présumer que le courage, la bravoure & l'avantage de vaincre ses ennemis, sont actuellement regardés comme d'anciennes chimères, qui ne sont plus de mode chez eux; ce seroit, sans doute, se donner un ridicule, d'oser montrer cette activité infatigable, qui fait le vrai caractère des conquérans. Peut-être que ceux qui sont assez nigauds pour faire quelque action d'éclat qui fasse trembler l'ennemi, sont regardés comme des imbécilles. Au reste, continua Monime en souriant, vous

m'avez appris, mon cher Zachiel, à ne point fronder les usages reçus. Ainsi, il faut croire qu'ils ont de bonnes raisons de se conformer à cette nouvelle mode, lorsque les récompenses deviennent le fruit des mauvaises manœuvres. Qui ne seroit tenté de se laisser vaincre à ce prix? Car, outre la gloire qu'ils y acquièrent, ils y joignent encore l'avantage de conserver leurs individus : n'est-ce pas là ce qui s'appelle être comblé de toutes parts des faveurs de la fortune?

CHAPITRE IV.

Portrait d'une vieille Coquette.

DAMON vint le lendemain à la toilette de Monime. Vous êtes bien cruel, lui dit-elle, de nous laisser si long-tems dans l'inquiétude! Cette malheureuse nouvelle s'est-elle confirmée? Souvent on grossit les objets. Je ne suis pas au fait, madame, dit Damon : quelle est donc cette nouvelle? La question est singulière, reprit Monime; j'ai tout lieu d'être étonnée de votre sécurité : auriez-vous déja oublié la perte de cette bataille, qui a dû répandre la consternation dans tous les cœurs? Quoi! vous n'êtes

pas touché de la désolation d'un grand nombre de familles, du désespoir de la veuve & de l'orphelin? Ah! ciel, s'écria Damon, arrêtez, belle dame, on n'y résiste pas; ce début est d'un ténébreux qui obscurcit l'imagination, & quand vous auriez été payée pour faire l'oraison funèbre de tous ces pauvres défunts, vous ne vous en acquitteriez pas mieux : sur mon honneur, on n'a jamais vu personne porter si loin ses inquiétudes. Ah! nous sommes plus raisonnables; cette affaire est déja oubliée. Que voulez-vous? Nous espérons bientôt avoir notre revanche. A propos, j'ai plusieurs couplets de chanson qu'il faut que je vous montre; l'air en est très-joli, les rimes assez heureuses : ils ont été faits à l'arrivée du courier; on les chante par-tout. Je suis désespéré de n'avoir pu vous les apporter hier; ce n'est que la nouveauté qui plaît. Damon se mit à chanter ces couplets avec un enjouement qui auroit déconcerté la gravité d'un recteur.

Monime, loin d'applaudir à ces misères, en fut indignée. Comment, monsieur, lui dit-elle, est-ce donc avec des chansons qu'un bon citoyen doit se consoler des malheurs de l'état? Est-ce ainsi que les personnes d'un rang distingué s'occupent du soin de réparer des maux qui doivent accabler tous les peuples? Vous, par exemple,

monſieur, qui vous flattez d'avoir l'oreille de votre ſouverain, vous qui prétendez en être toujours écouté favorablement, je croirois que, pour mériter ſa confiance, il faudroit au moins s'intéreſſer davantage au bien public. Oh ! parbleu, je n'y tiens plus, dit Damon en éclatant de rire; voilà des réflexions qui me paroiſſent du premier rare. Permettez-moi de vous dire, belle dame, que vous êtes un peu miſantrope : mais ſi donc; à votre âge, en vérité, cela eſt honteux. Je ſuis pétrifié de vous entendre : je ſerois tenté de croire que vous n'êtes pas de notre monde. J'ignore les uſages qui ſe pratiquent ſous le climat qui vous a vu naître; mais apprenez qu'ici notre raiſon nous ſert infiniment mieux : lorſqu'il arrive quelque événement qui intéreſſe la patrie, d'abord nous avons les yeux ouverts ſur ce qu'il produira : ſouvent cet événement en fait naître mille autres, qui captivent également notre attention : on peut les comparer à des nuages qui ſe raſſemblent : le premier eſt emporté par les vents; un ſecond lui ſuccède qui nous amuſe ; un troiſième paroît, qui abſorbe les deux premiers; mais il ſera lui-même anéanti dans un inſtant par une intrigue de cour. Ainſi de nouveaux projets nous amuſent ; nous les ſaiſiſſons avidement ſans réfléchir, ni nous mettre en peine des ſuites qui doivent en réſul-

ter; le soin de nos plaisirs est le seul qui nous flatte & qui nous occupe. Vous êtes, en vérité, trop aimable & trop spirituelle, pour ne vous pas conformer à nos usages. Bon jour, belle dame, je suis désespéré d'être obligé de vous quitter: il faut absolument me rendre au petit lever de la reine; si j'y apprends quelques nouvelles, j'aurai soin de vous en faire part. Damon sortit sans attendre la réponse de Monime.

Je ne puis concevoir, dit Monime, les raisons d'une conduite si extravagante. Dites-moi donc, mon cher Zachiel, pourquoi leurs loix & leurs usages sont si différens des nôtres? Ce n'est point dans l'empire de la lune qu'on doit parler de science ni de politique, dit le génie: tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ici aucun des hommes ne veut suivre les talens qu'il a reçus de la nature & de l'éducation: tout le monde sort de sa sphère; on quitte son état, pour être employé à des choses dans lesquelles on n'a nulle sorte de connoissances. La folie des lunaires est de vouloir passer pour être universels; ils ne veulent point borner leurs sciences; c'est ce qui leur fait faire tous les jours de nouvelles sottises: mais leurs passions sont un labyrinthe où plus ils marchent & moins ils se retrouvent. Les grands sont quelquefois contraints de s'y livrer par état. Toujours agités,

ils agitent eux-mêmes leur monde par l'extravagance de leurs visions. Voilà ce qui excite contre eux la haine des gens raisonnables, qui aiment l'ordre & le repos. Au reste, vous verrez dans tous les mondes un si grand mêlange de sagesse & de folie parmi les hommes, qu'on ne peut assez admirer l'inégalité qui les fait voir si contraires à eux-mêmes. Tel vous paroîtra le plus sage en une chose, qui est extravagant dans une autre. Ce n'est pas dans le tourbillon de ce monde qu'on doit critiquer leur folie : il y a trop de gens intéressés à la soutenir & à la défendre.

Licidas vint l'après-midi faire sa cour à Momime : il nous apprit qu'il s'étoit tenu un conseil extraordinaire ; car l'usage de ces peuples est de commencer par agir ; les réflexions viennent après. Ce conseil fut donc assemblé, afin d'y examiner ce qu'on venoit d'exécuter. Les avis furent partagés, comme de coutume, & chacun se sépara sans pouvoir rien résoudre pour le présent, ni rien prévoir pour l'avenir, soit qu'on ne trouvât aucun moyen pour remédier aux désordres, ou que les difficultés les rebutassent, il fut seulement décidé qu'il falloit laisser aux généraux le soin de se tirer d'affaire comme ils pourroient. Je crois que c'étoit le meilleur parti qu'ils pussent prendre.

Licidas nous engagea d'un air si pressant de venir passer l'après-dînée chez lui, avec plusieurs autres personnes qu'il avoit aussi invitées, que nous ne pûmes nous refuser aux instances de ce jeune seigneur. Son hôtel ne cédoit en rien pour la magnificence à celui de Damon. Licidas commença par nous faire voir tous ses appartemens; il nous en fit admirer la distribution & les meubles qui étoient du dernier goût. Il est vrai que tout ce qui les ornoit étoit d'une élégance admirable : de beaux cabinets remplis de figures de bronze, de vases précieux, de magots, de petites poupées, de pantins, de découpures de sa façon, qu'il prétendoit être les portraits pris en profil de toutes les personnes de sa connoissance; des estampes qui représentoient des figures indécentes; des pots-pourris de formes différentes, étoient distribués dans tous les coins de ses appartemens, & y répandoient un parfum délicieux : enfin je ne puis nombrer la prodigieuse quantité d'inutilités dont sa maison étoit remplie, & qui étoient toutes d'un prix infini; mais pas un seul livre, ni rien de ce qui peut annoncer le goût d'un homme qui fait mettre à profit les momens qu'il devroit employer à s'instruire. Quelques brochures nouvelles étoient seulement répandues dans ses boudoirs, parce qu'il étoit du

bel air d'en apprendre les titres. Monime en ouvrit une, qui avoit pour titre, *le Singe Petit-Maître.* Elle ne douta pas que ce ne fût l'hiſtoire de quelque chevalier lunaire, qui devoit être curieuſe & intéreſſante. Elle demanda à Licidas ſi ce livre étoit bien écrit. Ecrit ſupérieurement, madame ; il eſt divin. Un éloge auſſi complet, dit Monime, annonce que vous l'avez lu avec beaucoup d'attention. Moi ? point du tout ; je vous proteſte que je ne m'en donne pas la peine : d'un coup d'œil on voit ce que peut contenir un ouvrage ; & lorſque le titre plaît, cela ſuffit. Dailleurs, il eſt de monſieur l'Enthouſiaſme, qui, ſans contredit, eſt un de nos meilleurs auteurs.

Damon qui entra nous interrompit. Que diantre faites-vous donc là, vous autres ? Comment ? dans un boudoir une belle dame, un livre à la main ? Oh ! parbleu, cela eſt trop comique. Sais-tu bien que ton grand ſalon eſt rempli, & que mademoiſelle le Nayle eſt arrivée ? Madame, c'eſt une galanterie de Licidas ; il aime à ſurprendre, & le fait toujours agréablement. C'eſt en votre faveur que ſe donne la fête ; vous allez entendre la plus belle voix qu'il y ait jamais eu. Cette fille fait actuellement les délices de la cour & de la ville ; elle joint à la flexibilité de ſon goſier, la décla-

mation

mation la plus noble, la plus tendre & la plus touchante; ſes ſons, ſes geſtes & toutes ſes attitudes, mettent l'ame dans une eſpèce de délire. Ah! Mahomet, ſi les houris deſtinées à exécuter la muſique de ton paradis lui reſſemblent, quelles délices pour tes bienheureux!

Voilà un enthouſiaſme, dit Monime, qui nous annonce une perſonne de beaucoup d'eſprit, puiſqu'elle a le talent de réveiller les paſſions avec tant de force. Vous êtes dans l'erreur, belle dame, dit Licidas: cette actrice n'eſt qu'une imbécille; à peine végete-t-elle: ce n'eſt qu'une eſpèce d'automate, dont les organes les plus parfaits ſont ceux du goſier: du reſte, les fibres de ſon cerveau ſont trop groſſiers pour qu'on en puiſſe tirer aucune étincelle de bon ſens. En cauſant ainſi, nous nous trouvâmes à la porte du ſalon, qui étoit rempli d'une nombreuſe compagnie. Monime y fut reçue avec ces graces que donne le bon ton; on la trouva coëffée à ravir; on examina ſon habit, ſes parures qui furent trouvées du dernier goût. Elle ne reçut point ces louanges en ingrate: elle ſavoit l'uſage, & les rendit au centuple.

Nous n'eûmes pas de peine à diſtinguer dans le nombre des muſiciens, cette admirable actrice, par l'empreſſement que montroient

tous les seigneurs à la prévenir dans ses caprices : ils essuyèrent tour à tour cinquante impertinences de sa part, avant qu'elle voulût les honorer d'un coup de gosier. Les complaisances qu'il plut à cette fille d'exiger d'eux, furent poussées jusqu'à leur faire faire mille bassesses. Je laisse à juger lequel étoit le plus fou ou le plus imbécille, de l'actrice ou des personnes auxquelles elle commandoit avec une si grande autorité.

Le hasard me fit placer à côté d'une vieille qui étoit extrêmement parée. Elle m'agaça d'abord par des propos galans, qu'elle accompagnoit de petites grimaces minaudières, propres à mettre le comble à la laideur de ces vieux siècles que la nature n'a jamais favorisés, & à faire remarquer à tous ceux qui les regardent, la folie de leurs prétentions. Lorsqu'elles veulent se donner un air galant & enfantin qui ne fut jamais fait pour elles, ne peut-on pas dire qu'elles sont les seules dans ce moment qui s'aveuglent sur leur mérite?

Attentif à la musique, je reçus assez mal les agaceries de Cornalise (c'est le nom de cette vieille poupée), qui parut d'abord s'en offenser ; ce qui fit qu'aux manières agaçantes qu'elle avoit prises, & qui lui seyoient on ne peut pas moins, succéda un certain air piqué qui ne lui

alloit pas mieux. Monime, qui ne pouvoit se laffer de l'examiner, me fit remarquer son ridicule & sa sotte vanité par un sourire & un coup d'œil fin. Je crois, me dit-elle, en s'approchant de mon oreille, que cette femme qui me paroît si fière & si manierée, pourroit très-bien avoir été la nourrice de la première femme qui soit née dans ce monde. Je regardai alors Cornalise avec des yeux que la folie de Monime venoit d'animer : mais soit qu'elle interprétât ce regard en sa faveur, je la vis sourire d'une façon si hideuse en montrant un ratelier postiche, que j'eus bien de la peine à garder le sérieux. Elle tira une boëte à bonbons : milord, me dit-elle, en affectant de grasseyer, goûtez de mes pastilles ; elles sont embrées & des meilleures. Je la remerciai assez froidement. Je crois, poursuivit Cornalise, en ouvrant son miroir de poche, que je suis faite à faire horreur : il fait aujourd'hui un vent perfide qui m'a toute décoëffée en descendant de mon carrosse. Elle rajusta les boucles de sa perruque, releva son aigrette, se pinça les lèvres afin de les rendre plus vermeilles, remit du rouge sur deux gros os placés au-dessous de deux petits trous, où l'on pouvoit appercevoir, en y regardant de près, des yeux qui sembloient être perdus dans cette concavité : ces deux trous

étoient relevés par des croissans très-fins, mais du plus beau noir qu'on avoit pu trouver : on les auroit pris pour un fil de soie qu'on auroit artistement collé sur son front plâtré. Du milieu de ces deux arcades descendoit un nez en forme de perroquet, dont le bout venoit négligemment se reposer sur un menton des plus pointu, qui, charmé de cet avantage, s'avançoit pour lui en marquer sa reconnoissance par les petites caresses qu'il lui faisoit chaque fois que Cornalise fermoit la bouche ; ce qui lui arrivoit souvent par la raison que, pour avoir le plaisir de l'ouvrir, il faut nécessairement qu'elle soit fermée. Mais laissons ces deux amis se baiser autant de fois qu'ils en trouvent l'occasion, pour achever de peindre notre Sibylle, du moins le buste : je n'irai pas plus loin : je dirai donc qu'au-dessous de ce divin menton, on remarquoit un squelette ridé, couvert d'une peau jaune & huileuse, dont le fond tiroit un peu sur le verd, malgré tout le blanc qu'on s'étoit efforcé d'y mettre. A tous ces agrémens se joignoit encore une bosse : il est vrai que ce n'étoit pas de ces grosses vilaines bosses qui viennent impunément se placer au milieu du dos ; mais une bosse complaisante, qui avoit bien voulu se ranger de mon côté pour la facilité des ouvrières. Je me suis un peu étendu :

comment ne pas être prolixe lorſqu'on fait le portrait d'une nouvelle conquête ?

Le concert fini, on ſe mit à table, où j'eus encore l'avantage de me trouver placé à côté de mon infante, qui s'empreſſoit à me faire ſervir ce qu'il y avoit de plus délicat. Monime, qui étoit vis-à-vis, entre Damon & Licidas, examinoit toutes ces minauderies, qui l'amuſoient au point qu'elle ne ſongeoit pas à manger. Damon qui s'apperçut de mon air diſtrait, & des agaceries de Cornaliſe, dit d'un ton plus grave qu'il put prendre, que c'étoit manquer à la politeſſe qu'on doit au beau ſexe, d'affecter ainſi le cruel vis-à-vis d'une belle dame, qui paroiſſoit n'avoir pas trop le tems d'attendre, & que j'avois l'air de faire le ſecond tome de Tantale. A cette ſaillie, Monime ne put s'empêcher d'éclater de rire; ce qui donna le ton à toute la compagnie. Cornaliſe & moi fûmes d'abord les ſeuls qui ne fîmes point chorus : je la regardai dans le deſſein de lui faire mes excuſes ſur mon manque d'attention ; mais je la trouvai ſi riſible & ſi déconcertée, que perdant toute ma gravité, je ne pus m'empêcher de rire à mon tour, avec d'autant plus de force que j'y étois excité par l'exemple. La fureur de Cornaliſe éclata alors contre moi & contre toute l'aſſemblée : elle oublia ſa dignité, ne reſpecta ni elle, ni

personne : elle eût voulu avoir cent langues ; afin de pouvoir les employer à multiplier les injures qu'elle nous débita. Comme elle étoit femme d'un homme qui tenoit un rang considérable dans l'état ; que d'ailleurs elle appartenoit à tout ce qu'il y a de grand, personne ne voulut entreprendre de lui répondre, dans la crainte de l'aigrir davantage ; de sorte qu'après avoir parlé long-tems avec beaucoup de véhémence & de volubilité, elle fut contrainte de se taire d'épuisement & de sécheresse de gosier.

Les vieilles coquettes n'ont point de fiel quand on sait les flatter à propos dans leurs folies : il étoit essentiel d'appaiser celle-ci ; je vis que j'étois le seul qui pût l'entreprendre. Ses poumons fatigués lui occasionnèrent une toux sèche qui dura un quart d'heure : pour l'adoucir, je lui présentai un verre d'ambroisie, qu'elle fit d'abord quelques difficultés de prendre. Vous avez trop d'esprit, lui dis-je, madame, pour vous offenser sérieusement d'une mauvaise plaisanterie qui est échappée sans réflexion. La feinte colère que vous venez d'affecter nous a tous intimidés, & je vous proteste que la joie ne reparoîtra que lorsque vous voudrez bien nous montrer un visage plus serein. Ignorez-vous que la jeunesse a quelquefois des écarts qu'on doit lui pardonner ? Personne ne

le sait mieux que moi, dit Cornalise ; car il m'en arrive souvent : je suis si vive, que la plupart du tems je ne sais ce que je fais. En disant cela, pour donner un échantillon de sa vivacité, elle fit un mouvement sur sa chaise qui pensa la culbuter, & fit échapper au maître-d'hôtel un plat qu'il alloit poser sur la table, qui fut entiérement renversé sur sa robe. Bon, dit Cornalise, voilà encore de mes étourderies.

A ce propos, j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher de rire. Je me levai avec empressement pour essuyer sa jupe. Fi donc, dit l'enfantine Cornalise, ne prenez pas cette peine ; c'est une misère qui fera le profit de mes femmes : je puis vous assurer qu'elles ne seroient point fâchées de l'aventure, quoiqu'elles en aient souvent de pareilles. Vous ne me connoissez pas ; je suis si folle, que je déchire, j'arrache & m'accroche par-tout. Monsieur le vidame est quelquefois outré contre ma vivacité. Il est vrai que je ne sais ce que je fais ; tantôt je perds ma boëte, tantôt mon miroir de poche ; une autrefois, un de mes diamans ; enfin tous mes bijoux s'égarent, & mes gens ne sont occupés qu'à chercher : cela leur donne de l'humeur ; ils prennent souvent la liberté de me quereller ; j'en ris ; cela me réjouit beau-

coup. Je leur fais aussi quelquefois des niches; car il faut s'amuser avec ces animaux-là. Je suis sûr, madame, dit Damon, que monsieur le vidame est enchanté de toutes vos espiegleries: on peut dire que vos petites folies, puisqu'il vous plaît de nommer ainsi le brillant de vos saillies, sont des plus agréables, & vous faites certainement l'amusement & le charme de toutes les compagnies que vous voulez bien honorer de votre présence.

Je craignis que Cornalise ne se fâchât encore de cette ironie que je trouvois un peu forte; mais loin qu'elle s'en offençât, son amour-propre la lui fit prendre pour un compliment délicat & recherché. Damon continua de flatter la folie de cette extravagante, en la louant sur sa beauté, sa taille, sa jeunesse, & les agrémens qui étoient répandus dans toute sa personne; nous fit le détail de ses talens, vanta sur-tout celui qu'elle avoit pour la déclamation, ajouta qu'ils devoient incessamment jouer une comédie, & qu'il falloit qu'elle y choisît un rôle.

C'étoit encore une des folies de Cornalise: souvent on en jouoit chez elle, où elle avoit toujours la fureur d'y faire les premiers rôles. Une partie de la nuit se passa à décider de la pièce qu'on joueroit. C'est la manie de ces peuples; tout est théâtre chez eux, quoiqu'il en

coûte, le bourgeois, qui toujours veut être le singe des grands, en représente aussi. Il n'y a point de bonne maison où l'on ne s'assemble pour y jouer toutes les nouvelles pièces qui paroissent. Sans doute qu'ils croient perfectionner leurs talens & leurs graces par cet exercice.

CHAPITRE V.

Portrait d'un faux Brave.

PLUSIEURS jours se passèrent, pendant lesquels nous fûmes invités chez différentes personnes, chez lesquelles nous n'apperçûmes que les mêmes ridicules & la même fatuité. Zachiel nous demanda ce que nous pensions des sociétés qu'on rencontre chez les Lunaires. Je me suis apperçu, dit Monime, qu'ils se rendent souvent des visites fort incommodes, dans lesquelles je crois qu'il y a presque toujours plus de politesse que d'amitié : la plupart ne s'entretiennent qu'avec indifférence ou froideur. Je ne sais pourquoi ils font paroître tant d'envie de s'unir pour montrer si peu de cordialité & de sincérité.

C'est, dit Zachiel, que l'inconstance de ces

peuples leur fait ordinairement renouveller leur société tous les trois mois : leurs amis de l'été ne sont plus ceux de l'automne ; ils ont perdu jusqu'à l'idée de leurs anciennes connoissances. Ils se rencontrent sans se reconnoître : ils ont beaucoup d'ardeur à se voir. Dans les premiers jours, ils se promenent, vont aux spectables, aux assemblées, aux bals, à la campagne ; l'habitude de se voir devient ennuyeuse. Comme il n'y a dans leurs cœurs ni estime ni amitié, ils se quittent sans regret : la familiarité détruit bientôt ce germe d'affection que la nouveauté y avoit fait naître. Il n'y a pas assez de ressource dans leur esprit pour y soutenir de longs commerces : leurs humeurs inconstantes les dégoûtent bientôt des mêmes objets. Le charme de la conversation demande de l'esprit & du bon sens : car pour raconter agréablement & écouter ce qui se dit avec complaisance, il faut de la douceur dans le caractère ; on doit fuir les obscénités, les railleries piquantes, & fournir aux autres l'occasion de briller à leur tour. Ces qualités ne sont point du ressort de ces peuples, parce qu'il faut du jugement & qu'ils n'ont que de la folie, à laquelle, pour augmenter leurs ridicules, ils joignent encore la pernicieuse démangeaison de vouloir passer pour bel esprit : termes précieux, excès de liberté,

ton impérieux, mots recherchés, fades entretiens, & beaucoup d'emphase pour dire des riens. Vous avez dû vous appercevoir que toutes leurs conversations ne roulent que sur des modes; l'esprit de critique règne sur tout, & les décisions de leurs plus braves personnages sont presque toujours tournées en ridicule.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de Damon, qui entra, suivi du baron de Fanfaronnet, que nous avions déja vu dans plusieurs maisons. On vous trouve enfin, madame, dit Fanfaronnet; j'aurois presque renoncé à cet avantage, sans la passion que vous m'avez inspirée. Le soleil, à qui vous ressemblez, & auquel on dit que l'ordre de l'univers ne permet point de repos, s'est néanmoins fixé dans vos yeux pour éclairer la victoire que vous avez remportée sur mon cœur. Je vous aime, madame. Vous riez! Oh! parbleu, vous me démontez; je vous proteste que j'ai pris, mais au vrai, un goût si vif pour vos charmes, mais si constant & si sérieux, qu'il y a, je crois, près de huit jours que je pense à vous uniquement. Soyez donc accessible aux témoignages de vénération & aux protestations d'amour de la part d'un homme qui n'est pas tout-à-fait indigne de mériter un accueil favorable. Vous ne devez

pas ignorer que les déesses reçoivent toujours avec plaisir la fumée de l'encens que nous leur offrons chaque jour : il manqueroit quelque chose à leur gloire, si elles n'étoient adorées. Comme vous êtes fort au-dessus d'elles, puisque vous réunissez en vous seule toutes les perfections qui sont partagées entr'elles, il est certain que vos attributs doivent être adorables. Ma foi, madame, dit Damon, je vous défie de résister à une déclaration aussi radieuse. Comment donc ! voici, si je m'y connois, du sublime & du merveilleux. Faire arrêter le cours du soleil dans les yeux de madame ! Mais voilà, sur mon honneur, du plus brillant. Et voilà de tes écarts, dit Fanfaronnet ; tu m'interromps précisément au milieu de ma période. Et que voulois-tu y ajouter, reprit Damon ? Crois-moi, c'est peut-être un service que je te rends ; tu allois t'enivrer de fumées, d'encens, & immanquablement en approchant trop près du soleil, tu aurois bien pu y brûler tes ailes. Monsieur Damon, dit Fanfaronnet, vous faites le mauvais plaisant ; on pourroit rabattre votre orgueil. Demain vous aurez de mes nouvelles. C'est-à-dire, reprit Damon, que monsieur n'écrit plus que des cartels. Votre fatuité se croit invulnérable ; sans doute que votre épée est faite d'une branche du ciseau d'Atropos ;

dont le vent seul peut étouffer son ennemi. Ne diroit-on pas qu'il va foudroyer les omoplates de la nature ? Je crains que la terre ne demeure immobile en admirant ses prouesses; tout doit frémir à l'aspect de son courroux. Je saurois du moins, dit Fanfaronnet, vous faire sentir tout le poids de ma vengeance. Je crois, messieurs, leur dis-je, que vous oubliez la présence de madame & le respect que vous lui devez. Je ne lui en ai point encore manqué, dit Damon, & pense qu'elle ne doit pas trouver mauvais si je repousse les bravades qu'un faquin ose me faire jusques dans mon hôtel. De grace, messieurs, dit Monime en se levant pour arrêter Damon; finissez, je vous supplie, un discours qui m'inquiéte, & dont les suites pourroient m'offenser. Faut-il d'une misère en faire une affaire sérieuse ? En vérité, je serois désespérée d'être innocemment la cause d'un duel. Vous êtes trop bonne, madame, dit le baron en sortant, de vous intéresser aux jours d'un homme qui ne devroit, en effet, les employer qu'à vôtre service.

Damon voulut suivre Fanfaronnet; mais je me joignis à Monime pour l'empêcher de sortir. Je vous tiens sous ma garde, dit Monime, & ne souffrirai point que vous alliez sacrifier votre vie à un faux point d'honneur. Le baron est

votre ami ; pourquoi voulez-vous verser son sang pour un mot indiscrettement lâché, que vous devez oublier ? Vous prenez, à ce que je vois, dit Damon, cette affaire au grave : je vous supplie de ne vous en point inquiéter : soyez sûr que de tout ce tapage il n'y aura que l'écarlate qui en rougira. Je connois Fanfaronnet, & je puis vous protester qu'il a trop d'amour pour la vie pour s'exposer aux hasards qu'on lui reproche d'être défunt. Je suis fort assuré qu'il va attendre des lettres du dieu mars, qui lui indiquent l'heure à laquelle il doit commencer notre combat. Le baron n'est pas de ces gens qui cherchent à mourir promptement pour en être plutôt quitte : il n'est point du tout pressé d'aller visiter le sombre manoir. Plus généreux que vous ne pensez, il sait mépriser toutes les disgraces qui lui arrivent, afin de vivre plus long-tems : il trouve le jour si beau, qu'il ne veut point aller dormir sous terre à cause qu'il n'y fait pas clair. Vous me rassurez, reprit Monime, qui vit par ce discours que la querelle n'auroit aucune suite fâcheuse. Je m'apperçois que le seigneur Fanfaronnet est un homme magnifique & plein de prévoyance : il craint, sans doute, en tombant sur le pré, de s'embarquer indiscrettement pour l'autre monde. Que sait-on ? les seigneurs sont fort sujets

à avoir beaucoup de créanciers : peut-être que les siens saisiroient cette occasion pour l'accuser de banqueroute. Or, comme il est plein d'honneur, il veut éviter ce reproche. Convenez, ajouta Monime, que vous avez eu tort de l'attaquer, puisque vous voyez qu'il se borne à la qualité de bel esprit, sans ambitionner celle d'heureuse mémoire. Que savez-vous? peut être a-t-il composé lui-même son épitaphe, dont la pointe ne peut être bonne qu'autant qu'il vivra longtems. En vérité, madame, reprit Damon, je vous trouve aujourd'hui l'esprit d'un pétillant & d'un sublime qui m'anéantit. Trouvez-vous, monsieur, dit Monime en souriant, que je commence à prendre le bon ton? Sur mon honneur, madame, vous n'êtes pas reconnoissable : je ne puis vous exprimer quel prodigieux effet ce changement produit sur mon ame ; je vous trouve d'une beauté miraculeuse. Damon fut interrompu par l'arrivée du comte Frivole, qui entra d'un air bruyant sans se faire annoncer.

La jolie figure ! C'étoit une mine pouponne, des cheveux accommodés en ailes d'hirondelle, dont un ne passoit pas l'autre : le derrière de ses cheveux étoit renfermé dans une bourse ornée de touffes de rubans; un habit couleur de cuisse de nymphe, garni dans le dernier goût, des manchettes à doubles rangs, des bas brodés, des talons

tonges : que sais-je encore ? enfin c'étoit l'élixir de tous les petits maîtres. Frivole nous entretint de ses chevaux, de ses domestiques, de sa meute, de ses bonnes fortunes ; tira différentes boëtes qu'il tournoit dans ses mains avec tant d'art, que les doigts élevés montroient en même tems deux gros brillants, dont l'éclat se trouvoit augmenté par leurs continuels mouvemens. Il se lève ensuite, fait quelques pirouettes, se regarde dans toutes les glaces en minaudant, vient se remettre sur son siége, parle de sa noblesse, de ses ancêtres ; retourne à sa jolie figure, qu'il ne peut se lasser d'admirer, fait trois révérences, part sans rien dire, & vole se plonger dans sa désobligeante pour aller se faire voir au cours.

Le comte de Frivole étoit de ces petits maîtres, dont toutes les voitures sont élégantes, les chevaux toujours rendus, le coureur excédé de fatigue ; qui se présentoit chaque jour dans trente maisons ; s'engageoit à souper dans plusieurs, & venoit à onze heures en demander où il n'étoit point attendu, pour y débiter les nouvelles qu'il avoit apprises, se faire admirer par cinq ou six phrases étudiées, quoiqu'il n'en comprît pas lui-même le sens ; à ces rares qualités se joignoit encore un applaudissement perpétuel sur son compte, & la noble ambition de

vouloir

vouloir paroître l'amant de toutes les femmes, lorsqu'il n'étoit que la ressource de celles qui sont décriées, le jouet des coquettes, l'esclave & l'imitateur de leurs airs, & le fléau de la bonne compagnie, qui ne le reçoit que comme une marionnette, dont on peut s'amuser un instant.

Resté seul avec Zachiel, je ne puis, lui dis-je, m'accoutumer aux caractères des lunaires : je trouve une bisarrerie & un contraste perpétuel dans toutes leurs actions : je voudrois savoir quelles sont les raisons d'une conduite si éloignée de la nôtre. C'est, dit le génie, qu'ils sont trop vifs & trop étourdis pour se soumettre aux conseils de la raison. Loin de profiter des sottises des autres pour éviter d'en faire, on les voit semblables à des oiseaux, se laisser prendre dans les mêmes pièges où l'on en a pris cent mille autres. Voilà ce qui fait que les sottises des pères sont perdues pour les enfans. Ces peuples ont toujours eu chez eux le même penchant à la folie, sur lequel la raison n'a jamais pu établir son empire.

Puisque nous sommes seuls, dit Monime, expliquez-moi, je vous prie, mon cher Zachiel, pourquoi un siècle diffère tant d'un autre ? Ne peut-on pas croire que la nature dépérit à force de se mouvoir, & qu'il lui faut quelque tems

de repos pour reproduire de grands hommes? Cette philofophie eft un peu lunatique, dit le génie : c'eft une erreur de croire que la nature puiffe dépérir : elle fe modifie diverfement ; mais ne change rien dans l'ordre immuable, qui marque à tous les êtres leurs places & leurs fonctions : la figure des corps ne change point ; les dons de la nature font toujours les mêmes : on peut feulement regarder les hommes comme des arbres fauvages, qui ne produifent que des fruits amers, s'ils ne font greffés par un bon jardinier. Il en eft de même de la fcience & des talens, qui ne s'acquièrent que par la bonne éducation : c'eft elle qui perfectionne les hommes, & les rend propres à contribuer au bonheur mutuel de la fociété : mais dans l'empire de la lune il eft prefque impoffible de trouver des perfonnes raifonnables. Si la mode d'être favant, d'être fincère & défintéreffé, pouvoit prendre chez eux, ils en feroient beaucoup plus heureux. Je fuis fûr que fur le nombre prodigieux d'hommes qui fe laiffent gouverner par le caprice & la folie, la nature n'en a peut-être pas produit dans tout ce monde deux douzaines de raifonnables, qu'elle a répandues dans toutes les parties de cette planette. Vous jugez bien, charmante Monime, qu'il ne s'en trouve jamais dans aucun endroit une affez grande quantité

pour y faire naître une mode de ſciences, de vertus & de raiſon.

CHAPITRE VI.

Deſcription du Château Sublime.

Le lendemain, pour ſatisfaire notre curioſité & diverſifier en même tems nos plaiſirs, Damon nous mena chez un ſeigneur de ſa connoiſſance, dont la folie étoit les tableaux. Cet homme étoit un curieux qui croyoit parfaitement s'y connoître, & qui avoit diſſipé la meilleure partie de ſes biens pour raſſembler les plus beaux ouvrages de tous les peintres de l'antiquité : cependant, quoique ſa maiſon en fût remplie, nous n'y remarquâmes qu'un ſeul original, qui étoit, ſans contrèdit, ſa perſonne.

Damon nous propoſa enſuite d'exercer notre charité en faveur d'un philoſophe, dont les recherches avoient conſumé tous les biens. Il nous fit monter au haut d'une maiſon, où nous trouvâmes dans une eſpèce de grenier un homme ſi ſec & ſi noir, que Monime le compara à un gros charbon. Cet homme, autrefois très-riche, avoit trouvé le moyen de faire paſſer tous ſes effets par le creuſet. Les chymiſtes, dont il étoit encore entouré, auſſi gueux qu'il

l'étoit devenu lui-même par leurs opérations, s'étoient néanmoins conſervé aſſez d'empire ſur ſon eſprit, malgré leurs fourberies & leur ignorance, qu'ils l'entretenoient toujours dans la fauſſe idée qu'ils lui avoient inſpirée, qu'il trouveroit enfin le ſecret du grand œuvre qui le dédommageroit amplement de la perte de tous ſes biens lorſqu'il auroit la facilité de changer le cuivre en or. Nous ne vîmes chez ce pauvre imbécile d'autres meubles que fourneaux, creuſets & charbon.

Dans cette même maiſon logeoit un poëte en grande réputation chez les Lunaires : concluez de-là ; les pointes & les penſées étoient bannies de la compoſition de tous ſes ouvrages. Il eſt vrai que pour faire entendre ſes idées, il employoit des phraſes ſi ſingulières qu'on étoit forcé d'avouer, qu'il falloit avoir un eſprit & des talens bien ſupérieurs pour pouvoir raſſembler les vingt-quatre lettres de l'alphabeth en mille & mille façons différentes, ſans rien dire. Monime ne put s'empêcher de comparer ce poëte à une grenouille fâchée, qui ſe mêle de profaner l'art divin d'Apollon, en croaſſant ſans ceſſe aux pieds du Mont-Parnaſſe.

Damon qui étoit de ces petits-maîtres qui ſe croient très-ſavans, parce qu'ils ont effleuré toutes les ſciences, dont ils n'ont retenu que le

nom de chacune, nous mena le lendemain chez un géomètre, qui nous parut être un fou du premier ordre. Cet homme nous parla de sa science avec tant d'enthousiasme, que nous ne comprîmes pas un mot à ce qu'il nous dit : il nous assura qu'il avoit trouvé la quadrature du cercle, voulut nous démontrer qu'un & deux ne font qu'un, que la plus petite partie est aussi grande que le tout ; enfin cet homme, dont l'esprit abstrait négligeoit les connoissances terrestres pour contempler la marche des corps célestes qui environnent le globe de l'univers, ajouta que, par ses calculs, il avoit découvert que tous ses prédécesseurs s'étoient trompés dans leurs opérations sur la distance qu'il y a d'une planette à l'autre de plus d'une demi-lieue ; qu'il avoit passé plusieurs années à en calculer les différens dégrés par le moyen de l'infini, & que par ces mêmes calculs, il avoit très-exactement compté le nombre des atômes d'Epicure. Il nous débita encore mille autres découvertes à-peu-près aussi intéressantes.

Pour mettre de l'ordre dans nos observations, Damon, qui s'étoit érigé en mentor, nous conduisit chez un astronome, qui nous assura avoir fait la plus belle découverte du monde pour la sûreté de la navigation, & que personne avant lui n'avoit encore pu trouver

Ce sont, nous dit-il, les longitudes. Il nous fallût essuyer un très-long discours sur l'étendue des connoissances qu'il s'étoit acquises sur tous les autres. Cet homme nous fit monter au haut de sa maison : là, dans un cabinet, où ce savant faisoit ordinairement ses observations, il nous fit voir, par le secours d'une lunette, une prodigieuse quantité d'étoiles, dont il savoit tous les noms; il sembloit qu'il tînt un registre exact de tout ce qui se passoit dans le ciel; toutes les destinées lui étoient connues; mais il ignoroit la sienne, qui fut, à ce que nous dit Zachiel, de se noyer dans un étang, en cherchant à découvrir une comète à grande queue qu'il avoit annoncée, & qui ne parut point. Damon voulut profiter de l'occasion pour se faire tirer son horoscope.

L'astronome, après lui avoir demandé l'heure de sa naissance, examina ses livres, les feuilleta long-tems, fit différentes figures, & lui dit avec beaucoup d'emphase, qu'il trouvoit dans les signes qui avoient présidé à sa naissance, la maison du taureau; qu'en considérant les assiettes & les aspects de ces signes, il y voyoit clairement qu'il ne pouvoit éviter de porter le panache d'un cerf. Car, ajouta le savant, en la cinquième maison dans laquelle vous êtes né, se rencontrent tous aspects ma-

lins & en batterie, tous signes portant armes cornues, comme le bélier, le capricorne & le scorpion. Vénus & Mercure dominent sur le reste; ce qui fait que vous serez fort heureux.

Nous fûmes ensuite chez un méchanicien, qui nous fit voir une prodigieuse quantité de bagatelles qui amusèrent infiniment Damon: cet homme nous assura avoir trouvé le mouvement perpétuel: c'étoit une espèce de pendule assez curieuse, dont on voyoit tout le méchanique; mais, malheureusement pour l'honneur de cette belle découverte, la machine s'arrêta au moment que nous étions fort attentifs à en examiner les ressorts. L'auteur de ce morceau curieux nous parut extrêmement déconcerté; il nous assura néanmoins qu'il en voyoit le défaut, & qu'il ne s'étoit trompé que de très-peu de choses, auxquelles il lui seroit très-facile de remédier.

Le lendemain, Damon qui se faisoit presque un devoir de nous amuser, nous proposa d'aller visiter le Château Sublime, nom qui lui étoit donné pour désigner le logement de tous les gens à systêmes, & de tous les faiseurs de projets qu'on entretenoit aux dépens de l'état. Monime, curieuse d'entendre raisonner ces génies sublimes, accepta la partie.

Arrivé à ce château, j'en examinai la struc-

ture, qui me parut assez baroque pour me dispenser d'en faire ici la description. Après que nous eûmes traversé une grande cour, nous rencontrâmes un homme pâle, décharné, les mains noires, le visage barbouillé, un habit très-sec, avec du linge fort sale & des yeux égarés. Cet homme nous accosta d'un air grave, & nous dit, après un discours vague, qu'il travailloit depuis plus de dix ans à inventer de nouveaux outils propres à servir dans toutes les Manufactures. Il ajouta, que par le moyen de ces outils, il prétendoit qu'un seul ouvrier pourroit faire l'ouvrage de plus d'un cent. Un autre vint nous aborder; il nous tira à l'écart, pour nous dire confidemment qu'il avoit trouvé une nouvelle méthode très-utile à la culture des terres : cette méthode consiste à faire marcher une charrue sans le secours de bœufs ni de chevaux, en y attachant seulement un mât & des voiles qui devoient aller au gré des vents, en conduisant la charrue, de même qu'un vaisseau; ce qui devoit être d'une grande utilité pour les citoyens, attendu l'économie qui en résulteroit; en supprimant un grand nombre d'animaux qu'on étoit forcé d'employer à cet usage, & dont l'entretien étoit très-coûteux.

Nous entrâmes ensuite dans un cabinet, où nous vîmes un grave médecin, dont la prin-

cipale étude étoit la ſcience du gouvernement. Cet homme, renfermé dans ſon nouveau ſyſtême, ſe croyoit le ſeul citoyen en état de découvrir les cauſes de toutes les maladies d'un royaume, & le ſeul qui pût trouver les remèdes propres à le guérir : il prétendoit que le corps naturel & le corps politique ont entre eux une parfaite analogie ; qu'on peut traiter l'un & l'autre avec les mêmes remèdes.

Voici la méthode qu'il ſe propoſoit d'employer. Il faut remarquer, nous dit-il, meſſieurs, que ceux qui ſont à la tête du gouvernement ont toujours les humeurs beaucoup plus âcres que les autres ; ce qui leur cauſe ſouvent des obſtructions au cœur, leur affoiblit la tête, rend leur eſprit débile, leur occaſionne de fréquentes convulſions, ſuivies d'une faim canine, qui doit néceſſairement leur cauſer des indigeſtions, jointes à une contention de nerfs dans tous leurs membres, qui les met continuellement en mouvement. Or, pour remédier à tous ces maux, je prétends leur donner des remèdes aſtringens, palliatifs, laxatifs, & les réitérer à chacune de leur aſſemblée. Ce n'eſt que par ce moyen qu'on peut amener l'unanimité des voix, concilier les différens avis, rendre la parole aux muets, fermer la bouche aux déclamateurs, calmer l'impétuoſité des jeunes viſirs, réchauffer &

ranimer le ſang des vieux, afin de les mettre en état de faire valoir l'autorité des loix, qui leur eſt confiée.

Il faudroit encore, ajouta ce docteur, que dans chacune des aſſemblées, après qu'on aura propoſé ſon opinion, & qu'on l'aura appuyée des moyens les plus forts, que le ſouverain prît la réſolution, pour le bien de l'état, de conclure à la propoſition contradictoire. Damon fit compliment à ce docteur ſur la vaſte étendue de ſon nouveau ſyſtême, qu'il trouva délicieux, & ajouta qu'il en parleroit le ſoir même à leur ſouveraine.

Après avoir quitté le médecin, nous traverſâmes une grande gallerie pour viſiter deux académiciens occupés, depuis long-tems, à découvrir les moyens de lever de nouveaux impôts ſans faire murmurer les peuples. Le projet du premier me parut aſſez ſingulier, en ce qu'il tendoit à établir une taxe, ſur les vices & ſur les folies des hommes. Il eſt certain que cette méthode, dirigée avec prudence, pourroit peut-être contribuer à rendre les hommes moins vicieux : mais, comment pouvoir ſe flatter d'établir des impôts, ſur les défauts & ſur les vices, lorſque les hommes ſe croyent tous parfaits dans ce monde, ainſi que dans les autres ?

Le projet de ſon collegue, entiérement opposé au premier, me parut beaucoup plus facile dans l'exécution. J'en trouvai l'idée ſi bonne, que je lui en demandai une copie, qu'il ſe fit un plaiſir de me donner, parce qu'il flattoit ſa vanité : je vais la traduire ici ſans y rien changer.

Ce projet tendoit à lever un nouveau droit ſur tous les ſujets, qui doit être proportionné à leurs revenus, ou aux charges & dignités dont ils ſont décorés ; mais cette taxe ne doit être établie que ſur les vertus, les talens & les belles qualités de l'eſprit & du corps : chacun des citoyens ſera lui-même ſon juge, & l'impôt ne ſera appliqué que ſur les avantages qu'il conviendra lui-même avoir reçus de la nature ; ſa propre dépoſition y mettra le prix.

Les droits les plus forts ſeront impoſés ſur les mignons de Vénus, proportionnés aux faveurs qu'ils auront reçues de la part de cette déeſſe : on s'en doit rapporter ſur cet article, comme ſur les autres, à la bonne-foi des petits-maîtres : l'eſprit, la valeur, la ſoupleſſe, l'intrigue, les graces extérieures, la taille & la figure, ſeront priſés à la même valeur pour l'honneur, la probité, la ſageſſe, la modeſtie, la bonne-foi dans les traités ; en un mot, toutes les

vertus morales ne payeront rien : les habitans de ce monde n'en font pas assez d'état pour se piquer d'y exceller. Les femmes & les filles ne doivent pas être exemptes de ces impôts : un père de famille sera obligé au payement de la taxe imposée sur ses enfans, suivant la déclaration qu'ils auront faite de leurs perfections.

Plusieurs bureaux seront établis pour l'exécution de ce projet, dans lesquels les commis préposés pour le contrôle & la recette des différentes taxes, doivent avoir les graces ou les talens annexés aux droits qu'exigent leurs postes. On croit nécessaire, pour empêcher la partialité, ou la fraude, de faire attacher sur la porte de chaque bureau un grand tarif, où tous les habitans pourront lire le prix que leur condition ou leur fortune impose aux talens, aux graces & au mérite, dont ils veulent se décorer. Par ce moyen personne ne peut être en droit de se plaindre de son sort, puisque lui-même en sera l'arbitre.

En quittant nos académiciens, nous passâmes dans une grand'salle, où étoient rangés plusieurs bachas occupés à composer de la musique. Cette salle étoit remplie de différens instrumens : à côté étoit un cabinet, dont tout le tour étoit garni de gros *in-folio*. On y

voyoit plusieurs financiers rangés autour d'une table, tenant chacun un de ces gros livres qui renferment leurs code, leurs loix & leurs coutumes, qu'ils s'amusoient à commenter afin de les embrouiller de façon qu'ils puissent embarrasser les juges, & les forcer ensuite à suivre leurs décisions. Plusieurs autres visionnaires s'offrirent encore à notre curiosité; mais leurs nouveaux systêmes me parurent si absurdes, que je me dispense de les rapporter.

Monime, qui ne pouvoit revenir de la folie & des extravagantes idées des savans personnages que nous venions de visiter, ne put s'empêcher d'en parler au génie. C'est ainsi, lui dit-il, que la plupart des hommes donnent dans le faux, en cherchant à s'élever au-dessus de leur sphère. Personne ne suit dans ce monde le talent qui lui est propre. Si les hommes remplissoient leurs devoirs, il n'y auroit rien de faux dans leur façon de penser, dans leur goût ni dans leur conduite : ils se montreroient tels que la nature les auroit formés; ils jugeroient des choses par les lumières de la raison; il y auroit de la justice & de la proportion dans leurs vues & dans leurs sentimens; leur goût seroit vrai, il seroit simple; il viendroit d'eux, ils le suivroient par choix, & non par coutume, ni par hasard. Mais, belle Monime, vous avez

dû vous appercevoir que tous ces peuples semblent s'être fait un devoir de troubler l'harmonie de leur état par de fausses idées qui les éloignent insensiblement du point fixe, auquel ils auroient dû s'attacher. Personne n'a plus l'oreille assez juste pour entendre parfaitement cette cadence.

Damon fut quelques jours sans nous voir; il les avoit passés à la cour. Il vint avec Licidas; après une conversation assez frivole, ils proposèrent à Monime d'aller faire un tour. Elle y consentit; & en montant dans son équipage, elle ordonna au cocher de nous conduire aux champs Elisées. Ah! si donc, s'écria Damon; mais c'est pour y périr d'ennui: savez-vous bien, belle dame, qu'on ne voit plus dans cette promenade que des ames en peine? De grace, attendez que nous soyons morts pour nous y envoyer. Vous n'avez point encore vu nos remparts; c'est à présent dans cet endroit où se rassemble tout ce qu'il y a de grands. Pourquoi ne pas suivre la mode? Ne voulez-vous pas bien faire en notre faveur cet effort généreux? Très-volontiers, dit Monime.

Ces remparts si vantés, sont bordés des deux côtés par différens bâtimens fort élevés. Ces bâtimens bornent la vue, & l'on ne res-

pire dans cette promenade qu'un air infecté, produit par les immondices qu'on y porte de tous les endroits de la ville.

Ce fut néanmoins dans ce lieu aride où, dans des chars magnifiques, nous vîmes briller la femme de condition & la bourgeoife; le marquis & le financier, qui ne fe font diftinguer ni par leurs armes ni par leur livrée. D'où vient? C'eft que la mode le défend; que tous les états font confondus, & qu'il eft permis à tous les citoyens de choifir la façon qu'ils trouvent la plus agréable pour fe ruiner. C'eft donc fur ces fameux remparts où les lunaires fe rendent en foule pour y faire admirer les peintures qui décorent leurs équipages; c'eft-là où ces femmes, qu'on prendroit pour des figures de paftelle, par les différentes couleurs qui enluminent leurs vifages, font briller l'éclat de leurs diamans, & étalent toute l'élégance de leurs parures : c'eft-là où les hommes, couchés nonchalamment dans un vis-à-vis, font voir la richeffe de leurs habits, où les mains en l'air pour les faire paroître plus blanches, & montrer en même tems de gros brillans, la fineffe d'un point, dont les fleurs femblent être attachées fur rien : ces hommes auffi apprêtés que des femmes, & qui fe croient plus beaux que le dieu du

jour, regardent du haut de leur fatuité la simplicité d'un peuple qui les admire, & présentent aux yeux d'un spectateur raisonnable, s'il en est dans ce monde, un tableau vivant de leur folie.

Nous jettâmes nos regards sur ceux qui se promenoient à pied. Les hommes comme les les femmes, ont une démarche affectée, pas cadencés & tortillés, tête au vent, nez en l'air, révérence en plongeon, souriant à des petits-maîtres, qui, une main sur la hanche, haussant une épaule, & baissant l'autre, regardent les femmes avec une lorgnette, en marmottant entre leurs dents quelques nouveaux couplets d'un vaudeville à la mode. D'autres en cheveux longs, qui descendent en pointe jusques sur les reins, n'osent donner aucuns mouvemens à leurs corps, dans la crainte de déranger un de ces cheveux, qu'ils croient, sans doute, que l'amour a attachés exprès pour captiver les femmes, qu'ils veulent bien honorer d'un de leurs regards, pourvu qu'elles se trouvent en face : car, semblables à des loups, ils ne peuvent tourner la tête, sans tourner tout le corps.



CHAPITRE VII.

Qui ne contient rien de nouveau.

Le génie qui s'étoit absenté pour quelques affaires qui l'avoient appellé dans un autre monde, entra un jour dans l'appartement de Monime. Ses femmes se retirèrent, & nous restâmes seuls avec lui. Ah! mon cher Zachiel, lui dit-elle, votre absence m'a parue longue: croyez-vous qu'on puisse s'amuser sans vous dans un monde où nous n'avons encore rencontré que des fous & des imbécilles? Ne puis-je donc avoir la satisfaction d'y voir un homme raisonnable? De grace, avant de quitter cette planette, conduisez-nous vous-même chez quelques personnes de lettres. Le génie y consentit, & nous mena le lendemain chez un homme plein d'esprit, qui nous reçut d'un air fort affable. Il nous conduisit dans un cabinet qui étoit rempli de livres très-bien reliés, j'en pris un, qui avoit pour titre, *Abrégé de l'Histoire, avec des notes, où l'on voit le commencement de la splendeur de l'empire.* Curieux de le parcourir, je tombai d'abord sur l'origine des sophas & des chaises longues; la même année les femmes du bon ton avoient

pris des jupes garnies de cercles, & en augmentant l'élégance de leurs parures, elles avoient appris à se peindre le visage de plusieurs couleurs: elles avoient aussi introduit les vapeurs, qui, par succession de tems, sont passées aux hommes. Le second chapitre m'apprit en quelle année les petits-maîtres avoient inventé la variété des équipages & de leurs habits, les airs étourdis, les complimens légers, débités d'une voix traînante; les soupirs divins, les amours d'un jour, les petites maisons, les pantins, les navets fleuris, & mille autres petites curiosités semblables. J'en visitai plusieurs, qui me parurent assez peu intéressantes, ce qui rallentit beaucoup ma curiosité. Surpris de n'y trouver que des contes de fées, plus propres à amuser des enfans, qu'à satisfaire l'esprit d'un savant: pas un seul livre de morale, pas un d'histoire, ni pas un d'instruction. Ce n'étoit que des contes, de petits romans remplis de fictions & d'hiperboles, qu'il nous assura néanmoins avoir un sens allégorique. Je ne puis concevoir, dis-je, monsieur, qu'un homme d'esprit, qu'un savant s'amuse de pareilles fadaises. N'avez-vous point ici d'auteurs plus zélés pour leurs compatriotes, qui puissent s'occuper du soin de les instruire, en leur remettant sous les

yeux les plus mémorables traits, & les événemens les plus singuliers qui soient arrivés dans ce monde? Une critique fine & légère pourroit peut-être encore faire quelque impression sur leurs esprits : lorsqu'un ridicule est bien peint, je crois qu'on doit avoir de la honte de se trouver dans le cas qu'il puisse nous être reproché. Ainsi on pourroit les corriger en les divertissant.

Vous parlez en homme sensé, dit le savant : mais dans notre monde on ne raisonne point; on n'aime que la nouveauté; l'inconstance naturelle qui regne parmi nous, contraint un homme de lettres à engendrer sans cesse des idées neuves. Ici on préfère le singulier au beau, l'agréable à l'utile, parce qu'il fait une impression plus vive : c'est pourquoi le ridicule domine en tout : la curiosité des lecteurs fait croître le nombre des mauvais livres. Un titre singulier est un piége pour un curieux, facile à tromper, le nom d'un auteur à la mode, en augmentant le prix. J'ai deux grands cabinets remplis de gros volumes qui n'ont été écrits que dans la vue d'éclaircir un point de mythologie; cependant je vous défierois, quelque attention que vous apportiez à les lire, de pouvoir comprendre le sujet qui peut avoir formé la dispute, par les contrariétés qu'ils

employent pour combattre leurs adverſaires : enfin ce ſont des livres qu'on veut produire pour animer le zèle des gens de parti.

En général, les citoyens ne ſont avides que de critique, de puérilité & de miſère. La plus grande partie des hommes croiroient ſe dégrader, s'ils s'occupoient du ſoin d'étudier les loix fondamentales de l'empire. On peut dire qu'ils ne connoiſſent non plus leurs droits & leurs priviléges, que certaines gens, la raiſon & la bonne-foi : philoſophie & pedanterie ſont pour eux deux mots ſynonimes ; ils mépriſent ſouverainement toutes perſonnes qui, en s'occupant utilement, trouvent des plaiſirs plus parfaits que ceux de dormir le jour, de paſſer la nuit à table avec des femmes, ou d'étaler le ſoir, ſur quelque théâtre, ou dans les chauffoirs, une figure de poupée, en y débitant machinalement nombre de poliſſonneries. Il ſemble que la nature en les formant, n'ait voulu produire qu'une eſpèce d'animal, qui tient moitié de l'homme, & moitié du ſinge ; leur vie ſe paſſe ſans réfléchir un ſeul inſtant ; elle n'eſt qu'un enchaînement de partie de débauches, dans leſquelles, ſur ma parole, ils ne conſultent ni le bien public, ni le leur propre. O, vous, monſieur, qui êtes étranger, & dont les uſages diffèrent ſans doute de

beaucoup des nôtres, vous conviendrez avec moi, que lorsqu'on n'est point animé par les honneurs, par les louanges, ni par aucun autre motif, le cœur d'un savant s'abbat, & le desir de se distinguer ne fait plus que languir.

A quoi sert, dira un homme de lettres, le soin que je me donne de travailler sans cesse, d'épuiser ma santé par des veilles, afin de procurer l'utilité du bien public, en voulant lui faire part des connoissances que je n'acquiers que par un travail assidu, si cet injuste public fait plus de cas d'un misérable malotru, engraissé du sang de la veuve & de l'orphelin, que de tous les savans du monde; & si par un abus déplorable, les richesses font honorer un faquin qui à peine végète, tandis que le vrai mérite ne peut rendre le même service à un honnête homme? C'est ce qui fait qu'on ne voit ici que des gens qui cultivent avec soin le puéril talent d'arranger des mots, où il n'est parlé que de sons, de cadences & d'harmonie, comme dans un opéra, lorsqu'on doit vraisemblablement s'attendre à y trouver des choses qui répondent au titre pompeux & intéressant sous lequel on les annonce: mais ces sons sont si doux, ces mots sont ajustés les uns aux autres d'une façon si singulière, si extraordinaire, qu'il faut un talent tout particulier pour exceller dans cet

art, & un encore plus admirable pour deviner ce qu'ils ont voulu dire : car il y a toute apparence de croire que ces auteurs ne se sont pas entendus eux-mêmes, sur-tout lorsqu'ils s'efforcent par leurs écrits à vouloir nous prouver que l'esprit & le jugement ne consistent que dans une certaine conformation des fibres du cerveau, qui nous portent à la science, aux talens, à la vertu, ou à la débauche. Vous voyez que, selon ces beaux génies, tout vient du hasard.

Mais demandez-leur à quoi il tenoit que vous ne fussiez né stupide ou hébêté. Presque à rien, vous diront-ils ; à une petite disposition de fibres imperceptibles ; enfin à quelque chose que l'anatomie la plus délicate ne sauroit jamais appercevoir.

C'est-à-dire, repris-je, en interrompant le savant afin de lui donner le tems de respirer & de reprendre haleine, que vos beaux esprits osent entreprendre de vous soutenir qu'il n'y a qu'eux qui puissent avoir du mérite & des talens indépendans du hasard : c'est de-là, sans doute, qu'ils tirent ce noble privilège, qui leur accorde le droit de mépriser tous les hommes : mais si auparavant de s'approprier une chose & d'en tirer vanité, ils vouloient bien s'assurer qu'elle leur appartient, il n'y auroit pas tant d'orgueil dans le monde.

Le ſavant nous fit paſſer dans un autre cabinet rempli d'excellens livres. Je penſe, me dit-il, monſieur, que ceux-ci ſeront plus de votre goût : croiriez-vous que la plupart de nos petits-maîtres condamnent, ſans les avoir jamais lus, quantité de livres de nos anciens auteurs? C'eſt, diſent-ils, le goût qui leur fait connoître à la première page d'un livre, que tous les ſavans n'étoient que des ſots ; & ce goût naît en eux ſans étude & ſans ſoins : cela n'eſt-il pas merveilleux? Tous ſe piquent d'érudition ; cependant vous avez dû remarquer que leur principale occupation eſt la table ; la ſeconde, la calomnie, & la troiſième, de dire des ſottiſes & de parler continuellement d'eux-mêmes. Au ſurplus, les choſes qui arrivent en ce monde ne ſont pas faites pour être traitées ſérieuſement ; il faut néceſſairement que tous nos ouvrages reſſemblent à des perſpectives, auxquelles on doit donner pluſieurs points de vue.

A ce que je vois, dit Monime, vos traités de morale doivent être regardés ici comme des ſpéculations ſur la ſageſſe, qui ne peuvent qu'ennuyer. Je me ſuis apperçu qu'on ne fait nul cas du mérite, & que la vertu eſt comptée pour rien. Il eſt vrai, dit le ſavant; c'eſt auſſi ce qui fait que nos auteurs les plus célèbres

ſont réduits à préſent à ne compoſer que des contes allégoriques, parce que tout genre d'ouvrages plus relevés y dévient ſuſpect. Les hautes ſciences ſont bannies de ce monde. L'eſprit toujours gêné par la crainte de déplaire à quelqu'un, on n'oſe mettre ſes penſées au jour, on ne ſe fie point à ſa raiſon : d'où vient? C'eſt que la ſageſſe n'eſt fondée que ſur le tempérament, & que la nature conſerve ici tous ſes droits. Vous devez juger par-là combien cette raiſon, que les honnêtes gens chériſſent, a perdu de ſon crédit : elle n'eſt donc plus en état de faire valoir ſon autorité, puiſque les hommes ne l'eſtiment pas aſſez pour la mettre en uſage ; mais on eſt contraint de ſe conformer à la mode, de louer ſouvent ce qui paroît ridicule. Chez nous, la diſſimulation eſt le lien le plus étroit de nos ſociétés. Comme on ſe trouve ſouvent dans la néceſſité de fréquenter des gens qu'on ne ſauroit ni aimer, ni eſtimer, l'artifice prend la place de la vérité ; la politique tient lieu de cordialité ; & la néceſſité où l'on eſt de ſe mettre à l'uniſſon, rend ce déguiſement excuſable pour les perſonnes qui penſent différemment.

Cependant tous nos citoyens ſe croïent heureux ; ils mettent tous leurs ſoins à ſe le perſuader : mais je ne ſuis pas leur dupe ; pourquoi?

C'eſt que je ne fais conſiſter le bonheur ſuprême que dans trois choſes, qui ſont, la vertu, la ſanté & le néceſſaire. Qu'importe, pour être heureux, que le corps ſoit nourri de mets délicats, lorſque l'eſprit n'eſt abreuvé que de fiel & d'abſynthe? Voilà en quatre mots toute ma morale: elle n'eſt point goûtée chez les Lunaires, parce que leurs eſprits ſe laiſſent plus séduire par l'amour-propre, que perſuader par la raiſon, & que la plupart des riches ſont fourbes, tyrans, préſomptueux & ignorans. Monime & moi fûmes enchantés de la converſation de ce ſavant; auſſi étoit-il du choix du génie. Nous le quittâmes à regret, en gémiſſant ſur l'extravagance de ces peuples.

Nous prîmes congé du ſeigneur Damon, qui parut très-fâché de notre départ. Il fit mille inſtances pour nous arrêter plus long-tems; mais le ſéjour que nous devions faire dans cette planette étant limité, nous fûmes contraints de partir pour viſiter encore différentes provinces, dans leſquelles nous ne remarquâmes que le même eſprit, le goût des modes, celui de la nouveauté eſt la paſſion dominante de ces peuples: par-tout un petit-maître veut paſſer pour bel eſprit; il lui ſuffit de critiquer, bien ou mal, toutes les pièces de théâtre, les nouveaux contes; il étend même ſouvent ſes connoiſſan-

ces jusqu'à des romans, pourvu qu'il n'y ait point de morale; car alors il les trouve d'un insipide & d'un ennui à périr; à peine en a-t-il lu quelques feuilles, qu'il le condamne sans retour.

On peut dire, après un mûr examen, que leur vie est aussi uniforme, que le cours du soleil. Le matin, au lever de la reine, ou dans l'anti-chambre d'un visir; le reste de la journée, à table, au jeu ou dans les promenades. Il est encore du bel air de courir tous les spectacles en un même jour: dans l'un, c'est une actrice nouvelle qui doit paroître dans un tel acte; dans l'autre, on veut y voir un entrechat ou un pas de deux: le reste du tems se termine en débauche dans une de leurs petites maisons. En général, on peut comparer les Lunaires à des caméléons, imitateurs serviles des vertus ou des défauts de ceux qui les gouvernent. Tristes, dévots, joueurs ou débauchés, on les voit aussitôt s'honorer de ces différens vices, semblables à de vrais automates, qu'une même machine ou les mêmes ressorts font mouvoir.



CHAPITRE VIII.

Académie des Femmes savantes dans l'art d'inventer de nouvelles modes.

J'OUBLIOIS de dire qu'on a établi dans une des capitales du monde Lunaire, une académie de femmes, qui prennent le titre d'ingénieuses; ces femmes tiennent leurs assemblées deux fois le jour, pour y traiter gravement des modes qu'elles doivent inventer. Personne ne peut s'approprier le droit d'en faire paroître aucune, si elles n'ont passé à l'examen de cette académie. Avant cette institution, les dames du bel air, & les petits-maîtres du bon ton s'étoient ingérés de faire eux-mêmes les fonctions d'ingénieux; mais comme cela introduisoit dans la façon de se mettre, autant de variétés qu'il y a de caprices différens, & mettoit beaucoup de confusion dans les modes, parce que chacune de ces dames prétendoit donner son nom à la coëffure qu'elle avoit inventée, & aux nouveaux ajustemens dont elle s'étoit parée, pour éviter les disputes & les altercations qui arrivoient chaque jour à ce sujet, celui ou celle qui étoit alors à la tête du conseil, car je ne me souviens pas si ce fut un homme ou une femme qui insti-

tua l'académie, mais il eſt certain qu'elle eſt d'une grande utilité pour ces peuples, & qu'elle produit de grandes ſommes à l'état par les taxes qu'on y a impoſées; il fut donc arrêté par un arrêt du conſeil, que les modes ſeroient uniformes, & dureroient au moins pendant huit jours, attendu l'intérêt qu'on prenoit au joli viſage, à qui tout ſied, & ſans aucun égard pour les autres. Il fut ordonné que toutes les femmes, & les petits maîtres paroîtroient déſormais coëffés, à peu de choſe près, dans le même goût, qu'ils porteroient les mêmes parures; permis néanmoins à chacune d'elles d'en varier les couleurs, pourvu qu'il y en eût une qui dominât tout le tems que dureroit la nouvelle mode: par ce moyen, le roſe, le jonquille, la violette, le mordoré, & toutes les autres couleurs devoient régner à leur tour. Toutes ces raiſons déterminèrent à créer cette académie de femmes ingénieuſes, dans laquelle aucune mode ne doit paſſer qu'à la pluralité des voix.

On a depuis établi des écoles pour ſe perfectionner à des talens ſi utiles à la coquetterie & à l'inconſtance de tous les citoyens de la Lune. C'eſt dans ces fameuſes écoles où l'on apprend à arranger les rubans, les découpures, les aſſortimens, pour les nouvelles parures, les

pompons, les colliers, les ſultannes, les tronchines, les ſacs à ouvrage qui ſont auſſi partie de l'ajuſtement : & pour les hommes, des bourſes en coquilles, des nœuds d'épées en doubles roſes, des bourdaloux en aigrettes, & mille autres ingrédiens, qui ſont l'ornement d'un petit-maître, auſſi amoureux de ſa figure, qu'une jolie femme. Ces écoles ſont diſtribuées en pluſieurs ſalles ; les unes ſont pour la compoſition des bijoux : car il faut, pour être du bon ton, que les hommes & les femmes en ſoient chargés comme des mulets ; on doit porter des boëtes de toutes formes, & remplies de différens tabacs, des miroirs de poche, étuis à rouge, boëtes à bonbons. La mode eſt actuellement de s'en préſenter, & auſſi des eaux de toutes eſpèces ; ce qui fait qu'on doit avoir pluſieurs flacons. Je ne ſais comment ils peuvent marcher les poches remplies de tant de brimborions, à moins que ce ne ſoit pour leur ſervir de balancier dans les promenades, & de matière de converſation dans leurs cercles.

Rien ne manque dans ces écoles pour l'utilité publique : c'eſt-là où l'on apprend à ſuppléer au déſagrément des tailles difformes, où l'on étudie à fond tous les airs de viſage avec l'art de faire valoir tour à tour la blonde & la brune, les nez retrouſſés, les viſages longs, les minois

chiffonnés, & de former enfin une figure du bon ton. Lorſqu'on eſt parvenu à ce dégré de perfection, on peut être admiſe à l'académie : ce ſont des places qu'il faut briguer long-tems par l'immenſité de bien qu'elles procurent à celles qui en ſont revêtues ; car je ne puis exprimer l'intérêt que prennent à leurs beautés tous les Lunaires en général, ni combien ils apportent d'attention pour ſe procurer de nouveaux agrémens ; rien ne leur coûte pour ſatisfaire leur vanité ; tout leur amour propre eſt renfermé dans les graces extérieures ; c'eſt d'elles dont ils tirent toute leur gloire : mais de chercher à acquérir des talens, à s'orner l'eſprit en cultivant les ſciences, à accorder des graces ſans ſe les faire arracher, à ſecourir les malheureux, à rendre un cœur content, à combler une ame de joie, à prévenir d'extrêmes beſoins, ou bien à y remédier, leur vanité ne s'étend pas juſques-là ; ils en ſont incapables.

De tous les engagemens, celui qu'on contracte avec le moins de précaution dans tout le globe du monde Lunaire, c'eſt le mariage : chacun y ſaiſit en aveugle le premier objet qui ſe préſente ; & quelque défaut qu'il ait, pourvu qu'il ſoit riche, l'intérêt l'embellit ; c'eſt par lui ſeul que ſe forment toutes les convenances ; ce

n'est que lui qu'on consulte; l'esprit, le cœur & le sentiment n'y ont aucune part. Ce rapport d'humeur, cette convenance de caractère, qui devroit faire le principal lien du mariage, y est entiérement négligé; toutes les grandeurs consistent dans les richesses; c'est dans ces basses maximes que la plupart des Lunaires ont attaché l'honneur.

Cependant quelques-uns de ces peuples, pour corriger en quelque façon cet abus, ont introduit parmi eux une espèce de noviciat, qu'ils font précéder de plusieurs jours les vœux solemnels: d'autres font des baux à la fin desquels il est permis aux deux parties de se séparer. On peut juger qu'ils ne s'entêtent point d'une chasteté dans laquelle certains peuples font consister tout leur bonheur: il est certain que cette vertu ne figure guère parmi eux: ils la respectent beaucoup plus qu'ils ne l'aiment, puisqu'on les voit prendre tous les jours sans aucun scrupule, des femmes qui ont déja passé par plusieurs épreuves, pourvu néanmoins qu'elles aient eu le talent de s'enrichir ou de se faire des protecteurs, parce que les présens qu'elles exigent sont regardés comme un tribut qu'on doit à leurs faveurs.

Pour voyager plus commodément, & avec moins d'embarras, Zachiel nous fit reprendre

nos figures de mouches. Nous parcourûmes ainsi différentes provinces de la Lune. Arrivés à une des extrémités de ce monde, Monime fut épouvantée de la difformité des peuples qui l'habitent, qui sont un si grand contraste d'avec les autres, qu'elle demanda à Zachiel si ce n'étoit pas dans cet endroit où les génies fabriquoient leurs corps phantastiques, parce que tous ces peuples nous parurent d'abord de grosses masses de chair informes. Rien ne peut exprimer notre surprise, lorsque nous vîmes des hommes sans tête, qui n'ont par conséquent ni yeux, ni nez, ni oreilles; des cinq sens de nature, à peine peuvent-ils jouir d'un seul, qui est, je crois, le tact. Cependant ils ont une bouche au milieu de la poitrine, qui est si prodigieusement large, qu'on la prendroit pour un four : leurs bras sont très-longs ; leurs mains grandes & toujours prêtes à recevoir ce qu'on leur offre ; des pieds semblables à ceux des ânes, dont ils ne se servent que pour faire des sauts en arrière.

Ces peuples sont nommés fibulares ; ils relèvent des lunaires ; & quoiqu'ils soient presque toujours en guerre avec eux, ils se plaisent néanmoins à les imiter en tout, & saisissent avec un soin infini toute leur folie & leur ridicule. Monime ne voulut point quitter cette par-

tie

tie de la lune ſans aſſiſter à un bal que l'intendant de la province devoit donner à toute la nobleſſe. Pour y entrer avec plus de ſûreté, nous nous plaçâmes ſur l'épaule de l'intendant. Ce ſeigneur en fit l'ouverture avec la marquiſe de Sarabante. Cette dame fut prendre enſuite le comte d'Entrechats, qui mena après la baronne de Contredanſe. Je n'ai jamais rien vu de ſi groteſque que cette aſſemblée, où tous les hommes & les femmes avoient employé les plus grands efforts de leur imagination pour ſe déguiſer d'une façon ſingulière. Pluſieurs d'entre eux s'étoient fait ajuſter des têtes poſtiches, qu'ils avoient fait exactement copier ſur le modèle de celles des lunaires.

Mais comme il arrive, preſque toujours, dans les grandes aſſemblées, quelques évènemens ſinguliers qui amuſent les uns & fait le tourment & l'humiliation des autres, celle ci, qui étoit très-nombreuſe, occaſionna pluſieurs diſputes fort ſérieuſes entre les maſques, dont la plupart avoient perdu leurs têtes dans la foule: ces têtes étoient de carton; quelques-unes étoient de verre, qui, ſans doute, en tombant, s'étoient caſſées; peut-être auſſi avoit-on marché deſſus. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on fut obligé d'apporter de grands ballais pour en rapprocher les débris, qui furent

mis dans un coin, afin que chacun pût retrouver les morceaux qui lui appartenoient. Cet accident fit cesser les contredanses, & l'on ne s'entretint le reste de la nuit que des suites que pourroit avoir cet évènement, qui occasionna en effet bien des troubles, auxquels on eut beaucoup de peine à remédier, parceque toutes les affaires qui demandent de la réflexion, ou celles qui ne s'acquièrent que par l'enchaînement des idées, & ne se perfectionnent que par la raison, sont tout-à-fait hors de la portée des fibulares. Nous quittâmes l'assemblée au lever de l'aurore, & fûmes retrouver le génie, qui nous attendoit pour continuer nos voyages.

Monime, très-peu satisfaite de n'avoir remarqué dans toute l'étendue du globe de la lune, que sottises, fol orgueil, vanité, opiniâtreté, que pas de clerc, balourdises, que projets mal conçus & encore plus mal exécutés; en général, cette planette n'est remplie que d'hommes foibles, légers, inquiets & passionnés pour de nouvelles bagatelles; enfin des gens dont les inclinations sont basses, puériles, folles ou ridicules, qu'ils masquent néanmoins sous les noms de goût épuré, de franchise & de probité, tandis qu'on les voit tous les jours sacrifier leurs meilleurs amis à de vils intérêts, & que dans les démêlés qu'ils ont avec leurs

familles, il n'y règne que de l'animosité, & de la fourberie dans leurs arrangemens; des goûts & des liaisons que le hasard seul a formés; des ressemblances de caractères qu'ils s'efforcent de faire passer pour une suite de réflexions sages & utiles, & mille autres choses encore, que la foiblesse, l'illusion, ou l'extrême ignorance, leur fait regarder comme belles, héroïques & éclatantes, quoiqu'au fond elles ne soient dignes que du plus souverain mépris. Ne peut-on pas comparer, dit Monime, la plupart des habitans de ce monde à des fous ou des insensés, plus dignes de pitié que de colère? C'est donc en vain, poursuivit Monime, que je m'étois flattée que cette planette nous procureroit de l'amusement & de la satisfaction, puisqu'après l'avoir entièrement parcourue, nous n'y avons rencontré qu'un seul homme raisonnable: je voudrois savoir la cause de cette disette d'hommes sensés, & pourquoi ce qui devoit naturellement m'amuser, m'a si fort ennuié. Elle est simple, dit Zachiel, puisque les personnes qui font usage de leur raison ne peuvent jamais s'amuser long-tems avec des fous, des imbécilles ou des capricieux. Ils ont beau faire, leur caractère est haï & méprisé; ils déplaisent par toutes sortes d'endroits; leur esprit borné, leur inconstance, leur légéreté, leurs affectations, ces gênantes

politesses, ces fades complaisances, ne sauroient jamais les faire aimer. N'allez pas conconclure de-là, belle Monime, que tous les hommes soient naturellement vicieux & méchans; ceux-ci ne le sont devenus que par le besoin de satisfaire à une multitude de passions, qui sont l'ouvrage de leurs sociétés; ou le goût des modes; celui de frivolité règne de toutes parts.

Mais ce n'est point aux habillemens somptueux, aux parures frivoles, ni aux discours étudiés, qu'on doit reconnoître les hommes; ce n'est qu'à l'usage qu'ils osent faire de leur esprit & de leur raison. Ici l'habitude que chacun a contractée de ne jamais réfléchir sur rien, fait que le mensonge & l'erreur ont pris la place de la vérité, qu'ils ont enfin rendue captive, & qui est regardée parmi ces peuples comme une malheureuse étrangère, qui ne rencontre chez eux que des disgraces & des contrariétés. Personne n'ose révéler ce qu'il pense, & l'ancienne inimitié qui a toujours règné entre les talens & les richesses ne doit pas finir si-tôt. On peut dire que la sottise, entée sur le ridicule, se rencontre dans toute l'étendue de cette planète, & que ses habitans composent la nature de tout ce qui est contraire à la raison: on les voit chaque jour s'offrir en spectacles, se moquer les uns des

autres en se renvoyant la censure, sans s'appercevoir qu'elle tombe sur eux-mêmes, & sans penser à réformer leurs défauts.

Vous n'avez dû remarquer, belle Monime, poursuivit le génie, qu'un assortiment de vices comiques chez ces peuples, qui entassent méthodiquement visions sur visions. Il y a quatre bonnes mères, dont ils ne reconnoissent que les enfans; savoir, la vérité, que toutes personnes sensées se font honneur de respecter, & qui chez eux n'engendre que la haine: la prospérité y engendre l'orgueil & l'amour propre; la sévérité, le péril; & la familiarité, le mépris: d'où vient? C'est qu'en se familiarisant, ils font connoître leurs défauts, & donnent à leurs inférieurs droit de comparaison; à leurs semblables, droit d'autorité; & à leurs supérieurs, droit de châtiment. Ainsi, mes enfans, vous ne devez l'un & l'autre regarder la façon de vivre des lunaires, que comme une leçon utile qui puisse vous faire remarquer les dangers où entraînent de pareilles erreurs, afin d'éviter avec soin toute occasion d'y tomber. Il est bon de connoître le mal pour pouvoir se mettre en garde contre la sévérité des méchans & des flatteurs.

Je vois, ajouta Zachiel, que rien ne doit plus nous arrêter dans ce monde; ainsi nous pour-

vons à préſent paſſer dans la planète de Mercure : mais pour y paſſer plus commodément, je vais vous faire entrer dans un tourbillon : ce ſont les voitures dont nous nous ſervons pour tous les voyages que nous ſommes continuellement obligés de faire dans tous les mondes poſſibles, où on nous appelle ſans ceſſe pour l'utilité des peuples qui les habitent. Nous ſuivîmes le génie, quoiqu'un peu effrayés à l'aſpect de ces tourbillons, qu'on pourroit comparer au cahos.

CHAPITRE IX.

Le Génie les fait repoſer dans une Comète.

Nous n'eûmes pas le tems d'admirer mille beautés nouvelles qui s'offroient à nos regards, par la rapidité du mouvement de ces tourbillons. Il eſt certain que le plus léger ſcaramouche ne put faire en ſa vie autant de culbutes que ces monſtrueux tourbillons nous en firent faire en très peu de tems par leur continuel tournoiement. Je ne conſeillerois pas à des vapeuriſtes de s'embarquer dans de pareilles voitures. Moſtime & moi penſâmes y être étouffés entre deux, malgré la petiteſſe de nos individus, &

nous eûmes besoin de toute l'adresse de Zachiel pour nous débarrasser par le peu de vuide qui les sépare. Quoi qu'en dise Descartes, qui en est l'inventeur, si j'avois eu l'avantage de le connoître lorsqu'il les composa, j'aurois pris la liberté de lui en dire mon avis. Je n'ignore pas que ces tourbillons lui ont coûté beaucoup de veilles & d'applications, quoique ses systêmes soient peu goûtés, que plusieurs même les combattent avec force, il a toujours mis sa gloire à les soutenir, & ses chers tourbillons sur lesquels les génies se mettent à califourchon pour passer avec plus de promptitude dans les différens mondes où ils sont appellés, lui sont d'un rapport considérable par les nouvelles idées qu'ils lui fournissent chaque jour.

Zachiel s'appercevant de la foiblesse de Monime, craignit, avec raison, qu'elle ne pût résister à la violence des tourbillons : c'est pourquoi il nous fit arrêter dans une comète qui paroissoit, depuis plusieurs années, se montrer quelquefois sur la lune, mais le plus souvent sur Mercure. Descendus dans cette comète, le génie commença, pour nous fortifier, de nous frotter d'une liqueur spiritueuse, qui nous donna une nouvelle vigueur, ranima nos forces, & excita en nous des désirs de curiosité qu'il promit de satisfaire.

Zachiel, après nous avoir avertis de ne nous point effrayer des choses extraordinaires qui alloient paroître à nos yeux, nous descendit dans une plaine sombre & aride. Cet endroit commença par nous inspirer de l'horreur : nous vîmes le ciel parsemé d'étoiles, qui jettoient un feu bleuâtre : la lune, qui paroissoit dans son plein, ne rendoit qu'une lumière beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire : elle s'éclipsa enfin, & nous laissa long-tems dans une nuit affreuse. Borée, Cœcias, le bruyant Argestes & Thoucias, tous couverts de glace, de neige & de gelée, s'étoient renfermés dans leur prison d'airain, & sembloient y être devenus paralytiques. On n'entendoit point le doux murmure des fontaines ; elles étoient muettes, les oiseaux avoient oublié leurs ramages ; les poissons se croyoient enchâssés dans du verre, & tous les autres animaux n'avoient de mouvement que ce qu'il leur en falloit pour trembler, & l'horreur d'un silence effroyable sembloit annoncer que la nature étoit prête d'enfanter quelque chose de terrible.

Lorsque la lune reparut, nous nous avançâmes dans cette plaine, où nous ne rencontrâmes que des chouettes, des corbeaux & d'autres oiseaux de mauvais augure : la terre n'étoit remplie que de crapauds, de serpens,

de couleuvres & de grosses araignées, qui firent une si grande frayeur à Monime, qu'elle se cacha sous les aîles du génie : enfin nous ne vîmes de tous côtés que des chardons, des pavots & de la ciguë.

Au bout de cette plaine nous apperçûmes, d'un antre affreux, sortir un grand vieillard, vêtu de blanc; il avoit le visage basanné, les sourcils longs & relevés en croissant, l'œil hagard, la barbe longue & épaisse; un chapeau de verveine couvroit sa tête; ses reins étoient ceints d'une large ceinture, tissue de fougère de mai, & de trefle a quatre, faite en tresses : à l'endroit du cœur on voyoit attachée sur sa robe une chauve souris, son col portoit un carcan sur lequel étoient enchâssées sept différentes pierres précieuses, dont chacune portoit les caractères de la planète qui la domine. Avec cet habillement mystérieux, il portoit dans la main gauche un vase fait en triangle, rempli d'eau lustrale; dans la droite, une baguette de coudre, dont l'un des deux bouts étoit garni d'une composition mêlée des sept métaux; l'autre servoit de manche à un petit encensoir.

Ce vieillard, après avoir baisé l'entrée de son antre, se déchaussa en prononçant certains mots mystérieux; il s'avança ensuite en reculant sous les branches d'un vieux chêne, qui

sembloit, par sa grosseur, avoir été planté à la création du monde. Sous cet arbre, nous le vîmes creuser trois cercles l'un dans l'autre, & la terre, obéissante aux ordres de ce négromancien, prenoit elle-même, en frémissant, les figures qu'il vouloit y tracer : il y grava les noms des intelligences de tous les siècles, ceux de l'année, de la saison, du mois, de la semaine, du jour, de l'heure & de la minute, avec leurs chiffres différens, qu'il plaça chacun à leur place, & les encensa tous avec des cérémonies particulières. Il posa ensuite son vase au milieu des cercles, le découvrit, mit le bout pointu de sa baguette entre ses dents, se coucha la face tournée vers l'orient & s'endormit. Pendant son sommeil, vrai ou feint, nous vîmes tomber dans le vase cinq graines de fougère.

Lorsque le vieillard fut éveillé, il les prit & en mit une dans chacune de ses oreilles; une dans sa bouche, une autre qu'il replongea dans le vase, & jetta la cinquieme hors des cercles, mais à peine fut-elle sortie de sa main, que nous le vîmes environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure. Le négromancien toucha alors de sa baguette un chat-huant, un renard & une taupe, qui entrèrent aussi-tôt dans les cercles en faisant un cri abominable : il

s'en saisit, leur fendit l'estomac avec un couteau de pierre, leur arracha le cœur, qu'il enveloppa chacun dans trois feuilles de laurier, & les avala en faisant quelques grimaces; ensuite il sépara le foie, qu'il pressa dans un vaisseau de figure exagone, & l'encensa; après quoi il mêla ce sang avec l'eau lustrale dans un autre bassin, & y trempa un grand rouleau de parchemin vierge qu'il tenoit dans la main droite; alors nous lui entendîmes faire des hurlemens affreux: il ferma les yeux, & commença ses invocations sans presque remuer les lèvres: on entendoit seulement dans sa gorge un bourdonnement qu'on eût pris pour plusieurs voix réunies ensemble, & bientôt nous le vîmes s'élever de terre de plus de six pieds, en regardant toujours attentivement l'ongle indice de sa main gauche; son visage s'enflamma; ses veines se grossirent; ses cheveux s'hérissèrent; il s'agita enfin, en faisant différentes contorsions qui nous effrayèrent extraordinairement.

Ce vieillard, que je crus possédé de quelque malin esprit, appella du secours; puis se relevant à plus de cent pieds de terre, il retomba sur la tête, qu'il se fendit en gémissant: il continua néanmoins de demander du secours; mais aussi-tôt qu'il eut articulé trois paroles magi-

ques, la terre s'entr'ouvrit; une troupe de malins esprits en sortirent, les uns armés d'épées, d'autres de fourches & de gros bâtons; ceux-ci de marteaux & de clous; ceux-là de couronnes d'épines qu'ils lui enfoncèrent dans la tête, tandis que les autres s'occupoient à le percer de leurs épées, à le larder de clous dans tous les membres : d'autres enfin le frappoient de grosses bûches; tous paroissoient s'efforcer de le mettre en pièces : mais tous ces tourmens, loin de l'affoiblir & de lui faire mal, ranimèrent ses forces, & le mirent en état de soutenir sans vaciller les affreuses secousses d'un vent épouvantable qui souffloit contre lui, tantôt par bouffées & tantôt par tourbillons : il sembloit que ce vent obstiné tâchât de le faire sortir de ses cercles; car un instant après nous vîmes les trois ronds tourner sous lui. Il tomba ensuite une grêle rouge comme du sang avec des torrens de feux qui éblouissoient en tournant, & se divisoient par globes, dont chacun se fendoit en éclat, semblables aux coups de tonnerre.

Nous vîmes alors se répandre une lumière blanche & claire qui éloigna ce vent du fanatisme, & dissipa entièrement ces tristes météores : au milieu de cette lumière, parut un jeune homme qui avoit le pied droit sur un

aigle, & l'autre sur un linx; d'une main il tenoit un glaive tranchant, dont il frappa le magicien & tous ceux qui l'environnoient, qui tombèrent à ses pieds, & le jeune homme disparut.

Ce négromancien fut quelque tems étourdi du coup qu'il venoit de recevoir; mais reprenant peu à peu ses forces, nous le vîmes se sauver dans les effroyables ruines d'un vieux château, où les siècles travailloient depuis longtems à mettre les chambres dans les caves. Monime, saisie de frayeur, ne voulut jamais y entrer, quoique le génie pût lui dire pour la rassurer. Par pitié, lui dit-elle, mon cher Zachiel, faites-nous sortir au plus vîte de cette comète, qui n'annonce que des calamités. Je serois tentée de croire que c'est l'enfer du monde de la Lune, puisqu'elle n'est remplie que de lutins & de magiciens.

Il est vrai, dit le génie, que cette comète qui paroît depuis quelques années, & qu'on voit dominer & la Lune & Mercure, ne s'est formée que des noires exhalaisons qu'elle attire de ces deux mondes; & par l'attraction qui est entr'elle & Mercure, plusieurs des habitans de cette planète y sont enlevés avec rapidité. Leurs cerveaux vuides de sens & de raison, n'a pas assez de consistence pour les retenir;

& ces esprits, livrés au fanatisme, se laissent aisément séduire par les visions les plus grossières. La plupart ignorans ou faciles, sont portés à croire les plus grandes absurdités.

Le négromancien que vous venez de voir est celui qui les domine dans ce monde infecte; c'est ici où il se fait craindre, révérer & obéir de tous ces pauvres imbécilles, qu'il entraîne chaque jour dans mille nouvelles extravagances. Tous sont persuadés qu'il est immortel, & le regardent comme un dieu, qui peut, quand il lui plaît, dispenser les biens, l'abondance ou la famine & la misère. Les intelligences que ce magicien a avec les esprits infernaux lui facilitent toutes les opérations extraordinaires dont vous venez d'être les témoins.

C'est par ces charmes qu'il suscite les guerres, en les allumant entre les mauvais génies qui gouvernent la Lune & Mercure : il commande aux démons d'habiter les châteaux abandonnés, de battre de différens instrumens ceux qui se présentent pour y loger; il enseigne à se défaire de son ennemi, en se faisant une image de cire qui lui ressemble; il fait trouver des mains de gloire à celui qui veut s'enrichir; il distribue aux voleurs des chandelles de graisse de pendu, pour endormir maîtres, valets &

chiens : il fabrique l'écu volant, & des bagues pour les coureurs, qui leur font faire cent lieues en un jour : il apprend à guérir avec des paroles magiques : il enseigne aux bergers la patenôtre du loup ; & les herbes qu'ils doivent cueillir à jeûn en un certain tems de l'année : il tord le cou à ceux qui lisent dans le grimoire sans faire les cérémonies ordonnées. Lorsque les voyageurs se trouvent la nuit dans les campagnes, quand les sorciers vont au sabat, il ne leur fait paroître qu'une troupe de chats, ou les force d'aller baiser le cul du bouc ; à d'autres il leur frotte le derrière de miel, & les fait lécher par des mouches. Souvent il fait trouver dans le lit de ses favoris, des incubes ou des sucubes : il donne le cochemart, & provoque les esprits à se faire rompre, empaller, rôtir ou crucifier, larder de clous, ou de pointes de fer aiguës : il envoie des crapauds sous le seuil des bergeries ou des écuries, avec des maudissons qui font périr tous les animaux. Il donne une vertu secrète à de certaines paroles, lorsqu'elles sont récitées à rebours : il prête aux magiciens & magiciennes un démon familier qui les accompagne & les empêche de rien entreprendre qu'ils n'aient fait leur prière à monsieur Martinet, qui souvent les oblige à se revêtir d'une façon extraordinaire.

Le négromancien enseigne encore à pétrir le gâteau triangulaire en un certain jour pour rompre les sorts : il guérit les malades du loup-garou, en leur donnant un coup d'épée entre les deux yeux : il fait sentir les coups aux sorciers, lorsqu'ils sont assez imprudens de se faire secourir ou frapper par des personnes qui ne sont pas initiées dans leurs mystères : il apprend aux devins la manière de tourner le sas pour faire retrouver ce qui n'est pas perdu : il excite les fées à danser toutes nues au clair de la lune, avec des postures lubriques & indécentes, pour inviter ceux qui assistent à leurs infâmes cérémonies, de participer à leurs impudicités & à leurs extravagances. Il fait courir les ardens sur les fleuves & sur les rivières pour noyer les voyageurs : il apprend la composition des brevets, des sorts, des charmes, des talismans, des miroirs magiques & de figures constellées. Il fait trouver le guy de l'an neuf, l'herbe de fourvoiement, les gamaches, l'emplâtre magnétique ; il envoie le gobelin, la mule ferrée, le roi Hugon, les hommes noirs, les femmes blanches, les lémures, les farfadets, les larves, les lamiers, les ombres, les mânes, les spectres & les fantômes. Ce fameux négromancien est enfin connu dans la Lune & dans toute la Mercurie sous le nom de juif-errant. Le secret

cret qu'il a acquis par sa science de la composition d'un élixir, fait avec des serpens de même espèce de celui que Tirésias frappa, lorsqu'il changea de sexe, lui donne aussi la facilité d'en changer autant de fois qu'il le juge à propos, & par conséquent celle de se produire sous différentes formes, selon qu'il les trouve plus ou moins avantageuses.

Voilà, dit Monime, de tous ces secrets, le seul que j'embitionnerois d'avoir en ma puissance. Comme je suis persuadée, mon cher Zachiel, que rien ne vous est caché, je vous supplie, lorsque nous serons de retour dans notre monde, de vouloir bien me donner une phiole de cet élixir; le génie le lui promit, en la badinant un peu sur l'envie qu'elle témoignoit de changer de sexe.

Toutes vos plaisanteries, reprit Monime, ne sauroient me tirer de la noire mélancolie où je suis plongée depuis que nous sommes arrivés dans cette comète; c'est pourquoi je vous prie de me faire sortir au plutôt d'un monde où l'extravagance me paroît poussée à son dernier période. Je consens, dit le génie, de vous satisfaire dans l'instant.

SECOND CIEL.

MERCURE.

CHAPITRE PREMIER.

Planète de Mercure.

Le génie nous transporta dans le second ciel, qui est, comme l'on sait, la planette de Mercure. La rapidité de l'attraction qui nous attiroit, nous enleva avec une si grande violence, qu'elle nous ôta presque la respiration; ce qui nous empêcha, Monime & moi, d'admirer mille beautés nouvelles qui s'offroient à nos regards.

Nous arrivâmes dans ce nouveau monde extrêmement fatigués. Nos gnomes, qui avoient pris les devants, nous attendoient sur la frontière, avec des équipages convenables à la dignité & à la dépense que doivent faire des seigneurs étrangers : mais, malgré l'impatience que nous avions de trouver un gîte qui pût nous procurer quelque repos, nous fûmes encore obligés de traverser de grandes forêts, & des plaines désertes & arides.

Le génie, pour dissiper l'ennui d'une route

aussi peu amusante, voulut bien nous donner une idée des usages qui s'observent dans ce monde, & de la façon de penser de ceux qui l'habitent. C'est ici, nous dit-il, le séjour de l'opulence, du luxe, du faste, & de toutes sortes de magnificences; de somptueux édifices ornent toutes les villes; de beaux châteaux, des parcs admirables embellissent leurs campagnes. Dans toute cette planette, l'argent est le seul dieu, le seul ami, le seul mérite qu'on révère: ce métal ennoblit; il donne de la naissance & de l'esprit aux personnes les plus stupides: il fait encore parvenir aux plus hautes dignités, quoiqu'on n'ait nulle sorte de talens pour les remplir: c'est ce qui fait qu'on n'est occupé dans ce monde que des moyens par lesquels on peut acquérir de grands biens. Pour y parvenir, on emploie toutes choses: la passion des richesses a toujours fait le caractère dominant de tous ces peuples, qu'on nomme Cilléniens: mais ils ont changé depuis quelques années leurs manières d'en user. Autrefois leurs grands principes étoient de conserver ce qu'ils avoient amassé: ils pensoient qu'il étoit juste de ménager avec soin ce qu'ils avoient su gagner avec bien des peines, & qu'il suffisoit d'avoir ses coffres pleins pour se faire des amis.

Aujourd'hui, cette façon de penser seroit regardée comme avarice. Ils ont entièrement changé leur méthode. Il n'est plus question de trésors, ni de coffres; ou, s'ils en ont, ils n'ont certainement point de fond: car, malgré la prodigieuse quantité d'or qui y entre, ils sont toujours vuides. Aussi n'y a-t-il point de monde dans l'univers où l'on trouve plus de gens qui, tout-à-la-fois, paroissent puissamment riches, & extrêmement pauvres, parce que la plupart de ceux qui font une figure des plus brillantes, sont obérés de dettes; & quoiqu'ils laissent après leur mort les plus beaux héritages, leurs enfans se trouvent néanmoins forcés de répudier l'hérédité. Avoir des dettes, est un titre de noblesse, & même de grandeur.

Cependant, écoutez-les raisonner sur leurs maximes; elles sont admirables; jamais ils ne parlent que de probité, d'honneur, de droiture & d'humanité: il leur échappe même quelquefois de vanter la conscience & la religion: mais toutes ces vertus sont regardées par la plus grande partie des citoyens, comme des préjugés de l'école; préjugés dont ils savent bientôt se débarrasser. C'est néanmoins par cette apparence de bonne-foi qu'ils commencent leur réputation; mais malheureusement ils la finissent trop souvent par la corruption. Chez

eux, devoir, amitié, gratitude, ne sont plus que de vieilles chimères, ou d'anciennes erreurs, qui sont les liens des sots ou des foibles, parce que l'influence qui les domine les pousse & les détermine au vrai génie d'intérêt, à celui de fripponnerie & de brigandage ; ils cultivent ces odieux talens par étude, & les fortifient par expérience. L'avidité des richesses fait en eux le même effet que dans les autres mondes, l'ambition, les honneurs & la puissance : ils amassent de cent façons différentes, qui sont autant de fruits de l'industrie. Vous n'en verrez guères qui n'ait sur son compte plus d'une aventure où la probité a fait naufrage. Leur grand secret, pour se faire des créatures, est de promettre beaucoup, & de ne donner presque jamais. Ils ont pour principe, que le plus sûr chemin qu'on peut prendre pour obtenir l'estime des hommes, & le plus gracieux, est celui de la fortune. Il est certain que dans ce monde, avec de l'argent, on a de la science, de l'esprit, de la naissance, du crédit, du courage; enfin, on a de tout, on donne le ton, on fait la loi. Par conséquent, c'est un abus de ne vouloir acquérir la considération des hommes que par des talens & des vertus; cette voie est trop longue & trop pénible.

Cependant, en avançant dans la Cillénie,

nous ne rencontrâmes d'abord que de misérables villages, dont les maisons couvertes de chaume & à demi-ruinées, n'offroient à nos yeux que d'affreuses tanières, plus propres à servir de retraites aux animaux sauvages, que de logement à des êtres raisonnables : une multitude de personnes, de l'un & de l'autre sexe, portoient le sceau de l'indigence imprimé sur leur physionomie. Les haillons dont ils étoient couverts, leurs visages pâles & décharnés, leurs démarches tristes & languissantes, le silence farouche qu'ils gardoient, tout annonçoit en eux des êtres flétris par le désespoir, & languissans sous le fardeau des besoins : des hommes sans vigueur suivoient tristement des vieillards épuisés : venoient ensuite des femmes entourées de plusieurs enfans, qu'elles traînoient avec peine; elles ne paroissoient occupées que des moyens qu'elles pouvoient employer pour appaiser leur faim : ces pauvres malheureux sembloient regretter intérieurement le tems où leur lait suffisoit à leur subsistance, & où ils trouvoient dans leur sein la nourriture qu'on refusoit à leurs cris; & ces pauvres petits individus, qui à peine commençoient à vivre, n'avoient déjà que trop vécu.

Monime & moi ne pûmes envisager ces mi-

sérables, sans nous sentir pénétrés d'une pitié douloureuse : nous leur fîmes distribuer de quoi les soulager.

Plus loin, notre pitié fut encore excitée par le spectacle le plus affreux : c'étoit de pauvres paysans à qui on enlevoit, à l'un, sa vache, seule ressource qu'il eût pour subvenir à ses besoins ; à l'autre, ses chevaux de labour : d'un autre côté, on voit de jeunes gens forcés de suivre des soldats, & d'abandonner leurs pères, en privant ces bons vieillards du secours de leurs bras, & par ce moyen on les mettoit hors d'état de payer leurs impositions ; ce qui n'empêchoit pas un barbare receveur de faire vendre, au nom du souverain, le lit, la marmite, & quelques autres méchans meubles de bois à demi-pourris. A cela, on joignoit aussi quelques mesures de grains destinés à la nourriture d'une femme, que l'âge & les infirmités mettoient dans l'impossibilité de pourvoir à la subsistance de quatre ou cinq jeunes filles, qui n'étoient encore que dans cet âge où l'on ne sait que souffrir.

Hélas ! s'écria Monime, le cœur rempli d'amertume, à l'aspect de tant de misère, quel plaisir prenez-vous à me tromper ? Pourquoi, mon cher Zachiel, voulez-vous abuser de ma crédulité ? Depuis que nous sommes sous votre

conduite, je vous ai toujours regardé comme mon père, mon guide & mon ſoutien ; vous poſſédez toute ma confiance, & vous vous faites un jeu d'en abuſer par des peintures auſſi éloignées de la vérité ? Eſt-ce donc là ces richeſſes & cette opulence que je devois voir régner de toutes parts chez ces peuples ? Dites-moi, mon cher Zachiel, quel jugement j'en dois porter, lorſque je vois au contraire que rien n'eſt ſi malheureux que les Cilléniens ?

Loin de me fâcher de vos reproches, reprit le génie, je me félicite que votre impatience me les ait attirés ; ils me font remarquer ce tendre intérêt que vous prenez au ſort des malheureux : il ſeroit à ſouhaiter pour eux que les perſonnes qui les gouvernent euſſent autant d'humanité que vous en montrez l'un & l'autre. Soyez bien perſuadée, ma chère enfant, que je ne cherche point à vous en impoſer. Il eſt vrai que rien n'eſt comparable à la misère du payſan ; mais apprenez que dans la Cillénie, ce n'eſt que par la ruine totale d'un million d'ames que l'on parvient à faire un riche. Un favori de Plutus dépenſe plus en un ſeul repas, que ne produit l'année du revenu de tout un village. C'eſt pour fournir à ces ſomptuoſités, qu'on exerce tous les jours ſur eux mille vexations indignes, & ce que

vous venez de voir, n'eſt encore qu'un foible tableau de la misère qui règne actuellement dans preſque toutes les campagnes. Reprenez, belle Monime, votre humeur enjouée, pourſuivit le génie en ſouriant, accoutumez-vous à prendre les façons de ce monde, & ſachez qu'ici tous les cœurs ſe roidiſſent contre la charité & l'humanité. On n'y fait point l'aumône. Au milieu d'un luxe qui annonce la plus grande opulence, on dit tranquillement à un pauvre qu'on n'a rien; & loin d'être touché de leurs maux, on ne les ſoulage que par des bénédictions.

Nous découvrîmes enfin une grande ville, que Zachiel nous dit être une des capitales de la Cillénie. Arrivé à l'entrée d'un fauxbourg, je fus extrêmement ſurpris de voir arrêter tous nos équipages, ouvrir & renverſer quelques-unes de nos malles. Monime, qui les prit pour des voleurs, parut d'abord ſaiſie de crainte; mais le génie, pour la raſſurer, lui dit, que ces hommes étoient prépoſés pour viſiter tout ce qui entroit dans la ville. Je trouve, dit Monime, cette curioſité fort extraordinaire, qu'il faille que des gens que nous ne connoiſſons point, faſſent l'inventaire de nos effets: quel uſage en veulent-ils faire? Apprenez, dit Zachiel, que ces gens cherchent a s'emparer

d'une partie de vos effets, qu'ils regardent comme une capture qui peut les enrichir; & sur le prétexte que ce sont des marchandises prohibées, ils prétendent vous en frustrer en les saisissant. Pourquoi, demandai-je, souffre-t-on de pareilles injustices? Ne peut-on pas s'en plaindre à leur supérieur? Cela seroit inutile, dit le génie : si quelqu'un chez les Cilléniens veut entreprendre de se faire rendre la justice qui lui est due, il est ruiné avant de pouvoir l'obtenir. Ces gens ici sont soutenus par ceux qui les employent, dont la plupart ont été les valets, & ils n'ignorent pas, que celui qui les a mis dans ce poste, l'a lui-même été d'un autre : c'est ce qui fait naître en eux cet esprit de cupidité, & cette idée de fortune, à laquelle ils espèrent parvenir.

Cependant, pour satisfaire à l'impatience de Monime, je me donnai beaucoup de soins, afin d'engager ces Messieurs de nous expédier promptement : mais ils me répondirent d'une façon brutale, que leur bureau étoit embarrassé, que la multitude de nos bagages demandoit au moins trois ou quatre heures, & que notre empressement ne les feroit pas avancer davantage. Zachiel qui remarquoit notre inquiétude, eut bientôt trouvé la façon de nous en délivrer, en leur glissant adroitement dans

la main quelques pièces d'or. Alors ils radoucirent leurs tons, nous dirent qu'ils ne vouloient pas arrêter plus long-tems des seigneurs comme nous, donnèrent la liberté à nos cochers de passer, & nous saluèrent très-respectueusement. Nous traversâmes une partie de la ville, afin de nous rendre dans le plus beau quartier, où un hôtel très-bien meublé nous étoit préparé. J'admirois dans certains endroits la hauteur des maisons, qu'on auroit pu prendre pour autant de tours de Babel : peut-être les gens qui les habitent parlent-ils aussi diverses langues. Arrivés dans notre hôtel, nous passâmes quelques jours à nous reposer, & nos domestiques s'occupèrent à vuider nos malles, qui, quoiqu'elles renfermassent les habits les plus galans, notre intendant nous assura qu'ils n'étoient pas assez riches pour pouvoir figurer dans ce monde. C'est pourquoi Zachiel nous proposa d'aller chez les marchands qui avoient la réputation d'employer les meilleures manufactures, afin d'y choisir les étoffes les plus riches & les plus nouvelles.

Le brillant de notre équipage, le nombre de nos domestiques, mit d'abord le marchand, sa femme & tous ses garçons en mouvement, plusieurs anciennes étoffes, ce qu'on appelle des garde-magasins, furent déployées, en pro-

teſtant ſur leur honneur qu'elles étoient nouvelles. Les plus grands princes furent cités pour en avoir de pareilles, & les dames de la cour en faiſoient leurs plus belles parures : mais comme elles n'étoient point du goût de Monime, ils furent contraints de nous en montrer de nouvelles, qu'ils nous aſſurèrent que perſonne n'avoit encore vu, les caiſſes venant d'arriver. Le marchand employa toute ſon éloquence, qui ne conſiſtoit qu'en des termes de probité, de conſcience & d'honnête homme; termes dont les Cilléniens ſe ſervent preſque à chaque phraſe, & qui néanmoins ne ſignifient autre choſe, que l'envie qu'ils ont de vous duper.

Monime, peu au fait de ces uſages, s'y ſeroit laiſſé ſurprendre, ſi Zachiel ne l'eût avertie, qu'on lui ſurfaiſoit ces étoffes de moitié. Après s'être bien débattu, on convint du prix, & le calcul fait du montant, Monime un peu embarraſſée, fit ſigne à Zachiel, que ſa bourſe n'étoit pas aſſez garnie pour y ſatisfaire : il ſourit de ſon inquiétude, & ſans lui répondre, il dit au marchand d'en charger ſon livre de compte, & d'envoyer ſon mémoire à l'hôtel; ce qui ne fit aucune difficulté. Remontés dans notre voiture avec les marchandiſes, quelle eſt donc votre ſimplicité, dit Zachiel, de vouloir payer

comptant ? Apprenez que les gens d'un certain ton doivent toujours prendre à crédit, & que si on ne doit de toutes parts, on est regardé comme des personnes à qui il ne faut rien confier ; & , qui pis est, comme des gens remplis d'ordre : ce qui est ici du dernier ridicule. Ainsi, ma chère Monime, si vous voulez vous conformer aux belles manières & suivre les maximes de ce monde, vous devez toujours disputer avec la plus grande chaleur, lorsqu'on vous demande le prix de votre dépense, & ne jamais payer, sans dire aux marchands des choses dures & désagréables.

Lorsque nous fûmes en état de paroître avec assez de magnificence pour être bien reçus dans les bonnes compagnies ; car il est bon d'avertir que chez les Cilléniens, ce n'est que l'habit & les équipages qu'on honore : un homme, souvent de la plus basse extraction, qui s'annonce d'un air bruyant, est le plus estimé : la prospérité cache tous ses défauts & tous ses ridicules : c'est un aimable homme ; il est riche, sa table est bien servie, son équipage bien doré ; nombre de domestiques l'accompagnent ; il fait beaucoup de dépense, il joue gros jeu ; en voilà assez pour mériter toute leur estime ; mais il s'en faut bien que le vrai mérite s'empare ainsi de leur vénération ; ses charmes

trouvent toujours des envieux & des critiques : tous les admirateurs suivent la fortune, & se consacrent à ses favoris.

Nous fûmes donc aisément introduits dans les maisons les plus opulentes. Monime qui, comme toutes les personnes d'esprit, aimoit un peu à parler, parce qu'on les écoute toujours avec plaisir, lorsqu'elles ont ce brillant & cette légéreté qui fait l'agrément de la conversation, Monime, dis-je, fut très-surprise & même un peu fâchée de voir dans tous les endroits où nous allions, qu'il n'étoit presque pas question de conversation. A peine les premières révérences étoient-elles faites & rendues, qu'un valet de chambre apportoit des tables, & rangeoit autour trois ou quatre sièges : alors on vous faisoit tirer des petits bâtons de nacre ou d'ivoire. Vous alliez vous ranger où le sort vous avoit placé, & chacun déployoit un paquet qui renfermoit des morceaux de cartons barbouillés de différentes façons, les uns en rouge, d'autres en noir, auxquels on donnoit des noms de César, Alexandre, Hector, Pallas, Judith, & d'autres apparemment convenables à la peinture qu'ils représentoient. On passoit six ou sept heures de suite à mêler à son tour ces cartons, dont on distribuoit à la ronde à chacun un pareil nombre, qu'ils étoient obli-

gés ensuite de jetter l'un après l'autre sur la table, & d'autres fois tous ensemble : un autre les relevoit, afin de recommencer la distribution ; & cette occupation puérile duroit, comme j'ai dit, une partie de la journée. Ce que je trouvai de singulier, est que tout cela se faisoit avec le plus grand sérieux du monde : il sembloit que l'arrangement fortuit de tous ces cartons dût décider du sort de l'état : à peine se disoit on un mot, & ce mot comme échappé, ne rouloit que sur la façon de jetter son carton : les uns paroissoient d'une gaieté extrême ; les autres, tristes & chagrins, avoient bien de la peine à dissimuler au-dehors les transports violens dont ils étoient agités au-dedans ; quelquefois on se fâchoit les uns contre les autres ; on disputoit avec feu, & la séance se terminoit toujours par compter de l'argent. Je regardois cette occupation comme un travail de l'esprit ; mais il a plu aux Cilléniens de lui donner le nom de jeu : quelques-uns y passent la plus grande partie de leur vie : on peut dire que le jeu est chez eux une de ces maîtresses passions, qui les conduit souvent à leur perte. On trouve de ces petits cartons dans toutes les maisons, dont on se sert de cent différentes façons. En général, il ne faut ni industrie, ni esprit, ni savoir pour tous ces jeux : il n'y a

que la cupidité & l'espérance du gain qui puisse les faire goûter. Il est vrai qu'on y hasarde des sommes considérables. Plusieurs y ont fait d'immenses fortunes; mais aussi plusieurs s'y sont entièrement ruinés. Il y a des maisons qui ne se soutiennent qu'en donnant à jouer; c'est la ressource de quantité de personnes que le luxe, le jeu & la bonne chère ont ruinées. Chez eux se rassemblent plusieurs filoux, qui forment entr'eux une société: il semble dans bien des maisons que le jeu ennoblisse; les états y sont confondus; celui de joueur met tout à l'unisson; il est en société avec les grands; c'est un honnête homme; il joue noblement & les imbécilles que la passion aveugle, ne s'apperçoivent pas qu'il les dupe & brille à leurs dépens. J'allai un jour dans une de ces académies, qui me parut un vrai coupe-gorge: on y jouoit à des jeux qu'ils nomment de hazard. J'en vis qui, de désespoir, avaloient des quarrés d'ivoire, parce qu'ils étoient tombés sur un mauvais point: d'autres se mordoient les doigts, & mangeoient des cartons qu'ils avoient pliés & repliés de plusieurs cornes, jurant & se maudissant de la meilleure foi du monde. J'en remarquai aussi qui, plus fins que les autres, savoient le secret de se rendre la fortune favorable, par des subtilités & des

tours

tours de souplesse. Mais si le gain n'est pas toujours légitime, il est toujours bien assuré. Les dettes du jeu sont chez les Cilléniens les dettes privilégiées, & par préférence à toutes autres, on les appelle dettes d'honneur : faire banqueroute, frustrer ses créanciers, ruiner sa famille, violer ses sermens, trahir ses amis, cela chez eux y est regardé comme gentillesse ou espiéglerie : mais ne pas satisfaire aux dettes du jeu, c'est un déshonneur.

CHAPITRE II.

Suite d'Observations.

ZACHIEL nous conseilla de continuer encore quelque tems à nous répandre dans ce qui s'appelle le grand monde. Nous y vîmes, comme ailleurs, peu de sincérité, beaucoup de mauvaise foi, d'affectation & de grimace : avec cette différence, que le courtisan est plus souple, agit avec plus de finesse, se plie avec plus d'art, & se déguise avec plus d'adresse pour mieux cacher la bassesse de ses sentimens.

Les Cilléniens se lient volontiers les uns avec les autres ; l'intérêt les engage à se voir souvent ; mais le plaisir que donne la société n'y entre pour rien : ils se fréquentent par po-

litique, dans la vue d'apprendre à mieux tromper ceux qui ont besoin d'eux : ils s'efforcent de faire passer le mensonge pour vérité, & la fourberie pour complaisance. L'esprit satyrique répand son venin. On ne se voit que pour se critiquer ; de-là naissent des haines irréconciliables. Peut-on s'aimer quand on se connoît si bien ? Cependant on continue à se voir : les parties de jeu ou de campagne se nouent régulièrement ; on y porte beaucoup de finesse dans l'esprit, quantité de saillies & de bons mots, une extrême politesse, dont la dissimulation est la base. Je fus un jour invité à souper chez une femme qui demeuroit dans le voisinage, & qui faisoit une très-grande figure : cette femme que je rencontrois chez tout ce qu'il y avoit de mieux dans la ville, avoit rassemblé chez elle une nombreuse compagnie. Tous montroient beaucoup d'enjouement. La maîtresse de la maison les excitoit elle-même à la joie, par mille propos badins, où la satyre tenoit le premier rôle. Un officier vint annoncer qu'on avoit servi : on passa dans une salle à manger, où étoit une table très-bien garnie des mets les plus délicats ; nombre de bouteilles de différens vins ornoient le buffet. Après qu'on se fut placé, & que chacun eut son assiette garnie, je demandai du pain à mon domestique,

Tous les convives en firent de même, pensant qu'on avoit oublié d'en mettre sur la table. Les domestiques étrangers se mirent en devoir d'en aller prendre au buffet, & ceux de la maison se regardoient en souriant. La maîtresse, impatiente, se mit fort en colère, gronda ses gens, & sur-tout son maître d'hôtel, qui, pour s'excuser, s'approcha de son oreille, & dit qu'on l'avoit averti plusieurs fois qu'aucun boulanger ne vouloit plus en donner à crédit; qu'elle n'ignoroit pas que ceux qui lui en fournissoient depuis long-tems vouloient absolument être payés; qu'ils l'en avoient avertie. Voilà de grands coquins, dit-elle : qui croiroit qu'on seroit assez hardi pour refuser le crédit à une personne de ma condition? J'étois à côté d'elle; le maître d'hôtel n'avoit pas parlé assez bas pour n'être point entendu : je crus donc qu'il étoit de la politesse de lui offrir ma bourse, où il y avoit une cinquante de louis. Elle l'accepta sans façon, en glissa un à son maître d'hôtel, & sans se démonter, fit des excuses à la compagnie de l'étourderie de ses gens. Mais personne n'en fut la dupe : il n'y eut que moi qui perdis mes 50 louis. Cette aventure réjouit beaucoup Monime, lorsque je lui en fis le récit.

Un jeune marquis vint nous prendre pour

aller rendre visite au comte de Minucius, qui venoit de gagner un procès considérable, qui duroit depuis plus de cinquante ans. Nous partîmes ensemble, & trouvâmes chez le comte grand nombre de seigneurs, qui étoient venus pour le féliciter. On ne parla que de son triomphe, & déjà quelques poëtes qui se présentèrent, avoient exercé leur verve, afin de lui marquer en vers aussi-bien qu'en prose, la part qu'ils prenoient à sa joie.

Zachiel, qui nous accompagnoit, ne voulut pas laisser échapper cette occasion de nous faire voir jusqu'où alloit l'imbécillité & l'entêtement des Cilléniens. Il demanda donc à Minucius quel pouvoit être le sujet d'une aussi longue contestation? C'est, dit le comte, pour un droit de cens, qu'un de mes voisins me disputoit. L'objet, à la vérité, n'étoit pas considérable; mais si un seigneur ne soutient pas ses droits, il n'est pas estimé dans la province, & s'attire le mépris de tous ses vassaux. Il étoit donc essentiel que je soutinsse ce procès avec chaleur. Je l'ai fait aux dépens même de toute ma fortune; car je ne puis vous dissimuler que, malgré le gain de mon procès, je me trouve absolument ruiné, par les sommes réitérées qu'il faut continuellement fournir à des sang-sues qui ne s'occupent qu'à faire naître & perpétuer les plus

odieuses chicanes, & qui, sans pitié pour de pauvres citoyens, obligés d'avoir recours à eux pour l'arrangement de leurs affaires, n'employent leur esprit & leur science qu'à la ruine de la veuve & de l'orphelin, se chargeant du pour & du contre, afin de favoriser celui qui les paie le mieux, supprimant les meilleures pièces du sac du malheureux qu'ils ont dessein d'accabler, extorquent aux uns des signatures ou des pouvoirs, dont ils se servent sous des noms simulés, pour les conduire à leur perte, lorsqu'ils sont assez malheureux de mettre leur confiance en eux: enfin il n'y a point de ruses ni de malversations qu'ils n'employent pour s'approprier les biens de leur partie. C'est à un de ces hommes à qui j'ai eu affaire pendant long-tems. Son fils, qui lui a succédé dans sa charge, aussi fripon que le père, a suivi ses traces; l'un & l'autre ne m'ont point épargné: où il ne falloit qu'une simple signification, ils en ont fait trente; ainsi du reste. Jugez, Messieurs, si je dois me trouver à mon aise, malgré la condamnation des dépens. Mais, Monsieur, lui dis-je, puisque vous étiez instruit de toutes ces friponneries, ne valoit-il pas mieux vous accommoder, que de vous laisser ronger par ces coquins? C'est, dit le comte, qu'on espère toujours un jugement prompt &

définitif. On a mis de l'argent, on veut le ravoir. On eſt animé contre ſes parties; on a des amis pour appuyer ſon droit: le tems s'écoule, qui, loin de vous adoucir, ne fait qu'irriter la paſſion qu'on a de triompher.

Vous voyez, nous dit le génie, en ſortant de chez le comte, qu'un Cillénien habile, lorſqu'il entreprend un procès, doit commencer par s'aſſurer des protections, ſans quoi, ſon affaire fût-elle inconteſtable, il ne doit faire aucun fond ſur ſon bon droit: car ſi ſa partie eſt plus puiſſante, il eſt certain qu'elle l'emportera. Les recommandations ont un poids qui fait toujours pancher la balance. La juſtice éblouie, n'a plus d'égard aux loix. On diroit que cette déeſſe, à l'exemple des coquettes, ne devient ſenſible qu'à la flatterie ou à l'aſpect de l'or.

Quelques jours après nous priâmes le génie de nous conduire à la cour; mais il s'en défendit, & nous aſſura qu'il ne lui étoit pas permis de paroître dans aucunes cours de la Cillénie: il nous conſeilla de prier Amilcar, qui paſſoit pour y être très-bien reçu, de nous y préſenter. Monime jugeant par le luxe & le faſte qui régnoient dans la ville, que rien ne devoit être comparable au brillant de cette cour, que l'éclat du ſoleil. Elle fut extrême-

ment surprise de voir que les plus grands seigneurs, malgré les efforts qu'ils employoient pour briller, étoient encore bien éloignés d'approcher de la magnificence, & des dépenses superflues des nouveaux favoris de la fortune.

Le prince nous reçut avec bonté, dit à Monime les choses du monde les plus agréables: comme notre objet étoit d'examiner les usages de cette cour, nous y restâmes quelque tems. Je remarquai que les Cilléniens s'y rassemblent de toutes parts, dans le dessein d'y faire fortune & d'y avancer leurs familles: quelques-uns se flattent d'y mener une vie délicieuse; mais ils ne sont pas long-tems a reconnoître leur erreur: cet endroit n'est pas fait pour la liberté; les établissemens y sont aussi fort incertains; il semble que ce soit dans ce lieu où la fortune a érigé son trône, afin d'y mieux signaler son inconstance. C'est-là où la plupart des courtisans passent leur vie à briguer, à solliciter, & à ne rien obtenir. Quelle ennuyeuse occupation, disoit Monime, de présenter sans cesse des placets, qu'on ne lit point, de tâcher de gagner à force d'argent un valet de chambre pour être introduit auprès de son maître, auquel on ne parvient souvent que pour être refusé! Il me paroît, dis-je, que ceux qui cherchent ici de l'appui & des protecteurs pou

obtenir de l'emploi, doivent s'armer de patience, puisque tous vous promettent sans aucun dessein d'exécuter leur parole. Je remarque qu'on vous montre un grand empressement de vous servir, lorsque dans le fond du cœur la résolution est formée de vous nuire. Ceux qui fréquentent la cour, sont sans cesse tourmentés par l'ambition : ils faut qu'ils sacrifient leurs plus beaux jours à la fortune, sans espoir de paix ni de tranquillité ; & si le hazard les élève, bientôt l'envie précipite leur chûte.

Amilcar nous fit remarquer un vieux courtisan, qui occupoit dans la ville un hôtel des plus vastes. Ce seigneur usoit envers sa famille & son domestique d'un despotisme qui les faisoit tous trembler d'un seul de ses regards ; tous lui étoient soumis, & s'empressoient à prévenir ses moindres desirs : mais loin de jouir de tous ces avantages, tourmenté par l'ambition & l'envie d'acquérir de grandes richesses, il quittoit les respects qu'on lui rendoit & la magnificence dont il jouissoit à la ville, pour venir se restreindre sous les toits du palais du souverain, dans une petite chambre lambrissée, où à peine se pouvoit-il tenir debout. Attaché sous les pas du prince, il mettoit tous ses soins à tâcher de s'en attirer quelques regards favorables.

Je ne puis concevoir, dit Monime, quel avantage cet homme peut retirer du soin qu'il apporte à acquérir de grands biens, si la servitude & l'esclavage l'empêchent d'en jouir. Quel contentement peut-il prendre d'avoir de belles terres, de beaux châteaux, de beaux parcs, de belles forêts, s'il n'a pas la liberté de s'y aller promener? Il est vrai, dit Amilcar, qu'un favori se tourmente continuellement pour obtenir ce qui fuit devant lui : il ne peut jamais goûter la douceur d'un vrai repos; & par un aveuglement inconcevable, son ambition le fait toujours desirer ce qu'on accorde à quelques autres, pour lui ôter le véritable usage de ce qu'il possède. Cependant cet homme qui, lorsqu'il est en présence du prince, vous paroît si humble & si souple, semble vouloir se dédommager de sa servitude, quand il est chez lui; & par un abus de sa grandeur, on ne le voit regarder les gens qui ont besoin de sa protection, que comme une espèce d'animal fort au-dessous de son être, auquel il se plaît à faire souffrir des injures sensibles, s'en servant de jouet, comme les enfans qui martyrisent les chiens & les chats à force de les tourmenter.

Pendant notre séjour à la cour, il s'y donna plusieurs fêtes, dans lesquelles le monarque eut pour Monime des attentions marquées. J'eus

part aussi à la faveur de ce prince, qui me fit la grace de me nommer dans différentes parties de plaisir.

L'accueil que nous reçûmes du prince, fit croire à bien des personnes, que nous étions fort avant dans la faveur. Cette nouvelle se répandit jusques dans la ville, & lorsque nous fûmes de retour, on nous assiégea de toutes parts d'une multitude de placets. Il sembloit que nous étions devenus le canal d'où devoit découler toutes les graces. La veuve d'un commis prétendoit qu'on ne pouvoit, sans injustice, lui refuser une pension. Un entrepreneur des vivres croyoit, après avoir amassé des sommes immenses aux dépens du pauvre soldat, être encore en droit d'obtenir le paiement de plusieurs millions, dont il assuroit avoir fourni la valeur; & pour parvenir au remboursement de sa prétendue créance, il offroit d'en partager les sommes avec nous. Mille nouveaux projets nous furent présentés, dans lesquels non-seulement on vouloit nous intéresser pour des sommes considérables, sans fournir de fonds, mais encore nos domestiques, à qui l'on donnoit, à l'un un sol, à l'autre six deniers, afin de les engager de nous parler en faveur de leurs projets. Notre réputation ainsi établie, nous étions tous les jours accablés de

mille visites intéressées : car chez les Cilléniens, les grands comme les petits se livrent avec fureur dans les nouveaux projets.

Amilcar obligé, suivant ses faux principes, à faire beaucoup de dépense, voulut nous engager d'en présenter quelques-uns, qui lui avoient été proposés, dans lesquels on lui faisoit espérer un intérêt considérable. Charmés de trouver une occasion de l'obliger, nous convînmes qu'il viendroit le lendemain avec l'auteur d'un de ces projets, pour en entendre la lecture, afin d'examiner ensemble les avantages qu'on pourroit en tirer.

Le jeune courtisan vint le lendemain avec l'homme à projet, qui s'adressant à Zachiel : monseigneur, dit cet homme, je prends la liberté de présenter à votre grandeur ce nouveau projet, parce que je vous regarde comme le citoyen le plus éclairé du royaume. Vous savez, monseigneur, que tous les dons sont départis diversement ; vous ne devez pas me soupçonner de vanité, quoique j'ose dire que je suis le premier homme du monde pour la science des projets. Le seigneur Amilcar qui connoît mes talens, vous à sans doute parlé de mon travail, & de la vaste étendue de mes idées. Vous en allez juger par ce projet qui va vous surprendre. Je commence par vous

annoncer qu'il tend au bien général de tous les peuples. Ne croyez pas que je me borne à l'art méchanique d'augmenter les revenus de l'état, de retrancher les dépenses superflues, de bien régler les affaires du prince, & celles de la nation, ni de mettre un ordre exact en toutes choses. Mon dessein est beaucoup plus étendu : vous allez le concevoir aisément lorsque je vous aurai instruit que ce nouveau projet n'a pour but que de profiter des lumières de nos premiers pères, de qui nous tenons l'art funeste de déchirer d'une main impie les entrailles de notre mère, pour y chercher des trésors, que la sagesse de la nature y avoit soigneusement cachés. Vous entendez, monseigneur, que je veux parler de l'or, de l'argent & des pierres précieuses, qui causent à présent le malheur de presque tous les citoyens, par le luxe que ces métaux ont introduit dans les villes. Mais comme il seroit trop difficile de remédier à ce luxe, que l'or & l'argent sont devenus absolument nécessaires à tous les hommes; car il est démontré que ces métaux bien appliqués peuvent changer les hommes au point de ne les pas reconnoître, puisqu'ils font d'un sot un homme d'esprit; ils donnent la noblesse, & changent les bourgeoises en femmes de qualité; ils font enfin oublier ce qu'on

a été, pour ne se souvenir que de sa fortune présente; il ne s'agit donc à présent que d'en établir une juste circulation, qui doit être communiquable entre tous les citoyens: car vous remarquerez, monseigneur, que ce n'est que par un mouvement qui ne puisse jamais être interrompu, jusqu'à ce qu'il ait accompli le cercle qu'il doit suivre pour arriver à l'endroit dont il est parti: ce n'est qu'en suivant cette maxime, que vous enrichirez tout le royaume: mais pour y parvenir, la plus grande difficulté sera de déboucher tous les canaux, qui jusqu'à présent l'ont empêché de circuler.

C'est de vos lumières, monseigneur, qu'on doit attendre le secret d'en rendre l'exécution facile, & j'ose espérer de votre générosité, qu'elle voudra bien me faire donner quelque argent, qui puisse m'aider à subsister jusqu'à l'entier accomplissement de mon projet. Nous renvoyâmes ce pauvre cerveau brûlé, en lui faisant donner ce qu'il demandoit.

Amilcar, confus de nous avoir présenté un pareil fou, nous en fit beaucoup d'excuses. C'est ainsi que pensent la plupart des hommes, dit le génie: l'activité des passions leur fait naître de nouvelles idées, en leur faisant chercher à exécuter de grandes choses; & il pourroit arriver que, secourus par le hazard, ils

en découvrent d'utiles d'échappées aux recherches & aux profondes méditations du genre humain. Vous conviendrez aussi qu'il est des momens, où dans le calme de la nature & des sens, le génie s'instruit par l'étude des sciences, qui semble fermenter par les réflexions : alors on étend ses idées dans un cercle immense, qui peut embrasser les quatre élémens.

CHAPITRE III.

Description du Temple de la Fortune.

Tous les arts fleurissent chez les Cilléniens; on croiroit qu'ils en sont les inventeurs; il est certain qu'on a poussé dans ce monde la méchanique dans sa plus haute perfection : des automates merveilleux s'y font admirer; ils paroissent imiter d'aussi près qu'il est permis aux hommes d'en approcher, l'art secret du grand ouvrier. Ici on croit voir le marbre vivant; là, un tableau, dont la figure semble respirer : d'un autre côté, des oiseaux se mouvoir, chanter & digérer; enfin on y fait tous les jours de nouvelles découvertes, par les efforts curieux de mille beaux esprits, dont les uns ne s'occupent qu'à mesurer l'univers. On en voit d'autres qui, pour se promener dans

les cieux, franchiſſent d'un vol hardi les limites de leur monde : ſans doute qu'ils ſe croyent aſſez habiles pour dérober à la nature une partie de ſes ſecrets.

Vous avez dû remarquer, nous dit un jour Zachiel, la différence qui ſe trouve entre les Lunaires & les Cilléniens. Chez les premiers, le commerce & la culture des terres, qui doivent être les deux principales colonnes d'un état, y ſont trop ſouvent négligées, & ſemblent n'être regardés que comme un ornement de leur empire, ou une ſurabondance de leurs richeſſes; au lieu que chez les Cilléniens, le commerce y eſt conſidéré comme le nerf, la vie & l'ame de l'état : accoutumés à négocier dans toutes les mers, on diroit, qu'à l'exemple du ſoleil, ils viſitent & échauffent toutes les parties du monde, afin de jouir & d'étendre le plus qu'ils peuvent l'avantage que donne l'induſtrie, conduite par l'avidité du gain. C'eſt dans ce monde que la néceſſité, mère de tout art & de tout vice, étend ſon pouvoir avec le plus d'empire : la cupidité des hommes leur donne de la hardieſſe; c'eſt ce qui fait que pour acquérir beaucoup de richeſſes, ils emploient toutes ſortes de moyens.

La navigation leur paroît la plus prompte; elle leur donne la facilité de parcourir toutes

les parties de l'univers: c'eſt par la navigation qu'ils ont trouvé les moyens de ſe communiquer leurs lumières, & c'eſt par cette réunion que la connoiſſance de la terre & des cieux a été perfectionnée : c'eſt auſſi par elle que tous les tréſors que la nature a diſperſés, ſe raſſemblent tous les jours par le commerce.

Ne pourroit-on pas ajouter, dit Monime, que c'eſt par cette même voie qu'ils ſe ſont communiqué leurs vices, puiſqu'il eſt vrai que le commerce, en multipliant ſes tréſors, ſemble auſſi avoir multiplié les beſoins? C'eſt de-là qu'eſt né le luxe, première ſource de la corruption des hommes. Mais on ne peut nier que dans l'ordre politique, la navigation ne ſoit néceſſaire. C'eſt par cette raiſon, reprit le génie, que toutes les nations qui ont cultivé la marine, ſe ſont enrichies des dépouilles des peuples qu'ils ont conquis. Athènes s'eſt acquis la ſupériorité ſur tous les états qui compoſoient la Grèce. Carthage a long-tems diſputé l'empire de l'univers; & Rome n'a étendu ſes conquêtes, que lorſqu'elle a commencé à équiper des flottes. Veniſe a fait trembler des peuples par ſa puiſſance, & elle en a enrichi d'autres par ſon induſtrie. L'Eſpagne, en découvrant un nouveau monde, s'étoit preſque flattée d'obtenir la monarchie univerſelle; & vous n'ignorez

gnorez pas, mon cher Céton, que l'Angleterre, malgré les orages de son gouvernement, a souvent fait pencher la balance de l'Europe.

Tous ces exemples, quoique peut-être ignorés des Cilléniens, semblent néanmoins les autoriser à cultiver un commerce qui, en leur ouvrant tous ses trésors, les engagent à équiper nombre de vaisseaux, dans lesquels ils rapportent ce que les îles ont produit de plus rare & de plus précieux, dont ils font un échange avec ce qu'ils emportent de superflu de leurs provinces. C'est aussi par ce moyen que l'or & l'argent circulent dans leurs villes, & les citoyens ont encore l'avantage que ceux qui se trouvent sans biens ou sans emplois, peuvent aisément trouver l'un & l'autre dans la navigation, qui les met à portée de faire des gains considérables dans le commerce, en commençant même par des sommes très-modiques, & l'on voit que l'heureux succès qui répond à leurs espérances, fait naître tous les jours quantité d'armateurs attirés par le double profit qu'ils trouvent non-seulement dans les marchandises qu'ils embarquent, mais encore par le produit de celles qu'ils reçoivent en échange.

Les habitans de ce monde ne reconnoissent d'autre divinité que la fortune, qu'ils prétendent être fille de l'océan, parce que c'est-là où cette

déesse fait agir sa puissance avec plus d'empire & de force : ils croient que seule elle préside à la distribution des biens & des honneurs ; qu'elle renverse, quand il lui plaît, les villes, les royaumes & les états ; qu'elle les relève, & leur donne une nouvelle vigueur : enfin ils font agir cette déesse, comme un pilote qui conduiroit un navire au gré de son caprice. Les bonnes & les mauvaises réussites lui sont imputées : on les entend la combler tour à tour de louanges, d'injures ou de malédictions.

Cependant, pour honorer cette déesse, les Cilléniens lui ont fait bâtir un temple magnifique : soixante grands-prêtres le desservent, & sont chargés d'adresser chaque jour à la déesse les vœux, l'encens & les offrandes que chaque citoyen vient présenter, pour obtenir quelqu'une de ses faveurs.

Lorsque nous eûmes visité ce qu'il y avoit de plus curieux dans la ville, Zachiel nous proposa d'aller au temple de la fortune. Ce temple est bâti sur le haut d'une montagne escarpée, & semble porter son dôme jusqu'aux nues : soixante colonnes de marbre transparent en soutiennent la voûte : aucune porte ne l'enferme ; mille chemins y conduisent ; mais la plupart de ces chemins sont raboteux, remplis de précipices, & d'un très-difficile

accès : d'autres ressemblent à des labyrinthes, par les différens détours qu'il faut prendre pour pouvoir aborder aux pieds de la montagne : néanmoins chacun court à ce temple de tous les endroits de ce monde ; & si l'on voit quelqu'un y monter avec un peu de facilité, il en est mille qui s'y culbutent & s'y cassent le cou.

Nous vîmes sur la route qui conduit au temple plusieurs vastes bâtimens, que le génie nous dit être les écoles des Cilléniens : une de ces écoles est destinée pour y enseigner toutes les ruses, & en même tems tous les détours de la plus envenimée chicane : dans une autre, les marchands se fortifient dans l'art de tromper leurs correspondans, & celui de s'enrichir à la faveur des banqueroutes ; dans celle-ci, on apprend à séduire & à tromper ses meilleurs amis, à la faveur de fausses promesses, de billets captieux, dont on élude l'exécution : celle-là est pour les joueurs ; enfin on en trouve pour toute espèce de vols & de rapines.

En avançant dans la route, nous découvrîmes une grande forêt, que nous fûmes encore obligés de traverser : cette forêt est très dangereuse par la rencontre qu'on y fait de quantité de brigands, qui, sous prétexte de vous conduire à la fortune, ne cherchent que l'occasion de vous dépouiller de votre argent & de

vos bijoux ; ſouvent même ces miſérables ne ſe font aucun ſcrupule de vous ôter la vie ; peut-être croyent-ils par-là éviter les pourſuites de la juſtice.

Arrivés au bas de la montagne, le génie, d'un vol rapide, nous enleva juſqu'au milieu du temple, où l'on voit un piédeſtal en forme quarrée, de la hauteur de plus de cent coudées, ſur lequel s'éleve un trône manifiquement orné : deſſous eſt la fortune : cette déeſſe y eſt repréſentée comme on dépeint l'amour, avec un bandeau ſur les yeux : elle me parut auſſi reſſembler à Mercure, en ce qu'elle a des ailes aux talons. D'une main la déeſſe tient une corne d'abondance ; de l'autre, le timon d'un vaiſſeau : un de ſes pieds eſt appuyé ſur une roue, qu'elle ſemble faire tourner à ſon gré, ſe faiſant un plaiſir malin de renverſer ceux qui par leur hardieſſe ont franchi toute ſorte de dangers pour parvenir au faîte de cette roue, afin de faire monter des miſérables, qu'elle enlève rapidement en les accrochant par leurs ſouguenilles : ces gens paroiſſent ſi étourdis de leur ſubite élévation, de leurs titres pompeux & de leurs grandes qualités, que ſi Ovide les eût connus, il eût trouvé une ample matière pour en compoſer un nouveau chapitre dans ſon livre des métamor-

phoſes. On pourroit les mettre de la confrérie des ânes d'or. Cependant on les voyoit du faîte de cette route, où ils ſe croyoient bien affermis, regarder avec un dédaigneux mépris ceux dont ils occupoient la place, juſqu'à ce que la déeſſe, par un nouveau caprice, ſe plaiſe à donner un revers aux mouvemens de ſa roue, qui les culbute à leur tour, & les fait rentrer dans le néant d'où elle les avoit tirés. C'eſt ainſi que, dans ce monde, les fortunes qui paroiſſent les mieux établies, ſont ſouvent renverſées.

Nous examinâmes enſuite pluſieurs perſonnes qui venoient ſe proſterner aux pieds de la fortune, pour y implorer les faveurs de cette déeſſe. J'entendois les uns la ſupplier de les débarraſſer d'un père que la mort avoit ſans doute oublié, ou bien d'un oncle éternel, qui les faiſoit languir après une ſucceſſion conſidérable; d'autres prioient la déeſſe de les favoriſer au jeu; celui-ci conjuroit la perte de ſon voiſin, afin d'obtenir ſon poſte; celui-là, plus dévot & plus intéreſſé, lui demandoit la grace d'être admis au nombre des ſoixante prêtres chargés de toutes les offrandes des citoyens. On en voyoit qui faiſoient des vœux pour obtenir une intendance, ou un gouvernement; ceux-là, une recette de finan-

ce ; quelques - uns desiroient l'administration d'un hôpital ; enfin, je ne puis me rappeller le nombre de tous les vœux indiscrets, que la cupidité de ces peuples, & l'amour qu'ils ont pour les richesses, les forcent de demander.

Quelle est donc la folie de ces peuples, demandai je au génie ? Comment peuvent-ils justifier une conduite si bisarre ? Vous voyez, mon cher Céton, que toute leur gloire se borne à vivre dans l'opulence; ce n'est que pour remplir cette vanité qu'ils offrent continuellement des vœux à la fortune ; c'est à cette déesse qu'ils sacrifient leur honneur & leur repos; c'est dans ce monde où l'on voit la fidélité d'un ami mourir dans les bras de l'intérêt ; c'est ici où l'on voit le luxe & l'envie de briller, étouffer la sagesse d'une jeune fille, qui veut participer aux faveurs de la fortune ; c'est ici où le commerce s'étend sur tout ; vous y verrez les gens en place faire un trafic de leur autorité ; les grands en font un de leur protection ; les femmes, de leurs charmes; en un mot, tout s'y vend, jusqu'à l'esprit, dont on fait des pacotilles pour toutes les différentes nations qui habitent ce globe. Un homme qui sait profiter de son industrie, peut aisément, avec cinquante louis, se faire

un revenu de trois ou quatre cens louis, en les distribuant, par des sommes très-modiques, à de pauvres misérables, qui chaque semaine viennent lui en rendre compte. Il est certain que les citoyens de ce monde ont les nerfs si sensibles, qu'on les voit tressaillir à la moindre apparence de profit.

Comme les grands seigneurs ne peuvent devenir riches qu'aux dépens des peuples, on tâche de persuader à ces derniers que l'esprit, le courage, les sentimens, la bonté du cœur, la pureté du langage & les grandes connoissances, se trouvent innées dans les personnes de condition, & qu'il n'appartient qu'à eux de profiter des peines & du travail des pauvres: aussi voit-on à chaque pas des gens vous poursuivre en vous demandant du pain.

Mais, combien ces sangsues doivent employer de veilles pour parvenir à leur but! Quelle ruse, que de finesse, que de supercheries n'employent-ils pas pour se distinguer par des somptuosités? Il semble qu'ils se disputent entr'eux le pernicieux avantage d'avoir mis plus d'adresse, ou de subtilité dans la manœuvre qu'ils mettent en usage pour faire des dupes.

Les Cilléniens se font honneur du déréglement de leurs imaginations: on ne voit dans

leur conduite que des sermens violés, de fausses protestations, où l'honneur est toujours compromis : l'orgueil & l'intérêt sont les seuls ressorts qui les font mouvoir, parce qu'il n'y a que l'opulence qui puisse obtenir des égards; tandis que le vrai mérite est méprisé, lorsqu'il ne paroît accompagné que de l'indigence.

Demandez à un Cillénien ce qu'il faut pour le rendre heureux; il vous répondra qu'on ne peut l'être sans posséder de gros revenus, de beaux châteaux, de superbes ameublemens, un carrosse bien doré, des chevaux fringans, une table servie en mets délicats & vins fumeux, des amis enjoués, grands soupers avec des filles de théâtre; mais ils se garderont bien de parler de probité, de mœurs, de modération, de justice & de bonne-foi à remplir ses engagemens. Accoutumés à en manquer dans toutes les occasions, ils regardent ces vertus comme des êtres d'imagination.

Nous fûmes curieux, Monime & moi, de visiter leurs ports : nous en vîmes de fort avantageux par rapport à l'asyle qu'y trouvent les vaisseaux obligés de relâcher, soit qu'ils fassent de l'eau, qu'ils manquent de vivres, ou qu'ils aient été démâtés ou incommodés par quelque coup de vent.

Ces ports son précédés de grandes & belles

rades, d'une vaſte étendue. Nous côtoyâmes long-tems les bords de la mer, qui n'étoient remplis que d'entrepreneurs & d'ouvriers, employés par des gens, que l'appas des richeſſes conduit aux deux extrêmités de leur monde, qui franchiſſent toutes ſortes de dangers pour ſe les procurer. Cependant je ne préſume pas qu'ils ſoient exempts de craintes & de frayeurs.

On diroit que les Cilléniens ont toujours ce précepte devant les yeux, qui eſt que la fortune, comme femme, ſe plaît à être importunée. Il ſemble en effet qu'il faille uſer de violence pour ravir les faveurs de cette déeſſe. Les plus entreprenans ſont preſque toujours ceux qui réuſſiſſent le mieux. On accorde ſouvent aux importuns ce qu'on refuſe à d'autres qui ſont plus modeſtes : la hardieſſe cache les mauvaiſes qualités des premiers; toutes leurs démarches tendent au but qu'ils ſe propoſent; jamais ils ne s'en écartent; c'eſt ce qui leur en aſſure la réuſſite.

A l'approche d'une ville maritime, ſurpris de voir les habitans en ſortir en foule pour prendre la fuite; chacun d'eux étoit chargé de ce qu'il pouvoit emporter de ſes effets les plus précieux; nous fîmes arrêter notre voiture pour en demander la raiſon à un vieillard que la foibleſſe de ſes jambes empêchoit de courir

aussi fort que les autres. Ce pauvre homme qui nous parut rempli de bon sens, nous apprit, les larmes aux yeux, que ses compatriotes venoient de découvrir tout à coup à la rade de leur port, une flotte considérable de gros vaisseaux armés en guerre, qui portoient pavillon ennemi, dont plusieurs étoient déja entrés dans le port; qu'ils se préparoient à forcer la ville. Il ajouta qu'aussi-tôt qu'on s'étoit apperçu de leur arrivée, les habitans en avoient averti le gouverneur afin qu'il fît rassembler les troupes destinées à la garde des côtes; mais qu'il ne s'étoit trouvé que quelques vieux soldats estropiés, hors d'état de servir. Dans cette extrémité, tous les citoyens excités par la nécessité de défendre leurs biens, leur liberté & leur vie, s'étoient offerts de prendre les armes. Qu'ils avoient d'abord couru au magasin, où l'on n'avoit trouvé que quelques mauvais canons sans affûts, de misérables fusils rouillés, dont on ne pouvoit faire aucun usage; du reste, ni poudre, ni mortiers, ni bombes.

Cette négligence, dis-je au vieillard, vient sans doute de ce que votre gouverneur étoit persuadé que vous n'aviez nulle sorte d'ennemis à craindre? Pardonnez-moi, monsieur, reprit ce bon-homme; depuis long-tems nous

sommes menacés de toutes parts; peut-être est-ce la faute de ceux qui sont chargés du soin de l'artillerie. Les entrepreneurs des poudres négligent aussi de la renouveller dans les places; c'est autant de profit pour eux. Hélas! mon cher monsieur, il y auroit bien des abus à réformer: je soupçonne un dessous de cartes qui ne se peut découvrir qu'à la fin du jeu; mais ce n'est pas à un pauvre misérable comme moi qu'il convient de raisonner sur des matières si délicates. Le vieillard nous quitta pour suivre son chemin, après que nous lui eûmes donné de quoi se consoler de la perte qu'il venoit de faire; ce qui nous attira de sa part mille bénédictions. Cette ville fut prise sans qu'il en coûtât un seul homme aux ennemis personne ne se mit en devoir de la secourir; ce qui fit que ces pirates, après y avoir fait un butin considérable, remontèrent tranquillement dans leurs vaisseaux, sans rencontrer aucun obstacle. Cependant cette ville étoit une des plus florissantes de la Cillénie, par l'étendue de son commerce, & la situation avantageuse de son port.

Que dites-vous de la conduite de ces peuples, demandai-je à Zachiel? Il n'est plus possible de former aucun jugement sur l'avenir, dit le génie. La politique la plus éclairée s'é-

gare & se perd dans les maximes nouvelles & incompréhensibles qu'on suit aujourd'hui dans toute la Cillénie. Il semble que ces peuples aient eux-mêmes conjuré leur perte, pour agir directement contre leurs véritables intérêts. Ce qu'on voit arriver chaque jour apprend à ne plus douter de rien : leur esprit s'est changé en un feu pétulent, qui les empêche de réfléchir : leur conduite, écartée du point fixe de l'ancien gouvernement, ressemble à une machine hors de son pivot, qui n'a plus d'assiette certaine, ni de consistance assurée. Cette supériorité qu'ils portoient jusqu'à la domination sur tous leurs alliés desquels ils se faisoient craindre & respecter, ne les touche plus. Ce tems, où ils donnoient non des conseils charitables, mais des loix & des ordres qui portoient les autres à l'obéissance, est passé pour eux : c'étoit leur âge d'or. Ainsi vous pouvez à présent, mon cher Céton, comparer la conduite des Cilléniens à un vaisseau démâté, dont les pilotes, mal d'accord entr'eux, au lieu de s'occuper aux manœuvres générales qui pourroient le sauver, ne songent qu'à leurs intérêts, & à leur salut particulier.

CHAPITRE IV.

Portrait d'un Grand-Prêtre de la Fortune.

COMME notre objet étoit de visiter les principales villes de la Cillénie, nous prîmes la route d'une autre province. Sur la fin du jour nous apperçûmes un château qui, par sa beauté & la vaste étendue de son parc, donna à Monime envie de le visiter. Elle demanda à Zachiel le nom du prince à qui il appartenoit, & si nous pouvions, sans manquer à la bienséance, y demander un asyle jusqu'au lendemain, parce que nous étions encore fort éloignés de la ville. Monime craignant horriblement la rencontre des voleurs & des brigands, dont les chemins sont remplis dans toute la Cillénie; le génie ne trouvant point de difficulté à satisfaire Monime, nous envoyâmes un de nos domestiques en demander la permission au maître, qui nous fit dire, qu'il se tiendroit honoré de nous recevoir.

Nous entrâmes dans une longue & belle avenue, dont les arbres formoient de triples allées. Le génie, afin de nous donner une idée de ce château, nous dit qu'il avoit autrefois appartenu à un très-grand seigneur, dont

le fils aujourd'hui, par la décadence de sa maison, se trouvoit trop heureux d'être admis à la table de celui qui s'en est rendu possesseur; quoiqu'il n'ignore pas qu'autrefois il versoit à boire à son père. Tel est dans ce monde le caprice de la fortune, qui se plaît à humilier les uns pour favoriser les autres.

Le personnage que vous allez voir, pour parvenir à ce haut degré de fortune, a commencé par les plus vils emplois : d'abord laquais, ensuite prête-nom, & quelque chose encore qu'on devine aisément, & qui est d'une grande utilité à un Cillénien qui veut s'avancer dans ce monde; enfin de basses & indignes complaisances, l'ont conduit à avoir de petits intérêts, dont il a si bien profité, qu'il est parvenu à se faire nommer un des soixante sacrificateurs du temple de la fortune. Cet homme y a acquis des biens immenses; ce qui lui donne beaucoup de crédit parmi les grands, sur-tout envers ceux qui ont la liberté de puiser dans ses trésors. Sa table est toujours servie délicatement; il distribue des emplois, & fait obtenir des graces; c'est ce qui fait que tout le monde s'empresse à rechercher sa connoissance: on oublie ce qu'il a été, pour tâcher d'avoir part à son opulence. Il est vrai qu'il faut ramper devant lui : il s'imagine qu'on a perdu de vue

ſa baſſe naiſſance, & les ſentiers obliques qui l'ont conduit au temple de la fortune. Cet homme n'a point de caractère à lui; & la ſupériorité qu'il s'eſt acquiſe par ſes richeſſes, devient une dure tyrannie pour les perſonnes qui forment ſa ſociété; mais c'eſt le propre de tous les ſots que la fortune a élevés : bien des gens les mépriſent, & ne leur rendent pas moins des hommages & des reſpects. On plaint quelquefois un honnête homme qui eſt dans l'indigence; mais loin de lui préſenter une main ſecourable pour adoucir ſes peines, on le fuit, & on tâche toujours d'éviter ſa rencontre.

Nous arrivâmes enfin chez le grand-prêtre. Tous ſes domeſtiques avoient un air d'inſolence; ils anticipoient déjà la fatuité de leur maître, ils en avoient copié la hauteur & la fierté, & nous reçurent d'une façon bruſque & déſobligeante, en nous introduiſant dans l'appartement de madame, qui, nonchalamment couchée ſur une chaiſe longue, voulut bien nous honorer d'une inclination de tête.

Cette femme étoit ce qu'on appelle la ſultane Validée, c'eſt-à-dire, celle que le grand-prêtre avoit autrefois diſtinguée aſſez, pour l'honorer de ſon nom; car dans toute la Cillénie, ces grands perſonnages ont acquis, par

leur opulence, le privilège d'entretenir plusieurs filles, qui logent dans des hôtels magnifiques; & lorſqu'ils viennent à s'en dégoûter, ils les marient à un de leurs protégés. La Vanidée s'empare auſſi du droit de fournir à certains plumets qni ont l'avantage de lui plaire, tout l'argent qui leur eſt néceſſaire pour briller dans le monde: par ce moyen tout eſt compaſſé, & perſonne n'a droit de ſe plaindre.

Le grand-prêtre, qui étoit un gros petit homme pouſſif, fit quelques pas pour nous recevoir, & nous dit, en élevant ſa voix comme s'il parloit à des ſourds, qu'il ſeroit charmé de pouvoir trouver l'occaſion de nous obliger; nous montra de la main des ſièges, &, ſans attendre que nous ſoyons placés, ſe plongea dans un fauteuil en cabriolet, rempli d'oreillers.

Monime, qui n'avoit point encore eu l'avantage de ſe rencontrer avec ces favoris de la fortune, fut extrêmement ſurpriſe de cette bruſque politeſſe; elle lui fit néanmoins un compliment aiſé ſur la liberté que nous prenions de venir lui demander un aſyle; mais que l'éloignement de la ville, l'embarras des mauvais chemins, & la crainte de quelque fâcheuſe rencontre, nous y avoient forcés. Parbleu, dit le grand-prêtre, en approchant

ſon

son fauteuil de Monime, & la regardant d'un air effronté, vous ne pouviez jamais mieux faire : il faut que notre déesse vous ait inspiré! je veux, pour l'honneur de son culte, vous faire passer ici quelques jours. Dites-moi, ma charmante, quelle affaire avez-vous? Je me sens porté d'inclination à vous rendre service. Est-ce là votre mari, poursuivit-il en me regardant par-dessus l'épaule? Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi pour lui faire avoir de l'emploi : c'est sans doute pour cela que vous vouliez vous rendre à la ville : reposez-vous sur moi, belle dame, & n'allez pas plus loin. Ce fat ajouta encore un tissu d'autres propos plus impertinens, en accompagnant chaque phrase de grands éclats de rire. Monime excédée de ses grossièretés, & pour mettre fin à ses discours trivials, répondit que nous n'avions besoin d'aucune protection, ni d'aucun poste. Nous sommes, poursuivit-elle, des étrangers que la simple curiosité amène : le desir de nous instruire, nous a seul déterminés à voyager dans différentes cours. Cela doit vous coûter beaucoup, dit l'impertinente Validée, qui n'avoit point encore daigné parler : avez-vous un train considérable? Non, reprit froidement Monime, une trentaine de domestiques composent à peu près toute notre suite.

Mais cela me paroît assez honnête, dit la favorite de Plutus, en jettant pour la première fois un regard froid sur nous.

Elle fut interrompue par une femme, qui vint se présenter d'un air humble & modeste : son mari venoit d'être révoqué, (je n'en fais pas la raison) ; il en étoit tombé malade de chagrin : cette femme venoit pour implorer la pitié de son protecteur, qui étoit peut-être l'homme du monde le moins pitoyable. Il commença par lui parler d'une façon dure & barbare, fit sentir toute son autorité avec un regard fier, en la menaçant de faire renfermer son mari, pour le punir de sa négligence. Cette pauvre femme, démontée par ces menaces, n'imagina d'abord d'autre moyen pour le fléchir, que celui de lui peindre, avec les traits les plus touchans, la misère extrême où elle feroit réduite s'il l'abandonnoit; mais voyant que ce détail ne le touchoit point, elle y joignit celui d'une longue généalogie, par où elle lui prouva clairement qu'elle avoit l'honneur de lui appartenir par les liens du sang, puisque leurs grands-pères étoient communs.

Je crois que si le grand-prêtre eût alors tenu dans ses mains le foudre de Jupiter, la pauvre femme eût été réduite en poudre; mais aussi quelle imprudence d'oser déclarer devant des

étrangers, qu'un homme qui n'avoit autrefois d'autres emplois, que celui de conduire des ânes au moulin, est l'aïeul d'un comte, sûrement comte, pour rire: Quoi qu'il en soit, ce nouveau comte est décoré d'un suisse; des secretaires remplissent ses premiers cabinets; des valets de chambre ornent ses antichambres; il a maître d'hôtel, cuisiniers, chef d'office; sans doute, un écuyer; & que sais-je encore? plus de quarante hommes de livrée; des gardes de chasse; une meute; des armoiries; il achete tous les marquisats & les comtés qui sont à vendre, enfin un duc marchande depuis longtems sa fille: Je crus que le grand-prêtre & sa femme en étoufferoient de colère: on chassa la pauvre misérable, en la traitant de folle.

Venir ainsi ternir la gloire d'un homme dans le moment que plusieurs généalogistes sont payés pour travailler de concert à le faire descendre d'une des plus anciennes noblesses du royaume; d'un homme qui pense que nul des mortels n'est capable de se dire son égal; d'un homme enfin qui se croit d'une nature très-supérieure aux autres par son orgueil, quoiqu'il ne soit qu'artificieux, fourbe, rusé & trompeur: ne doit-on pas pardonner à un homme vertueux & malheureux tout ensemble, le secret dépit qu'il ressent de voir qu'il n'y ait que les méchans qui prospèrent?

J'avouerai que je ne fus point fâché que cet homme eût essuyé cette petite mortification : car je crois que sans le besoin que l'on a de ce présomptueux, on le laisseroit se contempler, lui, ses chevaux, son hôtel, leurs écuries, ses appartemens, les meubles & les dorures dont ils sont ornés, leurs harnois, sa table & leur ratelier. Peu envieux de son sort, on ne se donneroit pas la peine de l'en féliciter : mais il prête de l'argent : il est vrai que c'est à gros intérêts ; n'importe ; c'est toujours une ressource.

Il est certain que chez les Cilléniens, cet homme est regardé comme un de ces voleurs publics, qui, sous le faux prétexte d'avances onéreuses qu'ils ont fournies pour les besoins de l'état, munis d'édits, & de déclarations, dépouillent également, & le souverain de ses droits, & le peuple de sa subsistance. Malheureux instrument d'une ambition démesurée ! Usurpateur injuste, qui sacrifie indifféremment amis & ennemis, qui s'emparent de leurs biens par la violence, quand la supercherie ne leur réussit point ! Barbares, qui ne se plaisent que dans les désordres, dont ils sont les auteurs. Tel est le caractère de la noble société des sacrificateurs de la fortune. Je n'eus pas besoin des instructions du génie pour le reconnoître. Nous

quittâmes le grand prêtre, malgré les efforts qu'il fit pour nous retenir, & malgré les froides politesses de madame, qui s'étoit un peu humanisée, depuis qu'elle savoit le nombre de nos domestiques.

Nous continuâmes notre route, pendant laquelle Zachiel nous fit un portrait peu avantageux de la province que nous allions visiter. Cette ville fourmille de partisans affamés d'or & d'argent, que la perversité de leurs mœurs, de leur goût effréné pour les dépenses superflues, leur fait déja dévorer des yeux. Ce goût a corrompu leur cœur, leur raison & leur esprit, pour y substituer la fourberie & la mauvaise foi dans les traités : on les voit trahir la confiance du souverain, & par un acte de félonie, s'emparer de tous ses trésors.

Près d'entrer dans la ville, nous apperçûmes un vaste bâtiment, qui attira par son étendue toute notre admiration. Monime le prit d'abord pour le logement de quelque grand prince; mais Zachiel lui dit en souriant de son erreur, que ce superbe édifice n'avoit été élevé que dans le dessein d'assurer aux pauvres une retraite, afin de finir des jours que le travail & la misère avoient entiérement affoiblis & mis hors d'état de pouvoir gagner leur vie. Monime ne put s'empêcher de louer le prince, dont la bonté

& la charité pleines de zèle pour les misérables, s'étendoient jusqu'aux soins de pourvoir à leur subsistance. Il est vrai, dit le génie, que si l'intention du prince étoit remplie, rien n'est plus édifiant que cet établissement. Cette maison jouit d'un revenu considérable, non-seulement par les bienfaits du prince, mais encore par une infinité de donations que de riches citoyens y ont faites, peut-être dans la vue de restituer aux pauvres des biens qu'ils avoient injustement acquis. Cependant, malgré ces immenses revenus, le pauvre y trouve à peine de quoi l'empêcher de mourir de faim, par les rapines & la mauvaise administration des gens qui sont chargés de subvenir à leurs besoins, parce que le soin de s'enrichir est le seul qui les occupe; c'est le but où tout Cillénien aspire : leur conduite est toujours marquée au coin de l'intérêt. Sans humanité, sans droiture, sans honneur; cruels aux malheureux, endurcis sur leur misère, ils vendent leurs services, trompent leurs maîtres, & font un commerce honteux de leur autorité.

Pour nous dérober à l'attention des curieux, Zachiel ne conserva qu'un seul équipage avec le nombre de domestiques qui nous étoient absolument nécessaires. Il nous fit descendre chez une veuve, dont le seul revenu consistoit en

une maison qu'elle louoit toute meublée; c'étoit dans le plus beau quartier de la ville. Cette veuve ne logeoit que des personnes de qualité: elle étoit jolie, & avoit acquis par leur fréquentation un air d'aisance & de politesse, qui gagna l'amitié de Monime.

Le lendemain de notre arrivée, elle vint familiérement nous prier de passer l'après-midi chez elle. A peine fûmes-nous entrés dans son appartement, que nous entendîmes arrêter un carrosse. La veuve courut à son balcon, en nous faisant signe de l'accompagner. Regardez, nous dit-elle, l'élégance de cet équipage; les peintures en sont fines, & le vernis de l'homme le plus à la mode; c'est le baron de Friponot, qui nous amusera par ses bons mots. Friponot entra d'un air bruyant & familier: quoiqu'il eût l'air fort hardi, nous jugeâmes néanmoins à sa façon de se présenter, & à ses discours bas & trivials, qu'il n'étoit tout au plus qu'un aspirant aux faveurs de la fortune. Il fit devant nous l'homme d'importance, parla d'un projet qu'il avoit présenté aux ministres, dit qu'il étoit sûr de la réussite, débita beaucoup de fades plaisanteries auxquels la veuve applaudissoit. Elle voulut l'engager de faire la partie de Monime; mais il s'en défendit sur la prodigieuse quantité d'affaires dont il étoit accablé, & qui l'obligeoient d'aller

ſe renfermer dans ſon cabinet pour répondre à plus de cinquante lettres qui ne demandoient aucun retard.

Quel eſt donc ce cavalier, demanda Monime lorſqu'il fut ſorti ? C'eſt un baron de nouvelle fabrique, reprit la veuve en ſouriant, qui m'a de grandes obligations. Croiriez-vous, madame, que je l'ai gardé chez moi pendant plus d'une année, pour le ſouſtraire à la pourſuite de ſes créanciers ? Cet homme eſt le fils d'un honnête marchand, qui lui a laiſſé en mourant des biens fort conſidérables, & un grand crédit dans le commerce, qu'il s'étoit acquis par une probité reconnue, vivant en bon bourgeois, éloigné du faſte & de toutes dépenſes ſuperflues. Celui-ci devenu ſon maître par la mort de ſon père, loin de ſuivre ſon exemple, ébloui, ſans doute, de ſes tréſors, a d'abord commencé par vouloir imiter les plus grands ſeigneurs. La maiſon paternelle n'a pu contenir l'enflûre de ſon orgueil ; il en a acheté une beaucoup plus vaſte ; il lui falloit des remiſes, des écuries, nombre de domeſtiques, un portier, n'oſant encore prendre un ſuiſſe à mouſtache, équipage de ville, carroſſe de campagne, chevaux d'attelage, chiens dreſſés pour la chaſſe, quoiqu'il ne ſût pas encore manier un fuſil ; fille d'opéra, petits ſoupers, partie de bal ; aſſemblées chez

lui, meubles élégans, cabinets bien ornés. Ce faste lui a attiré nombre de seigneurs, qui ne voyoient que dans le dessein de partager son opulence. Tous ont flatté sa vanité; il faut un titre pour briller dans le monde; il a acheté une baronnie & plusieurs autres belles terres: ses trésors dissipés, il n'en a pu payer aucune; aussi son but n'étoit-il que de frustrer les propriétaires d'un nombre d'années de leurs revenus. Voici les manœuvres qu'il a employées pour y parvenir. Comme il avoit la réputation d'un homme très-riche, lorsqu'il achetoit une terre, il commençoit par renouveller les baux, en faisoit même deux ou trois de la même ferme à différens fermiers, en exigeant la moitié du prix de ses baux, par forme de pot-de-vin; ensuite il dévastoit les châteaux, faisoit enlever les meubles & les tableaux les plus précieux pour les faire vendre à vil prix: toutes les marchandises lui étoient propres sous le spécieux prétexte de négocier dans les pays étrangers; draps, étoffes, bijoux, meubles, vin, bled, foins, pailles, avoines, & généralement tout ce qui compose le commerce, qu'il donnoit à moitié moins de leur valeur pour en avoir un plus prompt débit; enfin après avoir accumulé des sommes considérables par plusieurs voies illicites, il disparut un jour, & vint se cacher chez moi sous un

habit de femme, en faisant courir le bruit qu'il étoit passé aux îles ou au Pérou, pour y faire valoir l'argent qu'il emportoit. La banqueroute du baron de Friponot fut bientôt déclarée, & en entraîna malheureusement une vingtaine d'autres. Une année s'est passée en négociations avec ses créanciers, qui ont à la fin accepté dix pour cent de leur créance, & monsieur le baron de Friponot a reparu dans le monde plus brillant que jamais. En vérité, dit Monime, cet homme est plus coupable qu'un voleur de grand chemin : comment osez-vous être en commerce avec un tel fripon ? Je puis vous assurer, madame, reprit la veuve, que cet homme est très-bien reçu par-tout : ce n'est encore que sa première banqueroute ; mais je soupçonne qu'il se dispose à en faire bientôt une seconde qui achevera de l'enrichir ; au surplus, vous savez que l'opinion fait tout chez les hommes ; chaque pays a la sienne : celle qui est ici le plus en vogue, c'est d'honorer les riches ; tout le monde s'accorde sur ce point ; les pauvres les honorent, parce qu'ils y trouvent leur profit, & les riches leur satisfaction : ainsi chacun a son but.

Plusieurs jours se passèrent à visiter les plus beaux endroits de la ville, & le soir en rentrant nous étions sûrs de trouver chez la veuve une nombreuse compagnie, parce qu'elle donnoit

souvent à jouer. Ce n'étoit pas des personnes de qualité qui s'assembloient chez elle, mais de ces gens qui s'étudient à les contrefaire; de ces femmes de commis nouvellement arrondis du fruit de leur industrie; d'autres que le caprice de la fortune tire de l'état le plus vil, pour les combler de ses faveurs. Une de ces princesses, jadis ouvrière, dont le mari devenu caissier depuis peu de tems, & qui savoit admirablement bien faire valoir les deniers de sa caisse; cette précieuse, renforcée, bouffie d'orgueil de sa nouvelle dignité, raillant & méprisant toute personne qui n'avoit point d'équipages, ni nombre de domestiques, poussoit le ridicule, la fausse vanité, & même l'impertinence jusqu'à vouloir prendre le haut bout dans toutes les compagnies où elle se rencontroit.

Cette femme s'avisa, pendant une partie de jeu, de tirer sur une autre, mise à la vérité fort simplement, mais décemment, qui parut d'abord faire peu d'attention à ce qu'elle disoit. Occupée de son jeu, elle la laissa tranquillement débiter toutes ses fades plaisanteries, en gagnant ses écus. Lorsque la première eut épuisé sa bourse, ses propos commencèrent à se rallentir; sa figure s'allongea, ses railleries cessèrent; & pour recourir après son argent, elle demanda des cachets afin de continuer le jeu. L'autre qui

voyoit une grosse boëte d'or, qu'elle pouvoit encore s'approprier, si la fortune continuoit à lui être favorable, voulut bien se prêter à recevoir ses cachets : mais lorsqu'elle en eut à-peu-près pour la valeur de la boëte, elle s'en empara en lui rendant ses cachets. L'imprudente caissière voulut ravoir sa boëte, s'emporta, dit qu'elle étoit bonne pour payer trois cens écus ; qu'on ne faisoit point un pareil affront à une femme comme elle. Eh ! qui êtes-vous, mignone, reprit l'autre, en promenant ses regards sur elle d'un air méprisant ? Depuis que vous êtes ici, vous ne m'avez montré que beaucoup d'impertinences & de ridicule. C'eût été m'avilir de répondre à vos sots propos ; les femmes de votre espèce ne méritent qu'un souverain mépris. Si j'ai paru vous écouter patiemment, c'étoit pour punir votre orgueil : tâchez de profiter de cette leçon, afin de vous corriger. Elle partit ensuite & laissa l'autre fort humiliée de son aventure.



CHAPITRE V.

Portrait d'un Libertin.

Vis-a-vis de notre hôtel logeoit un jeune homme, nommé Speeade, qui passoit pour un des plus riches seigneurs de la province. Son père en avoit été gouverneur, & lui avoit laissé d'immenses richesses, & plusieurs belles terres d'un revenu considérable. Ce jeune homme faisoit dans cette ville une dépense d'ambassadeur, qui montoit à plus du double de ses revenus. Son intendant & son maître-d'hôtel, tous deux d'accord pour profiter de sa dissipation & de son peu d'expérience, travailloient de concert pour s'enrichir à ses dépens; & quoiqu'ils eussent chacun une maîtresse entretenue sur le bon ton, ils y parvinrent facilement, par le secret de leur industrie. Le cuisinier, à l'exemple des deux autres, ne s'endormit pas : il faisoit tous les jours porter chez sa nymphe toutes sortes de provisions, qu'il trouvoit, sans doute, superflues pour la table de son maître. On peut juger que de pareils économes ne contribuèrent pas peu à la ruine de ce jeune homme.

Specade apperçut un jour Monime à son

balcon. Epris d'abord de ses graces & de sa beauté, il rechercha l'occasion de lui faire sa cour : le voisinage lui en fournit le prétexte. Il rendit à Monime plusieurs visites, dans lesquelles il montra des sentimens passionnés, beaucoup de vivacité & d'empressement à lui faire assiduement sa cour. Pour cimenter, me dit-il un jour, la liaison qu'il vouloit établir entre nous, il m'invita de le venir voir familiérement, parce qu'il vouloit me présenter dans plusieurs maisons où je serois bien reçue. Je ne pus me refuser à des offres si obligeantes.

J'étois un jour chez Specade lorsqu'il entra un jouaillier chargé d'un petit coffre rempli de bijoux & d'un écrain garni des plus beaux diamans. Voilà, seigneur, lui dit-il en les lui présentant, ce qu'il y a de plus parfait dans le royaume. Specade en choisit plusieurs, ainsi que des bijoux, que le marchand fit monter à la somme de vingt mille écus, dont Specade lui fit son billet. Lorsqu'il l'eut congédié, il fit appeller son intendant. Tiens, Forban, lui dit-il, va me fondre ces diamans en or, & reviens sur le champ m'en rapporter la valeur. Seigneur, dit Forban, en prenant un air hypocrite, je ne puis m'empêcher de vous dire que je vois avec douleur, que si vous continuez à faire souvent de ces marchés-là, ils vous conduiront infailli-

blement à votre ruine. Vous n'ignorez pas que vos plus belles terres sont engagées pour des sommes considérables, & ce bourgeois qui vous prêtoit à grosses usures est enfin rebuté & menace de faire saisir tous vos revenus. Monsieur Forban, reprit Specade en se dandinant sur son fauteuil, vos réflexions m'ennuient furieusement : vous faites ici un rôle de pédagogue qui me déplaît : allez exécuter mes ordres, sans vous embarrasser des suites qu'ils pourront produire.

Forban se retira sans oser répliquer. Il revint deux heures après, d'un air tartuffe, dire à son maître : monsieur, je suis désespéré ; l'argent est si rare qu'on ne veut donner de tous vos bijoux qu'une somme très-modique : les usuriers sont de vrais tyrans ; je n'ose vous dire le prix qu'ils m'offrent de vos effets : c'est une chose horrible que la mauvaise foi de ces gens-là. J'ai couru chez tous ceux de ma connoissance. Je suis excédé de fatigue, & n'ai pu faire mieux. Mais, monsieur, comment se résoudre d'abandonner soixante mille livres de bons effets pour deux mille écus ? Oh ! dit Specade, finis tes lamentations : prenons toujours : je suis engagé ce soir dans une partie de jeu. Tu sais que je perdis gros hier ; c'est une revanche qu'on me donne : si la fortune me favorise, on

les rendra demain : donne-les-moi. Je ne les ai pas voulu accepter, monsieur, dit Forban; mais puisque vous vous déterminez à donner ces bijoux pour le demi-quart de ce qu'ils valent, je vous avertis qu'ils seront totalement perdus pour vous, parce que demain il ne sera plus tems de les retirer. N'importe, va les chercher; ne perds point de tems; prends mon carrosse pour aller plus vîte : mon crédit n'est pas tout-à-fait éteint, & je pourrois trouver d'autres ressources. Forban qui connoissoit l'impatience de son maître, revint au bout d'un quart-d'heure : il n'avoit pas été loin pour trouver cette somme, puisque lui-même en fit l'acquisition avec l'argent de son maître ; & ces bijoux servirent à orner sa maîtresse. Après avoir quitté le seigneur Specade, j'entrai chez une femme pour y faire quelque emplette dont Monime m'avoit chargé. Cette femme étoit une de ces intrigantes qui se mêlent de plus d'un métier. Comme elle n'avoit pas ce que je lui demandois, elle sortit pour l'aller chercher. Je me plaçai contre la porte d'une chambre voisine, & j'entendis deux personnes qui se disputoient avec chaleur. Je suis homme d'honneur & de probité, dit l'un d'eux ; la bonne foi est la base de toutes mes actions : je n'ai qu'une parole. Voici la proposition que je vous

vous ai faite, qui certainement eſt pour vous des plus avantageuſes, puiſque vous n'ignorez pas qu'il ne tient qu'à moi d'avoir tout à l'heure deux cens mille livres de la terre de mon maître. Cependant je veux bien vous la laiſſer à cent cinquante, aux conditions néanmoins que vous me donnerez un pot de vin de trente mille livres, qui me ſeront comptées avant la ſignature du contrat de vente. Je conſens, dit celui qui vouloit acquérir, de vous donner les trente mille livres de pot de vin, pourvu qu'elles ſoient ſtipulées dans le contrat, ou que vous m'en faiſiez une reconnoiſſance authentique; autrement vous voyez que ſi on revenoit par retrait à rentrer dans la terre, cette ſomme ſeroit entiérement perdue pour moi. J'en conviens, reprit l'autre; mais faute de nous entendre, nous allions rompre un marché profitable pour tous deux. Premiérement, monſieur, il eſt eſſentiel pour mon intérêt, que mon maître n'ait nulle ſorte de connoiſſance du pot de vin que j'exige, parce qu'il voudroit s'en emparer, & me feroit peut-être encore l'injuſtice de me retirer ſa confiance. Or, pour obvier à ces inconvéniens, il eſt un moyen ſûr de nous arranger & de nous tranquilliſer l'un & l'autre, vous ſur la crainte du retrait, & moi ſur celle des découvertes que pourroit faire mon maître dans

cette affaire, qui lui feroit penser que je préfère mes intérêts aux siens. Pour éviter tout embarras, nous n'avons qu'à faire antidater la vente; je m'en charge, bien entendu que vous en paierez tous les frais. L'acquéreur parut goûter ce projet, & ils sortirent ensemble dans le dessein, sans doute, de terminer leur affaire.

De retour auprès de Monime, je la trouvai avec Zachiel. Je leur rendis compte de ma journée, en déplorant l'aveuglement du jeune Specade, que je voyois s'abaisser à l'indigne rôle d'intrigant, afin de se procurer les moyens de fournir à ses folles dépenses, & satisfaire en même tems sa sotte vanité.

Vous ne verrez, mon cher Céton, dit le génie, dans toute la Cillénie que des hommes, même ceux d'une naissance distinguée, qui foulent aux pieds la probité, l'honneur & la bonne foi : la plupart ont recours aux ruses les plus indignes, pour se procurer de l'argent: tel est le fruit funeste des plaisirs. On paroît d'abord marcher sur des fleurs; tout rit, tout enchante, tout présente une forme agréable pour les séduire; tandis qu'ils ne daignent pas faire la moindre réflexion sur l'avenir. Ils croient que leurs jours seront sans cesse filés par de nouveaux plaisirs. Fatale illusion ! ces plaisirs les abandonnent, après les avoir con-

duits dans le précipice. C'eſt alors que le bandeau tombe, & qu'ils reconnoiſſent l'erreur qui les a abuſés. Il ſe ſont ruinés pour ſatisfaire leur oſtentation : ce goût du plaiſir qui ſubſiſte toujours en eux les pouſſe à continuer dans les mêmes excès, à quelque prix que ce ſoit : pour y parvenir, on renonce aux ſentimens d'honneur, pour arborer l'étendard de l'intrigue & de la fourberie. On ne ſacrifie plus enfin qu'au dieu des richeſſes, & ce n'eſt qu'à Plutus qu'on porte ſes vœux & ſes offrandes.

Vos réflexions, dis-je à Zachiel, me font craindre que le ſeigneur Specade ne devienne la victime de ſa mauvaiſe conduite, & que du ſein de l'opulence & des grandeurs, il ne tombe dans la misère, l'obſcurité & le mépris. Cette province n'en fournit que trop d'exemples; ce qui me porte à croire que les influences de l'air doivent agir avec beaucoup plus de force ſur eux, que dans les autres provinces de la Cillénie.

La veuve chez qui nous logions, vint un jour nous préſenter un homme d'une famille illuſtre : il ſe nommoit Prodigas : ce nom, connu dans la province, nous le fit recevoir avec diſtinction. Cette première viſite fut ſuivie d'une infinité d'autres, qui commencèrent à nous devenir à charge. Monime, excédée de cet

ennuyeux perſonnage, dont la converſation ne rouloit jamais que ſur ſa naiſſance, les hautes dignités & les poſtes honorables qne ſes ancêtres avoient poſſédés, ſans avoir jamais ſongé à ſe rendre lui-même digne d'en ſoutenir l'éclat par des vertus, ni aucuns talens qui puiſſent le faire diſtinguer des hommes ordinaires; Monime, dis-je, pria Zachiel de trouver les moyens de nous en débarraſſer. Ils ſont faciles, dit le génie; je ſuis ſurpris qu'il ne s'en ſoit point encore préſenté aucun à votre eſprit. Je veux bien vous en indiquer un qui eſt sûr. Les aſſiduités de cet homme ne tendent qu'à vous emprunter de l'argent: il ne tardera pas à s'ouvrir ſur ce point: ſaiſiſſez l'occaſion, prêtez-lui une centaine de louis pour huit jours, & je vous donne ma parole que vous ne le reverrez plus. Monime fut à portée le jour même de ſuivre le conſeil de Zachiel, & nous en fûmes débarraſſés.

Quoique peu ſurpris de ce manque de bonne foi, qui n'eſt que trop fréquent dans la Cillénie, Monime en parla néanmoins à la veuve, qui parut très-fâchée de nous en avoir procuré la connoiſſance: mais, madame, ajouta-t-elle, je ne l'ai fait qu'après beaucoup de ſollicitations de ſa part, ne préſumant pas qu'il fût aſſez hardi pour vous emprunter de l'argent.

Il eſt vrai que j'ai négligé de vous avertir que ce ſeigneur eſt un homme noyé de dettes : cependant il n'a tenu qu'à lui de ſoutenir ſon rang avec tout l'éclat que joint à une naiſſance illuſtre une fortune brillante.

Ce ſeigneur, dont toutes les terres étoient en décret, qui n'avoit conſervé de ſes ancêtres que le nom, eut le bonheur de faire, il y a quelques années, la connoiſſance d'un de ces hommes que Plutus, dieu des richeſſes, a comblé de ſes faveurs. Cet homme qui cherchoit à s'allier avec quelque famille illuſtre, afin de ſe mettre à couvert des recherches qu'on auroit pu faire ſur l'immenſité de ſes biens, offrit ſa fille au ſeigneur Prodigas, avec une dot très-conſidérable, afin de le mettre en état de réparer les déſordres occaſionnés par une conduite mal réglée, pourvu qu'il voulût à l'avenir modérer ſes dépenſes & les fixer à ſes revenus. Prodigas, qui ſans cette alliance ſe voyoit totalement ruiné, promit tout ce qu'on exigeoit de lui, & le mariage ſe fit avec le plus brillant appareil. Mais figurez-vous, madame, la ſurpriſe, la honte & le dépit que dut avoir la jeune épouſe, lorſque la première nuit de ſes noces, Prodigas, d'un ton de mépris offenſant, lui déclara que c'étoit en vain qu'elle ſe flattoit de voir conſommer ſon mariage, ſi ſon père

n'ajoutoit pour présent de noces une somme de deux millions. Aurélie, sensible à un pareil affront, après avoir répondu au doux compliment de son mari avec beaucoup d'aigreur, finit par lui protester qu'elle alloit supplier son père de la reprendre chez lui, & de garder son argent pour faire annuller un mariage où les torches des furies avoient servi de flambeau nuptial.

Lorsque le père apprit les mauvais procédés de son gendre, il s'emporta avec raison : cette affaire fit du bruit dans le monde. La famille de Prodigas se mêla de raccommoder les parties, & malgré les pleurs d'Aurélie, on parvint enfin à la faire retourner chez son mari; & le père croyant contribuer au bonheur de sa fille, ou pour mieux dire l'ambition de la voir remplir un poste considérable à la cour, se détermina à donner encore la somme que son gendre avoit exigée. Prodigas, content de cette belle expédition, bien loin de se mettre en devoir d'exécuter les nouvelles promesses qu'il venoit de faire, partit pour une de ses terres, où le jeu, les femmes & la débauche l'ont ruiné une seconde fois, & le forcent actuellement à vivre d'intrigue, après avoir soutenu un long procès contre sa femme, qui s'est fait séparer de corps & de biens.

Depuis que Prodigas eſt de retour dans cette ville, il a employé tous les moyens imaginables pour ſe raccommoder avec Aurélie ; mais la jeune dame, outrée de ſes indignités, de ſa mauvaiſe foi & de la baſſeſſe de ſes ſentimens, le laiſſe ſe conſumer en regrets inutiles. Peu touchée de ſon ſort, elle jouit tranquillement des dons que la nature, d'accord avec la fortune, ont répandus ſur elle à profuſion. Le ſeul avantage qu'elle ait retiré de cette alliance eſt un grand nom qu'elle ſoutient avec nobleſſe & dignité ; & la charmante Aurélie s'eſt fait des amis de toute la famille de ſon mari, tandis que par ſa mauvaiſe conduite il s'en eſt fait autant d'ennemis.

CHAPITRE VI.

Aventure ſingulière.

A CÔTÉ de la veuve logeoit un homme qui poſſédoit d'immenſes richeſſes ; mais qui étoit ſi avare, qu'aucun domeſtique ne pouvoit vivre avec lui : cet homme cherchoit toujours quelque prétexte pour s'exempter de payer leurs gages. Réveillé une nuit par un vacarme affreux que j'entendis dans cette maiſon, je me levai & paſſai dans une garderobe qui donnoit ſur la

cour. J'apperçus à la foible lueur d'une lampe un homme en chemise, qui demandoit grace à un palefrenier qui l'assommoit à coups de fourche, en criant au voleur. Les domestiques descendirent au bruit que faisoit le palefrenier, & le bruit cessa dès que la lumière parut. C'étoit monsieur Chichotin lui-même qu'il maltraitoit ainsi, feignant de le prendre pour un voleur. Parbleu, monsieur, dit ce domestique, de quoi vous avisez-vous aussi de venir toutes les nuits voler l'avoine de vos pauvres chevaux, pour m'accuser ensuite de la vendre à mon profit ? Chichotin, confondu d'avoir été découvert, fut encore obligé, quoiqu'il fût tout meurtri des coups qu'il venoit de recevoir, de prier ses domestiques de ne point divulguer cette aventure. Pour les engager à se taire, il leur donna quelques pièces de monnoie, qu'il tira de son gousset l'une après l'autre; & pour comble de disgraces, il fallut encore appeller un chirurgien pour panser ses blessures, qui le retinrent long-tems au lit, & le pauvre Chichotin eut le malheur de n'être plaint de personne.

Nous quittâmes cette ville pour nous rendre dans une autre province ; mais l'influence qui domine sur ce monde est par-tout la même. Presque personne ne dit ce qu'il pense; on ne

peut distinguer l'amitié d'avec l'intérêt; la sincérité & la fourberie se ressemblent, & l'on diroit que la vertu & l'hypocrisie sont filles d'une même mère. Arrivés dans une grande ville, Monime voulut voir si le bon sens & la raison ne se seroient point relègués parmi le peuple; c'est ce qui fit que le génie nous logea chez un tailleur, dont la femme étoit brodeuse. Là, nous fûmes faufilés avec toutes sortes d'ouvriers, qui tous étoient suivant la cour; & je fus surpris de voir écrit sur l'auvent d'un savetier, le glorieux titre de savetier de la reine.

Il venoit souvent dans cette maison une jeune fille, dont le père n'avoit d'autre emploi que celui d'intriguant. Cet homme jouoit toutes sortes de rôles, tantôt charlatan, tantôt sorcier; une autre fois comédien, ou joueur de gobelets, il tâchoit, par ces différens métiers, de faire des dupes. Cette jeune fille vint un jour, toute effrayée, prier notre hôtesse de cacher son père dans le grenier. Que lui est-il donc arrivé de nouveau? Hélas! dit Finette, c'est un de ses compères qui l'a engagé à jouer le rôle de négromancien, & malheureusement il a poussé la scène un peu trop loin; car tu sais bien, ma chère Louvette, que lorsqu'il peut attraper une bonne dupe, il voudroit lui tirer

jusqu'au sang des veines. Mais je vais le chercher, & il te contera lui-même son histoire. Finette revint un quart-d'heure après avec son père. Hé! mon pauvre monsieur Fourbison, dit Louvette, de quoi vous avisez-vous de faire le sorcier? Ah, ah, reprit Fourbison d'un ton goguenard, si j'avois un aussi bon métier que celui de votre mari, je n'aurois que faire de parler au diable pour amasser de l'argent. Bon, dit Louvette, vous n'aviez qu'à vous faire procureur; ce sont ces gens-là qui gagnent: il faut voir comme leurs femmes font les duchesses. Tenez, voilà une robe que je brode, dont le dessein a été fait pour une présidente; mais comme je ne puis l'exécuter à moins de mille écus, la présidente la trouve trop chère, & madame la procureuse, pour qui il ne peut y avoir rien de trop beau, vient de me donner quinze cens livres d'avance. A propos, contez-nous donc votre histoire. Tout de bon, parlez-vous au diable quand vous le voulez? Reculez-vous un peu de moi, j'ai peur que vous n'en ayez quelque petit dans vos poches qui pourroit bien me sauter au collet. Ne craignez rien, dit Fourbison, ils n'étendent point leur malice jusques sur mes amis: mais ils se plaisent à troubler la tranquillité d'une mère qui croit avoir pris toutes les précautions nécessaires pour s'assurer

de la vertu de sa fille. Je trouble cette sécurité: je mets la jeune personne au désespoir, & je fais perdre à l'amant fortuné tous les plaisirs qu'il goûtoit dans les rendez-vous que lui donnoit sa maîtresse. Je dis aux maris possesseurs de ces femmes indolentes, qui paroissent ne se soucier d'aucun plaisir; de ces yeux languissans, de ces femmes à vapeurs, & d'autres dont la parure annonce un extérieur modeste; petits panniers, grands papillons, point de rouge, toujours couleur modeste dans leurs habits, qui déchirent avec amertume la réputation des autres femmes: je dis, dis je à ces messieurs: gardez vous de boire dans la coupe enchantée; car il ne resteroit pas de quoi mouiller vos lèvres. Bon, nous avons bien affaire de tous ces tours de gobelets-là, dit Louvette: racontez-nous seulement l'aventure qui vous oblige à vous cacher.

Volontiers, dit Fourbison: je dois d'abord vous apprendre qu'Arlequin & moi avons dans la ville & les fauxbourgs plus d'un tripot, où nous tenons magasin de sorcellerie; c'est-là où toutes les femmes qui disent la bonne aventure dans les cartes, dans le mare de café ou dans des bouteilles, viennent s'instruire & nous rendre compte de la disposition des maisons où elles vont, & de mille petites intrigues qui se

paſſent dans la ville. Une de ces femmes vint un jour nous dire qu'elle avoit fait la découverte d'une perſonne très-riche & très-déſireuſe de le devenir davantage, & qu'il y avoit un bon coup à faire, parce que cette perſonne s'étoit mis en tête qu'une de ſes maiſons de campagne, peu éloignée de la ville, renfermoit un tréſor gardé par l'eſprit malin, & qu'elle étoit très-perſuadée qu'on ne pouvoit y fouiller avant de l'avoir conjuré. Cette femme ajouta qu'elle m'avoit annoncé pour un grand magicien, & qu'il falloit que je me préparaſſe à bien jouer mon rôle, parce qu'on devoit m'envoyer chercher inceſſamment pour prendre langue.

Dès le lendemain je fus averti de me rendre chez la perſonne, qui me parla de ſon tréſor, & me fit beaucoup de queſtions à ce ſujet. Après qu'elle m'eut fait connoître un déſir ardent de le poſſéder, je jugeai que j'en trouverois un moi-même beaucoup plus ſûr que celui qu'elle vouloit avoir, en cherchant les moyens de puiſer le plus long-tems que je pourrois dans ſa bourſe. Je lui dis donc d'un air de bonne-foi, que pour ne la point engager dans des dépenſes inutiles, il falloit d'abord conſulter l'eſprit, pour ſe mieux aſſurer de la vérité du fait; que comme ces ſortes d'eſprits étoient fort intéreſſés, je ne préſumois pas pouvoir le

faire parler ſans lui offrir plus de cent pièces d'argent ; qu'il pouvoit en mettre cent ſept, cent onze ou cent treize, pourvu que le nombre qui excède le cent fût impair. On m'en donna cent treize afin d'avoir une réponſe favorable.

Muni de cet argent, je fus trouver Arlequin, dont l'accord eſt fait entre nous de partager toutes les bonnes fortunes qui nous viennent. Il faut de la droiture dans ſes traités, & je puis dire que je n'en ai jamais manqué. Je racontai à mon camarade tout ce que je venois d'apprendre, & nous convînmes qu'il me ſeconderoit dans cette entrepriſe. Je retournai chez monſieur Oronte. Quoi ! dit Louvette, c'eſt à cet homme que vous avez affaire ? Oh ! j'ai bien l'honneur de le connoître. La vieille Argine, qui étoit jadis ravaudeuſe, va tous les jours à la toilette de madame lui expliquer ſon marc. Vraiment c'eſt cette dame qui l'a produite dans pluſieurs maiſons, où elle fait bien ſon compte. Eh bien, mon cher, ce tréſor l'ont-ils enfin trouvé ?

Patience, reprit Fourbiſon ; je dis à monſieur Oronte que l'eſprit avoit répondu : fouillez, & que ſur cette réponſe je ne faiſois nul doute qu'il n'y eût des ſommes conſidérables d'enfouies dans la terre. Je vis alors briller la joie dans les yeux de monſieur & de madame, dont rien ne ſe fait que par ſes ordres. Elle me pro-

m't de faire ma fortune & celle de mes enfans J'ajoutai qu'il falloit me faire voir la maison qui renfermoit le trésor. Le cocher eut ordre de mettre sur le champ les chevaux, & je fus conduit dans cette maison. Je m'étois muni d'une baguette de coudre, avec laquelle je fis plusieurs ronds dans le jardin, & les assurai ensuite que je croyois que le tré or étoit dans la cave. Nous y descendîmes, & je posai une pièce d'argent à chaque coin de cette cave, & une au milieu, en les assurant que l'endroit où la pièce seroit retournée marqueroit celui où étoit le trésor; mais qu'il falloit les y laisser pendant neuf jours, & prendre bien garde que personne n'y puisse entrer; qu'ils n'avoient qu'à y retourner au bout de neuf jours, & voir si les pièces étoient retournées. Malgré leurs soins & leur vigilance, j'eus néanmoins l'adresse de retourner celle du milieu.

Cette expédition faite, j'en rendis compte à Arlequin, qui mit plusieurs de nos gens en campagne, afin d'être instruit de toutes les démarches qu'on feroit. Les neuf jours expirés, je fus trouver monsieur Oronte, à qui je dis que l'esprit m'avoit annoncé que le trésor étoit au milieu de la cave, mais qu'il ne permettroit pas d'y fouiller qu'on ne lui eût donné autant de pièces d'or que je lui en avois déja donné

d'argent. Comme monſieur & madame venoient de viſiter leur cave, & qu'en effet ils avoient trouvé la pièce du milieu retournée, ils ne firent nulle difficulté de me lâcher les cent treize pièces que demandoit l'eſprit : j'en eus même une couple à compte ſur la fortune qu'on m'avoit promiſe.

M. Oronte ne me voyant point revenir, vint me trouver. Ah ! mon cher monſieur, lui dis-je en pleurant, le diable eſt bien menteur ; il m'accuſe de lui avoir volé la moitié de la ſomme que vous avez donnée pour lui remettre, & ſoutient que c'eſt deux cens vingt-ſept livres qu'il m'a demandées. Je lui montrai un vieux habit tout en lambeaux : tenez, monſieur, lui dis-je, voilà comme il m'a accommodé ; je ſuis encore tout meurtri de ſes coups, & ſi vous n'avez la bonté d'ajouter ce qu'il demande, ma vie n'eſt pas en ſûreté, & vous courez grand riſque de n'avoir jamais le tréſor, dans lequel je puis vous aſſurer qu'il y a pluſieurs millions : quel préjudice cela peut-il vous faire ? Monſieur Oronte ſortit ſans me rien dire, pour aller conſulter ſa femme ; mais lorſqu'il lui eut dit que je l'avois aſſuré qu'il y avoit pluſieurs millions, elle décida qu'il ne falloit rien épargner pour s'en rendre les maîtres, & je fus averti de venir prendre ce que j'avois demandé.

Nous aurions dû nous en tenir à cette dernière ſaignée; mais arlequin qui eſt inſatiable, ne le voulut pas. C'eſt, dit-il, mon tour à repréſenter dans cette pièce : retourne chez monſieur Oronte, & dis-lui que l'eſprit a paru content ; qu'il ne s'agit plus que de le conjurer pour le rendre obéiſſant à tes ordres : mais que malheureuſement on t'a volé ton grimoire ; qu'il n'y a qu'un ſeul homme dans le canton qui en ait un ; & ſi on te demande l'endroit de ſa réſidence, tu diras que tu ſais ſeulement que c'eſt au ſeptentrion, que tu ne connois ni ſon nom ni ſa figure.

Je ſuivis le conſeil d'arlequin. Oronte, ſemblable à ces joueurs, qui achèvent de ſe ruiner, en voulant courir après l'argent qu'ils ont perdu, ne voulut pas que les avances qu'il avoit faites, fuſſent en pure perte : c'eſt pourquoi il ſe détermina à faire chercher ce nouveau magicien, & commençant à ſe méfier de moi, il me garda chez lui juſqu'à ce qu'on eût découvert celui qui avoit le grimoire. Arlequin ne me voyant point revenir, ſe douta de l'aventure. Il dépêcha ſur le champ pluſieurs émiſſaires vers Oronte, qui indiquèrent le berger d'un village, ſitué à dix lieues de la ville. Oronte partit dès le lendemain à la pointe du jour ; rencontrant ſur la route un payſan, il demanda

demanda s'il étoit encore loin du village. Le paysan dit qu'il n'étoit pas à moitié chemin. Il est inutile, ajouta cet homme, que vous preniez la peine d'aller plus loin; je sais ce qui vous amène: je suis la personne que vous cherchez: n'est-ce pas pour un trésor qui est dans la cave d'une de vos maisons de campagne? Oui, dit Oronte, surpris de la science de cet homme, & puisque c'est vous que je cherche, vous n'avez qu'à monter dans ma voiture. Je le veux bien, dit le villageois; mais il faut avant entrer dans l'auberge qui est à deux pas, afin que j'écrive deux mots pour envoyer chercher mon grimoire, sans lequel je ne puis rien faire. Oronte y consentit, & lorsqu'arlequin (car c'étoit lui-même) lui eut fait tâter toutes ses poches, il griffonna sur un morceau de papier plusieurs figures, le chiffonna & le jetta en l'air, en disant: ne tarde pas à revenir. Oronte, qui ne voyoit personne, vouloit absolument qu'un de ses domestiques fût porteur du billet. Fi donc, monsieur, dit arlequin, il faudroit plus de six heures à votre domestique pour aller & revenir, & le mien sera de retour dans dix minutes. Buvons un coup en attendant.

Un quart d'heure après, arlequin, qui est le plus subtil escamoteur qui ait jamais paru,

proposa de partir. J'attends, dit Oronte, qu'on vous ait apporté votre grimoire. Le voilà, dit arlequin, en montrant un livre qui étoit sur la table. Notre homme, surpris de n'avoir vu entrer personne, ne put s'empêcher de frissonner. Il remonta dans sa voiture avec le sorcier, que j'eus peine à reconnoître moi-même : il s'étoit déguisé de façon qu'il paroissoit avoir plus de cent ans. Madame Oronte en eut frayeur, & crut voir le diable en personne.

Ce nouveau magicien les assura que j'étois une bête & un ignorant, qu'il falloit renvoyer, parce que je m'étois laissé duper comme un sot par l'esprit, & qu'il falloit recommencer toutes mes opérations, pour vous faire voir que je suis incapable de vous tromper, dit le sorcier, c'est que je veux forcer l'esprit de vous apporter lui-même le trésor au milieu de votre appartement, afin d'éviter l'embarras & les frais du transport. Ce nouveau projet parut délicieux à monsieur & à madame : on lui donna la plus grande & la plus belle pièce pour faire toutes ses opérations.

Il fit d'abord trois invocations qui durèrent neuf jours, dans chacune desquelles il fallut encore donner quatre-vingt-treize pièces d'or, & autant d'argent. Ce diable, qui aime l'ordre, déclara à la troisième signification, qu'il y avoit

plus de trois cens ans qu'il gardoit ce tréſor ; qui renfermoit plus de dix millions en or ; avec pluſieurs vaſes de même métal. Le magicien le conjura encore d'apporter le tréſor au milieu de la chambre. L'eſprit s'en défendit ; & pour le forcer, il fallut avoir une prodigieuſe quantité de parfums, de cierges de cire jaune, & pluſieurs machines qu'il diſoit néceſſaires à ſon entrepriſe. Arlequin croyoit les rebuter en leur demandant des choſes preſque introuvables ; mais rien ne lui fut refuſé. Monſieur Oronte, impatient de toutes ces longueurs, preſſa le magicien de redoubler ſes invocations ; & de ne point donner de repos à l'eſprit qu'il n'eût enfin apporté le tréſor. Le ſorcier aſſura que la troiſième nuit, entre minuit & une heure, il entendroit un grand coup de tonnerre, qui ſeroit le ſignal de l'obéiſſance de l'eſprit à ſes ordres, & de l'arrivée du tréſor ; mais qu'il falloit avoir ſoin que tout ſon monde fût couché, & que perſonne ne parût aux fenêtres ; ce qui fut ponctuellement exécuté.

Pendant ces trois jours, monſieur & madame Oronte commencèrent à jouir de leurs tréſors, c'eſt-à-dire, qu'ils en faiſoient déjà la diſtribution : ils cherchèrent des charges convenables, dans l'épée & dans la robe, pour leur fils ; choiſirent parmi la nobleſſe les plus grands partis

pour leurs filles : monsieur vouloit que ce fût dans la robe, & madame prétendoit les faire briller à la cour ; ce qui éleva une dispute assez considérable entr'eux, & fut sans doute la cause que l'esprit, pour les mettre d'accord, refusa de se rendre aux conjurations du magicien, qui n'avoit demandé ce délai, que dans l'espoir de trouver quelque moyen de se sauver. Son espérance fut vaine ; il fallut qu'il soutînt la farce jusqu'au bout ; enfin cette nuit, tant desirée de la part d'Oronte, & tant redoutée de celle d'arlequin, arriva. Tout dans le quartier paroissoit calme & tranquille ; tout, jusqu'aux habitans des goutières, goûtoit un parfait repos ; mais mon cher camarade & moi nous étions dans un furieux embarras. Je n'avois cessé de rôder autour de la maison, & cette nuit, sous la peau d'un gros chien noir dont je m'étois entortillé. Je marchois à quatre pattes devant la porte, dans la crainte d'être reconnu, lorsque j'apperçus madame Oronte, qui, plus hardie & plus curieuse que son mari, regardoit par la lucarne de son grenier si elle verroit arriver l'esprit, sous quelle forme il paroîtroit, & par quelle voiture il feroit conduire son trésor. Plus de deux heures s'étoient passées à se morfondre, quand elle entendit les cris & les lamentations du magicien : saisie de frayeur,

elle descendit dans l'appartement de son mari, qui, effrayé lui-même de ce qu'il venoit d'entendre, se disposoit à passer dans le sien, s'imaginant l'un & l'autre que le diable tenoit le sorcier à la gorge. Ils prirent la résolution de s'exposer à toutes sortes de périls, plutôt que de souffrir qu'un homme fût égorgé dans leur logis; car on peut dire que ce sont les meilleurs gens du monde : ils entrèrent donc dans la chambre où ils avoient renfermé le magicien, & pensèrent tomber tous deux à la renverse, lorsqu'ils apperçurent le sorcier couché tout étendu, au milieu de plusieurs ronds qu'il avoit faits sur le plancher, le visage, les mains & la chemise pleins de sang; la chambre & les meubles en étoient aussi remplis.

Arlequin, contrefaisant le démoniaque, se mit à beugler comme un taureau : il paroissoit saisi de crainte. Hélas! messieurs & dames, s'écrioit-il, ayez pitié de moi; l'esprit va me tordre le cou si vous ne me tirez de ses mains : il rejette mes offrandes; & cependant je vous jure que je ne me suis trompé que de deux virgules dans les termes que j'ai employés. Tenez, continua-t-il en redoublant ses cris, le voilà qui entre : c'est ce gros chat noir, c'est lui qui m'a mis tout en sang; d'aventure, le chat de la maison qui étoit noir, trouvant

l'appartement ouvert, y étoit entré pour chercher à faire quelque capture. Arlequin faisant alors plusieurs bonds en l'air, avec des grimaces grotesques, fit une si grande peur au chat, qu'il s'enfuit, en jurant, sur les tuiles, & n'a jamais reparu depuis.

Mon camarade, pour rendre la scène encore plus touchante, leur reprocha, en pleurant, qu'ils étoient la cause qu'il s'étoit donné au diable, & qu'il ne l'avoit fait que pour leur rendre service; que l'esprit étoit un coquin qui l'avoit trompé : il fit enfin un vacarme si terrible, que M. Oronte, craignant qu'une pareille affaire ne fît du bruit dans le monde, & ne causât un scandale qui ne pouvoit retomber que sur lui, donna la liberté au prétendu magicien, en le menaçant de le faire brûler, s'il osoit divulguer cette aventure. Arlequin a promis non-seulement de se taire, mais encore de se retirer, s'il pouvoit, des griffes de l'esprit, & de n'avoir jamais aucun commerce avec lui.

Cependant M. Oronte, fâché de la perte de son argent, quoiqu'il ne soit pas encore tout tout-à-fait guéri de l'opinion qu'on lui a donnée du pouvoir de magiciens, a, malheureusement pour nous, fait confidence à un de ses amis de l'aventure qui venoit de lui arriver. Cet

ami, surpris de sa crédulité, s'est mis en tête de nous faire rendre une partie des sommes qu'arlequin & moi lui avons escamotées. Après s'être instruit de quelques-uns de nos faits glorieux, il en a fait sa plainte au juge, qui vient de lâcher contre nous un décret de prise de corps; c'est ce qui m'engage à me tenir caché, jusqu'à ce que l'affaire soit un peu assoupie.

La hardiesse de ce coquin me surprit infiniment; je ne pouvois me persuader qu'il y eût des gens assez simples pour donner dans de pareilles absurdités; car pour peu qu'on veuille réfléchir, ne pourroit-on pas demander à ces prétendus sorciers ou magiciens, pourquoi ils n'emploient pas leur pouvoir pour eux-mêmes? Pourquoi ils sont tous gueux, lorsqu'il ne tient qu'à eux de tirer des entrailles de la terre, ou des profondes abîmes de la mer, plus de richesses que n'en ont jamais possédé tous les potentats de l'univers? Pour peu qu'on réfléchisse sur de pareilles folies, il se présente tant d'idées pour les combattre, que je suis étonné qu'elles puissent entrer dans la tête de quelqu'un; mais en examinant la conduite des Cilléniens, je crus qu'un étourdissement général avoit frappé tous les habitans de cette planete, pour les faire agir directement contre

leurs véritables intérêts. Monime, qui s'ennuyoit beaucoup, nous détermina de quitter cette ville pour prendre la route de la province de Merces.

CHAPITRE VII.

Le vice confondu, & la vertu récompensée.

ARRIVÉS dans cette nouvelle capitale, nous fûmes descendre à l'entrée de la ville dans un hôtel garni. Lorsque je fus retiré dans mon appartement, & que j'eus renvoyé mes domestiques, j'entendis quelque mouvement à côté de mon cabinet, qui me donna de l'inquiétude. Je prêtai une oreille attentive, & distinguai les plaintes d'une personne : les soupirs & les sanglots qu'elle poussoit marquoient une grande désolation. Deux heures se passèrent sans pouvoir me déterminer à me mettre au lit : attendri moi-même du chagrin de cette infortunée, je ne pus me refuser à l'envie d'aller lui donner quelque consolation. J'ouvris doucement la porte de mon appartement, & entrai dans une petite chambre qui étoit à côté, dont on avoit négligé d'ôter la clef ; mais que vis-je ? Une jeune personne que

la douleur avoit presque étouffée : elle étoit renversée dans un fauteuil, ses bras étendus sans mouvement ; une pâleur mortelle étoit répandue sur son visage, qui paroissoit baigné de ses larmes.

Ce spectacle m'attendrit jusqu'à en répandre moi-même ; il fixa toute mon attention, & malgré l'état où je la voyois, je lui trouvai de la noblesse dans la physionomie, des graces, un air de douceur ; & je crus voir enfin la douleur en personne. Je fus d'abord tenté d'appeller les femmes de Monime pour la secourir, & me sauver en même tems de l'intérêt douloureux qu'elle commençoit à m'inspirer en sa faveur ; mais je ne pus m'affranchir de la pitié que je ressentois ; il auroit fallu prendre trop sur mon cœur, & ce ménagement pour moi-même m'auroit mis beaucoup plus mal à mon aise que la plus triste sensibilité pour ses malheurs.

Je m'approchai donc respectueusement dans le dessein de la consoler. Pardonnez ma hardiesse, lui dis-je ; je ne viens point ici, mademoiselle, dans la vue de vous causer aucune peine : pénétré jusqu'au fond de l'ame de l'état où je vous vois, je voudrois de tout mon cœur pouvoir adoucir vos maux. Par pitié pour vous-même, soulagez votre douleur,

en en confiant, s'il se peut, les motifs à un homme qui, loin d'en vouloir mésuser, vous proteste d'employer tout ce qui est en son pouvoir, afin de tâcher d'en diminuer l'amertume.

Cette jeune personne, surprise, sans doute, de mon apparition, leva d'abord les yeux sur moi, puis les baissa d'un air confus & embarrassé : elle ne me répondit que par de nouveaux sanglots, ses larmes coulèrent avec plus d'abondance. Lorsqu'elle fut un peu remise, elle me regarda plus attentivement. Grands dieux ! s'écria-t-elle en poussant un profond soupir, auriez-vous enfin pitié de mes peines ? Je vous crois, monsieur, incapable d'abuser de ma confiance ; & puisque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction, je vais, par un récit sincère, vous instruire des maux qui en sont la source.

Je suis une fille de famille, dont le père, qui s'étoit ruiné au service, est mort depuis dix ans : ma mère, restée veuve avec deux enfans, pour lesquels elle avoit beaucoup de tendresse, soutint d'abord notre malheur avec assez de fermeté : nous vivions dans une petite terre, seul bien qui nous restoit des débris de notre fortune ; mais les créanciers de mon père l'ayant fait saisir, nous fûmes obligés de nous rendre dans cette ville pour y soutenir

les droits que nous avions d'en jouir, & qu'on nous disputoit. Nous vînmes descendre dans cet hôtel, où depuis plus de neuf années nous avons essuyé toutes les longueurs d'une chicane impénétrable; ce qui acheva de consommer tout ce qui nous restoit d'effets.

Enfin, à force de sollicitations, nous parvînmes à faire nommer un juge pour examiner l'affaire, qui se trouva tellement embrouillée par les mauvaises chicanes des procureurs, que vraisemblablement notre juge n'y put rien comprendre; & pour comble d'infortune, son secrétaire, avide d'argent, s'étoit laissé séduire par nos parties, plus au fait que nous des moyens qu'il falloit employer pour obtenir un jugement favorable.

L'impossibilité d'approcher de notre juge, faute de protections, notre misère, la simplicité de nos parures, nous faisoient toujours écarter par ses domestiques qui ne reconnoissent que ceux dont les babits annoncent l'opulence; & si quelquefois nous parvenions jusques dans la salle d'audience, une foule de plaideurs nous empêchoit d'en aborder : peut-être aurions-nous pu lui faire entendre la justice de nos droits, en racontant simplement les faits; la vérité l'auroit sans doute frappé; les disgraces fécondes en expressions touchantes

l'auroient peut-être porté à examiner notre affaire avec un soin plus exact. Mais, monsieur, est-ce à des infortunés d'oser se flatter d'être accueillis & écoutés ? non, cette douceur n'est réservée qu'à des personnes qui, par la richesse de leurs habits & le cortége qui les accompagne, annoncent le faste & l'opulence.

Réflexions inutiles. Que vous dirai-je enfin ? Un jugement définitif nous a entièrement ruinés. Lorsque ma mère apprit la perte de notre procès, son esprit & sa vertu plièrent à ce dernier coup de notre infortune ; elle n'en put supporter la rigueur. La dure économie qu'il avoit fallu garder depuis long-tems pour vivre & pour subvenir aux dépenses d'une procédure inévitable, le retranchement total de mille petites délicatesses dont on a formé l'habitude, & dont la privation devient un surcroît de maux, le chagrin de voir ses enfans devenir ses domestiques, & peut-être même ceux des autres, une tristesse muette & honteuse qu'elle remarquoit en nous, & que la misère peint si bien sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie ; cette tristesse fait plus de peine à voir aux personnes qui ont des sentimens, que la douleur la plus déclarée. Voilà tout ce qui a jetté ma mère dans un désespoir dont elle n'a plus été maîtresse, & qui l'a enfin conduite

en peu de jours au tombeau. Je ne puis, monſieur, vous exprimer la douleur que je reſſentis de ſa perte que par celle où vous me voyez.

Mon frère, à qui nos malheurs ont formé l'eſprit de bonne-heure, me ſurprit un jour dans ma chambre, le viſage baigné de larmes. Hélas! ma ſœur, me dit-il tendrement, que vous ménagez peu un frère qui vous aime, & qui n'attend de conſolation que de votre amitié! Vous verrai-je toujours en proie à la douleur la plus amère? Il eſt vrai que la perte que nous venons de faire doit nous être à tous deux bien ſenſible : dans les premiers jours, je n'ai point condamné l'excès de votre affliction ; vous vous y êtes livrée, elle étoit juſte : accablé moi-même des coups qui nous ont frappé, je n'ai pu vous rien dire de conſolant ; il n'eſt pas ſurprenant que la raiſon plie d'abord ſous des revers auſſi accablans que ceux que nous venons d'éprouver. Je ſais que les mouvemens de la nature doivent avoir leurs cours. Mais, chère ſœur, on ſe retrouve, on s'appaiſe, on revient à ſoi-même, & la raiſon prend enfin le deſſus. Cependant je vous vois toujours la même : j'ai dévoré mes chagrins dans la crainte d'augmenter les vôtres, & vous avez la cruauté de me faire périr d'en-

nui; vous m'accablez par votre douleur, ſans être touchée de la mienne. Ah! vous ne vous en ſouciez pas; croyez-vous que ce qui ſe paſſe dans mon cœur ne ſoit pas aſſez ſenſible? N'ai-je donc pas encore aſſez de mes chagrins, ſans en redoubler l'amertume? Faut-il que le déſeſpoir nous ſuive juſqu'au tombeau? Croyez, ma ſœur, qu'il eſt des gens plus à plaindre que nous: ce ſont ceux qui eux-mêmes ont creuſé les abîmes où ils ſont tombés; du moins n'avons-nous point ce reproche à nous faire; c'eſt un motif de conſolation; mais vous ne voulez en employer aucun pour ma tranquillité, & tout me manque à la fois.

Hélas! lui dis-je, ceſſez de m'accabler par d'injuſtes ſoupçons: c'eſt à tort que vous accuſez mon amitié pour vous; rien ne peut l'affoiblir. Mon frère, ſi vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous y verriez que cette douleur, dont je ne puis modérer l'excès, ne vient actuellement que du tendre intérêt que je prends à votre ſort. Les plus triſtes réflexions ſur l'avenir m'entraînent malgré moi. Forcée de m'y livrer, nulle ſorte d'eſpérance ne s'offre à mon eſprit. Que nous ſommes à plaindre: ſans parens, ſans protecteurs, ſans amis, ſans ſecours: que devenir? Qui eſt-ce qui s'attache

à d'honnêtes gens lorsqu'ils sont dans l'indigence? Est-il d'objets plus disgraciés & plus abandonnés dans ce monde, qu'une personne pauvre & vertueuse tout ensemble? Depuis long-tems je m'apperçois trop que tous les cœurs sont glacés pour nous : chacun nous fuit; nous sommes des étrangers dans la nature, que personne ne veut reconnoître. Des frippons peuvent être plus méprisés; mais ils sont mieux reçus; moins rebutés, peut-être même gagnent-ils à n'être ni estimés, ni estimables : ils employent toutes sortes de bassesses; ils sont rampans, & voilà ce qui flatte ces hommes vains : ils jouissent de leurs triomphes; ils ont le plaisir de primer & de satisfaire leur fol orgueil; mais nous, cher frere, à quoi nous déterminer? Quel parti prendre dans un si grand abandon?

Tranquillisez-vous, ma sœur; j'ai trouvé un moyen pour nous tirer de l'extrême misère où nous réduit le sort : c'est un projet que je médite depuis long-tems, puisque je ne puis mieux faire : il faut se déterminer à le suivre; du moins nous pourrons par cette voie nous procurer le nécessaire; & si la fortune jettoit sur nous un regard favorable, l'idée que j'ai est une des routes qui conduit souvent à ses bienfaits.

Vous ſavez que j'ai acquis quelque teinture de la médecine ; je me ſuis quelquefois occupé dans notre terre de l'anatomie ; j'ai étudié la connoiſſance des ſimples ; j'ai un peu de latin ; quelques mots grecs que je ſais par cœur. À ces foibles lumières je n'ai qu'à joindre beaucoup aſſurance, un maintien grave, une longue perruque, une canne en béquille ; en voilà plus qu'il n'en faut pour me rendre habile : bien des docteurs n'ont peut-être pas commencé avec autant de talens. Notre hôte paroît porté à nous obliger : c'eſt un homme ſimple & intéreſſé, auquel on peut promettre une récompenſe, afin de l'engager de dire à tous les étrangers qui viennent loger chez lui, que je ſuis un jeune homme fort habile, qui l'ai tiré d'une maladie très-dangereuſe : d'ailleurs, il eſt connu d'un ſeigneur fort opulent qui loge à deux pas d'ici. Cet homme eſt attaqué de vapeurs qui ne ſont autre choſe qu'un eſprit frappé, dont tous les maux giſſent dans l'imagination, & qui s'affoiblit le tempérament par la quantité de remèdes qu'il ſe croit obligé de prendre. Si je puis avoir accès auprès de ce viſionnaire, je ſuis ſûr de le guérir de ſa folie : ma recette eſt certaine, je ne lui donnerai que de bons conſommés.

J'applaudis aux idées de mon frère : il ſortit

dans

dans le deſſein de chercher ce qui lui étoit néceſſaire pour l'accompliſſement de ſon projet, & je deſcendis chez notre hôte pour l'engager à favoriſer mon frère dans ſon nouvel établiſſement. Cet homme me promit de mettre tout en uſage, afin de lui en procurer la réuſſite.

Mais, monſieur, le bonheur & le malheur ſe partagent; rarement on les voit s'unir tout va ordinairement d'un même côté: aux heureux, nouvelles proſpérités; aux malheureux, nouveau ſurcroît de diſgraces: perſonne dans le monde n'en a fait une plus cruelle épreuve que mon frère & moi. Notre vie n'eſt qu'un enchaînement de peines, qui ſe ſuccèdent ſans interruption. Toujours en butte à l'injuſtice, à la mauvaiſe foi & à la tyrannie des hommes, je n'y puis plus réſiſter. Juſte ciel! s'écria cette jeune perſonne, ſi c'eſt dans l'extrémité du péril que tu te plais à ſignaler ta puiſſance, mes maux ne ſont-ils pas arrivés à leur comble?

Les pleurs de cette infortunée interrompirent ſon diſcours: j'employai ce que je crus de plus conſolant pour la tranquilliſer. Hélas! monſieur, pourſuivit-elle, ſi vous êtes né ſenſible, voici l'inſtant de jouir de votre ame, & celui de ſignaler votre généroſité. Au nom de ce

que vous avez de plus cher, déployez la noblesse de vos sentimens en faveur d'une malheureuse que tout le monde fuit & abhorre. Disant cela, cette jeune personne se jetta à mes pieds. Je la relevai d'abord, presque aussi attendri qu'elle. Ne soyez point surpris de mon action, reprit-elle en soupirant; ces hommes injustes m'ont appris à m'humilier jusques dans le fond de mon cœur; tous m'ont repoussée; j'ai tout souffert de leurs injustices, & ces hommes poussent encore la barbarie jusqu'à vouloir me faire perdre pour toujours la consolation de pouvoir au moins m'estimer moi-même. Mais, monsieur, je ne prétends point vous confondre avec ces hommes pervers & ennemis de l'humanité. Je m'apperçois, à la sensibilité que vous faites paroître, que mon récit vous touche: je dois donc vous regarder comme une divinité qui va mettre en fuite ce troupeau de bêtes farouches, qui m'ont jusqu'ici environné. J'attends tout de cette pitié généreuse qui vous attendrit en faveur des malheureux: j'ose vous assurer, monsieur, que je la mérite. Apprenez donc ce qui fait actuellement le sujet de mon désespoir, ce qui me confond & m'anéantit.

La malheureuse destinée de mon frère le conduisit, en sortant de l'hôtel, dans une rue

détournée, où trois hommes en attaquoient un avec une si grande fureur, que son cœur généreux & sensible ne put se refuser de prendre le parti de celui qu'on accabloit avec tant d'avantage. Ah! messieurs, leur dit-il, qui peut donc vous pousser à commettre une action si injuste? Se peut-il que vous ayez la lâcheté de vous mettre trois contre un? Par honneur pour vous-mêmes, finissez un combat si inégal. Alors l'un d'eux, sans lui répondre, tourna la pointe de son épée pour l'en percer. Mon frère surpris, n'eut que le tems de se mettre en défense afin de parer les coups de ce fougueux. Cependant un des deux autres reçut un coup qui le renversa, & dont il mourut dans l'instant. Le bruit qu'ils faisoient attira enfin plusieurs personnes; des gardes vinrent qui les arrêtèrent, & les conduisirent en prison. Malheureusement celui dont mon frère avoit si généreusement pris la défense, mourut un quart-d'heure après des blessures qu'il avoit reçues dans le combat, sans avoir eu le tems de justifier mon frère: les deux autres, qui appartenoient à des personnes élevées en dignité, furent relâchés sur le champ, après avoir poussé l'injustice jusqu'à charger mon malheureux frère de la mort de leur camarade. Jugez, monsieur, de mon désespoir lorsque

j'appris le foir qu'il étoit détenu dans un affreux cachot.

Cependant, quoiqu'accablée par ce dernier coup du fort qui nous pourfuit, je n'ai ceffé depuis plus de fix mois de folliciter fes juges. Hélas ! je m'étois flattée d'en avoir touché un par ma douleur & mes larmes ; il parut même m'écouter d'abord affez favorablement en me donnant la permiffion de parler à mon frère, de qui je tiens tout ce détail. J'informai ce juge de tous les faits qui pouvoient fervir à la juftification de mon frère, je plaidai moi-même fa caufe. La douleur, lorfqu'elle eft juftement animée par des motifs d'honneur, femble être naturellement éloquente. Le juge parut fe laiffer fléchir ; mais ce n'étoit que dans la vue de me féduire.

Ah ! monfieur, oferois-je vous dire que cet inhumain ne m'offre aujourd'hui la liberté de mon frère qu'en cherchant à me couvrir de honte ; oui, ce n'eft qu'en fatisfaifant à fes infâmes defirs que je puis obtenir la juftice qu'il doit à un innocent, fans quoi fa perte eft jurée, & je verrai mon miférable frère traîné fur un échafaud comme un criminel, pour y fubir la mort la plus honteufe. Dans cette extrémité, j'ai été pour me jetter aux pieds de ceux qui fe font rendus fes parties afin d'implorer leur

pitié; mais ils ont tous refusé de me voir; nulle espérance ne m'est offerte. Rebutée de toutes parts, le coup qui doit trancher les jours de mon malheureux frère va me percer le sein. Hélas! qu'avons-nous fait aux dieux pour nous poursuivre avec tant de rigueur?

Cette jeune personne s'interrompit elle-même par des sanglots, & des marques d'un si grand désespoir, que je craignis pour ses jours. Pénétré jusqu'au fond de l'ame des malheurs qu'elle venoit d'essuyer, & de ceux qu'elle avoit encore à craindre, indigné de l'injustice des Merces, j'employai ce que je crus de plus consolant pour la calmer. Cessez, mademoiselle, ajoutai-je, un désespoir que votre raison doit condamner; soyez persuadée qu'il est encore des hommes qui chérissent la vertu, qui l'aiment, qui la respectent & la protégent. L'honneur & la probité ont toujours été mes régles; reposez-vous sur mes soins; comptez que vous trouverez en moi un protecteur d'autant plus zélé à vous secourir promptement, qu'il est sensible à tous les maux qui vous accablent. Je puis vous protester que vous reverrez dès demain ce frère qui cause aujourd'hui vos allarmes, venir par sa présence rétablir la tranquillité dans votre ame. Je vais employer, pour vous servir efficacement, un homme dont

le pouvoir eſt ſans bornes. Cette jeune perſonne me remercia dans les termes les plus touchans : ces aſſurances la tranquilliſèrent, & je la quittai, après avoir gliſſé derrière ſon fauteuil une bourſe pleine d'or.

Tout attendri du malheureux ſort de cette infortunée, je ne ſongeai point à prendre de repos. J'entrai dans l'appartement de Zachiel : l'émotion où j'étois ne le ſurprit point : ſans s'être rendu viſible, il avoit été témoin de notre converſation. Je viens vous ſupplier, lui dis-je, de vous intéreſſer en faveur d'une jeune perſonne qu'un enchaînement de malheurs a réduit au déſeſpoir. Je n'ai pu apprendre ſes peines ſans la flatter de votre protection. Je voulus alors lui en faire un récit pathétique ; mais il m'arrêta.

Je connois l'injuſtice des Merces, dit le génie, & ne ſuis pas étonné de celle que cette famille a éprouvée de leur part. Le jour commence à paroître ; vous avez promis à cette victime de l'intempérance de travailler à la délivrance de ſon frère ; les momens ſont précieux lorſqu'il s'agit d'abréger les peines de quelqu'un qui eſt dans les angoiſſes d'une mort prochaine qu'il croit inévitable ; hâtons-nous de rendre deux ames contentes, en lui procurant la liberté : il eſt tems de partir. Oui, dis-je, mon

cher Zachiel; mais la promesse que j'ai osé faire n'est fondée que sur les secours que j'attends de vous; car je ne puis rien par moi-même.

Je suivis le génie chez le Bacha. A peine le soleil commençoit à paroître quand nous entrâmes dans son cabinet. Le génie m'avoit rendu invisible, ainsi que lui, aux yeux de tous ses domestiques. Je viens, lui dit-il d'un air majestueux & sévère, vous empêcher de commettre la plus noire de toutes les injustices. Vous retenez depuis plus de six mois dans un affreux cachot, un jeune homme dont l'innocence vous est connue. Pourquoi tardez-vous à le remettre en liberté? Je trouve assez singulier, dit le Bacha, que vous osiez me faire des questions : je n'ai, je pense aucun compte à vous rendre de ma conduite. Le jeune homme est condamné; les preuves de son crime sont complettes : il faut qu'il subisse le sort réservé à ses semblables; & votre audace me fait soupçonner que vous pourriez être un de ses complices : sur ce fondement, je puis vous faire arrêter.

Ah! misérable, s'écria Zachiel, je lis dans ton ame & en pénètre toute la noirceur; tu n'es que la moitié d'une créature humaine; tu n'en as que la figure, & le penchant au

mal; mais tu n'en as ni la dignité, ni la noblesse. Je ne redoute point ta colère ni ta vengeance; l'une & l'autre sont impuissantes vis-à-vis de moi. Je t'ordonne donc de m'écouter, homme vicieux. Tu ne condamnes le jeune homme, que parce que sa sœur a eu le malheur d'exciter ta lubricité, & la justice que tu dois à son frère ne se peut acheter qu'au prix de son honneur. Dans toute autre circonstance je ne serois point étonné que sa jeunesse, ses graces & sa beauté, t'aient inspiré de l'amour; mais que ce visage frappé de désespoir, dont la douleur a changé les traits; que ses graces flétries par les larmes, n'aient pu déconcerter ton amour, & n'en n'aient pas fait un protecteur pour cette infortunée; que cet amour, loin de la plaindre de tous ses maux, n'en n'aie reçu qu'une confiance plus brutale; que sa misère, féconde en expressions touchantes, ne t'ait déterminé qu'à l'outrage, & non pas aux bienfaits; qu'à la vue d'un pareil objet, cet amour ne se soit pas fondu en une pitié généreuse; que la charité ne t'ait pas attendri sur les périls où l'exposent ses malheurs; que tu aies écouté le récit de son infortune, sans en comprendre l'excès, sans en sentir tes desirs confondus, & sans être épouvanté toi-même de te surprendre dans l'horrible dessein d'en

profiter : j'avoue que je ne puis comprendre comment on peut soutenir le poids d'une pareille iniquité. On peut la regarder comme une intrépidité de vices où l'imagination d'un honnête homme ne peut atteindre. Tyran que tu es, quoi! la jeunesse de cette fille en proie à tout ce que la douleur a de plus amer, n'a pu toucher ton ame, ni exciter ta compassion; tu la regardes comme une victime qui vient s'offrir à ta lubricité: les secours que tu lui offres sont autant d'opprobres; c'est-à-dire, que pour obtenir la justice, il faut qu'elle devienne infâme : enfin je m'apperçois que tu as étouffé en toi l'honnête homme, pour mettre le monstre en liberté. Crois-moi, il est tems encore de rentrer en toi-même, & si tu veux mériter désormais le précieux titre d'homme juste, réfléchis sur la noblesse de tes devoirs, afin de les remplir avec équité: cesse de protéger le crime & de prostituer la justice par l'abus de l'autorité qui t'est confiée : cesse d'en violer impunément tous les droits : au lieu d'être le ravisseur d'une tendre brebis, deviens-en le protecteur, & cesse enfin de regarder sous le bandeau qui t'aveugle, pour découvrir si ceux qui te sollicitent ont part à la faveur, ou s'ils s'annoncent les mains pleines d'or; & pour dernier conseil, ressou-

viens-toi que l'être suprême a toujours les yeux ouverts sur la conduite d'un juge, & s'il suspend le glaive qui doit tomber sur la tête des méchans & des hommes injustes, ce n'est que pour les punir avec plus de sévérité.

Le juge surpris de la hardiesse des remontrances du génie, crut voir & entendre la justice en personne. Etonné, confus, humilié & terrassé, il ne trouva aucune parole qui pût le justifier : son orgueil parut confondu : les yeux fixés vers la terre, il gardoit un morne silence. Le génie, qui s'apperçut que ses discours faisoient une vive impression dans le cœur du juge, l'encouragea avec douceur à suivre les routes qu'enseignent la justice, l'honneur & la probité : enfin il fut si bien toucher ce cœur, qui jusqu'alors s'étoit laissé entraîner par le torrent de ses passions, qu'il persista toujours, depuis cette aventure, dans les sentimens de la plus exacte probité.

Sortis de chez le juge, nous fûmes délivrer le jeune homme, que nous ramenâmes à sa sœur. Cette jeune personne ne put d'abord exprimer sa joie & sa reconnoissance que par des larmes. C'est à monsieur, lui dis-je en lui présentant Zachiel, que vous devez la liberté d'un frère si tendrement aimé. Alors se remet-

ſant du trouble que notre préſence lui avoit cauſé, elle s'exprima avec ces graces naturelles & touchantes, qui peignent ſi bien ce qui ſe paſſe dans une ame tendre & ſenſible aux bienfaits.

Je les menai enſuite dans l'appartement de Monime, à qui je fis un récit de tous les malheurs qu'ils avoient éprouvés. Elle en fut attendrie, & pria le génie de ne point laiſſer ſon ouvrage imparfait, & de contribuer de tout ſon pouvoir à les rendre heureux. Le génie les a établis l'un & l'autre fort avantageuſement, & les a comblés de biens.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire de Tacius.

LES dépenſes que nous faiſions, le brillant de nos équipages, le grand nombre de nos domeſtiques, donnèrent de l'inquiétude au gouvernement. Chacun raiſonnoit diverſement ſur notre qualité, & ſur les vues que nous pouvions avoir. Les perſonnes naturellement portées à tromper, ſont toujours méfiantes; c'eſt pourquoi Zachiel nous engagea de viſiter un homme qui tenoit un rang conſidérable dans l'état. Vous ne pouvez guère vous diſpenſer de

ce devoir, nous dit le génie, parce qu'on ne souffre point d'étrangers dans ce royaume, qu'on ne soit informé du sujet de leur voyage. Je sais que l'on commence à vous soupçonner: il est dangereux d'inspirer de la méfiance lorsqu'on ne peut se faire connoître, & il est également difficile de se sauver des observations d'un vieux ministre, toujours supérieur par l'avantage du poste & par celui de l'expérience. Cette visite le tranquillisera sur votre compte: il possède entièrement la confiance du prince: c'est par lui que découlent toutes les graces, & sa cour est beaucoup plus nombreuse que celle de son maître. Cependant quoiqu'il ait acquis des biens immenses, il vend encore sa faveur; il est vrai que c'est d'une façon oblique, & qu'il déguise son avarice par des dehors de magnificence, qui pourroient en imposer, s'il n'étoit connu: mais son premier valet de chambre vend toutes les graces, & il lui rend les trois quarts & demi de l'argent qu'il en retire. Par ce moyen, ni les charges, ni les emplois ne sont distribués à ceux qui ont le plus de mérite ou de talens, mais à ceux qui y mettent le plus haut prix; ce qui fait que dans cette partie de la Cillénie, on voit souvent des postes éminens occupés par des personnes que la nature a privées des vertus né-

ceſſaires pour les remplir, qu'ils ne doivent qu'à leur opulence, à leurs cabales, ou à leurs intrigues.

Pour parvenir auprès de ce viſir, nous fûmes obligés de traverſer pluſieurs antichambres, une grande gallerie, ſalle d'audience, chambre & cabinet de parade : toute cette enfilade étoit garnie de domeſtiques, dont le grade augmentoit à meſure qu'ils approchoient de leur maître. Nous fûmes enfin annoncés par un vieil Officier, qui nous introduiſit dans un cabinet particulier. Notre viſite ſe paſſa en diſcours vagues, beaucoup de queſtions de la part de ce miniſtre ; quelques offres de ſervice, qui finirent par des complimens uſités dans preſque toute la Cillénie.

Nous ſortîmes alors de ſon audience, & vîmes pluſieurs grandes pièces remplies de perſonnes de toutes ſortes d'états, dont les uns venoient faire leur cour, & les autres demander des graces ou de l'emploi. J'en remarquai qui avoient l'air triſte & timide ; ceux-là m'intéreſſoient en leur faveur. L'hiſtoire récente de nos infortunés, me faiſoit leur ſuppoſer des chagrins. Curieux d'apprendre ſi je ne m'étois point trompé dans mes conjectures, je propoſai à Monime de nous ranger dans l'embraſure d'une croiſée, pour pouvoir, ſans être remarqués, aſſiſter à l'audience.

Je fais une réflexion, lui dis-je; c'eſt que l'honnête homme eſt preſque toujours humilié, preſque toujours ſans biens, & preſque toujours triſte: il n'a point d'ami, parce que ſon amitié n'eſt bonne à rien: on le fuit, on le dédaigne, on le mépriſe, & on rougit même de ſe trouver avec lui: pourquoi? c'eſt qu'il n'eſt qu'eſtimable, & je ne crois pas que cette qualité figure beaucoup dans ce monde. Je ne puis qu'admirer la juſtice de vos remarques, dit Monime: quelle différence de ceux-ci, ſur qui l'or & l'argent brille de toutes parts! on diroit qu'ils étalent ſur eux plus de biens, que peut-être ceux-là n'ont de revenu. Regardez leur phyſionomie libre & hardie, ces regards effrontés, cet air tranquille & ſatisfait; tout, juſqu'à leur embonpoint, annonce l'opulence.

Dès que le viſir parut, tous ces riches s'avancèrent vers lui d'une façon libre & aiſée: il les écouta tranquillement, leur répondit d'un air gracieux & affable; mais pour ces pauvres perſonnes, dont la timidité annonçoit l'indigence, il leur tourna le dos; ſes domeſtiques les écartèrent; & quoiqu'ils s'efforçaſſent de courir après lui, & que pluſieurs tâchaſſent de vaincre, à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vîte, ils eurent beau faire,

ils articuloient mal, & ne furent point entendus. Lorſqu'on demande des graces, qu'on a le cœur bien placé, & de la nobleſſe dans l'ame, on a toujours l'haleine courte.

Nous ſortîmes, en plaignant le ſort de ces malheureux : qu'il eſt humiliant, dis-je à Monime, pour un homme de mérite, d'être obligé de faire des démarches auprès des grands! Vous avez dû remarquer l'accueil qu'on a fait à tous ces riches; cela prouve que les biens ſont les ſeuls avantages qui diſtinguent un Cillénien Ce ſont eux qui ſervent à réparer le défaut de mérite, à remplir le vuide affreux d'un homme que la naiſſance diſtingue, ou que la fortune élève, & tout ne ſe rend qu'à l'éclat des richeſſes : ce ſont elles qui mettent l'enchère aux dignités, aux charges, à la nobleſſe, à la faveur, à la réputation, aux alliances, & qui donnent enfin le prix à la vertu même.

Prêts à monter dans notre voiture, nous vîmes ſortir de chez le viſir un jeune homme, dont le viſage pâle & décharné, l'air triſte, abattu, confus & humilié, nous fit une vive impreſſion : ſa phyſionomie annonçoit la candeur de ſon ame. Monime, qu'un ſentiment de pitié animoit en ſa faveur, me le fit remarquer : porté comme elle à lui rendre ſervice, je m'avançai vers lui. Pourroit-on,

dis-je, monsieur, vous être utile à quelque chose ? Ce n'est point la curiosité qui m'engage à vous faire cette question : nous sommes des étrangers, qu'une sympathie, sans doute, détermine à nous intéresser pour vous : il est vrai que n'ayant pas l'honneur de vous être connus, la proposition doit vous paroître singulière ; mais, monsieur, la vertu porte avec elle un certain caractère, qui s'imprime dans le cœur de ceux qui la chérissent. Hélas! monsieur, reprit-il en poussant un profond soupir, votre sensibilité fait bien voir la noblesse de votre ame : loin de m'offenser des offres que la charité vous dicte en ma faveur, je les regarde comme un de ces coups de la providence, qui ne se manifeste que dans l'extrémité d'un péril. Je suis confus de vous arrêter si long-tems : nous ne sommes point ici dans un lieu où je puisse vous instruire de mes peines; & puisque vous avez la bonté de vous intéresser au sort d'un malheureux que la fortune ne cesse de persécuter, faites-moi la grace de m'indiquer votre demeure, & l'instant auquel je pourrai, sans être importun, avoir l'honneur de vous voir. Si vos affaires ne vous appellent point ailleurs, repris-je, faites-moi l'amitié de monter avec nous dans notre équipage. Ce jeune homme parut très-sensible à ma proposition ;

proposition, & ne fit nulle difficulté de nous accompagner.

Arrivés à l'hôtel, Monime, pour le mettre à son aise, le combla de politesses. En vérité, madame, dit ce jeune homme, je suis si pénétré de vos bontés, & de celles de monsieur, que les expressions me manquent pour vous en témoigner ma reconnoissance. Attendez, dit Monime, que nous ayons effectué le desir que nous avons de vous obliger. Parlez, monsieur, ne craignez point de déployer votre ame : l'infortune ne fait rien perdre au mérite, & ne sert que de lustre à sa vertu ; nous sommes disposés à vous entendre.

J'obéis, madame, reprit le jeune homme. Vous voyez en moi un gentilhomme dont les malheurs ont pris leur source dès sa naissance. Resté en bas âge sous la conduite d'un tuteur, qui lui-même auroit eu besoin d'en avoir un, cet homme, loin de ménager les revenus d'un bien assez honnête que m'avoient laissé mes parens, a en encore dissipé les fonds, après s'être ruiné à des jeux de hasard. Sa femme & une fille unique qu'il avoit, à peu près de mon âge, furent obligées de se réfugier chez une de leurs parentes ; trop heureuses de ce qu'elle voulut bien les recevoir.

Pour moi, alors âgé de dix-sept ans, livré.

à moi-même sans aucune ressource, ma première idée fut de m'engager dans les troupes; mais le hasard me fit rencontrer un jeune homme avec qui j'avois fait une partie de mes études. Ce jeune homme remarquant de l'altération dans mon esprit, m'en demanda le sujet. Je ne fis nulle difficulté de lui confier mes peines, & l'embarras où je me trouvois. Je veux vous en tirer, me dit-il, mon cher Tacius. Commençons par aller dîner; je vous menerai ensuite chez une dame qui est favorite d'un grand-prêtre de la fortune. Je le suivis chez cette femme, qui nous reçut poliment.

Au bout de quelques jours, mon ami vint m'annoncer que j'étois nommé à un emploi de deux mille livres, aux conditions que j'en rendrois douze cens livres à la personne qui me l'avoit fait obtenir. Quoique cette condition me parût un peu onéreuse, je ne laissai pas de lui en témoigner ma reconnoissance. Nous fûmes dans l'instant chez la dame pour y dresser notre accord. Je sortis avec mon ami, & le remerciai non-seulement de m'avoir obligé, mais encore de la promptitude & du zèle avec lequel il s'y étoit porté. J'aurois voulu, me dit-il, pouvoir vous faire jouir de la totalité du revenu de l'emploi; mais cette femme, qui m'a choisi pour être le substitut

du grand-prêtre, & qui, entre nous, ne laisse pas de me fournir des sommes assez considérables, n'a jamais voulu consentir à se relâcher de ses usages. Il eût donc fallu me brouiller avec elle, & j'avouerai qu'elle m'est d'une grande ressource. J'assurai ce jeune homme que je me trouvois encore trop heureux de pouvoir au moins subsister.

Malgré la médiocrité que je retirois du revenu de mon emploi, je trouvai néanmoins le secret, par mon économie, d'être vêtu assez proprement. Au bout de quelques années, je rencontrai à la promenade la veuve de mon tuteur; elle étoit avec Rosalie, sa fille: l'élégance de leur parure me les fit d'abord méconnoître: mais cette dame s'avançant vers moi: est-ce bien vous, me dit-elle, mon cher Tacius? Que vous m'avez causé d'inquiétudes! Je vous cherche depuis long-tems, pour réparer en quelque sorte les torts que mon mari vous a faits, en partageant avec vous notre bonne fortune.

Pendant ce discours, j'avois les yeux attachés sur Rosalie; mon cœur se sentit ému à la vue de l'objet de ses premiers feux. Rosalie, qu'un même sentiment avoit autrefois animée, ne put aussi cacher son trouble: son front se couvrit d'une rougeur qui m'annonça que

l'absence n'avoit point altéré la tendresse qu'elle m'avoit toujours témoignée. Cette conversation muette n'interrompit point celle de la mère, qui m'apprit la mort de la parente chez laquelle elle s'étoit retirée lors de son désastre. Cette parente, qui étoit très-riche, l'avoit fait sa légataire universelle; elle me fit un long détail des soins & des complaisances qu'elle avoit employés pour captiver la bienveillance de cette femme, & pour la mener au point de tester en sa faveur, & finit enfin par m'engager de souper chez elle. Pendant le souper, Clia me dit qu'elle vouloit désormais que je n'eusse d'autre table que la sienne; qu'elle alloit même me faire préparer un appartement dans sa maison, pour ne nous plus séparer. J'acceptai sans balancer ces offres, qui me mettoient à portée de voir tous les jours ma chère Rosalie. Je vins donc demeurer chez Clia, sa mère, pour qui j'ai toujours eu une tendresse infinie. Je ne quittai plus ces deux aimables personnes, que pour satisfaire aux devoirs de mon emploi. Clia, qui depuis son opulence étoit très-bien faufilée, me présenta chez toutes ses connoissances, & obtint enfin par le nombre de protecteurs qu'elle employa en ma faveur, un emploi très-considérable. Dès que j'en fus revêtu, je la suppliai de mettre le comble à mon bon-

heur, en m'unissant à Rosalie. Elle y consentit avec joie, & notre mariage fut conclu en huit jours.

Trois années se pafsèrent dans une union que l'amour & la reconnoissance avoient formée. Mais, madame, que j'ai payé cher ce tems de tranquillité! Bientôt l'orage succéda à ce calme heureux; les créanciers de mon tuteur découvrirent que sa veuve vivoit dans l'opulence, qu'elle jouissoit de gros revenus, au moyen d'une riche succession. D'abord ils s'informèrent où ses biens étoient situés, les firent saisir, sans que nous puissions avoir le tems de nous reconnoître. Je voulus intervenir dans ce procès; mais leurs créances étant anterieures à la mienne, ils furent préférés, parce que Clia s'étoit malheureusement engagée pour des sommes considérables. Elle eut donc la douleur de voir vendre tous ses biens, sans qu'ils puissent encore acquitter tous ses engagemens. Quoique désespérée de son désastre, elle trouvoit au moins auprès de nous des motifs de consolation, puisque mon emploi étoit plus que suffisant pour nous faire vivre dans l'aisance; néanmoins la perte de notre procès me détermina à retrancher nos équipages & quelques-uns de nos domestiques. Cette réforme éloigna ces faux amis qui nous entouroient,

& qui loin de nous plaindre d'un malheur non mérité, eurent encore la cruauté de nous calomnier, en débitant de fausses histoires sur mon compte, & me faisant passer pour un dissipateur. Ces bruits vinrent enfin jusqu'aux oreilles de mes protecteurs, & je fus révoqué, sans pouvoir parvenir à me justifier.

Depuis près de dix ans que je sollicite, je n'ai pu rien obtenir. Rebuté de toutes parts, forcé de vendre peu à peu les effets que nous avions pour faire vivre ma belle-mère, ma femme & trois enfans que je vois périr de besoin; réduit enfin dans la plus affreuse misère; & pour comble de maux, ma chère Rosalie ne pouvant plus supporter ses peines, est tombée malade; elle est au lit depuis six semaines, privée de tous secours. Mais, que dis-je, au lit? hélas! madame, ce n'est qu'un mauvais matelas? le reste nous a été enlevé pour le paiement de nos loyers, & nous n'occupons plus qu'une espèce de grenier, dont on veut encore nous chasser. Je présentai il y a huit jours un mémoire à un de mes anciens protecteurs, dans lequel je lui fais l'affreuse peinture de notre situation. Je n'ai eu pour réponse que des rebuffades; si j'avois de l'argent à donner à quelques uns de ses secretaires, peut-être pourrois-je obtenir de l'emploi; mais tout ce que

ces inhumains ont daigné me dire par distraction, de plus consolant, est un, j'en suis fâché; il n'y a rien de vacant; tandis que je vois donner tous les jours des postes considérables à des gens dont tout le talent consiste à tenir leur partie dans un concert, ou à se prêter à des complaisances indignes d'un honnête homme.

Monime fut si touchée des malheurs de ce gentilhomme, que, pour y remédier dans l'instant, elle prit le parti de lui présenter une bourse pleine d'or. Je ne prétends point, lui dit-elle, monsieur, me borner à ce foible secours; vous ne devez pas non plus le regarder comme un effet de ma charité; mais comme un tribut que tous les honnêtes gens doivent à ceux que la fortune humilie. Si je ne craignois d'humilier votre famille, en me rendant témoin de sa misère, je ne differrois pas d'un moment à lui porter les consolations qu'elle mérite. Allez, monsieur, volez à leur secours; & lorsque vous les aurez mis dans un état plus convenable, & que vous jugerez qu'ils pourront recevoir notre visite sans importunité, faites-nous l'amitié de venir nous prendre.

Tacius, transporté comme un homme hors de lui-même, reçut d'une main tremblante le présent que lui faisoit Monime. Ah! madame

s'écria-t-il en tombant à ses genoux, & baisant respectueusement cette main secourable qu'il baigna de larmes qu'il ne put retenir, & que la reconnoissance faisoit couler ; quelle idée dois-je prendre d'une façon d'obliger aussi noble & aussi tendre ? Croirois-je que des sentimens si généreux soient le partage d'une mortelle ? Peut-être y a-t-il trop de vanité à penser qu'une divinité ait bien voulu s'humaniser à descendre jusqu'à moi pour arrêter mon désespoir, & changer mes peines en allégresse. Mais, madame, qui que vous soyez, vous mériterez toujours les respects & les adorations de tous ceux qui auront le bonheur de vous approcher.

CHAPITRE IX.

Fin de l'histoire de Tacius, & rencontre d'Astarophe.

MONIME & moi déplorions encore le malheureux sort de Tacius, lorsque Zachiel entra : nous lui rendîmes compte de notre visite, de la rencontre que nous avions faite en sortant de chez le visir & de toutes les injustices que ce jeune homme avoit essuyées. Quel monde est celui-ci, ajouta Monime ! que le

hommes y sont durs, cruels & barbares! Il semble que plus nous avançons dans la Cillénie, & plus on y voit le vice triompher de la vertu. Il est vrai, dit le génie, qu'un honnête homme ne peut parvenir dans ce monde sans exciter la jalousie : l'envie se déchaîne, mille obstacles lui sont suscités; ses concurens le trahissent, ses ennemis l'écartent, & parviennent eux-mêmes, à force de brigues, de lâcheté & de crimes : alors l'encens leur est offert de toutes parts; la voie publique leur fait grace de leurs défauts; elle attend, pour leur reprocher, que d'autres les ait remplacés par leur chûte. Un homme décrédité par un échec imprévu, & dont tous les projets d'élévation sont renversés, doit s'attendre à voir disparoître tous ses amis; ses parens même le méconnoissent, & semblent avoir honte de lui appartenir. Mais s'il rentre en faveur, il les verra se rassembler & se faire honneur de le citer dans toutes les compagnies.

Lorsqu'on veut parvenir dans la Cillénie, la première démarche qu'il faut faire auprès d'un homme en place, est de s'informer des amis qu'il consulte, & des femmes qui le gouvernent. Ce n'est qu'en suivant cette voie qu'on peut réussir, & ce n'est qu'en répandant l'or dans ses canaux, qu'on obtiendra des graces.

Ici, un bien mal acquis se possède sans remord: il n'arrive presque jamais au coupable de se reprocher ses injustices : il trouve son excuse dans son industrie, & la croit infaillible dans le succès. Une heureuse ambition paroît toujours innocente : le bonheur justifie les événemens & leur cause : enfin, un siècle de travail, ne vaut pas à un homme d'esprit, le moindre des avantages que donne la faveur à un sot. Dans la Cillénie, & sur-tout dans cette province, la vertu, les mœurs, la probité, la bonne-foi dans les traités, tout cela, dis-je, n'est qu'un meuble inutile; on n'en fait aucun cas; chacun ne pense qu'à sa fortune : pourvu qu'on soit un bon calculateur, qu'on sache à propos ôter ou remettre un zéro, il ne faut que cela pour s'enrichir.

Tacius revint quelques jours après nous demander la permission de nous présenter sa famille. L'espérance, nous dit-il, d'un avenir plus heureux, par la protection que vous voulez bien m'accorder, a servi à la tendre Rosalie, comme d'un baume qui l'a pénétrée & guérie entièrement, à un peu de foiblesse près. Je ne me permettrai point, dit Monime, que votre épouse sorte si-tôt, puisque vous m'annoncez que notre présence ne lui causera aucune émotion contraire à sa santé, vous trou-

verez bon que je la prévienne. Elle ordonna qu'on mît ses chevaux, & sans presque répondre aux remerciemens de Tacius, qui paroissoit confondu de cet excès de bonté; nous montâmes en carrosse, après qu'il eût indiqué au cocher l'endroit de sa demeure.

Nous trouvâmes cette malheureuse famille dans un état de langueur, qui nous fit voir combien ils avoient souffert. Je ne rapporterai point la conversation que nous eûmes avec eux; il suffira de dire que Clia & sa fille employèrent tout ce que la reconnoissance put leur dicter de plus tendre & de plus touchant pour nous faire connoître la sensibilité qu'elles avoient de nos bienfaits. Rosalie sur-tout me charma; elle s'exprimoit avec cette éloquence simple & naturelle, qui sait si bien trouver le chemin du cœur. Cette jeune femme, sans être régulièrement belle, joignoit à une physionomie fine, des graces, un air de douceur & de noblesse, que ses peines n'avoient pu effacer. Monime lui fit beaucoup de caresses, distribua à ses enfans plusieurs bijoux de prix, & nous nous quittâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Tacius & sa famille firent assiduement leur cour à Monime pendant que nous séjournâmes dans cette ville. Le génie connoissant la pureté de leur cœur, leur assura un sort heureux & in-

dépendant, dont ils jouiſſent tranquillement.

Nous parcourûmes encore différentes provinces que renferme ce globe; mais nous ne vîmes par-tout que des peuples oppreſſés par la fraude & les rapines des grands-prêtres de la fortune, ou par la politique des grands; des familles ruinées par l'impénétrable rubrique des procureurs & par leur odieuſe chicane; des citoyens enfermés par d'indignes complots de leurs emmemis. Enfin, toute la Cillénie n'eſt remplie que d'eſpions, de délateurs à gage, de calomniateurs, d'eſcrocs, de joueurs, de filoux, de banqueroutiers, de voleurs, de ſéducteurs; d'impertinens nouvelliſtes, d'eſprits-forts, de faux ſavans, de gens de parti, d'hypocrites, de médiſans, de railleurs, & de faquins enrichis aux dépens des pauvres.

Monime, rebutée de ne rencontrer par-tout que fourberie & mauvaiſe foi, pria le génie de nous conduire dans un autre monde. Au nom de l'amitié que vous avez pour nous, lui dit-elle, mon cher Zachiel, ne reſtons pas davantage avec ces hommes de courroux, d'injuſtice & de menaces, qui, s'il étoit en leur pouvoir de faire oublier leur tyrannie, comme il leur eſt facile d'empêcher de parler par la crainte d'injuſtes châtimens, réduiroient encore ces pauvres peuples à la méchanique d'un hor-

loge ſans battant. Hâtons-nous donc de paſſer dans quelque autre planète, où rien ne ſoit défendu que le crime : cherchons des exemples à ſuivre, qui nous faſſent perdre la mémoire de ceux-ci ; conduiſez-nous dans le monde, où s'eſt réfugiée cette douce paix qui régiſſoit autrefois les hommes. Pourquoi ceux-ci n'en jouiſſent-ils plus ? Eſt ce un fléau du ciel, ou bien l'effet de la viciſſitude des tems ? Dites-moi, mon cher Zachiel, ces tems ſeroient-ils venus, où tout être créé doit porter en naiſſant le ſceau de l'infortune, & celui qui ſubmergea les terres dans un déluge d'eaux, veut-il encore les ſubmerger dans un déluge de misère ? Hâtez-vous donc de nous conduire où nous aſpirons depuis ſi long-tems.

Il n'eſt point encore en mon pouvoir de vous ſatisfaire ſur cet article, dit Zachiel : aſſujetti à l'ordre & au plan que je me ſuis tracé, il faut néceſſairement vous y conformer : ainſi vous ne ſauriez arriver dans ce monde qui doit ſatisfaire & combler vos deſirs, ſans paſſer encore par plus d'une épreuve : mais ſecondé de mes conſeils, je me flatte que vous réſiſterez à tout.

La nuit nous ayant ſurpris, nous nous arrêtâmes à l'entrée d'une ville, où pluſieurs perſonnes étoient montées ſur un gros dôme ſort

élevé, pour y examiner les astres : chacun avoit une grande lunette appuyée sur l'épaule d'un autre. Quelle est donc cette cérémonie, demandai-je à Zachiel ? Ces gens, me dit-il, croyent que le firmament renferme exactement les figures & les ressemblances de tout ce qui naît & de tout ce qui brille dans leur monde ; ils assurent que toutes les parties de l'univers ont entr'elles une beauté de rapport & d'assortiment, qui conduit leurs astronomes dans toutes leurs observations. Ceux que vous voyez sur ce dôme, regardent le ciel comme un véritable livre, où est écrit tout ce qui se passe dans la nature en caractère lisible, tracé avec tant d'exactitude, qui forme des mots & des lignes séparées les unes des autres : mais que cet alphabet céleste est très-difficile à déchiffrer ! Aussi leur plus grande étude est l'astrologie, les mathématiques & la géométrie.

De-là vient, sans doute, le penchant qu'ils ont pour la magie : c'est de cette planète qu'on tire je ne sais combien d'inventions subtiles & mystérieuses ; tels sont les miroirs astronomiques, ou l'art d'entendre ce qui est pronostiqué par la lune ; la roue d'onomancie, ou le rapport que les noms ont entr'eux ; la sphère de dévination ; le systême particulier des couleurs, où l'on trouve qu'elles ont toutes des

ſignes de propriété, lorſqu'elles paroiſſent pendant le ſommeil; la médecine magique & ſuperſtitieuſe, qui conſiſte dans les ſympathies & les antipathies, ou dans le combat réciproque des qualités élémentaires, & mille autres folies ſemblables, auxquelles ils joignent l'aſtrologie, ſcience vaine, à la vérité, mais qui flatte les deux paſſions de l'homme; ſa curioſité, en lui promettant qu'il percera dans l'avenir; & ſon orgueil, en lui inſinuant que ſa deſtinée eſt écrite dans le ciel.

On doit cependant remarquer une choſe qui n'échappe jamais à la pénétration d'un habile Cillénien; c'eſt qu'il ſe trouve ordinairement dans chaque perſonne un je ne ſais quoi de décidé, ſoit dans la phyſionomie, ſoit dans le port, dans les manières, ou enfin dans un certain enchaînement de paſſions, qui peuvent bien faire deviner ce qui doit leur arriver; & ce n'eſt que ſur cet examen que les aſtrologues s'étudient, pour leur donner leur horoſcope.

Nous nous diſpoſions à quitter cette planète, lorſque nous apperçûmes une figure d'homme giganteſque, dont l'aſpect ſurprit infiniment Zachiel, qui le reconnut d'abord pour Aſtarophe, un des plus grands capitaines de Pluton. Que fais-tu ici, dit le génie en l'arrêtant? Je ne ſuis plus étonné ſi la plus grande

partie de ceux qui habitent ce monde ſont devenus ſi fourbes & ſi mauvais ; ſans doute que toi & tes légions voltigez ſans ceſſe autour des Cilléniens, pour leur ſouffler le venin peſtilentieux de vos langues infectes & corrompues ?

Tu te trompes, reprit Aſtarophe ; il eſt vrai que j'ai emmené pluſieurs de mes légions : tu n'ignores pas que notre intention n'a jamais été de travailler à rendre les hommes meilleurs ; mais ſois certain que ceux-ci, naturellement portés au mal, n'ont pas eu beſoin de nous pour ſe corrompre, puiſque ce monde nous a toujours fourni abondamment autant de ſujets que le prince des ténèbres en peut deſirer pour l'entretien de ſa table & pour celle de ſes miniſtres. Tu ſeras peut-être ſurpris d'apprendre que je ſuis ici par ordre de Pluton, pour faire prendre à ſes troupes de nouvelles leçons dans l'art de ſurprendre les hommes. Je ne ſuis arrivé que depuis deux jours ; & pour te mettre au fait de ma commiſſion, il faut t'inſtruire de ce qui s'eſt paſſé aux enfers. Depuis nombre d'années il eſt deſcendu dans l'empire ténébreux des nuées de gens que la diſcorde y a pouſſés : ces gens, ſemblables à des ſerpens, ſe ſont tellement accrus par leur nombre & leur grandeur, qu'ils ont penſé être aſſez forts pour agir en maîtres, commençant d'abord par exer-

cer

cer les mêmes fonctions qu'ils avoient sur la terre. Tous les habitans de ces lieux souterrains, démons ou damnés, surpris de se voir accabler d'assignations & de requêtes, indignés qu'une pareille vexation se fût introduite dans les enfers, les différens corps & états de notre empire se sont joints pour en porter leurs plaintes aux juges infernaux. Radamante, Eaque & Minos négligèrent d'abord le soin d'arrêter de pareilles infractions, les regardant sans doute comme un badinage qui ne méritoit pas leur attention.

Ces hommes enhardis par cette négligence, se crurent autorisés d'exercer toutes leurs malversations & leurs friponneries : animés par la discorde, excités par les trois furies qui ne cessoient de secouer sur eux leurs torches, afin de les enflammer toujours de plus en plus, & possédés de la plus envenimée chicane, ils ont enfin poussé leur audace jusqu'à menacer Pluton, souverain des enfers, de mettre son royaume en saisie-réelle, & de se le faire adjuger pour le partager entr'eux. A cette menace, tout l'enfer s'est assemblé, chacun a pris parti, les banqueroutiers, les joueurs, les traitans, les tailleurs & tous les voleurs, petits & grands, se sont rangés sous l'étendard de ces misérables; ce qui a formé une armée innombrable. En vain

avons-nous entrepris de faire rentrer ceux qui s'étoient révoltés dans leur devoir. Plusieurs combats se sont donnés, sans aucun avantage de notre part.

Lorsque Pluton apprit tous ces désordres, qu'on s'étoit efforcé de lui cacher, il en écuma de rage, voulut chasser ses trois juges; mais, par l'avis de Proserpine, il n'en fit rien. Pour remédier à ce désordre, son conseil proposa de faire assembler tous les diables les plus aguéris; & ce prince assis sur son trône entre Eaque & Radamante, nous adressa ce discours:

Ecoutez-moi, démons; que tout l'enfer tremble à ma voix. J'apprends avec un courroux digne de l'outrage qu'on fait à ma gloire, que vous avez eu la lâcheté de vous laisser vaincre en noirceur & en méchanceté par cette vermine qui s'est introduite dans mon empire; je ne puis croire néanmoins que vous ayiez eu la foiblesse de me trahir, en leur cédant tous vos droits; cependant, est-ce ainsi que vous ménagez la réputation de mes troupes? Que va-t-on désormais en penser sur la terre, où vous n'ignorez pas qu'on a presque tous les jours des nouvelles certaines de tout ce qui se passe ici? Je prévois, à votre honte, qu'aucun des mortels ne vous craindra plus; vous allez être regardés comme de misérables petits

diablotins, qui ne font que blanchir auprès de ces hommes de discorde & de chicanes, devant qui vous êtes obligés de baisser pavillon; eux seuls seront redoutés : on sait déjà qu'ils se sont emparés de toutes vos ruses, & j'ai reçu des avis certains, qu'actuellement ils sont plus à craindre sur la terre que plusieurs légions de mes troupes.

Vous, Lucifer, Belzébut & Astarophe, que j'ai toujours regardé comme mes meilleurs généraux, que faisiez-vous pendant les combats qui se sont donnés au désavantage de mes armées? Vous étiez sans doute à vous amuser au quartier des hypocrites, où j'ai relégué cette nouvelle secte de fanatiques que nous produit le monde cillénien, & qui descendent ici par pelotons. Votre occupation la plus agréable est de leur faire faire le même exercice qu'ils faisoient sur la terre; voir crucifier, battre, rôtir, enfiler de fer rouge, & mille autres folies semblables, est pour vous un spectacle charmant : ce n'est pas que je veuille vous blâmer de vous amuser de ces comédies; il faut un délassement à l'esprit : au contraire, je sais qu'elles sont remplies d'une morale, qui en vous instruisant de mille subtilités, & de mille tours de finesse que vous avez ignorés jusqu'à présent, peuvent dans la suite vous devenir très-

utiles, en employant tous les traits que vous apprendrez d'eux ſur tout le genre humain, à qui vous avez juré, ainſi que toutes mes troupes, une haine implacable : mais comme la récréation ne doit pas préjudicier à ſes devoirs, pour vous punir d'avoir négligé le ſoin de ma gloire, je vous exile de ma préſence, & vous ordonne de prendre avec vous pluſieurs légions de mes ſoldats, que vous conduirez dans la planète de Mercure, pour les mettre en garniſon dans tous les corps de ces hommes de chicane, & de diſcorde : vous en enverrez auſſi dans ceux des hypocrites, des traitans, des joueurs & de tous les malfaiteurs, afin qu'ils puiſſent y faire un nouvel apprentiſſage de fourberies, de noirceurs & de friponneries, après qu'au préalable vous aurez fait piler dans le grand mortier de l'enfer, tous ces hommes qui ont débauché Tyſiphone, Mégère & Aleĉto, pour les faire ſervir à leurs téméraires entrepriſes ſur les droits de mon empire : je veux, dis-je, qu'ils ſoient pilés avec tous ceux qui ſe ſont révoltés, pour en faire de la moutarde qui puiſſe remettre les démons en appétit. J'ordonne qu'on en mette auſſi quelqu'un au ſublimé corroſif; car je penſe que c'eſt un très-bon purgatif contre la poltronerie. A l'égard des hypocrites, des fanatiques & des bigots,

on continuera de les mettre au caramelle ; je les réserverai pour mon entremets.

Lorsque Pluton eut prononcé ce jugement qui fit trembler tout l'enfer, il descendit de son trône, pour aller se délasser auprès de Proserpine, d'une journée, ou pour mieux dire, d'une nuit aussi fatiguante, se reposant sur Eaque & sur Radamante du soin de faire exécuter son arrêt. Les juges infernaux s'en sont acquittés avec tout le zèle qu'en attendoit le prince des démons. Pour nous, après avoir entièrement satisfait aux ordres du souverain de l'empire des morts, nous sommes partis aussi-tôt pour le monde de Mercure, dans le dessein d'abréger, s'il se peut, notre exil, en profitant des exemples toujours variés & toujours nouveaux, qu'on y rencontre à chaque pas. J'ai distribué mes légions proportionnément à l'étendue des provinces. Je me flatte d'y trouver de l'amusement & de l'occupation pour mes troupes, que j'aurai soin de tenir en haleine, afin de les faire rentrer en grace.

Zachiel, qui s'apperçut que Monime étoit prête à s'évanouir de frayeur, congédia Astarophe, qui disparut dans l'instant, & nous laissa dans une surprise qui ne se peut décrire.

TROISIÈME CIEL.
VÉNUS.

CHAPITRE PREMIER.

Le Génie conduit Monime & Céton dans le troisième ciel, qui est la planète de Vénus.

L'ESPACE qu'il nous fallut traverser, pour passer de la planète de Mercure dans celle de Vénus, nous donna le tems d'admirer de nouvelles perfections du ciel. Je crus voir autour de lui d'autres cieux brillans qu'on pouvoit comparer à des lampes officieuses qui répandent lumière sur lumière; leurs précieux rayons, & leurs influences sacrées, me parurent se concerter dans le monde de Vénus.

Le génie nous descendit dans une plaine émaillée des plus précieux dons de Flore. D'un côté de ce lieu charmant, on voit couler le fleuve de délices; & de l'autre, celui de la volupté, qui entretiennent par leurs douces chaleurs, les plantes dont leurs rives sont embellies; & le soleil, joignant à l'éclat de ses rayons sa pourpre dorée, les fait luter comme

une mer de jaſpe qui reçoit de ces guirlandes un nouvel honneur. Sur ces deux fleuves on voit le cygne ſe promener, & avec un col en arc, relever comme un manteau royal ſes ailes blanches, & porter en avant ſon corps majeſtueux; quelquefois auſſi on le voit quitter les eaux pour fendre la moyenne région de l'air: enfin je m'apperçus d'abord, en entrant dans le monde de Vénus, que toute la nature ne reſpire que le plaiſir, la joie & la volupté; & il ſemble que l'univers entier lui paye le tribut de ſon obéiſſance, & eſt forcé de rendre hommage à la prééminence de ſon empire.

Je ne ſai, dit Monime, ſi le nouvel air que nous reſpirons influe déjà ſur moi, mais j'avouerai que je me fais une idée la plus jolie, la plus riante & la plus agréable du monde de Vénus. Ceux que nous venons de viſiter ne m'ont encore offert que des objets de mépris ou de compaſſion, celui-ci va au moins nous fournir de l'amuſement. Le joli monde que celui de Vénus! qu'il doit être charmant! tenez, mon cher Zachiel, il me ſemble que je ſuis dans l'île de Cythère ſi vantée par nos poëtes. En effet, n'eſt ce pas Vénus ellemême qui en eſt la reine? Cette cour eſt ſûrement l'aſſemblée des graces, & je me perſuade qu'elle eſt faite pour y fixer le philoſophe le

plus indifférent. Ce ne peut être que dans ce monde où naquit Hébé, déesse de la jeunesse, puisque c'est à zéphir & à l'aurore qu'elle doit la vie. Les ris, les jeux, & tous les petits dieux badins ne peuvent manquer d'habiter cette cour ; je crois même que la volupté fait ici son séjour ordinaire, & que l'amour, ce dieu qui anime la nature, gouverne tous les plaisirs de ce monde.

Il est certain, belle Monime, dit Zachiel en souriant, que l'amour se fait mieux sentir dans cette partie du globe de Vénus qu'on nomme Idalienne. Cependant il est de tous les mondes, & tient le milieu entre le ciel & la terre ; mais il ne peut être un dieu, parce que les dieux sont essentiellement heureux, & que l'amour cherche toujours à le devenir : il est des momens où il éleve les hommes à la félicité des dieux, & d'autres où il rabaisse les dieux même au niveau des hommes.

L'amour, poursuivit Zachiel, tient sa naissance de deux génies que le hasard fit rencontrer ensemble ; l'un qui préside à l'abondance, & l'autre à la pauvreté. Il tient de son père l'audace, la vivacité d'esprit, la confiance en ses forces, l'art de dresser des embûches, une certaine manière de s'insinuer, de persuader & de vaincre : les qualités contraires vien-

nent de sa mère, c'est-à-dire, la disette, la crainte de se produire, cette indigence qui le porte à demander sans cesse, cette timidité qui souvent lui fait manquer les meilleures occasions & ce fond inépuisable de desirs. C'est par ce mélange que l'amour passe sans s'en appercevoir de la vie à la mort, & de la mort à la vie; sans cesse il soupire après la volupté, & met tout son bonheur dans sa jouissance.

En vérité, je ne vous conçois pas, dit Monime, en interrompant le génie; depuis que nous sommes entrés dans l'empire de Vénus, je crois, mon cher Zachiel, que vos discours pourroient bien être analogues aux mystères de la déesse, car je ne comprends rien à tout ce que vous venez de dire. Que signifie cette nouvelle généalogie que vous donnez à l'amour? N'est-il pas le fils de Vénus? Pourquoi donc employez-vous aujourd'hui une allégorie différente pour le faire descendre de génies? C'est-à-dire que ce sont messieurs les esprits célestes qui se sont amusés à fabriquer l'amour. Mais dites-moi, je vous prie, si dans cet agréable passe-tems, ils ont songé au bonheur des humains : je serois encore curieuse de savoir comment ils expriment leurs feux; est-ce par un doux commerce, par de tendres regards, ou bien par......? Arrêtez, dit le génie, n'éten-

dez pas plus loin votre curiosité ; qu'il vous suffise d'apprendre que les génies sont parfaitement heureux, que rien ne manque à leur félicité, & qu'il n'est guère de vrai bonheur sans un véritable amour : il rafine les pensées, il augmente le courage ; lorsqu'il joint l'union des cœurs à celui de l'innocence, son siége est dans la raison, pourvu qu'il soit judicieux, & qu'il ne se laisse point absorber par la volupté : on doit s'unir par des desirs purs qui ne souillent point l'ame ; par cette confiance mutuelle, & par ces doux sourires qui sont un épanchement du cœur qui servent souvent à ranimer ses feux.

Vous avez beau dire, mon très-cher petit papa, dit Monime, en continuant ses plaisanteries, tous vos graves raisonnemens ne pourront jamais m'empêcher de vous regarder comme le père de cet amour malin, qui ne se plaît qu'à faire des niches, car vous ressemblez beaucoup au portrait que vous venez vous-même de tracer. Eh bien, reprit Zachiel, pour vous punir de votre allusion, je vais vous faire prendre la figure d'une Ralienne ; je laisserai agir sur vous les influences qui dominent ce monde, & nous verrons comment vous traiterez mon prétendu fils, & si vous aurez assez de force pour vous défendre contre ses traits.

Le génie la transforma dans l'instant en une nymphe; il lui donna la taille & la majesté de Diane, la jeunesse de Flore, la beauté & les graces de Vénus, avec l'air riant de l'amour. Pour vous, mon cher Céton, dit Zachiel, je ne veux pas que vous quittiez un seul instant Monime; comme je sai la portée de vos forces, je crois qu'il est de la prudence de ne vous point exposer à des tentations, auxquelles il est presque impossible à l'homme de résister.

J'avoue que je fus très-piqué contre Zachiel de la préférence qu'il venoit d'accorder à Monime. Pourquoi, me disois-je, donne-t-il plus de force à un sexe que tout le monde accuse de tant de fragilité? Seroit-il possible que ce sexe qui paroît à nos yeux si délicat & si foible, conservât néanmoins plus de fermeté dans les occasions? Quelle seroit donc l'injustice des hommes? Alors, regardant Monime, sa beauté & ses graces firent naître en moi de violens desirs, sans que les liens du sang y pussent mettre aucun frein; je les avois oubliés, & m'imaginois qu'en paroissant sous ma figure naturelle, j'aurois du moins pu écarter ces amans : je croyois être beaucoup plus sûr si Monime fût restée mouche dans l'empire de Vénus, que je n'avois lieu de l'être sous

la forme que le génie venoit de lui faire prendre : je craignois avec raison les influences de cette planète, & quoique nous eussions échappé l'un & l'autre à celle de la lune, celle-ci me paroissoit d'une bien plus dangereuse conséquence pour l'intérêt de mon cœur. Je n'osai néanmoins faire connoître au génie les violentes agitations dont je me sentois animé par la jalousie.

Zachiel donna à Monime le char le plus brillant : il étoit en forme de coquille, orné des plus belles peintures, qui représentoient les différens attributs de la déesse Vénus : on voyoit d'un côté ses rendez-vous avec le dieu Mars, plusieurs petits amours qui paroissoient folâtrer autour d'elle ; d'un autre le désespoir qu'elle fit paroître à la mort d'Adonis, & sa retraite dans l'isle de Lesbos.

Plus de cinquante Gnomes & Gnomines furent appellés pour orner la suite de Monime & pour la servir. Ne pouvant ni m'en éloigner ni la perdre de vue, je me plaçai sur une boucle de ses cheveux, & nous nous mîmes en marche. Arrivés au bord d'un canal, l'astre de la nuit avoit déjà parcouru plus de la moitié de sa carrière ; la sœur du dieu du jour se miroit dans ces eaux transparentes qu'animoit un léger zéphir, en faisant frissonner sa surface,

par un agréable murmure; des cygnes plus blancs que la neige planoient majestueusement sur ce crystal liquide.

C'étoit au mois d'avril, tems consacré dans cet empire aux réjouissances publiques, parce que cette saison ranimant toute la nature, fait renaître les plaisirs comme les fleurs. L'air doux & tempéré qui regne alors dans ce monde, inspire aux Idaliens une humeur folâtre & enjouée, qui les attire sur les bords du canal qui forme une promenade délicieuse. Nous en vîmes arriver de tous côtés, & je remarquai que les hommes & les femmes étoient uniquement occupés de leurs parures, de leur beauté & de leurs graces: la joie & les plaisirs éclatoient également sur leur visage, mais leur air est trop affecté; on n'y remarque point cette noble simplicité, ni cette pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté, & qui seul peut fixer un cœur droit: l'air de mollesse, l'art de composer leur figure, leurs vaines parures, leurs regards hardis qu'elles s'efforcent quelquefois de rendre languissans en recherchant ceux des hommes; en un mot, tout ce que je vis d'abord dans leur maintien me parut vil & méprisable.

Le génie me dit que dans ce monde le libertinage rend les hommes & les femmes il-

lustres; il en fait des héros & des héroïnes; qu'on se montre aux promenades & aux spectacles; & ces femmes que vous venez de voir, qui vous paroissent semblables à des divinités, & qu'on prendroit plutôt pour des déesses élevées dans l'art de plaire que pour de simples mortelles, ont toutes renoncé à la vertu & à la modestie qui est le plus bel ornement du sexe; on les a seulement formées pour la débauche: elles ont acquis le talent de l'insinuation; les graces du discours semblent faire couler le miel de leurs levres; rien n'est plus persuasif que leur entretien. Elles joignent un extérieur prévenant à un air agaçant qui subjugue les hommes, & l'esprit attaché pour jamais y résiste d'autant moins qu'il trouve du plaisir à se laisser vaincre. La douce violence de ces objets flatteurs apprivoise les naturels les plus sauvages, amolit les plus féroces, enyvrent les plus forts, & asservit les plus fermes; c'est un aimant qui attire l'acier le mieux trempé; mais il arrive souvent qu'elles sont les victimes de leurs propres appas. Cependant ce n'est que pour ces syrennes que les Idaliens prostituent ignominieusement leur vertu & leur renommée. Quelquefois aussi le repentir les fait expier leurs transports insensés; alors la raison revient dès qu'ils cessent

d'en être les admirateurs; le charme tombe; les traits que darde le fol amour ne font plus que des traits émoussés que le vent emporte; un coup-d'œil méprisant rend ses armes inutiles, il n'y a plus que les esprits foibles qui s'y laissent éblouir.

En approchant du palais de la reine, je crus voir l'île enchantée d'Armide, ou les jardins de Flore. Nous entrâmes d'abord dans une belle avenue; les arbres qui la composent font admirer l'énorme hauteur de leur crime; en élevant les yeux jusqu'au faîte, on doute si la terre les porte, ou si eux-mêmes ne portent point la terre suspendue à leurs racines: on diroit que leurs fronts orgueilleux est forcé de plier sous la pesanteur des globes célestes, & qu'ils n'en soutiennent la charge qu'en gémissant; leurs bras étendus vers le ciel semblent l'embrasser, & demander aux étoiles la bénignité toute pure de leurs influences, afin de les recevoir sans qu'elles aient rien perdu de leur innocence dans le lit des élémens. On voit de tous côtés dans cet endroit délicieux des fleurs qui, sans avoir eu d'autre jardinier que la nature, répandent une odeur agréable, qui réveille & satisfait en même tems l'odorat; souvent on est embarrassé de choisir entre la rose, le jasmin, le chevrefeuille ou la violette.

Plus loin, on croit entendre les ruiſſeaux, par leur doux murmure, raconter leurs amours aux cailloux qui les environnent. Ici les oiſeaux font retentir les airs du bruit de leurs chanſons; & la trémouſſante aſſemblée de ces gorges mélodieuſes devient ſi générale, qu'on croiroit que chaque feuille a pris la voix du roſſignol: les variations de leurs chants forment un concert ſi parfait, l'écho y prend tant de plaiſir, qu'il ſemble ne répéter leurs airs que pour les apprendre. A côté un fleuve jaloux gronde en fuyant, irrité de ne les pouvoir imiter. Ce n'eſt que dans ce monde que l'amour regne avec empire ſur toute la nature, & que le ciel, la terre & les eaux reconnoiſſent ſa domination.

Aux côtés du palais ſont deux tapis de gaſon qui forment une émeraude à perte de vue, & qui joints au mélange confus des couleurs que la nature attache à des millions de petites fleurs qui confondent leurs nuances, & dont le tein eſt ſi frais qu'on ne ſauroit douter qu'elles n'aient échappé aux amoureux baiſers des zéphirs qui s'empreſſent pour les careſſer. Il ſemble que des lieux ſi charmans voudroient engager le ciel de ſe joindre à la terre.

Au milieu de ces deux tapis ſi vaſtes & ſi parfaits, court à bouillons d'argent une fontaine

ruſtique,

rustique, qui paroît toute fière de voir les bords de son lit émaillés d'orangers, de mirthes, & de citronniers; & ces petites fleurs s'empresser autour comme pour se disputer la gloire de s'y mirer la première : on respire en ce lieu un air embaumé.

Nous entrâmes enfin dans le palais de la reine qui est d'un marbre transparent : cet édifice a l'air très-majestueux. Au-dessus de l'architecture sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en haut relief les plus agréables aventures de la déesse Vénus qui y sont représentées au naturel. Tous les appartemens sont remplis de glaces; les plafonds le sont aussi. L'exposition de ce palais est la plus agréable qu'on puisse voir; & la distribution des jardins, où l'art & la nature semblent s'être unis avec complaisance pour embellir un séjour aussi délicieux.

Zachiel présenta Monime à la reine, sous le nom de Taymuras, princesse de Georgie. Je fus très-surpris de la qualité & du rang que le génie lui fit prendre, mais il m'assura que cette dignité lui étoit due à juste titre; elle la soutint avec grandeur & majesté. On lui rendit dans cette cour tous les honneurs que mérite une naissance aussi distinguée, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée des plus rares qua-

lités. La reine voulut qu'elle fût logée dans son palais, & la combla d'amitié.

Monime parut dans cette cour comme une nouvelle divinité, & l'éclat de sa beauté lui eut bientôt attiré les suffrages de tous les petits maîtres, car ils fourmillent dans cette planète; on peut dire que ce sont des oiseaux de tous les mondes: c'étoit à qui s'empresseroit le plus à lui faire la cour. Je ne sai comment je ne suis pas mort de jalousie, de crainte, de colère ou de dépit; il est certain que tous ces mouvemens m'agitèrent tour à tour pendant le séjour que nous fîmes dans cette cour.

CHAPITRE II.

Mœurs des Idaliens.

DANS l'empire de Vénus ce sont les femmes qui gouvernent l'état; les plus importantes négociations ne se font que par elles: tous les changemens qui arrivent & les grands événemens sont leurs ouvrages. Elles disposent de toutes les charges, de tous les emplois, de tous les postes éminens, & de tous les gouvernemens, quoiqu'il ne paroisse que des hommes à la tête de leurs conseils.

Les Idaliennes, plus habiles que les femmes de notre monde, ne reconnoiſſent point les droits que les hommes ont jugé à propos de s'approprier, ni ces règles ſévères qu'ils leur ont impoſées; elles diſent qu'elles ſont preſqu'impoſſibles à obſerver. Il eſt vrai que dans notre monde les hommes ſe croient en droit de tout exiger. Ils pouſſent leur bonté juſqu'à attribuer aux femmes beaucoup de foibleſſe & plus de vivacité dans leurs paſſions, & leur demandent en même tems plus de force qu'ils n'en ont eux-mêmes pour les ſurmonter : je voudrois leur demander d'où vient ce privilége excluſif de pouvoir prévenir tous leurs deſirs, de céder à tous leurs mouvemens, & de n'écouter que la voix de la nature, tandis qu'ils n'accordent qu'à peine aux femmes la faculté de végéter; ils ne les regardent que comme des automates qui ne doivent ſervir qu'à l'ornement d'un ſalon qu'ils voudroient décorer de divers changemens.

Il faudroit, pour juger avec équité de la foibleſſe & de l'humeur volage qu'on dit être le partage du beau ſexe, réduire les choſes dans une juſte équité, afin de pouvoir examiner, préjugé à part, ſi malgré quelque légèreté qu'on attribue aux femmes, elles ne ſont pas encore mille fois moins inconſtantes que

les hommes. On ſait que lorſqu'un petit-maître devient infidele, ſa conduite eſt juſtifiée par tous ceux de ſon eſpèce ; perſonne ne s'aviſe de ſe récrier ſur ſa perfidie ; & la maîtreſſe qu'il a abandonnée devient un triomphe de plus pour lui : mais ſi cette maîtreſſe veut ſe venger de l'infidele en lui ſubſtituant un nouvel amant, c'en eſt fait, c'eſt une coquette, une volage, une perfide, & toute la nation des amans la condamne ſans retour. La même action qui fait la gloire de l'homme perd à jamais la femme qui a été aſſez malheureuſe d'avoir du goût pour lui & de ſe confier à ſa probité.

Cependant on crie ſans ceſſe contre les femmes ; on les accuſe d'inconſtance & d'infidélité, on leur demande une vertu à toute épreuve, & ces hommes injuſtes qui ont fait les loix veulent les réduire dans un dur eſclavage, tandis qu'ils s'accordent à eux-mêmes une pleine liberté ; qu'arrive-t-il de-là, ce qu'on voit tous les jours, c'eſt-à-dire, qu'un mari bourru, jaloux, biſare, bigot ou avare ſe figure mille chimères, & prend les viſions frénétiques dont il eſt agité, pour des réalités qu'il publie hautement ; alors toute la ſociété maritale prend ſon parti, ils condamnent l'épouſe ſans l'entendre, & toutes les femmes en général

ſe trouvent englouties dans l'arrêt foudroyant que porte contr'elles le jaloux ſénat.

Je ſuis toujours étonné que les femmes ne ſe ſoient point encore liguées entr'elles, qu'elles n'aient pas imaginé de former un corps à part, afin de pouvoir ſe venger des injuſtices que leur font les hommes : que ne puis-je vivre aſſez long-tems pour leur voir faire cet heureux uſage de leur courage! Mais juſqu'à préſent elles ont été trop coquettes & trop diſſipées pour s'occuper ſérieuſement des intérêts de leur ſexe. J'ai remarqué dans preſque tous les mondes que ce n'eſt que l'amour propre & la vanité qui les enchaînent ; l'intérêt perſonnel vient au ſecours d'un cœur déjà ſéduit par l'appât du plaiſir qu'elles ſe promettent, & qui ſouvent ne gît que dans leur imagination ; ce ſont ſans doute ces raiſons qui les empêchent de faire corps., & ce qui fait qu'elles abandonnent la cauſe commune.

Chez les Idaliens la loi eſt égale ; & l'amour, loin d'y être un ſupplice, ne ſert qu'à aſſurer leur bonheur. Un homme qui oſeroit ſe vanter dans cet empire d'avoir toujours été inſenſible, y ſeroit regardé comme un ſtupide ou un automate, on tâcheroit même d'en purger le pays afin d'éviter le ſcandale de leur conduite.

Un cœur tendre eſt chez ces peuples le plus noble préſent qu'ils puiſſent recevoir du ciel ; ce n'eſt que la délicateſſe des ſentimens qui les diſtinguent ; c'eſt à l'ardeur de plaire qu'ils doivent leurs plus belles connoiſſances ; ils prétendent que l'amour fut le premier qui leur donna l'idée de l'écriture ; l'art de la peinture fut auſſi inventé par lui. Il eſt certain qu'en examinant chez eux les évènemens les plus conſidérables, on voit qu'ils prennent preſque tous leur ſource dans la tendreſſe.

Un Idalien croit que ſans l'amour tout languiroit dans la nature ; que ce dieu eſt l'ame du monde, l'harmonie de l'univers, & que le ciel en créant l'homme, lui a donné ce penchant qui l'entraîne vers les femmes ; que l'amour qu'ils ont pour elles eſt un préſent de la divinité qui leur ordonne d'aimer un ſexe qui a été créé d'un limon plus épuré, puiſqu'il eſt plus ſenſible & plus tendre. Pourquoi, diſent-ils rougirons-nous de ſuivre les impreſſions que la nature donne, ſur-tout lorſqu'elles n'ont rien de criminel, que quand on les corrompt par les vices ou par la débauche ; mais ces graves philoſophes de dix-huit ou vingt ans voudroient en vain combattre leurs paſſions, ils ſont trop vifs, trop diſſipés, trop foibles & trop expoſés pour ſouhaiter

férieusement de les dompter ; elles attaquent leurs cœurs avec d'autant plus d'avantage qu'ils paroissent y avoir contribué eux-mêmes, en les aiguisant par des tentations toujours renouvellées ; & ce n'est qu'en les fuyant qu'on peut écouter les conseils de la raison & se procurer cette tranquillité & cette paix de l'ame, si douce, si nécessaire, sans laquelle le cœur devient lui-même un tyran, & la vie un martyre : mais les Idaliens ne reconnoissent point ces principes : leur imagination peu délicate ne se remplit que d'idées riantes qui les empêchent de réfléchir. Cependant lorsqu'une Idalienne joint la bonté du cœur à l'agrément, ce qui est assez rare, elle domine, elle force l'ame & l'entraîne pour ainsi dire malgré elle. On m'a assuré que la plupart d'entr'elles se servent d'un filtre qu'elles savent composer, pour persuader aux grands seigneurs & à ceux qui, possesseur de grandes richesses, peuvent les répandre avec profusion, que l'or, les diamans, les bijoux & la richesse des meubles sont les seules preuves d'amour qu'on doit employer pour leur plaire, & qu'elles sont en droit de se faire aimer, sans que pour cela elles soient obligées à aucun retour.

Les constellations que Vénus verse dans ce monde sont très-dangereuses pour les femmes ;

les plus vertueuſes ont peine à réſiſter à ces influences, & ſont ſouvent expoſées à faire un fâcheux naufrage : on diroit que la chaſteté n'y eſt regardée que comme une chimère que les hommes ne leur ont recommandée que pour ſatisfaire leur amour propre.

Monime ſe reſſentit bientôt de la malignité qui regne dans l'air. Je ne tardai pas à lui voir prendre toutes les manières de la coquetterie la plus rafinée. Elle devint méconnoiſſable ; ſes diſcours étoient libres, ſes regards agaçans. Portée à aimer par l'exemple, je ne la vis plus occupée que du ſoin de plaire ; toute la nature n'offroit à ſes yeux qu'un tableau vivant de l'amour qui paſſoit dans ſon cœur.

Déſeſpéré de ce changement, je me plaçai ſur ſa boucle d'oreille dans le deſſein de lui faire les plus ſanglans reproches ; mais ſoit qu'elle eût oublié le langage des mouches, ou que ſon cœur fût entièrement changé, elle eut la cruauté de détourner la tête chaque fois que je voulus m'en approcher, & même de me chaſſer avec ſon éventail. Outré d'un pareil procédé, je pris le parti de m'aller repoſer ſur un de ces magots qui ornoient ſa cheminée ; j'y déplorai mon malheureux ſort, ſans pouvoir néanmoins ceſſer de regarder

Monime. Je l'examinois avec la douleur d'un homme qui croit tout perdu pour lui.

Une foule de petits-maîtres arrivent, & je la vis sourire à l'un, un regard distrait & languissant étoit jetté sur un autre. Elle s'avança devant une glace pour raccommoder une sultanne de diamans qu'elle dérangea plusieurs fois pour la remettre ensuite comme elle étoit; ce petit manége n'étoit que pour faire admirer la beauté de sa main & la blancheur d'un bras fait au tour; puis changeant d'attitude pour donner assez de mouvement à sa jupe, afin qu'en s'élevant un peu on pût voir le bas d'une jambe admirable, & le plus joli petit pied du monde. Elle se mit ensuite à préluder à demi-voix & d'un air folâtre, pour faire naître à ceux qui l'écoutoient le desir de l'entendre, & satisfaire en même tems son amour propre par le plaisir qu'on goûte à être applaudie. Monime me parut enfin la plus accomplie petite-maîtresse qui fût dans la planète de Vénus; non-seulement elle avoit pris les airs les plus galans des femmes, mais elle étoit encore en état de leur donner des leçons sur tous les rafinemens que peut employer une coquette lorsqu'élle veut subjuguer un amant.

On juge que je ne devois pas être à mon aise, cependant je ne pus jamais me résoudre

à la quitter. Je la ſuivis un jour chez la reine où l'on jouoit au camagnol; lorſque le prince Pétulant entra, Monime fut d'abord frappée de ſa bonne mine, de cet air de nobleſſe & de grandeur que donne une haute naiſſance. Elle ne l'avoit point encore vu. Ce prince, abſent depuis ſix mois pour faire rentrer dans ſon devoir toute une province qui s'étoit révoltée, & qui avoit cauſé beaucoup d'inquiétude à la cour, revenoit couvert de gloire, après avoir rempli l'attente de la reine qui lui avoit donné le commandement de ſes troupes dans cette expédition. Cette princeſſe voulant lui donner des marques de ſatisfaction en préſence de toute ſa cour, lui fit l'accueil le plus careſſant, & le combla d'éloges les plus flatteurs.

Nombre de courtiſans entourèrent le jeune prince pour joindre leurs éloges à ceux de la reine; mais appercevant Monime, à peine ce prince ſe donna-t-il le tems d'y répondre: enchanté de ſa beauté & des charmes répandus dans toute ſa perſonne, dieux, s'écria-t-il, en parlant à un de ſes courtiſans! quelle adorable objet! eſt-ce Flore ou Hébé? Que ſon air eſt vif & touchant! le ciel eſt dans ſes regards; chaque geſte marque la dignité & les graces: quel ſon de voix! il porte l'amour dans le

cœur. Eſt-elle depuis long-tems à la cour ? Sait-on ce qu'elle y vient faire ? Je l'ignore, répondit le courtiſan, fâché ſans doute de ce qu'il prévoyoit que le prince alloit peut-être lui enlever une conquête qu'il croyoit déjà ſûre ; mais, pourſuivit Pétulant tout plein de ſon amour, ſon cœur n'eſt-il point prévenu en faveur de quelqu'un ? Ah ! ſi cela eſt, j'en mourrai de douleur : il faut m'en inſtruire.

Le prince Pétulant étoit dans cet âge où tout inſpire l'amour & la volupté. Le plaiſir paroiſſoit peint dans ſes yeux, la tendreſſe dans ſa phyſionomie, & la perſuaſion étoit ſur ſes levres. On ne pouvoit le voit ſans ſentir que l'amour devoit être un ſentiment délicieux & fait pour triompher de la vertu la plus ſauvage. Il étoit couru des femmes qui l'avoient un peu gâté en accordant trop à ſes deſirs, ce qui le rendoit vain & un peu téméraire.

Lorſque le jeu fut fini, le prince s'approcha de Monime & lui préſenta la main pour la reconduire dans ſon appartement, en lui diſant tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre. Il s'exprimoit avec ce charme de l'eſprit qui cherche à plaire. L'ardeur qui brilloit dans ſes yeux intimida d'abord Monime ; ſon étonnement lui fit garder le ſilence : ſi mes regards importuns vous fatiguent, ajouta le

prince, souffrez au moins mes adorations. Pourriez-vous vous offenser de ma liberté? Vos yeux qui m'ont paru plus sereins que le ciel doivent être le siége de la douceur, pourquoi les armer de sévérité? Ah! rassurez un homme que la majesté de votre front a déjà confondu; si j'ai fait un crime en vous déclarant mon amour, & en contemplant vos appas, c'est le crime de vos charmes. Tout ce qui respire doit adorer votre beauté. Qui pourroit vous être comparé dans l'univers? Vous êtes digne de commander aux dieux mêmes.

Enfin le prince continua de faire valoir les sentimens passionnés qu'il avoit pour Monime, il lui jura cent fois de l'aimer éternellement, fit briller sa flamme impétueuse, & dans le transport qui l'anime il prend une des mains de Monime, la serre, la regarde tendrement; & comme il voit qu'elle ne songe point à la retirer, il y applique un baiser tout de flamme. Ce baiser augmenta son trouble & ses desirs. Enhardi par cette faveur, il ne craint plus de les montrer. Mais que devins-je lorsque je crus m'appercevoir qu'il lui en causoit à son tour: Dieux! m'écriai-je, je suis perdu. On sait que les mouches n'ont pas la voix forte; je ne fus point entendu.

Enfin, plaire, aimer, se le dire, fut pour

les deux amans l'ouvrage d'une soirée. Leurs cœurs se communiquèrent plus aisément parce qu'ils sentoient, qu'ils se l'apprirent par des paroles ; leur trouble, leurs regards leur servirent d'expressions ; ce je ne sai quoi que les amans & les vrais amis éprouvent, que j'avois si bien senti moi-même auprès de Monime, & que cependant je ne puis rendre.

On a raison de dire que les princes vont vîte en amour. C'est une loi généralement reçue & suivie dans presque tous les mondes que j'ai visités; mais celui de Vénus l'emporte sur tous les autres. Comme ces peuples ne vivent pas long-tems, ils abrégent le plus qu'ils peuvent tout cérémonial incommode: la constance semble être bannie de ce monde ; la volupté, l'amour des plaisirs, la bonne chère, sont leurs passions dominantes ; ils joignent encore à ces rares qualités le faste & la magnificence.

La souplesse est chez eux un caractère naturel. Un Idalien emploie toute son adresse à dissimuler ses défauts & à exagérer ses bonnes qualités. Tous les hommes s'annoncent sous les dehors les plus estimables. Tous veulent passer pour avoir des mœurs, de la probité, de l'esprit, des connoissances, du jugement & de la raison; mais toutes ces prétentions sont chimériques,

puisqu'ils ont plus de brillant que de solidité ; qu'ils sont plus superficiels que profonds ; plus vains que fiers ; plus voluptueux que délicats ; plus foibles que sensibles, & plus occupés du désir de plaire que des moyens de s'attacher une personne de mérite : on peut dire que toutes leurs démarches sont inconséquentes. Pour les femmes, elles ne sont jalouses que de leur beauté, de leurs graces, & de la préférence qu'elles remportent sur leurs rivales, sans se soucier aucunement de leur réputation.

CHAPITRE III.

Amour de Pétulant pour Monime.

LES Idaliennes en général sont fort adroites : elles ont l'esprit subtil & artificieux, affectent le désintéressement, quoique dans le fond elles ne s'occupent que des moyens dont elles doivent se servir pour travailler à la ruine entière de leurs amans. Plus elles ont renversé de fortunes, plus leur triomphe est grand ; c'est alors que leur réputation s'étend par-tout, & que les hommes se disputent entr'eux la gloire de se ruiner avec elles.

Rien ne s'achète si cher dans ce monde que

la compagnie des femmes : il eſt vrai qu'on a la liberté de les marchander comme une boëte à bonbons ; il eſt certain qu'elles ſe livrent toujours aux plus offrans. Une Idalienne vous tient quitte des fleurettes ; les longues déclarations l'ennuient. Soyez riche & libéral, c'eſt tout ce qu'il faut pour plaire. Au lieu de ſoins délicats & recherchés, donnez-leur de l'argent, des bijoux, des diamans, un bel équipage, une maiſon bien montée, nombre de domeſtiques ; avec ces avantages vous aurez certainement la préférence : mais il ne faut pas croire pour cela qu'elles vous feront fidelles ; vous ſerez trop heureux ſi ces belles ne vous donnent qu'une demi-douzaine d'aſſociés. Un homme eſt ſouvent entretenu par la maîtreſſe d'un grand ſeigneur ; celui-ci en entretient lui-même une autre : ce ſont, pour ainſi-dire, des baux qu'ils paſſent, dans leſquels leur mérite eſt ſûrement affermé beaucoup plus qu'il ne vaut : c'eſt ainſi qu'ils font circuler les faveurs du ſimulacre de l'amour.

Dans ce monde les amans ſont des gens indifférens qui ſe voient par amuſement, par air, par habitude, ou pour le beſoin du moment ; le cœur n'a nulle part à ces liaiſons ; on n'y conſulte que l'intérêt, la commodité, ou certaines convenances extérieures ; on appelle cela ſe con-

noître, s'arranger, se voir, vivre ensemble; ces liaisons de galanteries durent un peu plus qu'une visite. Ils ont très-sagement trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des desirs la faculté de les satisfaire; c'est pourquoi ils ne font guères d'autres choix que ce qui tombe le plus commodément sous leurs mains : cependant ces amans se jurent une constance éternelle, quoiqu'ils soient sûrs de se parjurer autant de fois qu'ils changent d'objet, & chaque défaite prépare celle qui doit suivre. L'habitude qu'ils ont du vice en efface à leurs yeux toute l'horreur. Entraînés du déshonneur à l'infamie, ils ne trouvent aucune raison qui les arrête, & on les voit faire autant de chûtes que de faux pas.

On peut comparer les Idaliens à l'éclat somptueux d'un superbe tombeau que l'art a décoré de mille trophées; mais le dedans trop digne de pitié n'est plus qu'une carcasse magnifique, ou qu'un vrai squelette d'amitié; tout leur mérite n'est que dans l'extérieur : chez eux lorsque l'utilité disparoît, elle ferme après elle la porte du cœur.

L'esprit des Idaliennes éclate en plusieurs occasions : on les voit d'abord employer tous les ressorts de la coquetterie pour fixer un amant qui a su leur plaire. Artificieuses & rusées; elles ont des rafinemens dont elles seules

sont

ſont capables; mais ſi elles découvrent que cet amant les a trahies, s'il porte ſes attentions ſur un autre objet, s'il les quitte, s'il les mépriſe, alors la douleur qu'elles conçoivent d'une infidélité qu'elles croient n'avoir pas méritée, change bientôt leur amour en une haine irréconciliable; & cet amant doit s'attendre à eſſuyer tous les traits d'une fureur implacable, tous les reſſorts de la vengeance ſont employés pour le perdre, & les conditions d'un nouveau traité ne ſe font que dans la vue d'y parvenir.

Que je trouve, dis-je au génie, de différence dans la façon de penſer qui règne aujourd'hui dans notre monde : chez nous un grand cœur eſt moins touché de la beauté que de l'eſprit; on veut des ſentimens & de la délicateſſe, on regarde l'eſprit comme le ſel de la galanterie. Il eſt vrai que d'abord une jolie figure engage, mais un bon caractère arrête. Sans un diſcernement fin & de la ſolidité dans l'eſprit, la beauté devient inſipide; il faut, pour plaire longtems, joindre à ces premières qualités l'enjouement, la politeſſe, la complaiſance & l'égalité d'humeur; ce n'eſt que par ces qualités réunies qu'on peut ſe flatter de fixer l'homme le plus inconſtant, s'il eſt aſſez raiſonnable pour préférer les plaiſirs purs, qui n'ont leur ſource que dans le mélange des ames, qui ne peuvent

recevoir leurs perfections que d'une confiance & d'une complaisance mutuelle. Ces qualités, si desirables pour le bonheur de la société, se trouvent quelquefois dans une jolie femme, sur-tout lorsqu'elle a des mœurs, & de l'éducation. J'ai remarqué que presque toujours le caprice, la bisarrerie, le dépit, la colère, la jalousie, l'humeur brusque & désobligeante, l'esprit de critique & la calomnie sont des défauts attachés aux laides, ou aux vieilles coquettes, qui ne peuvent plus faire d'usage de leurs appas surannés, & qui, pour leur consolation, s'amusent à médire de tout le genre humain, & à empoisonner les actions les plus simples. Ne pourroit-on pas croire que la laideur ou la vieillesse est l'enfer de certaines femmes, puisqu'elle en fait autant de démons qui ne s'occupent qu'à tourmenter les autres.

Le prince Pétulant continuoit de faire assiduement sa cour à Monime. Pourquoi, lui dit-il un jour, charmante Taymuras, doutez-vous des sentimens passionnés que vous seule êtes capable de m'inspirer? Craindrez-vous toujours mon inconstance? Si l'amour que je ressens avoit pu passer dans votre ame, une pensée aussi injurieuse pour un prince qui vous adore, n'auroit jamais trouvé place dans votre cœur; cessez donc de me soupçonner de lé-

géreté; rendez plus de justice aux feux que vous allumez, & soyez persuadée qu'ils ne peuvent jamais s'éteindre. J'avoue qu'avant que vous paroissiez à la cour, j'ai souvent cherché les occasions de m'amuser; semblable aux zéphirs qui sans cesse caressent de nouvelles fleurs, je n'ai fait que voltiger, sans pouvoir me fixer sur aucun objet; cet aveu doit vous prouver ma sincérité. Hélas! que je regrette toutes les expressions de tendresse que j'ai prodiguées à des femmes qui le méritoient si peu! pouvois-je jurer d'être fidèle à des goûts passagers! Non, divine Taymuras, ce n'est que dans vos yeux qu'on doit trouver l'impression d'un véritable amour, & ce n'est qu'en s'unissant à vous qu'on peut en ressentir l'ivresse. L'univers entier paie à Vénus le tribut de son obéissance; faut-il que vous soyez la seule qui résistiez à ces douces inflences? J'ai cru d'abord m'appercevoir que vous n'étiez point insensible à mon amour. Ce feroit l'accuser de foiblesse que d'en craindre l'inconstance. Que je mets de différence entre la façon de penser de ma princesse & celle de nos Idaliennes! j'ai trop appris qu'elles ne savent point aimer. Ce n'est jamais le tendre amour qui les détermine; on ne les voit céder qu'à l'ambition, à l'attrait des richesses, à la coquetterie ou à la nature,

Comment un prince pourroit-il ſe flatter d'en être aimé, lors même qu'il ne cherche que l'amuſement? Leur facilité rebute & dégoûte; leur vivacité inquiette; leur intérêt & leur inconſtance les rend mépriſables: mais on eſt sûr qu'une ame comme celle de ma princeſſe ne ſe rend que par le choix de ſon cœur. Serois-je aſſez heureux pour avoir ſu toucher le vôtre?

Ce diſcours du prince Pétulant fut accompagné des plus vifs tranſports. L'occaſion devenoit preſſante, & je crus voir dans les yeux de Monime qu'elle partageoit les deſirs du Prince: il eſt tems, lui dit-elle, de vous faire connoître mes véritables ſentimens: oui, cher prince, je vous aime; j'ai ſenti en vous voyant que le véritable amour lie les cœurs par une ſympathie délicieuſe. N'abuſez point de l'aveu que j'oſe vous faire; qu'il vous ſuffiſe d'apprendre que vous ſeul poſſédez toute ma tendreſſe; mais n'eſpérez rien de plus.

Ah! divine Taymuras, s'écria Pétulant en tombant à ſes genoux, nul mortel dans le monde n'eſt auſſi heureux que moi; vous m'aimez, vous daignez me le dire; après un tel aveu, mon ſort, s'il étoit connu, ſeroit envié des dieux mêmes. Ah! je ne ſens & n'écoute plus que l'amour: comment puis-je réſiſter au



Ah! divine Tamuras, nul mortel dans le monde n'est aussi heureux que moi.

Marillier inv. Le Villain sc.

plaisir que je goûte à l'entendre prononcer de votre bouche? Vous m'aimez; que ces mots ont de charmes! répétez-les, je vous en conjure, mon adorable maîtresse.

Pétulant ajouta encore mille propos passionnés, qu'il entremêloit de digressions & de témoignages de tendresse, qui mirent le comble à mon désespoir. J'oubliai alors l'impuissance où j'étois de pouvoir me venger de Monime; je volai comme un furieux sur son sein, que je piquai vivement: je m'attachai ensuite au nez & aux yeux de mon rival, que je dardai de mon aiguillon avec beaucoup d'animosité; la douleur qu'ils en ressentirent l'un & l'autre, les mit dans une sorte d'impatience, qui satisfit un peu ma vengeance. Monime me chassa avec vivacité, & Pétulant fit son possible pour m'attraper; mais plus subtil que lui, je me sauvai au haut d'une corniche, très-content de mon courage & d'avoir, par cet exploit, donné le tems à Monime de rappeller toute sa vertu, que je crus prête à faire naufrage; c'étoit peut-être l'heure du berger, que j'eus le bonheur de faire manquer au prince. Monime rougissant alors des transports de Pétulant, reprit un air sévère, lui fit un crime de sa témérité; & quoiqu'il pût dire, en en rejettant la faute sur la force de son amour, pour l'en punir, elle fu

plusieurs jours sans lui permettre de la voir.

Cet intervalle parut un siècle au prince Pétulant; il ne put cacher son chagrin, & chacun en raisonna suivant sa façon de penser. Il vint un jour chez la reine; Monime y étoit; elle s'apperçut qu'il cherchoit l'occasion de lui parler, & se retira aussi-tôt; la joie & les graces la suivirent, & laissèrent à leur place le regret de son départ. Pétulant, désespéré de cette marque de froideur, sortit un instant après, & fut se renfermer dans son appartement avec un de ses favoris.

Je suis le plus malheureux de tous les hommes, dit le prince; tu connois mon amour & l'objet qui l'a fait naître; croirois-tu que l'ingrate me punit d'un crime que ses charmes ont occasionné? Taymuras me bannit de sa présence, & ce qui met le comble à mes maux, c'est que je ne puis modérer les mouvemens qui m'entraînent vers elle. La jouissance de tous les honneurs qui m'environnent, m'abandonne & me devient insipide éloigné de ma princesse. Tu sais qu'avant qu'elle parût à la cour, je trouvois des plaisirs dans tout le brillant qu'elle présente chaque jour à mes yeux; mais, te l'avouerai-je, ces plaisirs n'ont jamais produit dans mon esprit aucun de ces desirs véhémens, ni aucune de ces délicatesses de senti-

ment que je trouve auprès de Taymuras; je découvre en elle tous les jours de nouveaux charmes; & elle me semble si parfaite, si remplie de connoissances, que ce qu'elle fait ou ce qu'elle dit paroît toujours le plus sage; la science se déconcerte en sa présence; sa beauté est si brillante, qu'elle démonte la sagesse, & la fait ressembler à la folie: on diroit, en la voyant, que l'autorité & la raison ne sont faites que pour elle, & que les graces ont élu leur demeure en sa personne; ses charmes attirent la tendresse, l'estime & l'amour, & la nature l'a formée si parfaite, qu'on peut l'aimer sans foiblesse. Croirois-tu qu'avec des sentimens si purs & si parfaits on puisse déplaire à ce qu'on aime; cependant c'est leur vivacité & la violence de mon amour qui me perd. Va, cher ami, la trouver de ma part; parle-lui de ma douleur. Attends, je vais lui écrire pour lui peindre le désespoir où je suis d'avoir pu l'offenser.... Mais, non, demeure; il vaut mieux que je la voie; je veux mourir à ses pieds, si je n'obtiens le pardon d'une faute involontaire.

Pétulant se rendit auprès de Monime; elle étoit seule, & sans doute occupée de lui: elle ne fut pas fâchée de le voir; la pénitence qu'elle lui avoit imposée commençoit à l'ennuyer elle-même. Dès que le prince parut, son air triste

& abbattu la toucha. Pétulant se précipita à ses genoux; il les tint long-tems embrassés, sans pouvoir s'exprimer que par des regards où la passion étoit peinte. Il n'eut pas de peine à obtenir son pardon; Monime oubliant sa colère le fit relever, & lui montra la satisfaction qu'elle ressentoit des marques de sa soumission & de son repentir. Je ne rapporterai point leur entretien qui fut très-long; il finit par de nouveaux témoignages d'amitié de la part de Monime, & de celle du prince par de nouvelles assurances de la plus vive tendresse.

Momime parvint enfin à faire comprendre à son amant, qu'il est des plaisirs que l'ame peut goûter, qui, quoique détachés de ceux des sens, n'en sont pas moins vifs. Quelle douceur, cher prince, lui dit-elle un jour, d'être tout entier à ce qu'on aime, de se faire un devoir de son amour, un mérite de ses soins, de jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie, & de joindre le charme de l'union des cœurs à celui de l'innocence? Les plaisirs ne sont-ils pas bien plus parfaits, lorsque l'amour ne s'introduit que par l'estime, du moins s'il disparoît, ce n'est que pour céder sa place à l'amitié la plus tendre. Est-il de plaisir plus touchant que celui d'aimer ce qu'on respecte, & d'en être chéri sans partage? & doit-on

immoler une si douce félicité à l'ivresse des sens ? Il faut que nulle crainte, nulle honte ne trouble notre repos, & qu'au sein des vrais plaisirs nous puissions parler de l'amour, sans faire rougir la vertu. Je sais que la plupart des Idaliennes sont bien éloignées de cette délicatesse. Hélas! mon prince, continua Monime, si vous m'aviez arraché ce que je cherche à vous conserver, c'étoit votre propre bonheur que vous ravissiez.

Que vous êtes cruelle, divine Taymuras, dit Pétulant! pensez-vous que je puisse être heureux si vous condamnez toujours ma passion, & si vous voulez anéantir tous mes desirs ? Non, dit Monime, mais je veux seulement vous apprendre à les modérer, afin de ne les point épuiser; c'est l'unique moyen de n'en être pas la victime; car ceux qui recherchent le plaisir avec trop d'avidité, sont des prodigues, qu'on peut accuser de dissiper leur fonds, sans se donner le tems de jouir du revenu, & qu'on doit encore regarder comme des gens prêts à tomber dans le néant : il faut donc, mon prince, économiser ses plaisirs, pour être en état de les goûter plus long-tems. Quoique le prince Pétulant fût très-mécontent de cette morale, & qu'il ne la goûtât point du tout, il parut néanmoins s'y soumettre sans

murmurer, tant il est vrai que le véritable amour fait souvent métamorphoser les peines en plaisir, sur-tout lorsqu'il les regarde comme des moyens de plaire à la personne aimée.

Pétulant qui ne reconnoissoit de vrai bonheur que celui de faire sa cour à Monime, lui donnoit tous les jours de nouvelles fêtes, où l'on voyoit régner la galanterie la plus délicate : ce n'étoit que bals, opéra, comédies, concerts dans différentes petites maisons; car on peut dire que ce prince en avoit pour le moins autant que le soleil, qui toutes étoient de vrais palais, où la magnificénce brilloit de toutes parts; enfin il ne négligeoit rien de tout ce qui peut rendre un amant agréable.

Quoique toutes les femmes de la cour prissent part à ces divertissemens, elles en conçurent cependant une jalousie affreuse contre Monime; chacune d'elles s'efforça de lui découvrir quelque défaut, soit dans ses traits ou dans sa taille : sa beauté, disoient-elles, n'étoit pas réguliére; ses graces étoient trop simples & trop naturelles; elles ne trouvoient rien de si merveilleux dans son esprit ni dans sa façon de se mettre, qui ne la faisoit distinguer que par un goût étranger.

Malgré cette critique, si Monime inventoit quelque nouvelle parure, le lendemain toutes

les femmes en avoient de pareilles; avoit-elle imaginé un terme nouveau, d'abord on l'employoit à tout propos; en un mot, c'étoit Monime qui donnoit le ton à toutes les femmes de la cour; elles ne pouvoient s'empêcher de mettre tout en usage pour tâcher de l'imiter, se persuadant par-là d'acquérir autant de grace qu'elle en avoit.

Quoique Monime parût partager la tendresse que le prince avoit pour elle, il n'en étoit pas plus avancé, parce qu'elle évitoit avec un soin extrême toutes les occasions de se trouver seule avec lui : sans doute qu'elle rougissoit peut-être en elle-même du péril qu'elle avoit couru en écoutant trop un penchant qui sembloit l'entraîner malgré elle, & auquel il lui étoit difficile de résister.

Enfin, las d'être sans cesse le témoin de leur amour mutuel, je fus trouver Zachiel : c'est ici mon tombeau, lui dis-je, si vous ne mettez fin aux cruels tourmens que j'endure, en me rendant ma Monime. Comment, dit le génie, n'est-elle pas sans cesse présente à vos yeux? Oui, repris-je; mais ce n'est que pour me désespérer, puisque je la vois à tous les instans prête à céder aux empressemens du prince Pétulant, qui met tout en œuvre pour la séduire. Ne craignez rien, dit Zachiel; je conviens que

l'air qu'on respire dans la planète de Vénus produit un penchant invincible pour l'amour, & qu'il inspire de violens desirs; mais Monime aura assez de vertu pour les combattre & les vaincre; d'ailleurs elle n'a plus que huit jours à rester dans le corps qui l'enveloppe, ainsi je vous exhorte à vous tranquilliser & à modérer les mouvemens qui vous agitent.

Malgré les assurances du génie, incapable de me tromper, je puis dire que je souffris les plus cruelles inquiétudes pendant ces huit jours; je craignois à tout instant quelque foiblesse de la part de Monime; je ne voulus point la quitter, aveuglé par la jalousie & par mille autres passions différentes, qui m'empêchoient de faire réflexion sur mon impuissance; car il est certain que la figure sous laquelle je paroissois, ne devoit pas être capable d'en imposer.

CHAPITRE IV.

Suite des amours de Pétulant.

Le prince, dont l'amour augmentoit tous les jours par la conduite que Monime gardoit avec lui, se détermina enfin de supplier la reine de consentir à leur mariage. Rien ne sembloit s'opposer à une union qui paroissoit si bien assortie.

La naiſſance de Taymuras ne cédoit en rien à celle du prince ; cependant la reine s'y oppoſa formellement, quoique Pétulant employât tout ce qu'il crut capable de toucher cette princeſſe : il lui peignit avec beaucoup de vivacité l'excès de ſon amour, fit valoir les brillantes qualités de l'objet de ſes feux, proteſta qu'il mourroit de douleur, ſi ſa majeſté perſiſtoit à lui refuſer une grace dont dépendoit le bonheur de ſa vie, & ajouta que, comme la naiſſance de la princeſſe Taymuras n'étoit point inférieure à la ſienne, il avoit pu ſe flatter de ne rencontrer aucun obſtacle à ſes deſirs.

L'éloquence du prince ne ſervit qu'à manifeſter ſon amour. La reine fut inflexible ; mais, pour adoucir en quelque ſorte un refus qui pouvoit bleſſer la princeſſe, elle aſſura Pétulant que, ſans l'invincible oppoſition qui ſe rencontroit dans cette alliance, par une des principales loix de l'état, qui défendoit à toute perſonne, de quelque condition qu'elle fût, de contracter aucune alliance étrangère ; que cette loi ne tendant qu'au bien de ſes ſujets, elle ne permettroit jamais qu'on osât l'enfreindre ſous ſon règne ; que Pétulant, comme premier prince de ſon ſang, devoit être auſſi le premier à la maintenir par ſon exemple ; qu'au ſurplus la défenſe qu'elle lui faiſoit de

s'unir à la princeſſe de Taymuras, ne diminueroit jamais rien de l'eſtime qu'elle avoit conçue pour ſa perſonne; qu'elle auroit toujours pour elle tous les égards qu'on devoit à ſon rang, & ceux encore qu'on ne pouvoit refuſer aux éminentes qualités dont elle étoit douée. Cet éloge qae la reine donna à la princeſſe, adoucit un peu la douleur que Pétulant reſſentit d'un refus ſi abſolu, & en habile courtiſan, il eut l'adreſſe de diſſimuler ſon chagrin. Il feignit de goûter les raiſons de la reine, & l'aſſura qu'il ne lui en parleroit plus.

Le prince, pour ne point donner de ſoupçons à la cour, crut qu'il étoit de la politique de feindre d'aller paſſer ſon chagrin dans une de ſes maiſons; il partit dans l'inſtant ſans voir Taymuras, ce qui donna lieu à une infinité de diſcours que tinrent les femmes intéreſſées à la conquête de ce prince; pluſieurs courtiſans le ſuivirent; mais il eut le ſecret de s'en débarraſſer, & de ne conſerver auprès de ſa perſonne que ſes favoris les plus familiers, à qui il fit part de ſon chagrin & de la réſolution qu'il avoit priſe de ſe rendre le ſoir même auprès de l'objet de ſon amour.

On ſait qu'il n'eſt guères de favoris qui oſent réſiſter aux volontés d'un prince; ceux-ci applaudirent comme de raiſon; ils ſe chargèrent

même de dérober aux yeux curieux & attentifs sur ses actions toutes les démarches qu'il pourroit faire. Cette assurance tranquillisa le prince, & la vivacité de son amour ne lui permettant pas de différer de se rendre auprès de Monime, afin de prendre avec elle des mesures certaines pour assurer son bonheur, il sortit par une porte secrette de son château, & se rendit *incognito* la nuit même auprès de Taymuras.

Monime n'étoit point encore couchée lorsqu'il arriva ; inquiette du départ précipité du prince, sans en pouvoir deviner la cause, elle prit le parti, pour dissiper ses ennuis, de se faire apporter une cassette qui renfermoit les lettres & les billets qu'il lui avoit écrits : occupée à les relire, cet agréable passe-tems, loin de la provoquer au sommeil, n'avoit fait au contraire qu'à ranimer ses esprits, & répandre dans son ame une douce volupté, excitée par les vives expressions d'amour & de tendresse, dont ses lettres étoient remplies.

Taupette, confidente de Monime, vint interrompre cette lecture, pour lui annoncer l'arrivée du prince, qui demandoit à l'entretenir sur une affaire de conséquence. Monime surprise hésita un instant : je ne puis, dit-elle, après avoir réfléchi un moment, recevoir sa visite ; pourquoi ne lui avoir pas dit que je

n'étois pas visible? Cela est vrai, madame; mais le prince me paroît si inquiet, que je n'ai pu m'y résoudre. Je vais donc le renvoyer? Que dis-tu, ma chere Taupette? Arrête, le prince est inquiet, & demande avec empressement à me voir. Hélas! que peut-il être arrivé? Ciel! comment lui refuser un quart-d'heure? Non, je veux éviter tout ce qui sent le manège, cela est trop opposé à ma candeur.

Monime sortit à l'instant de son cabinet pour recevoir le prince. Pardonnez, cher Taymuras, si j'ose paroître à cette heure devant vous. Pénétré du plus violent chagrin, je ne puis différer plus long-tems à vous faire part de mon désespoir: la reine s'oppose à mon bonheur; elle me défend de m'unir à vous; votre qualité d'étrangère en est seule la cause: mais si vous m'aimez, si votre tendresse égale la mienne, & si les assurances que vous m'en avez données ne m'ont point trop flatté, refuserez-vous de couronner mes feux? Consentez, divine princesse, que je vous donne ma foi, & que je reçoive la vôtre à la face des autels. Pourquoi hésiter? L'amour n'a rien qui doive vous faire rougir; sa flamme est dans la nature, tous les cœurs lui doivent un tribut.

Monime, surprise & embarrassée, ne répondit rien. Objet digne des dieux, poursuivit le

prince,

prince, vous ne devez pas redouter la proposition que j'ose vous faire; le ciel qui vous protège, doit vous être garant de ma bonne foi & de la pureté de mes desseins; vous devez les reconnoître à des sentimens que vous-même avez pris soin d'épurer. Vous ne répondez point, dit le prince attendri; se peut-il que l'amour ne vous dicte rien en ma faveur?

Il est vrai, dit Monime d'un ton très-sérieux, que j'ai tout lieu d'être étonnée du refus de la reine; j'avoue même que je n'ai pas dû m'y attendre; mais, malgré ses refus qui doivent nous séparer pour toujours, soyez persuadé, cher prince, que le souvenir de votre tendresse, & celui de votre générosité, ne pourront jamais s'effacer de mon cœur, & qu'il n'y a que ma reconnoissance qui les puisse égaler. Hélas, reprit Pétulant, que vous lisez mal dans mon ame! Est-ce donc de la reconnoissance que je vous demande? Ah! vous savez trop bien que c'est un tribut qui n'est pas fait pour vous, puisque la nature ne vous a créée si parfaite que pour accorder des faveurs. Le prince, en s'exprimant ainsi, regardoit Monime d'un air si tendre & si sincère, ses regards peignoient si bien ses craintes & la pureté de ses sentimens, que Monime, qui n'étoit retenue que par l'idée qu'elle se formoit

qu'une union secrette pourroit ternir sa gloire; ne répondit alors que par un silence animé. Il faut convenir que l'esprit sert toujours mal un cœur tendre; mais en récompense, lorsque l'on a commencé à se plaire, il semble qu'on se soit donné le mot; l'esprit, le cœur & les yeux, tout part à la fois pour former l'intelligence de l'ame, & ce concert délicieux renferme toutes les déclarations, tous les sermens & toutes les certitudes de l'amour.

Le prince s'appercevant du trouble & de l'embarras de Monime, s'efforça de la rassurer par tout ce que l'amour put lui inspirer de plus séduisant. Ah! divine princesse, ajouta Pétulant avec une espèce de transport, ce feu que je vois briller dans vos yeux doit être dans votre cœur; il m'est un sûr garant que, sensible à mes maux, vous consentez enfin de les finir, & que l'amour lui-même sera votre guide, pour vous conduire demain au lever de l'aurore dans le temple, où l'on conserve le feu sacré. Oui, ma princesse, c'est-là que je veux vous assurer par les sermens les plus solemnels, que mes feux seront toujours aussi purs & aussi durables que celui qu'on y conserve avec soin.

Monime pressée de répondre à l'ardeur du prince, se crut obligée de lui représenter la

soumission qu'il devoit aux ordres de la reine; le danger auquel elle seroit exposée, si cette princesse venoit à découvrir leur union; la honte d'être peut-être renvoyée, en rendant de nulle valeur un mariage contraire aux loix de la nation, & enfin la douleur de le perdre pour jamais: elle ajouta encore quelques autres difficultés, c'est-à-dire, de celles qui ne servent qu'à nourrir & augmenter la passion. Le prince, dont l'ardeur étoit extrême, les éluda toutes par des raisons apparentes: rassurez-vous, charmante Taymuras, ajouta Pétulant; content de mon rang, mon ambition se borne au seul desir de vous plaire; convenez du moins que la nature a fait aux hommes des plaisirs simples, aisés & tranquilles; ce n'est qu'à leur imagination déréglée qu'ils doivent ceux qui sont embarrassans, incertains & difficiles à acquérir. Vous voyez que la nature est bien plus habile que nous, c'est pourquoi nous devons nous reposer sur elle du soin de notre bonheur; c'est cette bonne mère qui a introduit l'amour qui doit faire toutes nos délices; sans lui le fade assoupissement d'une froide indifférence tiendroit toute la nature dans une espèce d'engourdissement universel, contraire au bonheur des humains. Laissons jouir à ces hommes vains de cette ambition

qu'ils n'ont inventée que pour empoisonner leurs plaisirs & troubler le repos de la vie; si ma princesse pense comme moi, nous goûterons sans aucun trouble la volupté la plus pure : il est une force communicative qui entraîne les grandes ames & les éleve au-dessus des autres.

Monime, animée des mêmes sentimens, ne répondit d'abord que par un sourire; son teint s'anima d'un rouge de rose, vrai coloris de l'amour; elle céda enfin aux empressemens du prince, mais elle lui fit comprendre qu'il étoit de la prudence de ne point précipiter leur bonheur, afin de le rendre plus sûr & plus durable. Pétulant eut peine a goûter ce conseil, il regardoit les jours qui devoient reculer sa félicité comme autant de siècles; cependant il fut obligé de céder aux raisons de Monime, qui consentit à son tour de se rendre huit jours après à l'heure indiquée dans l'intérieur du temple de l'amour.

Le lendemain Monime fut invitée à un bal paré que la reine donna à toute la cour. Je ne la suivis point, désespéré des projets que j'avois entendus; mon cœur flétri & anéanti me parut s'être séparé de moi; abîmé dans une létargie la plus profonde, je n'avois aucun sentiment, aucune idée fixe, je promenois

languissamment mes yeux sur-tout ce qui ornoit l'appartement de mon inconstante Monime ; je ne voyois rien, ce n'étoit que les yeux de la machine, ceux de l'ame étoient éteints, & j'aurois pu croire dans ce désordre extrême que j'avois deux ames, dont l'une triste & désespérée reprochoit à l'autre la perte & l'anéantissement de ses félicités passées.

Zachiel, qui prévoyoit les maux qui devoient m'accabler, vint me secourir ; il me trouva sans aucun mouvement & m'emporta sur une terrasse qui répondoit aux appartemens de la reine. Le génie, après m'avoir ranimé d'un souffle divin, me fit sentir avec force le peu de raison que j'avois de me rendre l'esclave de mes passions. Est-ce ainsi, me dit-il, que vous profitez de mes conseils ? N'auriez-vous pas dû vous rassurer sur la parole que je vous ai donnée que Monime conserveroit toujours ce goût de l'innocence qui ne s'éteindra jamais en elle ; c'est un esprit immortel que la divinité a placé dans son cœur pour n'en point sortir. Je conviens que l'épreuve est rude ; cependant vous voyez qu'elle la soutient sans mon secours. Mais vous, qu'auriez-vous fait, si je vous eusse laissé livré à vous-même, en bute à toute la véhémence de vos passions ? Hélas, m'écriai-je, en interrompant le génie, je n'ai ja-

mais aimé qu'elle ; Monime paroissoit répondre à ma tendresse : j'ai tout perdu ; je ne puis à présent écouter que ma douleur ; la raison ne peut plus rien sur mon esprit. Pourquoi m'exposer à de si cruelles épreuves ? Je devrois, reprit le génie, pour vous punir de votre incrédulité, livrer Monime aux désirs du prince. Ces paroles me firent frémir. Ah ! mon cher Zachiel, pardonnez ma foiblesse, ou ôtez-moi la vie, je ne puis la passer sans Monime. Rassurez-vous, dit le génie, je veux bien encore me prêter à calmer vos égaremens, parce que je suis convaincu que le cœur des hommes est suceptible de toutes sortes d'impressions, leur force ou leur vertu dépend presque toujours de la manière dont on leur présente les objets : votre raison égarée vient de céder la place à une passion violente ; mais après un retour sur vous-même, cette raison que vous venez de sacrifier à l'injuste jalousie, doit reprendre toute sa force. Si les lumières de votre esprit n'ont pu vous défendre contre ces désordres, du moins faut-il les regarder comme des ressources dont je dois espérer le ralentissement des passions tumultueuses qui vous ont agité jusqu'à présent. Pour achever de dissiper vos ennuis, je vais vous porter dans le temple de l'amour.

CHAPITRE V.

Description du Temple de l'Amour.

Ce fut à regret que je m'éloignai d'un lieu qui renfermoit Monime : il n'étoit pas en mon pouvoir de résister aux volontés du génie ; un seul mot de sa bouche anéantissoit tous mes projets. Sa présence amortissoit toutes mes passions ; mais encore trop fortes pour qu'il puisse les éteindre, elles reprenoient leur vigueur dès qu'il me laissoit livré à moi-même. Mon cœur devint dans ce moment semblable à un vase rempli d'une matière déliée & combustible, où tous les rayons du soleil vont fondre comme des traits de feu, pour y former des fermentations que le même instant voit naître & se calmer.

Le temple de l'Amour est éloigné de la capitale de plusieurs milles ; il est situé au milieu d'une campagne des plus agréables ; de belles allées de myrthes, d'orangers & de citronniers ornent les routes, & répandent dans l'air un parfum délicieux : tous les chemins qui y conduisent sont parsemés de fleurs. Zachiel descendit dans une vallée spacieuse, mêlée de bois, de prés & de plusieurs habitations qui servent

de retraites aux voyageurs dans les tems orageux. Toutes ces routes sont très sûres, par la sauvegarde que l'Amour a obtenue de Mars à la recommandation de Venus : on dit même que les animaux n'osent se faire la guerre, & qu'on n'y craint d'autres pièges que ceux que l'Amour y fait tendre.

Nous fûmes arrêtés au bas de cette vallée par un torrent d'inquiétudes qui se précipite à grand bruit du haut d'une montagne, pour venir se perdre dans une mer de délire qui, coulant à grands flots, entraîne avec elle plusieurs plantes qui croissent sur les bords de ses rives. C'est-là que l'on voit les nymphes & les syrènes se jouer & folâtrer sans cesse avec les naïades. Les ports sont couverts d'une infinité de jolies barques dorées, festonnées & magnifiquement ornées. Une multitude de jeux & de ris voltigent sans cesse autour, & des milliers de petits amours vous engagent, par leur badinage, à venir y prendre place ; mais ce n'est néanmoins que les personnes qui paroissent dans l'opulence qui y sont reçues au son des instrumens les plus mélodieux : pour les autres, ils se font conduire sans bruit sur des bateaux plats, au risque d'être submergés par les vagues.

Surpris de voir la prodigieuse quantité de personnes de l'un & l'autre sexe aborder de

toutes parts, Zachiel m'apprit que les habitans de ce monde sont obligés, par une loi émanée du conseil de l'Amour, de venir aussi-tôt qu'ils ont atteint l'âge de puberté, se faire enrôler sous les étendards de ce dieu ; ce qui forme un concours perpétuel de gens de tous états & de toutes conditions qui viennent pour s'embarquer.

Nous traversâmes rapidement cette mer pour entrer dans une plaine bordée d'ombrages délicieux. Au milieu de la plaine s'élève le temple de l'Amour. A droite est une fontaine dont l'eau brillante, claire & argentine, est gardée par un dragon d'une énorme grosseur, qui en défend l'approche, & que Zachiel me dit être la fontaine de jouvence. Dans les premiers tems du monde, il étoit permis à toutes sortes de personnes d'y venir puiser ; mais l'abus qu'on a fait de ce trésor a obligé les dieux de leur en ôter l'usage ; & Pluton, qui est le prince de tous les lieux souterreins, en a commis la garde à ce monstre.

A gauche est une autre source dont les eaux ont la même propriété que celle du fleuve d'oubli. C'est dans ces eaux que l'inconstant petit-maître & la coquette volage viennent se purifier avant d'entrer dans le temple de l'Amour ; on voit ces deux sources se joindre à un

grand canal qui eſt en face du temple, au milieu duquel eſt la ſtatue de la déeſſe Venus, qu'on repréſente aſſiſe dans une coquille, en l'état d'une perſonne qui ſort du bain : une des graces paroît lui preſſer les cheveux encore tout mouillés ; une autre achève de l'eſſuyer, & la troiſième tient une robe prête à paſſer dans ſes bras.

Nous nous avançâmes enſuite ſous le portique du temple, qui forme différentes galeries, au-deſſus deſquelles on a bâti de ſuperbes appartemens qui ſervent de logement aux prêtreſſes chargées du ſoin d'orner les autels & d'offrir au dieu les riches offrandes qu'on y apporte. Plus loin ſont des bains chauds, des cabinets de glaces, où l'ambre & les parfums brûlent de toutes parts, & mille autres lieux qu'elles ont inventés pour ſatisfaire la volupté. Dans ces endroits délicieux on y reçoit toutes perſonnes qui apportent de riches préſens ; car pour les autres, ils ne peuvent jamais y être admis.

Nous paſſâmes ſous une autre galerie ; au milieu étoit élevé un trône d'argent, ſous un dais ſemé de perles & de diamans. Là étoit raſſemblée une foule de perſonnes des deux ſexes, qui attendoient impatiemment l'arrivée de quelqu'un ; ils s'agitoient & paroiſſoient fort en

peine, lorsque je vis paroître une grande femme vêtue d'une manière bisarre : une couronne de myrthe ornoit sa tête, & sur son habit étoient représentées les différentes passions qui agitent les hommes ; son air étoit imposant, sa démarche fière & son regard menaçant ; elle se plaça sur le trône, & trois femmes qui l'accompagnoient se mirent à ses pieds.

Quel est cette princesse, demandai-je à Zachiel ? Je ne puis croire que ce soit la mère de l'Amour, & les trois personnes qui la suivent ne ressemblent nullement à l'idée que je me suis formée des graces. Vous avez raison, dit le génie, celle que vous voyez sur le trône se nomme la passion ; ses suivantes sont la folie, la méfiance & la jalousie. On voit rarement paroître la passion sans les trois femmes qui l'accompagnent.

Cette souveraine, s'adressant à toute l'assemblée, leur apprit les avantages que ses troupes venoient de remporter sur l'empire de la raison. Vous n'ignorez pas, leur dit-elle, que cette princesse n'a jamais cessé de me faire la guerre, en traitant toujours mes fidèles sujets comme ses plus cruels ennemis. L'inimitié qui règne entre nous depuis si long-tems, loin de vous rebuter, doit au contraire vous encourager à soutenir la gloire de mon empire. Je

consens à vous donner encore de nouvelles marques de ma bienveillance, lorsque vous aurez renouvellé vos sermens de fidélité & d'obéissance, & juré entre les mains de la folie que vous conserverez toujours une haine implacable à la raison, ma plus grande ennemie.

Toute l'assemblée se leva en tumulte; & pour montrer à leur princesse le zèle qu'ils avoient à exécuter ses ordres, ce fut à qui auroit la gloire d'approcher le premier de la folie, pour y prononcer le serment qu'elle avoit elle-même dicté. A la fin de cette cérémonie, on entendit sonner une horloge qui annonçoit l'heure du berger; alors chacun prit sa maîtresse par la main, & la conduisit dans les jardins qui sont en face du temple, & dont toutes les allées aboutissent à des cabinets ornés en dedans des plus belles peintures qui représentent les divers attributs de l'Amour. Ces cabinets sont entourés de rosiers, de jasmins, de lauriers, de myrthes & de quantité d'autres arbustes.

Ne voulant point troubler les plaisirs de ces fortunés amans, Zachiel me conduisit vers le temple de l'Amour. La première porte étoit gardée par un homme vêtu comme on nous dépeint Mercure, avec des ailes aux talons; la

ſeconde l'étoit par une nymphe d'une taille avantageuſe & bien proportionnée : je fus frappé de ſon éclat ; la blancheur de ſon teint effaçoit celui de la neige ; je ne pus m'empêcher de ſoupirer, la trouvant ſi ſemblable à Monime, que je la pris d'abord pour elle. Le génie me dit qu'elle ſe nommoit la beauté ; elle le ſalua en paſſant avec un ſourire gracieux.

Parvenus dans l'intérieur du temple, je fus ſurpris de voir ſuſpendu au milieu de cet édifice, à douze pieds de hauteur, un vaiſſeau dans lequel on voyoit un Amour qui tenoit le gouvernail. Ce vaiſſeau, dit le génie, repréſente le cœur de l'homme ; les voiles qui ſemblent l'agiter ſont les déſirs, & les vents qui les enflent ſont l'eſpérance ; les tempêtes qu'il eſſuie ſont cauſées par les inquiétudes & la jalouſie ; l'Amour qui le gouverne en eſt le pilote ; c'eſt lui qui commande dans le vaiſſeau afin de le faire arriver au port, qui eſt la jouiſſance tous les plaiſirs qu'il propoſe. Cette lanterne de que vous voyez au haut du grand mât renferme ſon flambeau pour éclairer ſes favoris, & les avertir de profiter des biens qu'il leur prépare. A la pointe du vaiſſeau étoient écrites ces maximes :

I. Nul ne peut participer à mes faveurs ſans aimer. Le premier des plaiſirs eſt d'aimer, & d'être payé d'un tendre retour.

II. Attachez-vous à connoître l'humeur de la personne que vous voulez rendre sensible, afin de la servir selon ses desirs.

III. Si vous voulez plaire, joignez aux agrémens de votre personne un esprit doux, complaisant, attentif & prévenant, de tendres regards, des discours éloquens; avec de pareils avantages, le cœur qu'on entreprend d'attaquer résiste difficilement.

IV. La bonne conduite qu'on observe d'abord, doit décider du succès de l'entreprise.

V. Ne dites que ce qui peut être agréable, & ne faites jamais rien qui ne soit utile à la personne que vous avez dessein d'engager; c'est le moyen de se faire aimer.

VI. N'achetez jamais les faveurs d'une maîtresse; ce n'est que lorsqu'on est sûr d'être aimé qu'on doit la rendre maîtresse de sa bourse aussi-bien que de son cœur.

VII. N'ayez rien de caché l'un pour l'autre jamais; les biens & les maux ne doivent point se partager sous mon empire.

VIII. Deux amans que j'ai unis doivent confondre leurs ames, & s'accoutumer à penser, craindre & desirer en commun.

IX. Fuyez l'avarice, les craintes, les soupçons & la jalousie, si vous voulez conserver mes faveurs.

Zachiel me fit relire cette dernière maxime ; en me disant de la bien imprimer dans mon esprit, si je voulois mériter d'être protégé par ce dieu. Je ne lui répondis que par un soupir.

Le temple se remplit bientôt d'une foule de monde qui venoit invoquer l'amour, & le prier de leur être favorable. Zachiel me fit remarquer deux jeunes filles, dont les vœux étoient bien différens : l'une se plaignoit que son amant étoit trop entreprenant ; elle demandoit à l'amour qu'il rallentît ses desirs, afin de les rendre plus durables ; l'autre accusoit le sien d'un défaut contraire. Hélas ! disoit-elle avec ferveur, pourquoi, puissant dieu, as-tu permis que je me sois attachée à un homme si timide & si indifférent ? Que ne puis-je me mettre sur l'offensive, je lui ferois connoître mes desirs ; l'ingrat ne répond à aucune de mes avances : amour ! fais qu'il devienne plus entreprenant, ou débarrasse-moi du feu qui me dévore. Je ne suis contente ni de lui ni de moi. Je voudrois ne l'avoir jamais vu ; je voudrois le voir toujours ; je le crains ; je l'aime ; je le hais, & ne sai lequel de ses mouvemens me feroit le plus doux : dieu tout-puissant ! ôte-moi donc jusqu'à l'idée du plaisir que je me suis formée de le rendre sensible.

Une autre, pouſſée par la jalouſie, s'avança pour prier le dieu de punir ſon amant des ſoins qu'il rendoit à ſa rivale; le traître me punit de lui avoir montré trop de complaiſance. Ah! divin amour, par quelle loi barbare as-tu permis qu'on ne puiſſe aimer trop ſans ſe voir aimer moins? Une femme ſe plaignit de la jalouſie de ſon mari, & pria l'amour de lui inſpirer de nouvelles ruſes pour le tromper & lui voler ſon argent, afin d'en faire part à ſon amant. Une veuve enveloppée de crêpe entra d'un air vif & joyeux, pour demander à ce dieu la grace de bien profiter du tems de ſon deuil, ſans que cela puiſſe l'empêcher de paſſer à de ſecondes noces.

Une béate ſuivit d'un air modeſte pour implorer l'amour, afin qu'il ranimât les feux d'un Flamine qui depuis long-tems la dirigeoit. Fais, diſoit-elle à ce dieu, que je ſois toujours belle, ou endort le dragon qui défend d'approcher de la fontaine qui rajeunit, afin que j'en puiſſe puiſer dans ſa ſource, & que par ce moyen j'aie toujours la préférence ſur mes compagnes: fais auſſi que ma rivale qui a entrepris de me diſputer le cœur de mon amant, devienne hideuſe, qu'elle paroiſſe un monſtre à ſes yeux, comme elle en eſt déja un aux miens.

Je vis paroître enſuite quantité de jeunes

petits-

petits-maîtres, qui venoient demander d'être préférés à leurs rivaux. Les uns prioient l'amour de leur faire faire la connoissance de quelque vieille douairière qui fût très riche, les fit dépositaires de tous ses trésors, afi d'avoir la liberté d'en faire part à leurs maîtresses. D'autres vieux barbons pleins d'amour propre, & toujours prévenus en leur faveur, poudrés, pouponnés, apprêtés comme des femmes, & parfumés de la tête aux pieds, demandoient à l'amour la grace de fixer de jeunes filles sans qu'il leur en coûtât rien, & que leur union ne fût jamais troublée par la crainte ni par la jalousie.

Nous visitâmes aussi des chapelles particulières où l'on conserve les offrandes qui ont été envoyées pour acquitter les vœux qu'on a faits à l'amour. On en voit une multitude de la part des belles & de celles de leurs amans; l'un pour des faveurs secrètes qu'il a reçues, l'autre pour un mariage qui a établi sa fortune; celle-ci pour avoir enlevé un amant à sa compagne; une autre, pour s'être conservé jusqu'à soixante ans avec les graces & les plaisirs, dans une agréable fraîcheur, sans aucun secours de l'art. Je passe bien d'autres vœux qu'un esprit pénétrant devinera aisément.

Nous sortîmes du temple pour rentrer dans les jardins, où une foule d'Idaliennes se promenoient. Le génie entra dans une allée sombre; les arbres qui la composoient étoient garnis de petites fleurs gris de-lin d'une odeur très-agréable. Curieux de savoir le nom & la propriété de ces arbres, je le demandai à Zachiel: c'est l'arbre de l'amour, me dit-il, qui ne peut croître dans aucun autre endroit du monde; il ne fleurit que la nuit ou dans des lieux sombres; il provoque à la tendresse ceux qui le touchent, & renferme toutes ses fleurs au lever du soleil, c'est pourquoi il est exposé au couchant.

Nous passâmes ensuite sous un berceau de myrthe, cet arbre est consacré à l'amour. Ce berceau à demi couvert étoit rempli de petits-maîtres & de petites-maîtresses: j'en remarquai une qui portoit dans son action & dans ses regards des signes certains de la disposition de son cœur; sa beauté, ses graces, & un air de vivacité me firent naître la curiosité d'apprendre qui elle étoit: c'est me dit le génie, la belle Aramire, qui a possédé long-tems la tendresse du prince Pétulant. Cette femme a sacrifié à son ambition l'amour d'un homme qui s'y étoit uniquement attaché; la gloire d'être choisie & préférée entre toutes ses compagnes, celle de

passer pour la plus belle, est recherchée par les femmes de ce monde avec plus d'ardeur, de veilles & de soins qu'un homme n'en peut employer à briguer les premiers emplois de l'état. Aramire a long-tems trompé le prince par un amour feint qu'elle n'a jamais ressenti : elle n'aimoit en lui que le rang & la considération qu'il lui donnoit par son crédit ; ses complaisances ne tendoient qu'à se maintenir dans un poste qui la rendoit maîtresse de disposer de toutes les graces ; elle accordoit à la seule politique ce qui n'est dû qu'à la tendresse ; mais le prince, qu'un feint amour ne pouvoit long-tems tromper, a enfin ouvert les yeux : éclairé sur la conduite d'Aramire, il ne lui a plus montré qu'un souverain mépris. Cette femme ambitieuse n'a été sensible qu'à la perte de sa faveur ; & pour se dédommager d'avoir laissé échapper une aussi belle conquête, elle vient ici sacrifier à l'amour une partie des biens qu'elle a amassés afin de pouvoir engager quelqu'autre dans ses fers.



CHAPITRE VI.

Histoire d'Albion.

De retour au palais, le génie ne me permit pas de rejoindre Monime; il connoissoit ma foiblesse, c'est pourquoi il m'engagea de rester auprès de lui sous un berceau de roses & de jasmins qui termine une terrasse à perte de vue: là se rassemble chaque jour ce qu'il y a de plus grand à la cour ainsi qu'à la ville. Zachiel, pour dissiper mes ennuis, eut encore la complaisance de m'amuser par le récit de quelques aventures arrivées à ceux qui passoient devant nous.

Un jeune homme fait à peindre & beau comme l'amour, fixa mes regards: c'est Albion, me dit Zachiel, le seul qui pourroit être comparé au prince Pétulant par les graces de son esprit & celles que vous remarquez dans sa personne, Avant que le véritable amour l'eût assujetti sous ses loix, la grandeur de sa naissance & l'élévation de sa fortune ne lui avoient inspiré que de la fierté, de l'orgueil & de l'amour propre, cependant il étoit généreux lorsqu'il s'offroit des occasions de l'être; mais il avoit tant de fatuité, qu'il auroit cru avilir son

rang en prévenant quelqu'un pour l'obliger ; sans doute qu'il craignoit de s'humilier en se rendant aimable. Il n'estimoit & ne mettoit au nombre des hommes que ceux qui par leur naissance & les titres dont ils étoient décorés, ou bien ceux que l'opulence pouvoit mettre en état de lier un commerce de société avec lui ; les autres, il les regardoit comme des gens qui ne méritoient pas ses attentions : aussi les premiers étoient-ils les seuls qu'il obligeoit, parce qu'il n'imaginoit de reconnoissance flatteuse que la leur. Ce n'étoit qu'au rang de ceux sur lesquels tomboient ses bienfaits qu'il mesuroit le plaisir qu'on a à les répandre. La misère la plus touchante lui étoit inconnue, dès que le malheureux ne présentoit à sa générosité qu'une personne obscure qui ne lui eût offert qu'un exercice ignoré & sans faste.

Cependant Albion paroissoit naturellement sensible, mais son cœur se roidissoit contre la bonté de son ame, & sa fierté vouloit toujours trouver dans les sujets un vain éclat qui annonçât ses bienfaits. Il ne reconnoissoit point encore cette aimable façon de donner qui ravit, pour ainsi dire, l'ame de celui que son infortune oblige à recevoir, en lui dérobant ce qu'il y a d'humiliant pour ménager son amour propre ; c'est ce qui fait naître ordinairement la

plus vive réconnoissance, au lieu qu'en se faisant arracher un bienfait, la personne malheureuse qui s'est vue dans la dure nécessité d'insister, a souvent besoin de toute sa vertu pour n'être pas indignée du bienfait même, par les peines qu'elle a eues à l'obtenir, & par la façon désobligeante dont on s'est servi pour le lui accorder, comme si on eût craint de donner à ses maux un double soulagement.

Albion étoit cependant équitable, mais il n'étoit pas toujours bon. On peut dire qu'il réunissoit dans son caractère autant de défauts que de perfections; c'étoit un composé de mille qualités contraires, & l'on étoit tenté de croire que la nature en le formant s'étoit fait un plaisir de broyer & de pétrir deux ames ensemble, entièrement différentes l'une de l'autre. Dès qu'il aima, ce ne fut plus le même homme; l'amour opéra ce miracle; il le purgea de tous ses défauts.

Lisis, jeune personne dénuée de biens & de naissance, fut néanmoins le fixer, & refondre, pour ainsi dire, les mauvaises dispositions de son ame en des sentimens purs & délicats. Elevée par les soins d'une mère tendre, vertueuse & remplie d'un rare mérite, l'éducation qu'elle en avoit reçue lui avoit épuré le cœur, & inspiré la noblesse des sentimens

jusqu'alors Lisis n'avoit connu ni l'amour ni ses traits.

Ce fut dans une promenade qu'Albion la vit pour la première fois. La richesse de sa taille, les graces de sa figure, jointes à un air vif & modeste, le charmèrent d'abord : on diroit qu'il n'appartient qu'à Lisis d'imprimer ce riant du plaisir, & ce tendre du sentiment, que la régularité des traits exclut presque toujours d'un beau visage. Albion, frappé du premier coup d'œil, ne put s'empêcher d'admirer cette jeune personne ; un charme secret l'entraînoit vers elle, & lorsqu'elle sortit, il la fit suivre pour apprendre sa demeure. La simplicité de son ajustement lui faisoit déjà regarder Lisis comme une conquête facile à enlever, ne présumant pas qu'une simple bourgeoise osât lui résister. Impatient de revoir la belle, Albion lui rendit dès le lendemain une visite ; mais Lisis, surprise de l'honneur qu'elle recevoit, parut d'abord un peu troublée ; son front se couvrit d'une rougeur que la modestie faisoit naître, & les loix que la nature grave dans un cœur innocent l'obligérent de baisser les yeux. Rassurez-vous, lui dit son amant, car il l'étoit devenu du premier de ses regards, ne rougissez point de votre situation, l'indigence ne fait rien perdre au mérite ; je viens mettre à vos

pieds mon rang & ma fortune, trop heureux si je puis mériter par mes soins & mes attentions, l'espoir de pouvoir un jour vous rendre sensible à mon amour.

J'ignore, dit Lisis, qui avoit eu le tems de se remettre de son trouble, quelle idée vous avez conçue de moi; mais pour répondre à votre brusque déclaration, j'ose vous assurer que mon cœur n'est point fait pour vous, quoique née dans un état fort au-dessous du vôtre: contente de mon sort, les richesses ni les grandeurs ne sauroient m'éblouir; & ce cœur que vous prétendez attaquer si brusquement est formé de façon, qu'il ne peut jamais se livrer qu'à la tendresse, & non pas à l'ambition; je vous supplie donc de retrancher vos visites.

Une réponse aussi ferme & aussi positive surprit infiniment Albion. Peu accoutumé à trouver de la résistance dans ses projets, par les liaisons qu'il avoit toujours formées avec de ces femmes, dont la vertu s'apprivoise à la vue d'une bourse remplie d'or, il vit bien qu'il falloit changer de note. Après lui avoir dit tout ce que la galanterie put lui dicter de plus tendre & de plus séduisant, il la quitta beaucoup plus amoureux qu'il n'étoit en entrant chez elle.

Albion continua ſes viſites, malgré les oppoſitions que Liſis employa pour en arrêter le cours. Il mit en œuvre tout ce que ſon imagination put lui dicter pour la ſéduire; riches préſens, billets tendres : tout fut envoyé, rien ne fut reçu. Cependant Liſis l'aimoit; l'amour l'avoit ſans doute frappée des mêmes traits; mais elle craignoit ſon inconſtance.

Un jour Albion préſenta à Liſis un écrain rempli de diamans qu'elle refuſa; il en fut pénétré : pourquoi, lui dit-il, vous obſtiner à refuſer des hommages qu'on doit à votre beauté? Je ſais que vous n'avez pas beſoin d'ornemens pour vous faire briller. Que craignez-vous de moi? Soyez certaine que les bienfaits que l'on reçoit de la part d'un ami ne ſauroient jamais humilier. Il y a trop de diſproportion de vous à moi, dit Liſis, pour que j'oſe prendre cette qualité. Ah! vous me déſeſpérez, dit Albion; l'amour n'égale-t-il pas tout ce qu'il ſoumet à ſon pouvoir? Mais on me hait, & l'on m'envie juſqu'au bonheur de protéger le mérite, & de tendre aux malheureux une main bienfaiſante. Je conviens que ſi la fortune vous avoit été auſſi favorable, que la nature vous a été prodigue, ce ſeroit vous avilir que de recevoir des préſens; mais lorſque je vous vois, plongée dans la plus cruelle indigence, refuſer

les secours d'un ami qui met sa gloire à vous les offrir, c'est lui marquer bien de la haine & du mépris, que de vouloir préférer son infortune au plaisir de l'obliger. Lisis touchée de la douleur de son amant, le rassura sur ses craintes, & consentit enfin de recevoir de lui tous les dons qu'il voudroit lui faire.

Albion commença par lui acheter une très-belle maison, qu'il fit meubler magnifiquement. Il l'engagea ensuite à recevoir ses amis, & bientôt on vit se rassembler chez elle les meilleures compagnies de la ville, que son esprit & sa bonne conduite y attiroient. Albion, dont l'amour augmentoit chaque jour, pressa Lisis de finir son martyr en se rendant à ses desirs; ses poursuites se renouvelloient sans cesse. Un jour il employa les termes les plus séduisans & les plus vives sollicitations: arrêtez, cruel, lui dit-elle, d'un ton ému, sont-ce là les promesses que vous m'avez faites de respecter toujours ma vertu? Est-ce en cherchant à me séduire que vous prétendez être heureux? Quoi donc! l'apanage de la beauté seroit-il d'inspirer le crime? Apprenez que le véritable amour ne se produit qu'avec modestie, & qu'il n'agit jamais que d'une façon honorable pour l'objet qui l'a fait naître: si vous continuez de m'offenser par vos discours, vous m'obligerez de

renoncer à vous voir ; & si vous exigez, pour prix de vos bienfaits, des reconnoissances indignes, vous pouvez dès ce jour les reprendre.

Ces paroles firent trembler Albion ; il promit de se conformer à ses volontés : l'envie qu'il avoit de fixer le cœur de Lisis & de se l'attacher pour jamais, fit insensiblement disparoître ses défauts ; l'amour les purifia tous. Il est vrai que Lisis employa aussi toutes sortes de moyens pour perfectionner son amant, & ce ne fut que par sa douceur, ses attentions & sa complaisance, qu'elle parvint enfin à lui faire renoncer à cet excès d'amour-propre, de fatuité & d'entêtement, qui enveloppoit toutes ses bonnes actions. C'est aux soins de cette aimable personne qu'il doit l'estime & l'admiration qu'on a aujourd'hui pour lui. Toute la cour voit avec plaisir une union qui, sans doute, durera autant qu'eux.

Quelques mois avant que Monime parût à la cour, le prince Pétulant, qui avoit entendu parler de Lisis comme d'un prodige d'esprit, de graces & de beauté, & qui réunissoit tous les talens imaginables, crut d'abord qu'il n'auroit qu'à paroître pour s'en faire aimer. Il lui rendit des soins assidus ; mais Lisis, dont l'esprit est toujours ferme & constant, craignant que les fréquentes visites du prince ne don-

naſſent de l'inquiétude à ſon amant, aſſura Pétulant, avec autant de nobleſſe que de générofité, que comme ce n'avoit jamais été ni l'éclat des grandeurs, ni l'appât des richeſſes qui l'avoient déterminée dans le choix qu'elle avoit fait d'Albion, mais uniquement le penchant de ſon cœur, elle ſe croyoit obligée de le ſupplier de ceſſer ſes pourſuites, puiſque rien au monde ne ſeroit capable de la faire changer, perſuadée que ſon amant auroit toujours les mêmes égards. Pétulant déſeſpéré qu'une ſeule femme oſât lui réſiſter, lui qui n'avoit point encore trouvé de cruelles, redoubla ſes efforts & employa toutes les voies imaginables pour toucher le cœur de Liſis.

Le véritable amour eſt preſque toujours accompagné de jalouſie; les aſſiduités du prince inquiétèrent Albion: n'oſant d'abord les faire connoître, il commença par bouder & mettre de l'humeur dans tout ce qu'il diſoit; mais ce qui le mit au déſeſpoir, ce fut un bal que Pétulant donna à Liſis, où elle ne put ſe diſpenſer d'aſſiſter: il s'imagina qu'éblouie par le rang & les grandeurs, elle s'étoit enfin rendue aux pourſuites du prince. Albion, troublé par la jalouſie, vint le lendemain; ſon agitation ſe manifeſtoit dans toutes ſes actions; il ſe jetta dans un fauteuil ſans rien dire. Qu'avez-vous,

lui demanda Lisis ? Je ne puis concevoir ce qui peut mettre tant de trouble & d'altération dans votre esprit; depuis plusieurs jours je ne vous vois plus que pour me quereller : je vous ai passé toutes vos disparates ; mais à la fin elles commencent à m'ennuyer. Je le crois, dit Albion d'un air furieux, & n'ignore pas que ma présence vous importune ; entièrement livrée au prince, je trouble sans doute un tête à tête qui vous doit être plus agréable que le mien ; car ne vous imaginez pas, perfide, que j'aie attendu si tard à m'appercevoir que vous m'avez sacrifié à votre nouvelle conquête ; je me suis fait assez de violence pour ne vous en rien témoigner lorsque je n'ai eu que des indices de vos trahisons. Vous pourriez ménager vos termes, dit Lisis, songez qu'ils m'offensent. Peu m'importe de vous offenser, reprit Albion ; mon intention n'a point été de vous faire des complimens, puisqu'il m'est impossible de contraindre plus long-tems mon ressentiment ; mais si vous croyez m'avoir prévenu par votre changement, je suis bien-aise de vous dire qu'il y a dèja long-tems que j'ai dégagé mon cœur de vos liens, & que je viens vous apprendre aujourd'hui que je vais le porter à une jeune personne qui est, au moins, aussi belle que vous, & qui, sans doute, ne sera jamais si perfide.

Lisis, désespérée d'être accusée aussi injustement, lui dit avec beaucoup d'aigreur qu'il étoit le maître de reprendre son cœur & de le donner à qui il voudroit ; mais vous ne devez pas, ajouta Lisis, noircir par des calomnies celui que je vous avois donné, & que je suis en droit de retirer, puisque vous vous en êtes rendu indigne par des soupçons aussi injurieux. Vous deviez prendre un autre prétexte pour devenir infidèle, que celui de m'accuser de l'être. Quand vous ne m'auriez pas appris qu'il y a déja long-tems que vous avez commencé à dégager votre cœur, je ne suis pas assez dépourvue de jugement pour ne m'être point apperçue à votre humeur sombre & contrariante, que votre amour étoit entièrement éteinte ; il n'étoit donc pas nécessaire de m'insulter sur le peu de mérite que je puis avoir. Je ne fais nul doute que la personne que vous avez choisie ne soit parfaite ; mais quelque précaution que vous puissiez prendre, je crois néanmoins qu'il vous sera assez difficile de faire le choix d'une qui vous soit aussi fidelle : voilà, à mon tour, ce que je suis bien-aise de vous apprendre, bien moins pour vous désabuser que pour me satisfaire. Ne soyez pas assez vain pour vous imaginer que la crainte de vous perdre me fasse parler ainsi : soyez persuadé, au contraire, que

je cherche moins à regagner la place que j'occupois dans votre cœur, qu'à vous faire connoître l'état du mien, & vous faire voir, en même tems, qu'il est assez bien placé pour ne vouloir pas descendre avec vous jusqu'à la justification. Elle entra ensuite dans son cabinet, & en ferma la porte assez rudement, pour éviter d'entendre nombre de mauvais propos que son amant débita avec beaucoup de volubilité. Il resta long-tems à écouter à la porte du cabinet, quoiqu'il fût très-sûr qu'il n'y avoit personne lorsque Lisis y entra, & qu'il n'y eût point d'autre issue, à moins de passer par la fenêtre & même au travers des barreaux; car les croisées de ce cabinet étoient toutes grillées: mais quand un homme se laisse aveugler par les passions, il ne peut plus écouter les conseils de la raison.

Jusqu'alors Albion ne s'étoit point encore ingéré de donner des ordres chez Lisis; & quoiqu'elle tînt de lui tout son bien-être, il l'avoit toujours assez respectée pour ne lui pas faire sentir le prix de ses bienfaits, se trouvant même comblé de la préférence qu'elle lui avoit accordée sur ses rivaux; & chaque présent qu'elle recevoit avoit été regardé de sa part comme une nouvelle faveur. Ces principes de délicatesse, dont il ne s'étoit point écarté, furent

anéantis; toute la plénitude de ſon orgueil & de ſon amour-propre reprit le deſſus. Il commença par ſe donner des airs de maître, fit défendre la porte, & ordonna qu'on lui préparât à ſouper.

Liſis, qui, de ſon cabinet, pouvoit entendre tout ce qui ſe paſſoit, laiſſa faire à ſon amant tant d'impertinences qu'il lui plut, bien réſolue de l'en punir dès la nuit même. Albion, après avoir donné l'eſſor à ſa bile, jugea par le ſilence que Liſis gardoit, que tel bruit qu'il pût faire chez elle, ſans doute elle étoit déterminée de ne point paroître y faire d'attention : c'eſt pourquoi il prit enfin le parti de retourner chez lui, afin de s'y déſeſpérer tout à ſon aiſe.

Auſſi-tôt que Liſis l'eût entendu ſortir, elle fit deſcendre celle de ſes femmes qui lui étoit le plus affectionnée, pour l'accompagner chez une de ſes parentes, où elle demeuroit lorſqu'elle fit la connoiſſance d'Albion : elles ſortirent donc l'une & l'autre, ſans que les autres domeſtiques s'en apperçuſſent. Caliſte eſt le nom de cette parente, qui, ſurpriſe de la voir arriver ſi tard, & dans un ajuſtement qui ſe reſſentoit du déſordre de ſon eſprit, lui en demanda le ſujet : mais Liſis ne put la ſatisfaire ſans répandre beaucoup de larmes : le

cœur

cœur pénétré de la plus vive douleur des injustes procédés de son amant, elle n'en put soutenir le poids; dès la nuit même elle fut attaquée d'une grosse fièvre, qui pensa la conduire au tombeau.

Dès qu'il fut jour, Albion, qui n'avoit seulement pas songé à se mettre au lit, & à qui les heures avoient paru des journées, par l'envie qu'il avoit de reprocher encore à Lisis une infinité de choses qu'il croyoit avoir oubliées, & dont il ne vouloit pas lui faire grace d'un mot, se rendit chez elle dans le dessein de l'accabler de nouvelles injures. Les domestiques de Lisis, qui ignoroient qu'elle eût quitté sa maison, lui dirent qu'il n'étoit pas jour; il fallut, malgré son air d'autorité, qu'il prît patience, jusqu'à ce qu'il plût à sa maîtresse de sonner pour annoncer son réveil; mais l'heure ordinaire étant plus que passée, chacun d'eux commença à être inquiet. Albion, qui sentoit augmenter son trouble, les pressa d'entrer dans l'appartement de Lisis: elle s'est peut-être trouvée mal, leur dit-il. Déjà sa colère s'appaisoit, son amour alloit reprendre de nouvelles forces, lorsqu'en ouvrant lui-même la première porte de son appartement, il fut très-surpris de trouver toutes les autres ouvertes.

On peut aisément se peindre le désespoir

d'Albion ; il parcourut vingt fois toutes les chambres, les cabinets, les boudoirs & les garde-robes, rien ne s'offrit à sa vue que le portrait de Lisis, qu'il avoit lui-même fait tirer de plusieurs façons différentes. Ne pouvant d'abord comprendre quel parti elle avoit pu prendre, comme les amans se plaisent d'ordinaire à faire naître des monstres pour avoir ensuite la gloire de les combattre, notre amant furieux se mit dans la tête qu'elle étoit partie avec le prince pour quelqu'une de ses maisons de plaisance ; cette idée le détermina à s'attacher sur les pas du prince, il le suivit donc comme son ombre.

Pétulant, qui ignoroit tous les désordres qu'il avoit causés, se présenta plusieurs fois chez Lisis : d'abord on lui dit qu'elle étoit sortie ; un autre jour, qu'elle étoit en campagne. Les domestiques ne pouvant lui dire dans quel lieu elle étoit, il ne crut pouvoir mieux s'adresser pour l'apprendre qu'à Albion ; celui-ci, surpris de la question, ne put y répondre ; puisqu'il l'ignoroit lui-même ; mais loin qu'elle l'éclairât sur ses injustes soupçons, il ne regarda cette question que comme une ruse de la part de Pétulant ; c'est pourquoi il redoubla son assiduité à le suivre.

Cependant au bout d'un certain tems, Albion

n'appercevant rien qui pût dénoter aucune intelligence de la part du prince avec Lisis, commença à réfléchir sur sa conduite : un peu mieux d'accord avec lui-même, il convint qu'il pourroit bien s'être trompé sur les conjectures qu'il avoit tirées des fréquentes visites de Pétulant. Ces réflexions le mirent dans le dernier désespoir : il se rappella toutes les injures qu'il avoit faites à Lisis, qu'il se promit de réparer par tout ce qui seroit en son pouvoir. Mais où la prendre cette Lisis qui lui étoit si chère, & que néanmoins il avoit insultée, au point de la forcer à renoncer à tous les dons qu'il lui avoit faits ? Il lui vint alors dans l'esprit qu'elle pourroit bien s'être retirée dans son ancienne demeure : il y courut avec un trouble & une agitation difficile à décrire ; il demande à parler à Lisis ; on lui dit simplement qu'elle n'est pas visible : l'après-midi il se présente ; on lui fait la même réponse, & pendant plusieurs jours il n'en put obtenir d'autre.

Albion, sans se rebuter d'un procédé qu'il avoit si bien mérité, continua ses visites ; enfin, à force d'importunité, on le fit entrer un jour dans une salle où il trouva Caliste d'un air fort triste : c'est en vain, lui dit-elle, que vous vous obstinez à vouloir parler à Lisis, elle est trop irritée contre vous, pour que

vous puissiez jamais espérer d'obtenir votre pardon. Elle m'a chargée de vous dire que vous trouverez dans la maison qu'elle tenoit de vos bienfaits, tous les dons que vous avez pu lui faire; qu'elle y renonce, & vous demande pour dernière faveur celle de l'oublier pour jamais. Eh! le puis-je, s'écria Albion, ma chère Caliste? Par pitié, accordez-moi la grace de me faire parler à Lisis; je veux mourir à ses pieds, si je ne puis obtenir mon pardon.

Ne vous flattez plus de revoir Lisis, dit Caliste; elle est à l'extrémité, & c'est vous, cruel, qui lui avez donné la mort; ce sont vos injustices qui l'ont tuée. Qu'entens-je! s'écria Albion; Lisis est malade; elle est à l'extrémité, & elle ne m'a rien fait dire; je suis perdu dans son cœur & dans son esprit. Quoi, ce cœur que j'avois rendu sensible est-il fermé pour moi sans retour? Oui, dit Caliste, puisqu'elle ne veut plus ni vous voir, ni même entendre parler de vous. Ah! c'en est trop, reprit Albion, je ne puis résister à ma douleur; ses yeux se troublèrent, & il tomba sans connoissance. Caliste, effrayée de le voir dans cet état, appella du secours, & à force de soins on le fit revenir; mais dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, ce ne fut que pour demander Lisis. Caliste, pour adoucir ses maux, promit

enfin de parler en sa faveur, & de mettre tout en usage pour obtenir son pardon; cette promesse le tranquillisa un peu.

Lorsqu'Albion fut sorti, Caliste rendit compte à Lisis du désespoir de son amant; elle lui peignit avec des couleurs si naturelles son repentir, son trouble & ses alarmes, que la tendre Lisis ne put encore s'empêcher de le plaindre. Si je croyois, dit-elle, son repentir sincère, je t'avouerai, ma chère Caliste, que je trouverois de la douceur à lui pardonner. Crois-tu, ma bonne amie, qu'il m'aime encore? N'en doutez pas, reprit Caliste; des mouvemens aussi violens que ceux qu'il vient d'éprouver ne peuvent partir que d'un cœur pénétré de la plus vive tendresse. Hélas! dit Lisis, que de maux ce cruel m'a causés! mais je veux bien les oublier en faveur de l'amour: je te permets, ma chère, si ma santé se rétablit, de lui donner quelques espérances.

L'amour est un grand médecin; le plaisir que Lisis ressentit en apprenant le retour de son amant, servit comme d'un baume qui ranima bientôt ses forces; & Caliste qui vit qu'elle n'avoit plus rien à craindre pour ses jours, écrivit à Albion cette heureuse nouvelle, en ajoutant que Lisis commençoit à se radoucir, & que de la conduite qu'il tiendroit dépendoit

ſon pardon. Cette aſſurance fit renaître le calme dans le cœur de notre amant; il courut chez Caliſte, pour lui dire qu'il conſentoit de ſe ſoumettre à toutes les épreuves qu'on voudroit exiger de lui. Liſis, contente de ſa ſoumiſſion, permit enfin qu'il parût devant elle.

Lorſqu'Albion entra dans la chambre de Liſis, il s'avança d'un air abattu, en portant douloureuſement ſur elle des regards pleins de langueur : mais rencontrant ſes yeux, où l'amour paroiſſoit vivement exprimé, il s'arrête; une joie ſubite, tendre & naïve anime les ſiens, colore ſon viſage; & enflammé du deſir de ſe onvaincre de ſon bonheur, il la regarde plus fixement. Achevez de vous raſſurer, dit Liſis, d'une voix que l'émotion rendoit encore plus foible, venez lire dans mes yeux le pardon qu'ils vous annoncent. Albion, tranſporté hors de lui-même, ſe jetta à ſes genoux, trop pénétré de deſir pour pouvoir parler, il ne s'exprima d'abord que par la vive ardeur dont il les tenoit embraſſés. Cette expreſſion paſſa dans l'ame de Liſis; elle fit relever ſon amant, & oubliant alors toutes ſes injuſtices, elle lui parla avec beaucoup de tendreſſe; la paix entre ces deux amans fut enfin cimentée par leur mariage.

Pétulant a long-tems couru de conquête en

conquête, sans pouvoir s'y fixer, ni cesser de regretter de n'avoir pas connu Lisis avant qu'elle se fût attachée à Albion. Cette gloire n'étoit réservée qu'à Monime; la ressemblance qu'il rencontra dans son caractère l'auroit enchaîné pour toujours, si le destin ne s'opposoit à son bonheur. Il est malheureux pour ce prince de ne s'attacher véritablement qu'à des personnes dont la destinée n'est pas de le rendre heureux; ainsi, mon cher Céton, vous devez cesser d'exercer sur lui votre injuste jalousie; je ne vous ai raconté cette histoire que pour vous engager à le plaindre, & à modérer une passion qui paroît assujettir tous les mouvemens de votre ame. Je conviens, ajouta Zachiel, qu'un cœur fortement attaché à un objet plein de charmes, ne peut voir sans colère ce qu'il aime, favoriser un autre; mais si le dépit l'excite, bientôt l'amitié l'appaise; & lorsqu'il croit haïr, il ne fait qu'aimer davantage. Si vous vous rendez à mes conseils, vos tourmens seront bientôt changés en plaisirs, & je vous assure que, quoiqu'il puisse arriver, Monime ne sera jamais à personne sans votre consentement. Vous ne devez pas non plus vous alarmer des tendres sentimens qu'elle a conçus pour le prince, ils sont involontaires; l'influence de cette planète agit seule sur son cœur;

& pour me prouver votre docilité à ſuivre mes ordres, je veux que vous reſtiez auprès de moi juſqu'au jour que Monime a choiſi pour ſe rendre dans le temple ; alors ſi je vous trouve aſſez ferme & aſſez raiſonnable pour être temoin de leurs ſermens, ſans montrer ni jalouſie ni foibleſſe, je vous permettrai d'y aſſiſter.

CHAPITRE VII.

Mariage du prince Pétulant avec Monime.

Soulagé par les promeſſes du génie, je reſtai auprès de lui ſans preſque ſonger à Monime, par les ſoins que prit Zachiel de m'amuſer toujours de nouvelles hiſtoires auſſi inſtructives qu'intéreſſantes. Un jour nous promenant dans les jardins de la reine, j'apperçus une jeune perſonne qui me parut charmante ; &, quoique ſous ma figure de mouche, je ne pus me garantir des influences de la planète, qui ſans doute ſe répandent ſur tout ce qui reſpire, & je crois que s'il eût été en mon pouvoir, je me ſerois volontiers conſolé auprès d'elle des mépris de Monime. Zachiel ne put s'empêcher de rire, lorſqu'il me vit vol-

tiger autour d'elle, en tâchant de lui dérober quelques faveurs; quoiqu'il fît pour me rappeller, je fus long-tems sans vouloir la quitter.

Je vous admire, dit *Zachiel*; quoi, dans le même instant que vous vous plaigniez amèrement de Monime, & croyez être en droit de condamner son inconstance, lorsqu'elle est forcée de vous méconnoître, puisqu'elle ne conserve aucune idée d'avoir jamais été mouche, qu'elle a même oublié tout ce qui lui est arrivé pendant le cours de sa vie, & que par conséquent elle ne peut se reprocher d'être infidelle! Mais vous, Céton, qui ne devez point avoir perdu la mémoire des tendres sentimens qu'elle vous a fait connoître, & qui devriez toujours en conserver la plus vive reconnoissance, de quel droit pouvez-vous exiger que Monime renonce à sa fortune? Les sentimens qu'on a pour un frère, diffèrent entièrement de ceux qu'on ressent pour un amant. Si je n'attribuois votre extravagante façon de penser à la malignité des influences qui dominent sur ce monde, je vous en aurois déjà puni. Cependant malgré la violente amitié qui vous porte sans cesse vers Monime, cette ardeur n'empêche pas que vous ne cherchiez à plaire à un autre objet, sans réfléchir que vous vous rendez coupable d'ingratitude. L'extravagance

de votre projet vous a-t-il déjà fait oublier votre impuissance ? & ne craignez-vous pas de vous donner à mes yeux de nouveaux ridicules ? Convenez du moins de votre foiblesse après cette disparate, & que Momine fait voir encore beaucoup plus de force que vous n'en montrez ; sa vertu se soutient sans mon secours. Quelle eût donc été votre conduite, si, comme elle, je vous avois laissé livré à vous-même ? Vous auriez sans doute couru après le premier objet qui se seroit présenté à vos yeux.

Les réflexions du génie me firent rougir en moi-même ; rien ne s'offrit à mon esprit qui pût me justifier. Connoissez-vous, poursuivit-il, la personne qui vient de vous charmer ? C'est une femme du bon ton, femme à la mode, & courue de tous les petits-maîtres ; femme qui réunit dans son caractère mille qualités contraires : vive jusqu'à la légéreté, quelquefois même jusqu'à l'emportement ; coquette jusqu'à l'excès, son esprit n'est pas fait pour languir dans une indolente indifférence, & la source du feu que vous voyez briller dans ses yeux anime toutes ses actions : possédée du desir de plaire, elle ne fait consister sa gloire que dans la multitude de ses conquêtes, dût-elle les acheter par des foiblesses, lorsqu'elle ne voit que ce moyen pour arrêter un amant ou

le retenir dans ses chaînes ; mais plus tendre & plus passionnée qu'une autre pour celui qui a trouvé l'art de la rendre sensible, & capable dans ses momens de réflexion de penser avec plus de justice & de force, que l'homme le plus distingué par ces deux qualités ; avec cela généreuse, bonne, spirituelle, fine sans malignité, toujours prête à obliger par des services & par des soins ; aussi séduisante par l'agrément de son humeur enjouée & de ses manières galantes, que par les charmes de sa figure : enfin cette femme est d'un esprit libre & dégagé des préjugés ; elle peut dire qu'elle fait la réputation de tous les petits-maîtres, depuis qu'elle a perdu la sienne.

Souvent il arrive à la cour des Idaliens, que l'habitude de se voir tient lieu d'amour. Les gens de qualité sont en liaison intime avec des femmes de leur espèce ; & sans scandaliser personne, ils occupent la même maison, le même appartement ; ils ont la même table, les mêmes sociétés, les mêmes plaisirs & les mêmes occupations. C'est par ce commerce qu'ils apprennent à connoître leurs défauts, à se les passer, & à se dispenser de toutes sortes de bienséances & de contraintes. Souvent ils se font de mutuelles confidences, afin de mettre aussi en commun leurs satisfactions ou leurs peines.

Cependant ce n'eſt ni l'intérêt, ni le goût des plaiſirs, ni celui de la ſociété, ni l'amour qui les lie; la plupart ſe voient ſans empreſſement, s'abſentent ſans marquer le moindre chagrin, & même à peine leur arrive-t-il de ſe dire un mot de tendreſſe; ils ſe refuſent ſouvent juſqu'aux ſimples égards de complaiſance qu'on a ordinairement pour le moindre étranger; ſemblables à des animaux qu'un même inſtinct attache l'un & l'autre, ſans ſavoir la raiſon qui les déterminent.

Malgré cette ſingulière façon de vivre, on entreprendroit inutilement de vouloir les faire renoncer aux liaiſons qu'ils ont formées, parce que dans la totalité de leur vie, ils ſe croient auſſi néceſſaires l'un à l'autre, que s'ils étoient unis par les liens les plus tendres. Comme ils ne ſont point aſſez délicats pour connoître le véritable amour, auſſi ne ſont-ils pas dignes d'en reſſentir toutes les délices, ni cette volupté pure qui fait le charme des vrais amans.

Les huit jours expirés, je ſuppliai Zachiel de me donner la liberté de ſuivre Monime au temple. Le génie m'y conduiſit lui-même, en m'aſſurant que cette épreuve ſeroit la dernière. J'eus beſoin de m'armer de nouvelles forces, lorſque je vis paroître Monime. L'incarnat de ſon teint effaçoit les plus vives couleurs de

l'aurore. Le prince Pétulant qui l'avoit dévancée dès la première heure du jour, vint au-devant d'elle pour lui présenter la main. Le feu de l'amour brilloit dans ses yeux ; il animoit toutes ses actions, & en s'avançant vers l'autel, ce prince l'assura dans les termes les plus tendres & les plus passionnés de l'excès de félicité dont il jouissoit.

Après qu'ils eurent fait leur prière, le grand-prêtre qui les attendoit, les fit entrer dans une chapelle particulière, qui me surprit par sa magnificence. Dans le fond de cette chapelle on voit la statue de la déesse Vénus, qui me parut être un chef-d'œuvre de l'art. Cette figure est de porphire ; elle est placée dans une niche de marbre noir, entre des colonnes de même couleur, pour en relever la blancheur : tout ce que je vis me parut d'un goût exquis ; chaque pièce y fait l'éloge des mains habiles qui y ont travaillé, & toutes les ciselures en sont d'une finesse admirable.

Lorsque le grand-prêtre eut prononcé quelques paroles mystérieuses, qu'il fit répéter aux deux époux, il pria le ciel & toutes les constellations de verser sur eux la bénignité de leurs plus douces influences. Témoin de leurs sermens, je ne pus les entendre sans me sentir pénétré de la plus vive douleur. Il n'y eut

que deux jeunes ſeigneurs, confidens du prince, qui aſſiſtèrent à leur mariage. Après que la cérémonie fût achevée, Pétulant & Monime ſe ſéparèrent.

Je ſuivis Monime qui revint ſeule dans ſon appartement. Taupette, confidente de ſon amour, lui avoit préparé un lit couvert de feuilles de roſe, de jaſmin, de violette & de mille autres fleurs; c'eſt un uſage établi depuis long-tems chez les Idaliennes; peut-être eſt-ce le parfum que ces fleurs répandent dans leurs chambres à coucher qui leur occaſionne ces vapeurs, auxquelles ſont ſujettes toutes les femmes du bon ton; & les hommes qui ſe font gloire de les copier en tout, y ſont auſſi fort ſujets.

La volupté a encore introduit chez eux une nouvelle méthode, qui ne ſe pratique guères dans les autres mondes; cette méthode s'eſt répandue chez les grands comme chez les petits, qui, lorſqu'ils ſe mettent au lit afin d'inviter le ſommeil de répandre plus promptement ſes pavots délicieux, & d'apporter ſur ſes aîles les ſonges agréables, ſe font chatouiller la plante des pieds, le dedans des mains & le deſſous du menton; & cela ſe fait avec une ſi grande délicateſſe, que leurs paupières ſe ferment, & ils s'endorment dans l'inſtant.

Le prince vint l'après-midi chez Monime ; il s'étoit flatté de la trouver seule ; mais elle étoit entourée de ses femmes, qui toutes s'empressoient à la parer avec un soin extrême. A quoi servent ces vains ornemens, lui dit-il ? Votre beauté efface tout ce que l'art a pu inventer ; & je ne vois rien dans ces parures qui ne cache quelqu'un de vos attraits. Pétulant s'approchant de l'oreille de Monime, la pria de renvoyer ses femmes, & de passer dans son cabinet. Elle s'en défendit sur divers prétextes ; mais vaincue par l'ardeur du prince, & peut-être par ses propres desirs, elle consentit enfin de l'attendre après minuit dans son appartement, & promit qu'elle auroit soin d'en écarter ses femmes. Le prince, transporté de cette assurance, la quitta sur la fin du jour : la joie & la satisfaction étoient peintes dans ses yeux.

Le trouble qui m'agitoit me fit suivre Pétulant sans aucun dessein. Lorsqu'il fut entré dans son appartement, il ordonna à son premier valet de chambre de lui faire préparer un bain d'eau de bouquet avec force ambre : ses ordres furent promptement exécutés. Je le quittai pour rejoindre Monime, que je rencontrai qui alloit faire sa cour à la reine. Malgré mon trouble & mon agitation, je ne pus

m'empêcher d'admirer la majesté de son port; & les graces qui l'accompagnoient; on l'auroit prise pour la déesse de la beauté : il est vrai que rien n'embellit plus que la satisfaction intérieure de l'ame. Ses yeux brilloient d'un feu si vif, qu'il étoit presqu'impossible d'en soutenir l'éclat; son teint étoit animé, & un air riant & galant régnoit dans toute sa personne.

La reine, loin de soupçonner qu'on eût osé enfreindre ses ordres, combla Monime d'éloges les plus délicats, & lui fit beaucoup de caresses. Cette princesse, par cette réception, vouloit sans doute lui faire oublier le ressentiment intérieur qu'elle pouvoit conserver des oppositions qu'elle avoit apportées pour son alliance avec le prince. Quoi qu'il en soit, les louanges dont elle l'honora donnèrent le ton à toutes les personnes qui étoient présentes; les dames lui firent mille complimens sur ses parures, comme pour faire entendre que ce n'étoit qu'à ces vains ornemens qu'elle devoit une partie de sa beauté; car elles n'en dirent pas un mot, non plus que de ses graces : mais en récompense les courtisans n'en oublièrent aucune, & jusqu'au moindre sourire obtint d'eux un éloge particulier.

Lorsque la reine eut soupé, sa majesté passa dans son cabinet, où elle étoit attendue par son

son premier ministre, pour y régler quelques affaires concernant son état. Chacun se retira. Pour Monime, elle fut accompagnée jusques dans son appartement par une foule de courtisans, qui tous s'empressoient à lui faire la cour. Pour ne la point perdre de vue, je me plaçai sur une aigrette de diamans, dont sa tête étoit ornée.

Dès que Monime fut entrée dans son cabinet, elle se plaignit d'un grand mal de tête; ses femmes en parurent alarmées; toutes lui étoient fort attachées: pour moi, oubliant les assurances que le génie m'avoit données, aveuglé par mille différentes passions, je me figurois d'abord que ce n'étoit qu'un prétexte dont elle vouloit se servir pour se débarrasser de ses femmes; mais quelle fut ma surprise & mon désespoir, quand je la vis tomber sans connoissance; je fis un cri, qui heureusement ne fut entendu de personne. Oubliant alors toute la haine que je croyois avoir conçue pour cette infidelle, je ne me ressouvins plus que de mon amour. Désespéré de mon état de mouche, qui m'ôtoit jusqu'à la douceur que j'aurois goûtée en lui donnant tous les secours nécessaires, je volai néanmoins sur son sein & sur sa bouche, pour tâcher de la ranimer de mon souffle: mais je pensai être noyé d'eau astrale dont ses femmes l'inondèrent;

afin de rappeller ses esprits. Monime étoit disparue ; rien ne put la rappeller dans ce corps qu'elle venoit d'abandonner. Hélas ! que serois-je devenu moi-même, si c'eût été l'usage de ce monde de se servir de vinaigre ; c'étoit fait de mon pauvre petit individu.

Cependant j'eus encore assez de force pour me retirer presqu'à la nage & gagner le bras d'un fauteuil, où j'eus le tems de me fortifier, & de rappeller ma raison par de sérieuses réflexions. Plus tranquille alors, je me ressouvins de la promesse du génie, & je ne doutai point que Monime n'eût quitté cette jolie enveloppe qu'elle avoit animée, pour reprendre la figure de mouche ; cette idée changea tout à coup ma douleur en une joie inexprimable.

Je ne m'étendrai point sur tout ce qui se passa à la prétendue mort de Monime, du moins à sa séparation d'un corps qui sembloit n'avoir été formé que pour faire les délices de celui qui auroit su la rendre sensible ; je ne peindrai point le désespoir de ses femmes, qui par leur désolation & leurs cris attirèrent nombre de personnes dans son appartement.

Le prince Pétulant, plein de son amour, s'avançoit dans l'espoir de recueillir le fruit de sa tendresse, & de se voir au comble de la félicité la plus parfaite ; mais ses espérances,

s'évanouirent, semblables à ces nuages qui présentent aux regards des formes agréables & variées, & qu'on voit se fondre, se dissiper & disparoître s'il survient un vent impétueux. Ce prince en approchant de l'appartement de Taymuras, effrayé d'abord des cris qu'il entend, précipite ses pas, il entre; à son aspect tous les cœurs sont saisis, les cris cessent, la douleur en devient plus vive, un morne silence s'empare de tous les esprits, on s'écarte pour lui faire place; son ame déjà émue parce qu'il voit, semble lui annoncer son malheur; tous ses sens s'agitent, & ses yeux errant de toutes parts ne rencontrent que l'image de la douleur : mais quel fut son désespoir, lorsqu'enfin il apperçut ce corps qu'il idolâtroit, étendu sur un lit sans aucun mouvement. A cette vue il s'arrête quelques instans, comme s'il eût été pétrifié; se précipite ensuite dessus, pensant sans doute la ranimer par le feu qui le dévore, lui dit les choses du monde les plus tendres & les plus touchantes. Lorsqu'il voit que tous ses efforts sont vains, & qu'il n'y a plus d'espérances de la rappeller à la vie, hélas! s'écrie-t-il dans l'affreuse douleur qui le déchire, est-il dans le monde un mortel dont le sort ressemble au mien? Faut-il que tant de tourmens m'accablent à la fois? Je

n'ai donc plus de prétention au repos ni au bonheur de la vie. Quels malheureux auſpices ont préſidé à notre union? Que la haine de l'aſtre qui me domine puiſſe m'enſevelir dans le ſein de la terre & me dérober à jamais à ce jour que je déteſte! Pourquoi faut-il que je ſois deſtiné à tant d'horreurs? Mais, pourſuivit-il, je puis m'en affranchir par une prompte mort; je puis encore unir mon ame à celle de ma princeſſe, j'emporterai du moins en mourant cette flatteuſe idée d'avoir été le ſeul qui ait eu part à ſa tendreſſe & qu'un même tombeau va nous renfermer tous deux.

Alors ce prince, animé par ſa fureur, tire ſon épée dont il alloit ſe percer, ſi un courtiſan qui obſervoit tous ſes mouvemens, n'eût été aſſez prompt pour árrêter ſon bras: que faites vous, ſeigneur, lui dit-il, en lui arrachant ſon épée? La princeſſe qui a ſans doute prévu votre déſeſpoir, vous ordonne de vivre; ce ſont les dernières paroles qu'elle a prononcées. Ce diſcours que le vieux courtiſan avoit ſuppoſé ſembla un peu calmer le prince; mais on eut mille peines à l'arracher d'un lieu qui ne ſervoit qu'à augmenter ſa douleur. Il prétendit que la princeſſe Taymuras avoit été empoiſonnée, jura de ſe venger des auteurs d'un pareil attentat. Les médecins employèrent

toute leur éloquence pour le guérir de ses soupçons, quoique la plupart n'y connussent rien.

J'avouerai que, quoique le prince eût été mon rival, & un rival favorisé & prêt à être comblé des plus précieuses faveurs de l'amour, je fus néanmoins sensiblement touché de ses maux. Ce prince avoit le cœur excellent, l'ame noble & généreuse; il étoit fidele à sa parole & à tous ses engagemens; la probité & l'honneur étoient ses règles: avec de pareils sentimens je ne fus point surpris que Monime, dont les qualités répondoient à celles de ce prince, s'y fût attachée si promptement; il semble qu'une sympathie lie d'abord les belles ames. J'étois bien éloigné deux heures devant de lui rendre cette justice; c'est qu'il est difficile de l'accorder à un rival aimé, & qu'alors je n'avois plus rien à craindre de sa part.

La reine & tous les courtisans unirent leurs douleurs à celle du prince: pour les dames je ne voudrois pas affirmer si les regrets qu'elles affectèrent furent sincères; je crois même, sans beaucoup les offenser, que pour la gloire de leurs appas plusieurs bénirent intérieurement le ciel de les avoir délivrées d'une rivale, qui les effaçoit toutes. La reine, afin d'honorer la

mémoire de la princesse Taymuras, ordonna que son corps fût porté dans le tombeau des princesses de son sang; on lui fit des obsèques magnifiques; &, ce qui est assez rare, c'est que Monime assista elle-même à son convoi. Mais sans attendre que toutes ces cérémonies fussent faites, je quittai l'appartement de Monime dès que le prince en fut sorti, dans l'espérance de la trouver auprès de Zachiel, qui se tenoit ordinairement sous un berceau de roses & de jasmins.

Approchez, Céton, me dit le génie, venez recevoir votre Monime, je vous la rends dans toute sa pureté. Hélas! m'écriai-je, il étoit tems. Le génie sourit de ma réponse; pour Monime je ne pus m'appercevoir si elle lui fit impression, les mouches ne rougissent guère, elle ne répondit rien. Mais charmé de la revoir, sa vue me fit jouir de ce plaisir & de cette joie qui répand le calme dans l'ame & sert comme d'un baume qui se distile sur tous les maux. Dans l'ivresse de ce plaisir je ne pus m'empêcher de lâcher quelques plaisanteries sur sa coquetterie, mais elle en parut d'abord si déconcertée que je fus très-fâché de lui en avoir rappellé le souvenir. Vous n'êtes guère délicat, dit Monime, de chercher à augmenter ma honte & mon déplaisir par vos mauvaises plai-

santeries. Si Zachiel vous eût instruit de la force des influences qui agissent sur ce monde, vous ne douteriez peut-être pas qu'elles font une si grande impression sur le cœur, & qu'elles agitent l'esprit avec tant de violence, qu'elles lui ôtent entièrement la liberté d'agir suivant les principes de la raison.

Que vous êtes cruel, poursuivit Monime en s'adressant au génie, de m'avoir exposée pour un simple badinage, à toute la malignité de l'air qu'on respire dans cette planète! c'est un reproche que j'aurai toute ma vie à vous faire; vous m'avez ravie cette joie pure dont je jouissois; mille scrupules viennent empoisonner mon ame, & je sens que désormais il n'y aura plus pour moi de vrais plaisirs dans la vie. Ah! cruel Zachiel, vous m'avez tout ôté.

Tranquillisez-vous, belle Monime, dit Zachiel, éloignez pour toujours ces vains scrupules qui viennent troubler la douceur de vos jours, dissipez ces nuages qu'ils répandent dans votre ame; un cœur aussi pur que le vôtre n'a rien à se reprocher : je veux que la sérénité de votre esprit y fasse renaître cette humeur enjouée qui fait le charme de la société. Vous ne devez pas vous plaindre de mes soins, puisque dans l'instant que je me

suis apperçu que l'étoile qui dominoit sur vous commençoit à y prendre trop d'empire, je me suis hâté de vous en délivrer : au surplus, ce qui est involontaire n'a jamais pu imprimer aucune tache.

Vous me rassurez sur le passé, dit Monime, & vos discours font renaître dans mon ame un calme qui se communique à tous mes sens. Cependant je ne puis rester plus long-tems dans un monde où les exemples y sont si contraires à la vertu ; & pour engager Céton à se joindre à moi, j'ose encore vous assurer que mon cœur est vivement touché en faveur du Prince ; la douleur qu'il ressent de m'avoir perdue me cause un chagrin si sensible que je ne puis l'oublier : faites au moins, mon cher Zachiel, qu'il rencontre quelqu'objet digne d'occuper son cœur ; promettez-le moi pour ma tranquillité.

Je me joignis à Monime, & j'engageai le génie de ne point refuser ses faveurs à un prince qui devoit en être digne, puisqu'il avoit su plaire à Monime ; que loin d'être jaloux des sentimens qu'elle conservoit pour lui, je lui en savois un gré infini ; qu'ils justifioient la bonté de son cœur, & que je les regardois comme une preuve de cette candeur & de cette vérité qui ne l'abandonnoient jamais.

CHAPITRE VIII.

Le Génie nous conduit dans différentes îles.

LE génie voulut bien se prêter à l'empressement que témoignoit Monime de s'éloigner; c'est pourquoi il nous fit quitter la cour pour nous faire prendre la route qui conduit à un port où l'on s'embarquoit pour les îles fortunées, nom qu'on donne à plusieurs petites îles qui entourent celle de la galanterie, & qui contiennent ensemble plus des deux tiers du globe de Vénus.

Arrivé dans ce port, Zachiel nous fit embarquer, ou pour mieux dire il nous fit garder l'*incognito* en conservant nos petites figures. Le vaisseau dans lequel il passa étoit rempli de jeunes personnes de l'un & l'autre sexe, qui toutes marquoient un grand empressement pour jouir des plaisirs qu'elles espéroient goûter à leur abord dans ces îles. Cependant la navigation fut longue, un vent du nord qui souffloit depuis long-tems avoit déjà répandu la tristesse dans le cœur de tous les passagers, lorsque tout à coup des transports de joie se font entendre; on a vu la terre, on se la montre, & l'on tremble qu'un vent ne s'éleve &

ne diffipe l'objet fur lequel fe fondent toutes les efpérances, comme les nuages inconftans dont on lui trouve l'apparence. Cependant ce point de vue prefque imperceptible qu'on apperçoit à l'horifon, commence à prendre de l'étendue; éclairé par les rayons du foleil, le mélange de l'ombre & de la lumière le fait étinceler d'or & d'azur. Un moment après, les objets qui fe raffemblent fe préfentent alors dans la forme & fous les couleurs qui leur font naturelles : les plaines s'abaiffent devant les côteaux couronnés de nuages; l'émail des prairies éclate de toutes parts; la forêt femble fe détacher du valon qu'elle favorife de fon ombre; le palmier & le fapin orgueilleux s'élevent fur leur tige, & femblent porter jufqu'au ciel leur chevelure agitée par les vents; & bientôt le rapport uniforme des fens confirme que l'on touche de près au but où tous les vœux afpirent. Déjà le myrthe & le citronnier fleuris s'annoncent par leurs doux parfums, tandis que l'air mollement ému porte à l'oreille le bruit de la vague qui s'étale, fe joue, fe replie, & vient en ondoyant mourir entre les petits cailloux & le fable argenté qui bordent le rivage de l'île de la douceur.

Nous n'eûmes aucune peine à y aborder, par le calme & la tranquillité qui régnent fans

cesse dans ses ports : jamais ils ne sont battus par aucune tempête, on n'y sent que le doux vent des zéphirs qui les agitent nuit & jour. On peut comparer cette île aux rives du Lignon ; comme elle, elle n'est habitée que par des bergers & des bergères, qui, contens d'aimer & d'être aimés, mettent toute leur gloire à s'en donner tous les jours de nouvelles preuves par d'innocentes caresses. Les soupçons, la jalousie, ni mille autres passions qui font ordinairement le tourment de la plupart des Idaliens, n'empoisonnent jamais leurs plaisirs. Ces citoyens heureux ne connoissent point les remords. Guidés par la nature ils en suivent les loix ; les mêmes desirs les animent, & ce n'est qu'à l'art de se plaire qu'ils bornent tous leurs soins. Une grotte formée par la nature est pour eux un palais, les fruits de Pomone enrichissent leurs jardins, & la campagne fleurie fournit aux pâturages : c'est-là que de jeunes bergères regardent paître leurs troupeaux, & s'amusent en chantant à en filer la laine.

Zachiel qui seul s'étoit rendu visible, s'avança vers une troupe de bergères qui le reçurent d'un air naïf & spirituel ; & quoiqu'un peu de honte colorât leurs fronts de ce vif incarnat qu'accompagne l'innocence, elles ré-

pondirent avec beaucoup de bon sens aux discours du génie qui avoit bien voulu descendre à la portée de leur esprit & à la simplicité de leur façon. J'admirai leur beauté & leur simple parure qui n'ôtoit rien de l'éclat de leur teint, qui, sans le secours de l'art, efface les lis & les roses; les graces naïves plus touchantes encore que la beauté, sont répandues dans toute leur personne.

Les bergers occupés du soin de veiller sur leurs troupeaux s'amusent à instruire leurs chiens. Souvent un berger prend sa musette pour divertir sa bergère, en lui chantant les plaisirs innocens de la vie champêtre; s'il la quitte, c'est pour visiter ses guérets & ses prairies, ou pour cueillir des fleurs dont il forme des guirlandes avec une couronne pour orner sa maîtresse qui, contente de ce présent, lui en accorde la récompense par un baiser qu'elle laisse prendre sans résistance. C'est ainsi qu'il voit approcher le coucher du soleil qui lui annonce l'heure du souper, & l'exercice de la journée le prépare à trouver excellent le repas frugal qu'on lui a apprêté dans des vases d'argille. Telle est la vie unie des habitans de cette île, plus heureux mille fois que tous les grands, qui, à force de philosopher sur les moyens d'arriver au bonheur en

matérialisant toutes choses, ne font que s'en éloigner sans pouvoir goûter aucun des vrais plaisirs

Après que ces belles begères eurent instruit Zahciel de leurs occupations journalières & des soins que les bergers prenoient de répandre l'abondance & la joie dans leur canton, & de faire du travail qui leur procure tout ce qui est nécessaire à la vie, une fête continuelle, elles le quittèrent pour aller sous d'épais ombrages, ou dans des allées sombres, où leurs chiffres gravés sur l'écorce des chênes, se sont accrus avec le tronc. Nous les suivîmes longtems, Monime s'amusant beaucoup de leurs jeux.

Tantôt sur un tapis de gason la bergère s'endort, confiant à son berger le soin de son troupeau; quelquefois assises sur le bord d'une fontaine, on les voit s'y mirer dans le crystal des eaux, & orner leur tête de mille petites fleurs qui croissent aux environs. Souvent elles dansent au son des fluttes & des chalumeaux, ou bien aux chansons que les bergers composent, & le soir lorsqu'elles ont mis leurs troupeaux à couvert, elles reviennent encore au clair de la lune fouler l'herbe tendre: c'est à cette heure sans doute que l'amour les favorise; les soupirs, les sermens renouvellés semblent auto-

tiser les larcins des bergers. Mais je m'arrête pour laisser à l'imagination de mon lecteur le plaisir de se peindre le reste.

Nous passâmes dans l'île de la Complaisance, qui n'est habitée que par une colonie qu'on a tirée de l'île de la Politesse. Je n'y remarquai que des gens assez insipides; tout ce qu'ils font n'est, à ce qu'ils disent, que dans la vue de s'obliger les uns & les autres. Jamais ils n'exécutent leurs volontés; jamais ils n'éprouvent de contrariétés. Je remarquai que la paresse étoit leur vice dominant. Ces habitans ont un air de langueur qui ennuya Monime dès le premier jour, c'est ce qui nous obligea d'en sortir pour nous rendre dans l'île de la Persuasion.

Cette île est fort petite; un génie y commande en qualité de vice-roi de la galanterie. L'emploi de ce génie est d'y entretenir tous les citoyens dans le respect qu'ils doivent à leur souveraine; c'est lui qui assaisonne tous les plaisirs; son esprit y est regardé comme un feu céleste qui ne paroît qu'avec éclat, qui brille, qui divertit, & invente tous les jours mille nouveaux agrémens pour plaire; c'est par lui que la laideur devient agréable; il procure le charme de la vie; il est l'ame de la conversation, l'ami des arts; c'est à ses connoissances que ces peuples doivent tous leur bonheur; sans

lui tout languiroit dans la grande île ; celle-ci leur sert comme de collège ou d'université, où ils viennent prendre leurs grades, pour être reçus & acquérir dans la galanterie quelque poste important.

Arrivés enfin dans cette grande île, nous y fûmes assaillis par une troupe d'aventuriers, que des vents orageux y avoient fait échouer; l'incertitude étoit à leur tête, & n'avoit point d'autre emploi que celui de faire flotter le cœur des citoyens, afin de les empêcher de se déterminer à quelque chose d'utile à leur bonheur : l'opinion, qui vouloit à son tour les entraîner dans son parti, ne leur faisoit estimer que ce qui étoit digne de mépris; la crédulité cherchoit à les tromper; la nouveauté venoit ensuite leur faire adopter mille puérilités, & se repaître de chimères qui n'ont pas le sens commun; la réflexion, d'un air grave & sérieux, leur présentoit des remords, qui sans cesse les tourmentoient; l'inconstance soufflоit autour d'eux, pour les faire aller comme des girouettes; la flatterie cherchoit à les endormir par un dangereux poison; la curiosité se montroit comme un aigle prêt à fendre les airs, afin d'exciter en eux mille desirs qu'ils ne pouvoient satisfaire; l'imposture n'étoit appliquée qu'à les tromper; la présomption les attiroit,

pour les précipiter dans tous les malheurs imaginables, & l'erreur faisoit tous ses efforts pour les séduire; tels étoient les misérables qui venoient d'aborder dans l'île, & qui tâchoient par leurs intrigues de s'en rendre les maîtres.

L'amour, d'accord avec l'inclination qui règne dans cette île, firent assembler leur conseil, pour y délibérer sur le parti qu'on prendroit, afin de s'opposer aux progrès de ces aventuriers : il fut décidé qu'on enverroit à leur rencontre la colère, la haine, la jalousie, le désespoir, la crainte & la douleur, à la tête d'un corps de troupes légeres, qui sont les soupirs & les desirs impatiens; & pour assurer sa victoire, l'amour s'avança lui-même, guidé par la bonne-foi, la probité, la valeur, la générosité, la compassion & la constance, toutes troupes aguerries & accoutumées à vaincre : le combat fut opiniâtre; mais le parti de l'amour & de l'inclination fut victorieux.

Lorsque le calme fut remis dans l'île, chacun des citoyens se livra aux jeux & aux plaisirs, l'inclination les y conviant par son exemple. Cette princesse, dont la naissance n'est encore connue de personne, a sur tous ses sujets un pouvoir despotique; & quoique les plus grands génies de tout l'empire de vénus travaillent depuis longtems à découvrir l'origine de l'inclination, ils

n'ont

n'ont encore pu se fixer sur rien de certain; mais l'opinion la plus commune, & celle que je crois la meilleure, est qu'en suivant les recherches de leurs philosophes, on apprend que lorsque l'amour alluma pour la première fois son flambeau, il en sortit une si prodigieuse quantité d'étincelles, qui, au lieu de descendre en terre, remontèrent vers le ciel & y furent changées en étoiles : ils assurent que depuis ce tems, aussi-tôt que deux corps sont formés & préparés à recevoir une ame, chacune de ces étoiles se divise en deux parties égales, & que se détachant du ciel en même tems, elles viennent présider sur ces deux corps différens; mais ces deux parties se partagent très-souvent en des lieux si éloignés les uns des autres, qu'il est très-rare qu'elles se rejoignent.

Voilà, à ce que je pense, une fort bonne raison pour justifier l'inconstance du petit-maître & de la coquette volage, puisqu'il est naturel de chercher ce qui doit faire leur félicité, qu'ils ne peuvent rencontrer que par l'union de cette véritable moitié d'étoile qui peut seule faire leur bonheur. Aussi dans l'île de la galanterie, & même dans tout le monde de Vénus, on ne voit que des gens qui se lient sans plaisir, & se quittent sans regret,

parce que chacun n'est occupé qu'à la recherche de cette chère moitié qui n'est point aisée à trouver ; mais lorsque le hasard les fait rencontrer ensemble, un instinct secret les force à s'aimer, & c'est ce qui forme les grandes passions : de-là viennent ces nœuds secrets, cette subite inclination, cette douce sympathie qui lie les cœurs, & qui a tant de pouvoir sur les ames, qu'elle ne manque jamais de les attirer ; or comme il arrive très-rarement que ces deux moitiés d'étoile se rencontrent ensemble, c'est sans doute ce qui fait qu'il y a si peu d'amitié parfaite dans ce monde.

Telle est la naissance de l'inclination, que je rapporte conformément à ce que j'ai lu dans les archives du palais de la princesse. Nous visitâmes toutes les beautés de l'île, où l'on voit tout ce que l'art & la nature ont pu rassembler de plus curieux. Cette île est fertile en élégies, en madrigaux, en épîtres, en bouts-rimés & en vaudevilles ; la plus grande partie des citoyens en font leur nourriture ordinaire. Tous se piquent de grands sentimens, de pensées délicates, d'imaginations ingénieuses, de générosité & de grandeur d'ame ; ils passent leur vie dans les plaisirs & la joie ; tous les jours se font de nouvelles fêtes où l'amour préside ;

c'est dans cette île qu'il exerce un pouvoir suprême ; tout fléchit sous ses loix ; tout lui doit obéissance.

Il est également permis aux deux sexes de lier des parties de plaisirs sans craindre aucune critique. La mère qui se souvient des ruses qu'elle employoit dans sa jeunesse, ferme les yeux sur les démarches de sa fille, & la nuit les cache sous l'obscurité de son manteau. Jamais on n'y éprouve les peines de l'amour que dans les commencemens d'une affaire de cœur, où l'incertitude trouble presque toujours la tranquillité de l'ame ; mais on sait que les inquiétudes de cette espèce ont beaucoup plus d'agrément que d'amertume, du moins s'il y en a, elles ne durent pas long-tems dans cette île. On nous a cependant assuré qu'il n'étoit pas sans exemple que des femmes aient poussé la délicatesse & la bienséance, jusqu'à résister pendant trois semaines aux empressemens de leurs amans ; mais ces faits sont contestés par plusieurs savans de l'île, qui soutiennent qu'elles ne l'ont pu faire que par des vues d'arrangemens, c'est-à-dire, pour se mettre en état de conserver deux ou trois amans, sans exciter entr'eux la jalousie.

CHAPITRE IX.

Histoire de Zelime.

Nous nous promenions un jour avec Zachiel ſur les bords du rivage, d'où nous vîmes ſortir d'une petite barque deux femmes, dont l'une, pâle & défaite, me parut dans une affliction extrême ; toutes deux prirent la route d'une ſombre caverne, qui ne reçoit du jour que par l'entrée : ces deux femmes y entrèrent, & ſe placèrent ſur un lit de gaſon. Les mouches ont bien des privilèges ; elles paſſent par-tout, ſans s'attirer l'attention de perſonne. Nous nous plaçâmes Monime & moi à côté de la belle affligée ; de profonds ſoupirs ſortoient de ſa poitrine, & l'on eût dit qu'elle étoit prête d'expirer.

Vous verrai-je toujours, ma chère Zelime, dit ſa compagne, en proie à toute l'amertume de votre douleur ? Pourquoi voulez-vous ſacrifier le reſte de votre vie à pleurer un ingrat qui vous abandonne dans l'excès de vos peines ? Si le perfide vous eût aimée, eût-il ceſſé de vous voir ? Après la perte de toutes vos eſpérances, croyez-moi, chère amie, oubliez un volage, qui ne mérite qu'un ſouverain mépris

de votre part, ou s'il vous en souvient, que ce ne soit que pour vous venger.

Il est aisé, reprit Zelime d'une voix presque éteinte, de donner de pareils conseils, lorsque le cœur n'est affecté d'aucune passion violente; votre amitié pour moi vous les dicte, & celle que j'ai pour vous, chère Agla, m'engage à ne vous rien cacher de mes peines; c'est en cette qualité que je vais vous découvrir tous les secrets de mon ame. Je conviens que je serois indigne de votre amitié, si j'avois encore la foiblesse de regretter Volins; c'est un monstre d'ingratitude, que je déteste depuis long-tems.

Comment, dit Agla d'un ton de surprise, vous n'aimez point Volins? Vous êtes jeune & belle, & avez tous les talens qu'il faut pour captiver le cœur des plus grands seigneurs de la cour; d'où peut donc provenir ce désespoir qui m'a fait craindre long-tems pour vos jours, & m'a obligée de vous conseiller de venir vous réfugier dans cette île, afin que la dissipation qui y règne pût contribuer à vous faire oublier un ingrat? Hélas! chère Agla, je le hais trop pour pouvoir jamais l'oublier, & je ne puis retracer dans ma mémoire, ni peines, ni plaisirs où il n'ait présidé. Mais c'est trop long-tems vous tenir en suspens; il faut vous faire

le récit de mes malheurs, pour achever de vous convaincre que ce n'est point la perte de son cœur que je regrette.

Je fus consacrée dès ma plus tendre enfance au culte du temple de l'amour. Je passai assez tranquillement l'âge d'adolescence, & j'avois déjà atteint ma quinzième année, que nul homme n'avoit encore pu toucher mon cœur. Je vivois dans cette paix & cette douceur que vous avez sans doute éprouvées; mais cet engourdissement de l'ame n'étoit pas fait pour la vivacité de mon tempérament; bientôt je m'apperçus qu'il manquoit quelque chose à mon bonheur. Ce qui m'avoit jusqu'alors amusée le plus me devint insipide; une sombre mélancolie s'empara de mon esprit; je ne cherchai plus que les endroits les plus solitaires, afin d'y pouvoir rêver en liberté; mes idées étoient confuses, & malgré mes attentions à les débrouiller, je ne pouvois encore deviner ce qui eût pu me rendre heureuse. J'etois dans ces dispositions, lorsque me promenant derrière la fontaine de Jouvence, je fis la rencontre d'un jeune homme aussi beau que l'amour. Mon front se couvrit de rougeur quand il fixa ses regards sur moi; je m'apperçus qu'une tendre émotion l'agitoit aussi; il m'aborda d'un air timide; je voulus fuir; mais une force in-

vincible m'arrêta : pourquoi, belle Zelime, me dit-il, voulez-vous éviter ma rencontre ? Craindriez-vous de me donner trop d'amour ? Ah ! si c'est là votre objet, cessez de fuir, vous prendriez un soin inutile ; depuis plus de deux mois je cherche l'occasion de vous trouver seule, pour vous instruire des tendres sentimens que vous m'avez inspirés. Si votre cœur n'est point inflexible aux traits de l'amour, vous recevrez sans colère les vœux que je fais de ne vivre & mourir que pour vous. Je fus si surprise de l'apparition du jeune homme & de son discours, que je restai quelque tems immobile sans oser lui répondre. Il profita de mon trouble pour m'entretenir de sa passion. Que vous dirai-je enfin ? Il obtint de moi une réponse favorable à ses desirs, & je promis de me rendre tous les jours à la même heure aux environs de la fontaine.

Nous jouissions de cette douce félicité que goûtent deux cœurs que le tendre amour a unis, & je touchois au moment qui devoit combler mes vœux en épousant mon amant, lorsque Volins nous surprit un jour dans un de ces cabinets que renferme les jardins du temple ; il y entra avec une dame de la cour ; nous en sortîmes aussi-tôt ; mais pas assez promptement pour que Volins ne pût nous

appercevoir. La dame, occupée du jeune homme, ne put remarquer la vive impression que je fis sur le cœur de son amant. Ne croyant pas être connue de Volins, j'engageai Lisimon à faire encore plusieurs tours sous le berceau couvert.

Cependant Volins & sa maîtresse, tous deux revêurs & distraits, furent quelque tems sans se parler; puis se reprochant l'un à l'autre l'état de froideur dans lequel ils se trouvoient, chacun trouva son amour-propre humilié; on se fit des reproches, & on sortit du cabinet en se querellant. Nous étions encore sous le berceau, & vous pensez, ma chère Agla, combien nous y fûmes examinés par ce couple d'amans glacés.

Je me rendis le lendemain au rendez-vous, mais ce fut en vain que j'y attendis Lisimon; plusieurs jours se passèrent sans que je pusse apprendre de ses nouvelles. Le tems expiré qu'on garde les filles dans le temple, mon père fut averti de la part des prêtresses, qu'elles avoient appris que Lisimon, qui s'étoit présenté pour m'épouser, étoit disparu, & qu'ayant accepté ce jeune homme pour époux, je ne pouvois plus, suivant les loix établies, espérer d'être jamais admise au rang des prêtresses, ni conséquemment rester plus long-tems au

service des autels ; cet ordre me fut aussi signifié. J'avoue que dans l'espoir de revoir mon amant, je n'en ressentis qu'un médiocre chagrin.

Mon père, peu favorisé des biens de la fortune, fâché de mon retour, me montra d'abord beaucoup d'humeur de ma sortie du temple, quoiqu'elle fût forcée. Vous pouvez croire, chère Agla, que mon premier soin fut de m'informer de Lisimon. J'étois si éloignée de le soupçonner d'infidélité, que je pensai qu'une maladie violente le retenoit au lit : mon dessein étoit donc de le prévenir, pour lui épargner les inquiétudes que pourroit lui causer ma sortie du temple ; mais Volins, attentif à toutes mes démarches, me fit dire par une personne qu'il avoit apostée, que le dernier jour que j'avois vu Lisimon, il s'étoit embarqué la nuit même pour se rendre dans l'île de la Galanterie, avec une femme qu'il y entretenoit depuis long-tems. Je fus si sensible à la perfidie de mon amant, & l'indignité de son procédé m'agita au point que j'en tombai malade.

Mon aventure s'étant répandue dans la ville, Mélise, veuve très-riche, dont l'hôtel étoit vis-à-vis la maison de mon père, & qui recevoit tous les jours nombreuse compagnie chez elle,

eut pitié de mon ſort ; elle me demanda à mon père, & n'eut pas de peine à m'obtenir, promettant de me faire trouver bientôt un établiſſement convenable. Je fus donc introduite chez Mélife. Mon air de langueur la toucha, & de concert avec Volins ils travaillèrent l'un & l'autre à me rendre ma tranquillité : le perfide n'avoit pas beſoin d'y être excité. Il me rendit des ſoins aſſidus, qu'il faiſoit valoir auprès de Mélife, comme un excès de complaiſance de ſa part.

Prévenue en faveur de Volins, par les éloges que Mélife ne ceſſoit de donner à ſes moindres actions, il commença à gagner mon eſtime & ma confiance. Je ceſſai de pleurer mon infidèle, & bientôt je ne penſai plus à lui que pour déteſter l'indignité de ſes procédés. Volins ſut profiter de ces circonſtances, & remplit enfin la place que Liſimon avoit occupée dans mon cœur. Pluſieurs partis conſidérables ſe préſentèrent ; mais remplie de ma nouvelle paſſion, aucun n'eut l'avantage de me plaire. Volins parut ſenſible au ſacrifice que je lui faiſois d'une fortune brillante. Ah ! ma chère, que je goûtois de plaiſir à les lui faire ! Incapable d'aucun autre attachement, je mettois toute ma gloire à le convaincre de mon amour ; cependant le perfide ſe faiſoit un jeu

de me tromper, & les ſermens qu'il me faiſoit de m'aimer toujours n'étoient qu'une répétition de ceux qu'il employoit pour en ſéduire mille autres.

Je découvris enfin une partie de ſes trahiſons & lui en fis de ſanglans reproches ; mais un mot de ſa bouche avoit le don de me perſuader. Agitée ſans ceſſe par de nouvellles inquiétudes, cent fois je voulus rompre avec lui, & cent fois il eut le ſecret de m'appaiſer. Le haſard me fit rencontrer un jour avec une femme qui depuis long-tems étoit comme moi la dupe des fauſſes proteſtations de Volins : cette femme irritée contre lui me fit un long détail de toutes ſes indignes manœuvres ; elle finit par m'apprendre qu'il avoit depuis peu débauché ſa femme de chambre qu'il tenoit renfermée chez lui, dans un appartement dans lequel il deſcendoit par le moyen d'une trappe qui répondoit dans le ſien. Cette femme outrée d'avoir ſervi long-tems de prétexte à leur intrigue, jura de s'en venger d'une manière à l'en faire repentir toute ſa vie. Pour moi, le cœur déchiré de mille réflexions accablantes, je promis de ne le revoir jamais.

De retour à l'hôtel, on me dit que Méliſe vouloit me parler ; j'entrai dans ſon cabinet : je devrois vous quereller, Zelime, me dit-

elle, du myſtère que vous m'avez fait, mais les bonnes nouvelles que j'ai à vous apprendre doivent ſuſpendre mes reproches; apprenez donc que la fortune & l'amour, d'accord en ce moment, ſe joignent pour aſſurer votre bonheur : Volins vient de me déclarer le nouvel engagement que vous avez formé avec Ariſte, qui vient enfin d'obtenir le conſentement de ſa mère pour s'unir à vous. Jugez, chère Agla, ſi un pareil diſcours eut de quoi me ſurprendre; à peine connoiſſois-je Ariſte, & je compris d'abord que c'étoit un tour que vouloit employer Volins pour ſe défaire de moi en me brouillant avec Méliſe. L'émotion que cette nouvelle fourberie jetta dans tous mes ſens couvrit mon front d'un feu qu'il ne me fut pas poſſible de cacher : Méliſe n'en fut point ſurpriſe, le croyant occaſionné par la honte de voir mon intrigue découverte. Elle ſe plaignit du peu de confiance que je lui avois témoigné dans cette affaire; pour la détromper, je lui proteſtai que mon trouble ne provenoit que de ſurpriſe; je n'ai, pourſuivis-je, jamais eu aucune liaiſon de cœur avec Ariſte, & je ne crois pas qu'il pouſſe la témérité juſqu'à oſer ſe vanter d'une pareille impoſture.

Méliſe ſe trouvant offenſée de mon diſcours, m'accabla de reproches, & pouſſa ſon empor-

tement jusqu'à se servir de termes injurieux que je ne pus entendre sans verser des larmes. Ce jour devoit être l'époque de tous mes malheurs, car en tirant mon mouchoir je fis tomber une lettre que j'avois reçue du perfide Volins; Mélise la croyant d'Ariste, s'en saisit pour me convaincre d'imposture; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle en reconnut le caractère; elle la lut plusieurs fois avec avidité. Cette lettre renfermoit quelques mauvaises justifications sur une nouvelle intrigue, que j'avois cru être en droit de lui reprocher; elle finissoit par les plus amples protestations d'un amour sincère & d'un attachement inviolable. Mélise, après l'avoir lue, me regarda avec des yeux où la fureur étoit exprimée; & sans vouloir écouter aucune de mes raisons, elle me chassa de son appartement. Mais comment pouvoir vous peindre la trahison de cet homme faux & subtil? De quelles expressions me servir qui puissent caractériser le mépris & la haine que je ressens pour lui!

Cependant Volins, dans le premier feu de sa nouvelle intrigue, ne croyoit pas qu'elle eût transpiré, il se reposoit sur la discrétion de ses gens: dans cette persuasion, il vint plein d'assurance faire sa cour à Mélise; il avoit un intérêt sensible à ne se point brouiller avec

elle, par la protection qu'elle lui faisoit accorder, & par les sommes considérables qu'il tiroit d'elle. J'étois aussi pour lui une ressource qu'il vouloit ménager pour les quarts-d'heures qui ne lui étoient pas favorables auprès de Mélise; j'étois pour ainsi dire comme un corps de réserve qui lui servoit dans les tems de disette.

Mélise, qui méditoit une vengeance éclatante, voulut d'abord le convaincre de sa perfidie; elle lui montra la lettre qu'il m'avoit écrite; on me fit descendre, & malgré le respect que je devois à Mélise, je ne pus m'empêcher de lui reprocher toute la noirceur de sa conduite. Je présentai ensuite à Mélise un gros paquet de lettres de Volins, dans lesquelles il employoit les termes les plus séducteurs pour corrompre mon innocence.

Vous croiriez peut-être, chère Agla, qu'elles durent faire impression sur l'esprit de Mélise, & servir en quelque façon à ma justification; non, le fourbe Volins trouva encore le secret de l'appaiser, en lui persuadant que les lettres que je venois de lui remettre n'avoient été écrites que sous le nom d'Eraste; je priai Mélise de faire venir Eraste; mais Volins s'y opposa, en disant que c'étoit compromettre sa personne, que de descendre à des explications, toujours humiliantes pour des gens d'un certain ton. Je

fus donc sacrifiée à l'inconstance de Volins, & à la haine que Mélise avoit conçue pour une rivale qui avoit joui long-tems de toute la tendresse de son amant, & je fus forcée de retourner chez mon père, & d'y vivre dans l'obscurité d'une fortune si médiocre, qu'elle nous fournissoit à peine de quoi subsister. Ainsi, ma chère, vous voyez qu'après avoir renoncé en faveur de Volins aux établissemens les plus brillans, je n'en ai reçu pour toute reconnoissance qu'un parfait abandon de sa part. Mon amour-propre humilié de toutes façons, m'a jetté dans le désespoir où vous m'avez vue; mais ce qui y a mis le comble, c'est d'apprendre que Lisimon ne s'est éloigné que par les calomnies que le traître Volins a employées pour me noircir dans son esprit: ce n'est que dans la vue de me justifier auprès de lui, que j'ai consenti à vous suivre dans cette île.

Je ne puis revenir de ma surprise, dit Agla, & rends grace à l'amour de vous avoir vengée de Volins: vous ignorez peut-être que Mélise, convaincue de sa nouvelle intrigue, lui a entièrement retiré toutes ses faveurs, & a obtenu de la cour un ordre qui l'exiloit dans les déserts de la Réflexion. Mais ce n'est pas tout: cette petite créature pour laquelle il vous a sacrifiée, qui lui a fait perdre les bonnes

graces de Mélisse, & dont le libertinage lui étoit inconnu, l'a enfin gratifié de quelque présent qui lui cause de cuisans remords, & dont on croit qu'il se ressentira toute sa vie. Nous quittâmes ces deux personnes pour rejoindre Zachiel; & comme nous avions visité toutes les beautés de l'île, nous nous préparâmes à sortir de la planète.

CHAPITRE X.

AVANT de quitter le monde de Venus, je priai le génie de nous instruire des mœurs & de la religion de ces peuples. Les Idaliens, nous dit-il, adorent le feu, parce qu'il est le plus noble des élémens; ils le regardent comme une vive image du soleil; & lorsque l'on voit dans quelques provinces de ce monde que le feu qu'ils y entretiennent toujours commence à diminuer, ils se persuadent qu'ils sont menacés des plus grandes calamités: c'est pourquoi ils le conservent avec soin dans des lieux fermés des murailles sans toits, & le peuple soumis & crédule vient à certaines heures du jour prier les personnes les plus qualifiées de se charger d'y jetter des essences précieuses, ce qu'ils regardent comme un des plus beaux droits

droits de la nobleſſe. Ces peuples prétendent être les premiers qui aient découvert le feu, ſi néceſſaire aux beſoins multipliés de la vie, & ſans lequel les principales opérations des arts qui en dépendent, dont le détail eſt devenu preſque infini, ne pourroient ſe perfectionner; c'eſt pourquoi dans toutes leurs villes capitales on y voit un temple ſuperbe, deſtiné à y conſerver le feu ſacré : ce ſoin n'eſt confié qu'à de jeunes filles, les plus belles qu'on peut trouver dans la ville, & cet honneur eſt brigué par les plus grands, pour les privilèges qui y ſont attachés; mais ſi malheureuſement une de ces prêtreſſes vient à laiſſer éteindre le feu par ſa négligence, elle en eſt rigoureuſement punie : ni la naiſſance, ni l'âge, ni la beauté ne peuvent jamais la ſauver.

Cependant à la fin de chaque année on laiſſe mourir le feu, pour le rallumer au commencement de celle qui ſuit, avec beaucoup de paroles myſtérieuſes; car le myſtère, la crédulité & l'ignorance ſont, à ce qu'on dit, des oreillers ſur leſquels ſe repoſent la plupart des Idaliens. Je remarquai encore que lorſque leur ſouveraine ſent approcher le terme de ſa vie, elle ordonne que le feu ſoit éteint dans les principales villes de ſon empire; & ce n'eſt qu'après ſa mort, & au courronnement de celle

qui lui ſuccède, que ce feu eſt rallumé avec pompe & magnificence : alors finit le deuil de toute la nation par de grandes réjouiſſances, & on brûle dans ces fêtes une prodigieuſe quantité de paſtilles & des eſſences les plus précieuſes : ces fêtes coûtent des ſommes immenſes.

Ces peuples ont encore le culte des étoiles ; ils croient une eſpèce de métempſycoſe aſtronomique, & diſent que les ames, après avoir quitté leurs corps, ſont contraintes de paſſer par cent portes conſécutives, ce qui doit durer pluſieurs millions d'années avant qu'elles puiſſent arriver au ſoleil, qu'ils regardent comme le ſéjour des bienheureux : chaque porte eſt compoſée d'un métal différent, placée dans dans la planète qui préſide à ce métal.

Comme rien n'eſt plus myſtérieux que cette métempſicoſe, ils la repréſentent ſous l'emblême d'une échelle très-haute, diviſée en ſept paſſages conſécutifs ; c'eſt ce qu'ils appellent la grande révolution des corps céleſtes & terreſtres, ou l'entier achevement de la nature ; ſe perſuadant que les ames vont habiter ſucceſſivement toutes les planètes & les étoiles fixes qui ſont autour du ſoleil, & qu'elles ſe purifient dans ces paſſages par une vertu ſecrete, à meſure qu'elles approchent de cet aſtre, qui eſt le centre de la félicité.

Les Idaliens ſont encore perſuadés que c'eſt le ſoleil & la lune, qui, par leur éclat & leur lumière, ſe rendent dignes des principaux hommages qu'on doit aux aſtres; ils le nomment le roi & le ſouverain du ciel, & diſent que la lune en eſt la reine & la princeſſe. Comme ils ne ſont jamais inſpirés que par l'amour, ils croient, en ſuivant leurs principes, que le ſoleil n'avoit pu voir la beauté de la lune ſans en devenir amoureux, & ſans lui communiquer ſes feux; c'eſt pourquoi, afin de mettre plus de décence dans cette union, ils ont imaginé de les marier enſemble. Ce mariage du ſoleil & de la lune eſt regardé chez eux comme la ſource & l'origine de toutes productions, parce que c'eſt ſur la terre, rendue par eux féconde & abondante, que ſe font ſentir les fruits de cette union. Les avantages les plus conſidérables qu'on en retire, ſont les métaux & les pierres précieuſes. Il eſt certain qu'on ne peut mieux aſſortir un mariage céleſte.

Ces peuples, toujours enclins à l'inconſtance, n'ont pas voulu que le ſoleil en fût exempt; c'eſt ce qui leur fait regarder ſes éclipſes comme des adultères, parce qu'il ſemble, pendant leur durée, que la terre veuille s'attirer les faveurs du ſoleil, pour les

dérober à la lune, en l'empêchant d'en recevoir sa lumière accoutumée; on voit qu'ils s'efforcent de répandre de la coquetterie jusques dans les astres.

Pour orner la majesté des deux époux, ils ont voulu donner au roi & à la reine du ciel une cour aussi pompeuse que brillante; c'est pourquoi ils font passer tous les autres globes lumineux pour leurs ministres, leurs gardes, leur armée, ou pour leurs sujets; voilà ce qui compose leur croyance. Ils sont persuadés que ce sont les génies amoureux des plus belles femmes qui, dans les fréquentations qu'ils ont eues avec elles, leur ont révélé tous ces secrets, & une infinité d'autres qu'ils n'auroient jamais connus sans le secours de ces génies. Monime les trouva très-galans, & dit que les Idaliens devoient s'estimer très-heureux d'avoir eu des femmes assez belles pour en faire la conquête, & assez adroites pour leur tirer des secrets, qui, vraisemblablement, ne devoient jamais être découverts aux mortels, toujours faits pour admirer, & non pas pour connoître.

CHAPITRE XI.

Je ne m'étendrai point ſur les loix des Idaliens, qui diffèrent de fort peu de choſe de celles des habitans de la lune: leurs mœurs & leurs coutumes me parurent auſſi à peu-près les mêmes; ils regardent comme des néceſſités de la vie les choſes les plus ſuperflues. Il ſe fait dans ce monde un débit conſidérable d'une prodigieuſe quantité de charmantes inutilités de toutes eſpèces: on m'aſſura que chacune étoit douée d'une vertu magnétique qui attire l'or, ainſi que l'aiman attire le fer. Les marchands chargés de ces précieuſes raretés, ont toujours leurs maiſons remplies des plus grands ſeigneurs & des dames les plus qualifiées, qui ſans doute y ſont pouſſés par la force attractive de ces merveilleuſes raretés, qui doit néceſſairement les arracher de la ſérieuſe occupation de leur toilette; c'eſt-là où on les voit changer leur or contre des pantins, des magots, des portraits de nouvelle forme, de toutes ſortes d'animaux, & mille autres bijoux ſemblables, dont ils ſe dégoûtent quinze jours après.

Il eſt certain que la volupté leur fait inventer tous les jours de nouvelles modes, dont

ils ne peuvent plus se passer, quoiqu'ils ne les connussent pas deux mois avant. Ces modes, nées du caprice & de l'inconstance, ont vraisemblablement pris naissance chez eux, & c'est aussi dans ce monde où elles font leur séjour ordinaire: coëffures, habits, couleurs, desseins, façons galantes, frisures à la grecque, en chou ou en artichaut, plaisirs de modes, nouvelles allures, jeux, talens, ragoûts, & même jusqu'au langage qu'on voit régner & tomber tour à tour au gré du caprice; c'est la mode qui change tout; c'est elle qui force un bel-esprit, un philosophe, un bon poëte, un grand auteur à céder à des petits génies, qu'il lui plaît de mettre en crédit; c'est elle qui fait qu'on oublie ses anciens amis, pour ne s'occuper que de ses nouvelles connoissances; enfin elle étend sa puissance jusqu'au culte qu'on doit rendre aux dieux, & l'on change d'usage à cet égard comme dans les choses les plus indifférentes.

Ces variations de goûts, jointes au luxe qui règne dans ce monde, y sont décorées du titre de bon-goût, de perfection des arts & de délicatesse de la nation, qui doit nécessairement répandre une aménité & une suavité qui rend tous les citoyens parfaitement heureux: leur amour-propre leur fait sans doute regarder

ces vices, qui en attirent une infinité d'autres, comme des vertus, malgré la contagion qu'ils répandent jufqu'au dernier du peuple; & l'on peut dire que ce luxe pouffé à l'excès, tend à la ruine de tous les citoyens, qui, par un abus inconcevable, fe croyent dans l'obligation de fe copier les uns & les autres. Cet exemple que les dames de la cour autorifent, en imitant la magnificence de la reine, fait que les femmes de ceux qui font élevés en dignité, s'efforcent de copier les dames de la cour; les perfonnes d'un état médiocre veulent imiter les grands, aucun ne fe rend juftice; les petits fe flattent de paffer pour médiocres; tout le monde veut briller; on fort de fa fphère, & l'on court à fa ruine; les uns par fafte & par vanité, ou pour fe prévaloir de leurs richeffes; les autres par mauvaife honte, afin de cacher leur misère; mais ceux qui font affez fages pour condamner un fi grand défordre, ne le font pas affez pour ofer fe réformer les premiers, ni pour donner des exemples contraires Comme ce n'eft qu'au fafte & à la parure qu'on rend hommage, ils craindroient fans doute de fe voir trop humiliés, s'ils fe préfentoient dans les compagnies d'un air fimple & modefte; c'eft pourquoi ils font forcés de fe laiffer entraîner par le torrent des préjugés. Chez eux

les conditions ſe confondent; la paſſion qu'ils ont pour le clinquant & pour les vaines dépenſes corrompt les ames les plus pures; on ne cherche qu'à briller; on emprunte; on trompe, & on uſe de mille artifices indignes pour y parvenir.

Rien ne rebute les Idaliens; ils ſavent tout unir; les biens & les maux leur ſont propres; on pourroit dire avec raiſon, que c'eſt chez eux que l'orgueil voulant ſe perpétuer, s'unit un jour à l'ignorance, & que de cette union naquirent les préjugés, la fatuité, l'amour-propre, la préſomption, la fauſſe gloire, & cet ardent deſir qu'ils ont de plaire, tous enfans bien dignes de leur naiſſance, qui ſe livrant à l'oiſiveté, ſe repoſent ſur l'amour du ſoin de leur fortune.

C'eſt-là, ſans doute, ce qui a fait bannir de ce monde la vérité, la pudeur & la modeſtie, qui n'y ont plus ni autels ni adorateurs; le véritable amour dédaignant auſſi de les éclairer, a depuis long-tems éteint ſon flambeau; ce n'eſt point dans les ſourires perfides & mercenaires d'une indigne coquette qu'il ſe plaît, puiſque les faveurs qu'elle prodigue ſont toujours accompagnées de trahiſons, & ne laiſſent que les vains regrets d'un infame attachement.

Il eſt certain que les paſſions les plus tumul-

tueuſes ont leur intervalle de rallentiſſement & de ſilence ; c'eſt par ce moyen qu'elles laiſſent le tems à une raiſon droite & éclairée, d'appercevoir les précipices où elles conduiſent & de s'armer de nouvelles forces pour les combattre, ou pour en ſortir lorſqu'on a eu le malheur de ſe laiſſer ſurprendre.

Nous ne vîmes dans toute la planète de Vénus que gens livrés à l'amour, aux plaiſirs, à la volupté & à la bonne chère ; leurs tables ſont ſervies avec un ſoin extrême de tout ce qu'il y a de nouveau, de tout ce qui peut flatter le goût, exciter l'appétit, & échauffer le ſang ; jamais on n'y attend ni la faim, ni la ſoif, & toujours on y prévient ſes deſirs avec beaucoup de ſenſualité ; il eſt vrai qu'ils ignorent entièrement cette vraie volupté, qui ne peut être ſentie que par des ames vertueuſes, & qu'on ne parvient à goûter qu'après avoir ſu ſe vaincre ſoi-même.

L'amour, dans tous les mondes, a toujours paſſé pour le bonheur le plus parfait que les hommes puiſſent goûter ; c'eſt ce qui les a déterminés à en faire un dieu : dans le premier âge des mondes, la modeſtie & la pudeur faiſoient une partie eſſentielle de ſon culte ; les plaiſirs & les jeux innocens animoient ſes fêtes : mais lorſque le règne des

paſſions a commencé, elles ont exclu les vertus, & ne ſe ſont réſervé que les plaiſirs, qui ne peuvent ſubſiſter long-tems ſans la vertu, toujours inſéparable du véritable amour.

Mais ces peuples qui ſe trouvent ſans doute entraînés par la force des conſtellations qui préſident ſur eux, ce n'eſt point à leur réſiſter qu'ils veulent employer leur courage, & leurs faits les plus glorieux ne ſe comptent que par le nombre des ſacrifices qu'ils ont offerts à l'amour; mais malheureuſement pour ces imbéciles, la ſaiſon d'en offrir ne dure guères; & ce qui eſt encore plus malheureux pour eux, c'eſt qu'il arrive ſouvent que ceux qu'ils ont offerts imprudemment, leur coûtent ordinairement de cuiſans remords. Mille exemples réitérés d'une infinité de miſérables, obligés, pour ſe ſoulager, d'avoir recours au meſſager des dieux, qui eſt ſans contredit le médecin le plus accrédité de cette planète; néanmoins ces exemples ne ſauroient arrêter leur lubricité; ſans doute qu'il faudroit, pour modérer leur intempérance, changer toutes leurs habitudes, afin d'amortir ce goût effrené qu'ils ont pour les plaiſirs, en réformant leurs uſages: mais je ne crois pas qu'aucun génie veuille ſe charger d'une entrepriſe auſſi difficile.

Quelleque province que vous parcouriez

dans tout le globe de Vénus, nous dit Zachiel, vous n'y trouverez que très-peu d'habitans qui ſoient occupés de leurs affaires; tous ne penſent qu'à leurs plaiſirs : les premiers fuient l'abord des miſérables, dans la crainte de le devenir par contagion; les autres, pour ſe donner tout entier à leurs divertiſſemens, ont quelque choſe de plus humain; ils ſont acceſſibles par plus d'endroits; c'eſt pourquoi leurs maîtreſſes, leurs confidens, & ceux qu'ils aſſocient à leurs plaiſirs, peuvent aiſément profiter des folies qui font toutes leurs occupations; leurs ames dans ces inſtans ſemblent s'ouvrir aux bienfaits; c'eſt à ceux qui les entourent de ſaiſir ces momens; car leur conduite incertaine n'en préſente pas ſouvent l'occaſion; l'avidité du plaiſir, & mille autres paſſions l'emportent toujours ſur l'amitié; ils regardent le devoir de la vie comme une gêne, à laquelle ils ne doivent point s'aſſujettir : ainſi ceux qui cherchent à être en liaiſon avec eux, doivent ſe conformer à leur idée, leur confier peu de choſe, & en tirer ce qu'ils peuvent.

Les gens les plus raiſonnables de ce monde ſe voient en quelque façon contraints de s'aſſujettir à ces maximes; car rien n'eſt plus inutile que cette ſageſſe hériſſée d'ongles & de

griffes qu'emploient une infinité de gens occupés sans cesse à s'ériger en réformateurs du genre humain; il est vrai qu'ils ne peuvent soutenir long-tems ces personnages sans se rendre ridicules, sans offenser tout le monde, & sans se faire haïr universellement.

Monime, rebutée de n'avoir rencontré dans les différens modes que nous venions de parcourir, dans les uns que folie, amour de la nouveauté & coquetterie, & dans d'autres qu'intérêt, mauvaise foi & fourberie, rien ne pouvant satisfaire son esprit, auroit bien voulu borner ses voyages à ces seules expériences, qui ne lui prouvoient que trop que la corruption des hommes s'étend dans tous les mondes. Mais le génie l'encouragea & ranima sa curiosité par ce peu de mots:

L'entreprise que j'ai formée de travailler à vous perfectionner l'un & l'autre, m'oblige de vous engager à visiter les autres planètes. L'univers appartient à tous les hommes, & vous êtes faits pour jouir du spectacle qu'il présente à vos yeux : ainsi la curiosité doit exciter en vous une sorte d'intérêt qui vous lie aux objets qui l'animent, afin de vous rendre spectateurs de tout ce qui se passe; car il est certain que l'imagination est la source & la gardienne de nos plaisirs; ce n'est qu'en elle

qu'on doit l'agréable illusion des passions, toujours d'intelligence avec le cœur ; elle sait, quand il lui plaît, lui fournir toutes les erreurs dont il a besoin ; ses droits s'étendent aussi sur le tems, parce qu'elle rappelle les plaisirs passés, & sait encore nous réjouir par avance de tems ceux que l'avenir nous promet ; il semble, comme quelqu'un a dit, qu'elle nous donne de ces joies sérieuses, qui ne font rire que l'esprit & le cœur. Toute notre ame est en elle ; & dès que cette imagination se refroidit, tous les charmes de la vie disparoissent, & l'on reste dans un engourdissement létargique. C'est donc pour éviter d'y tomber, que je prétends vous fournir de quoi l'exercer ; il faut voir si le crime & l'erreur étendront par-tout leur empire, & si la vérité & la vertu ne sont point reléguées dans quelque planète éloignée, occupées à donner aux mœurs de ses habitans, plus d'humanité les uns que les autres.

Vous êtes à présent, continua Zachiel, en état de ne vous plus trouver étrangers dans quelqu'endroit que je vous conduise. Comme vous n'êtes point encore assez pures pour entrer dans le soleil, nous passerons sous ce globe pour entrer dans la planète de Mars, qui va nous donner de nouveaux sujets de méditation,

je compte que Céton pourra s'y dédommager de tous les ennuis qu'il a soufferts chez les Idaliens. Pour vous, charmante Monime, vous n'y aurez d'autre occupation que l'intérêt que vous prendrez au sort de milord & à tout ce qui se doit passer pendant le séjour que vous y ferez.

Comme Monime nous pressoit vivement de partir, il fallut céder à son impatience; ce qui m'empêcha de visiter quelques autres provinces du monde de Vénus; mais le génie m'assura qu'elles n'étoient habitées que par des peuples qui, livrés entièrement à la plus vile crapule, ne méritent conséquemment aucune de mes attentions. Nous nous hâtâmes donc de passer rapidement dans la planète de Mars.



QUATRIÈME CIEL.

MARS.

CHAPITRE PREMIER.

NOUS atrivâmes dans la planète de Mars à l'entrée de la nuit. Déjà le crépuſcule avoit revêtu les campagnes de ſes ſombres livrées; le ſilence marchoit à ſa ſuite; les animaux & lés oiſeaux s'étoient refugiés dans les lieux de leurs retraites, il ne reſtoit que le roſſignol qui, accoutumé aux veilles amoureuſes, paſſe les nuits entières à chanter; Heſpérus, conducteur des bandes étoilées, brilloit à leur tête; le firmament étinceloit de vifs ſaphirs, & on voyoit la lune s'élever d'une majeſté nébuleuſe, & avec un port de reine, dévoiler ſa tendre lumière, en étendant ſur l'obſcurité ſon manteau d'argent. Le génie, pourſuivant ſon vol rapide, nous deſcendit dans une plaine ſablonneuſe & aride.

Monime ſaiſie de crainte, pouvant à peine reſpirer, pria le génie avec inſtance de ne point s'arrêter dans cette planète: je vous conjure, au nom de cette amitié que vous nous

avez vouée, de nous conduire dans un autre monde; le ſeul nom de Mars m'épouvante; je m'imagine qu'il n'eſt rempli que de citoyens barbares & féroces, qui tous ne reſpirent que duel, ſang & carnage: que voulez-vous que je faſſe dans un pareil monde? Une femme eſt-elle faite pour aller affronter les haſards?

Eloignez de vous, chère Monime, ces craintes puériles & frivoles; mon deſſein n'eſt pas de vous expoſer à la fureur des combats; mais, ma chère fille, ne voulez-vous rien faire en faveur de Céton; ce n'eſt qu'ici où il peut faire ſon apprentiſſage dans le métier de la guerre; vous n'ignorez pas qu'un ſeigneur tel que lui ne peut être occupé à d'autre emploi, ni parvenir à aucun autre grade militaire: ſi vous l'aimez, vous ne pouvez jamais lui donner de plus grandes marques d'amitié, qu'en l'excitant vous-même à ne négliger aucun des moyens qui ſe préſenteront de faire valoir ſon courage. C'eſt-à-dire, dit Monime avec une ſorte de dépit & d'impatience, que vous voudriez me faire reſſembler à ces femmes qui ne trouvent de plaiſirs dans le choix qu'elles font d'un militaire pour époux, que celui de le voir partir pour l'armée, ſans être obligées de le ſuivre: contentes de s'en éloigner, elles jouiſſent de la ſatisfaction, ou

du

au moins de l'espérance de le croire pour long-tems à cent lieues & davantage. Si on leur retranchoit ce tems de liberté, que sans doute elles mettent à profit, un guerrier, ou tout autre, leur deviendroit alors indifférent; au surplus, ajouta Monime en badinant, le plus fort Hercule ne put jamais tenir devant une Omphale; un de nos regards suffit pour changer leur massue en quenouille: laissons-les donc se parer quelquefois du nom de heros, nous les rendons assez souvent efféminés: enfin, mon cher Zachiel, si vous voulez absolument me forcer de faire un long séjour dans cette planète, je veux me travestir; je vous déclare que je prends l'uniforme, l'épée, le plumet, le hausse-col, l'esponton; j'achete un régiment, & d'un plein vol me voilà colonel. Peut-être me direz-vous que sous cet ajustement, qui me rajeunira encore davantage, je ne paroîtrai plus qu'un enfant: belle raison; je suis sûre que j'en verrai plus d'un dans ce monde, qui, parvenus à des grades supérieurs, font sans doute les importans, & se croyent plus habiles que les plus expérimentés, quoique moins experts & plus enfans que moi.

Monime insista encore long-tems pour tâcher de faire prendre une autre résolution au génie; mais elle eût beau faire, ses représen-

tations furent inutiles, il fallut partir. Après que Zachiel eut dissipé une partie de ses craintes, par des récits aussi amusans que singuliers, cette charmante personne se vit contrainte de vaincre sa répugnance, n'osant plus s'opposer ouvertement aux volontés du génie.

Notre voyage fut des plus gracieux; les chemins étoient remplis de chaises de poste, d'équipages, de fourgons, de mulets, mais surtout de gens qui paroissoient les plus contens du monde. L'un disoit: voici une campagne qui va m'avancer jusqu'à la tête du régiment; & si on me rend justice, j'ai tout lieu d'espérer une bonne pension & un gouvernement à la fin de la guerre. Le pays est gras, disoit l'autre; nous allons y faire un riche butin. Plusieurs vouloient parier que la guerre seroit terminée par cette seule campagne: il n'est pas possible, disoient-ils, que les ennemis puissent encore se soutenir seulement deux mois; tous marchoient enfin avec la plus grande confiance; ils ne parloient que de places prises, de victoires remportées; à les entendre, on eût dit que les villes s'avanceroient à leur rencontre, & les armées prendroient la fuite à la première nouvelle qu'ils auroient de leur approche.

Forcés de quitter cette route pour en prendre

une autre, nous rencontrâmes quelques bataillons qui revenoient de l'armée; ils n'avoient pas à beaucoup près l'air aussi contens que les premiers; autant ceux-ci témoignoient d'empressement, autant les autres nous parurent-ils découragés & rebutés. Monime les prit d'abord pour de pauvres estropiés, qui attendent quelques aumônes sur les grands chemins. Officiers, soldats, domestiques, chevaux, tous faisoit également peur & pitié. Leurs discours répondoient à leur figure; on les avoit, disoient-ils, conduits à la boucherie; le général avoit perdu la tête; la cavalerie s'étoit avancée mal-à-propos; l'infanterie, mal commandée, n'avoit pas fait son devoir. Pourquoi, disoit l'un, avant de nous exposer, n'a-t-on pas envoyé reconnoître ce poste? Si l'on avoit veillé sur l'ennemi, on ne se seroit pas laissé dérober ses marches; nos espions sont mal payés; c'est ce qui fait qu'ils négligent le soin de nous instruire: enfin chacun de ces militaires n'étoit content que de soi-même, & tous à l'envi donnoient mille malédictions contre un état dont ils paroissoient extrêmement dégoûtés.

Ce triste spectacle n'étoit pas propre à relever le courage de Monime; ses craintes & sa frayeur redoublèrent: laissons ce vilain Mars,

disoit-elle à Zachiel ; prenons une autre route ; je me sens anéantie par l'air, qui assurément est trop vif pour la délicatesse de mon tempérament ; déjà des vapeurs m'accablent, & mon cœur palpite à mesure que nous avançons dans la planète.

Le génie, sourd aux plaintes de Monime, poursuivit toujours son chemin sans daigner lui répondre. Nous découvrîmes bientôt le lieu le plus éminent & le plus célèbre de toute la planète, ce fameux temple de la gloire, où tous les citoyens de ce monde courent à l'envi.

L'air grave & sérieux que vous prenez, poursuivit Monime, ne sauroit jamais me rebuter, mon cher Zachiel ; j'ose encore vous demander une grace, avant de vous engager dans cet affreux pays ; commencez d'abord, je vous en conjure, par nous conduire dans ce magnifique temple ; un noble pressentiment m'annonce que le séjour de ce lieu admirable pourra calmer mes sens, ranimer mon courage, & m'apprivoiser en même tems avec le reste de la planète. Dieux, que vois-je à vous froncez le sourcil ! vous allez encore me refuser ; je frémis ; ne prononcez pas mon arrêt.

Ce que vous demandez n'est pas raisonnable, dit Zachiel ; ce n'est point par le temple de la

gloire qu'on parvient dans l'empire de Mars; on doit au contraire avoir passé par les épreuves les plus difficiles & les chemins les plus épineux pour arriver à ce temple; je ne puis changer en votre faveur une loi si juste; la renommée, à qui la porte du temple est confiée, nous feroit l'affront de nous en refuser l'entrée; elle ne doit ouvrir qu'à ceux qu'elle connoît, & dont elle a déjà porté le nom dans tout l'univers.

Croyez-vous, mon cher Zachiel, dit Monime, le regardant avec un sourire enchanteur, qu'il n'y ait point là, comme par-tout ailleurs, des chemins détournés, par lesquels on peut s'introduire à la faveur de quelque fausse porte : pour moi je pense qu'on peut faire des héros ainsi que des docteurs, sous la cheminée; cette renommée dont vous me parlez, n'a pas une réputation bien saine sur l'article, & si elle n'y regarde pas de plus près pour ouvrir sa porte, que pour entonner sa trompette, il faut avouer qu'on passe souvent avec plus de facilité que vous ne dites.

Les moindres choses décident quelquefois de la victoire : cette réflexion donna tout l'avantage à Monime; Zachiel se rendit, & la même voiture qui nous portoit, devint le char de triomphe sur lequel notre aimable conquérante nous conduisit comme ses captifs au temple de la gloire.

Cet admirable édifice eſt ſitué ſur le ſommet d'un rocher le plus élevé & le plus eſcarpé qui fut jamais : anciennement il étoit fermé de hautes murailles & de très-difficile abord; mais pluſieurs chemins ont été applanis ; préſentement, plus acceſſible, on y arrive facilement de divers cotés, dont les routes ſont ou paroiſſent nouvellement tracées. Ce temple gagne infiniment à être vu de loin; ſes beautés ne ſe développent que ſucceſſivement ; plus elles s'éloignent de leur centre, plus elles brillent ; la proportion de leur éclat eſt la même que celle de leur éloignement.

A peine fûmes-nous arrivés au pied de ce rocher, qui ne nous préſentoit de toutes parts que des précipices affreux, que Zachiel avoit malicieuſement conduit nos pas vers l'endroit le moins acceſſible ; nul chemin tant ſoit peu battu ne ſe préſentoit pour y monter ; ce fut alors que le courage nous manqua ; moi-même, qui m'étois d'abord joint au génie pour combattre les frayeurs de Monime, je commençai à frémir comme elle ; la honte ſeule m'empêcha de tenir ſon même langage ; mais dans le fond de mon cœur je me rangeai de ſon ſentiment.

Un autre point de vue, plus rebutant encore que le rocher, nous inſpira de nouvelles répugnances ; c'étoit un monceau de cadavres

horriblement défigurés qui couvroient le fond du vallon. Saisis d'étonnement & d'horreur, Monime & moi regardâmes Zachiel sans avoir la force de lui parler; mais il lui fut aisé de lire dans nos yeux ce qui se passoit dans notre ame. Nous regardant alors avec un visage serein :

Ces morts que vous voyez, nous dit-il, ne méritent ni votre attention ni votre pitié; ils sont ici dans l'ignominie & dans l'oubli, parce qu'ils ne furent jamais que des héros manqués & de faux braves; plusieurs d'entre eux sont venus se briser contre cette pointe de rocher que vous voyez à votre gauche, & qu'on appelle le faux point d'honneur; ce sont de ces gens qui, pour venger une injure imaginaire, se sont déshonorés par une mort honteuse, qui ont péri, non pas dans une bataille, qui doit être comme le lit d'honneur d'un vrai brave, mais dans des duels qui ne conviennent qu'à des vils gladiateurs; de ces spadassins qui mettoient toute leur gloire à ôter la vie des hommes; de ces gens qui faisoient dépendre de l'événement d'un combat, l'honneur, la vertu, le vice, l'infamie, la vérité & le mensonge; qui n'avoit d'autre droit, d'autre justice ni d'autre raison que le meurtre, ainsi les plus forts & les plus adroits se croyoient

les plus dignes de l'immortalité; toute leur vertu ne se mesuroit qu'à la pointe de l'épée.

Quelques-uns de ceux que vous voyez de l'autre côté, avoient reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour être un jour de grands hommes; mais par l'abus qu'ils en ont fait, ils n'ont été que des hommes pernicieux & de grands scélérats: tel est en particulier celui que vous voyez assez près d'ici suspendu par les pieds la tête en bas, couvert d'un sang qui paroît encore tout récemment versé, & dont la tache ne s'effacera jamais; le connoissez-vous, mon cher Céton? c'est l'auteur de tous les malheurs de votre partie, & en même tems de ceux de votre famille en particulier, c'est Cromwel: vous frémissez à ce nom: vous avez raison, mon cher; l'Angleterre eût été heureuse, si elle n'eût point donné naissance à ce monstre, qui auroit pu faire sa gloire, mais qui sera à jamais son opprobre. Il commença par la souiller du plus noir des attentats contre son roi, & après l'avoir engagée à le faire mourir sur un échafaud, il finit par usurper sa couronne & devenir son tyran. Regardez un peu plus loin; vous y verrez Totila, roi des goths, qui se rendit effroyable à l'Italie sous l'empereur Justinian I. Ce prince donna plusieurs combats, tant sur mer que

ſur terre, où il eut toujours l'avantage; & malgré la réſiſtance de Béliſaire, que l'empereur avoit envoyé contre lui, il aſſiégea & prit Rome, la détruiſit preſque entièrement, fit brûler le capitole, & renverſer la moitié des murailles, ordonna aux citoyens d'abandonner la ville ſous peine de la vie, en traitant cruellement ceux qui ne profeſſoient pas ſa religion. Ce gros camus, que vous voyez à côté, eſt Atila, roi des Huns, ſcythe de nation; il étoit d'un eſprit ſubtile, ambitieux, plein de ruſes, de fineſſes, de trahiſons, cruel, haut, fourbe & téméraire. Le ſiège de ſon empire fut en Sicambrie près le Danube. Il fut appellé au ſecours de Genſeric, roi des Vandales, contre les Gots, & vint avec une armée de cinq cens mille hommes, ravagea toutes les provinces de l'empire romain, en mettant à feu & à ſang tous les endroits par où il paſſoit dans l'Allemagne & dans l'Italie; mais le cours de ſes victoires fut enfin arrêté dans les Gaules par Atticus, chef des Romains; & Mérouée, roi des François, lui défit en un ſeul jour plus d'un tiers de ſon armée, & le contraignit de s'enfuir en Hongrie. Ce prince, après avoir accablé quantité de provinces, démolit toutes leurs villes, força Aquilée, ſaccagea Milan & Pavie, & mourut enfin d'un

flux de ſang qui le ſuffoqua, occaſionné par ſes exécrables débauches.

Là c'eſt Nicoclès, tyran de Sicione dans le Péloponèſe, qui fut chaſſé de ſes états, & mourut de faim & de froid. Sur la droite on voit Hérimas, fils d'Artane Donien, qui ſoutint une ſanglante guerre contre Memnon, qui, après l'avoir vaincu, le fit enfermer dans la peau d'un bœuf, pour s'en ſervir de jouet, en lui faiſant ſouffrir mille indignités.

Regardez, continua Zachiel, ces deux hommes qui paroiſſent étroitement liés enſemble ; c'eſt Caſſius & Brutus, deux traîtres qui ont pris les armes contre le père commun de la patrie, je veux dire Céſar. Cet empereur portoit tant d'amitié à Brutus, qu'il l'avoit inſtitué ſon héritier ; cependant l'ingrat croyant acquérir une gloire immortelle, pouſſa la trahiſon juſqu'à ſe faire le chef d'une conſpiration ; & quoique Céſar eût reçu pluſieurs avis de ne point aller au ſénat ce jour-là, Brutus l'y entraîna lui-même : dès que l'empereur y fut entré, ſoixante aſſaſſins l'environnèrent de tous côtés, & le frappèrent de leurs épées. Céſar ſe défendit avec courage ; mais lorſque Brutus l'eut auſſi frappé, il ceſſa de ſe défendre : ah ! mon fils, lui dit-il, en qui j'avois mis toute ma confiance, faut-il que tu me donnes la

mort ? César n'en dit pas davantage, se couvrit la tête de sa robe, & se laissa tomber contre la statue de Pompée, percé de vingt-trois coups d'épée, dont il mourut dans la salle du sénat; mais le ciel vengea sa mort par celle de tous les conjurés, qui sont tous ici ensevelis dans la poussière; & ce même Brutus, après avoir perdu une bataille proche la ville de Philippus, se perça le corps d'outre en outre, dont il mourut sur le champ, se rendant homicide de lui-même avec le même glaive qu'il avoit employé dans le parricide qu'il commit en la personne de César.

Je ne finirois pas, ajouta le génie, si je vous nommois tous ceux que vous voyez. Il est vrai que quelques-uns ont fait de belles actions; mais ils les ont souillées par des actions encore plus barbares; brigans plutôt que conquérans, c'étoit la férocité qui les animoit, & non pas la valeur; ils ne cherchoient à vaincre que pour massacrer & pour piller, & le nom qu'ils ont laissé après eux, n'est immortel que dans l'horreur & dans l'exécration des hommes, parce qu'ils n'ont pas connu le vrai chemin qui conduit au temple de la gloire; & & quoiqu'ils aient fait les plus grands pas pour y arriver, leurs défauts & leurs vices les en ont bannis pour toujours.

Tous ces gens me font horreur, dit Monime; je trouve qu'il répugne à la société des êtres raisonnables, que des sujets osent faire la loi à leurs maîtres, & qu'ils s'attribuent le privilège de leur infliger des peines, puisqu'un souverain n'est comptable de sa conduite qu'au tribunal de la divinité, & de quelque façon qu'il dispose de nos corps & de nos biens, on ne doit leur opposer que la soumission & l'obéissance; ç'a toujours été ma façon de penser; je la vois justifiée par ce nombre de traîtres, de tyrans & d'impies, qui, en cherchant la gloire & l'immortalité, n'ont trouvé que l'opprobre & le mépris. On diroit que la tyrannie est une espèce de rage, qu'on pousse souvent jusqu'à la dernière extrémité. Ah! mon cher Zachiel, fuyons, ne nous amusons plus à contempler de pareils monstres.

J'y consens, dit Zachiel; mais avant de nous éloigner, je veux que Céton regarde cet écueil, qui n'est guères affronté que par ceux de sa nation, & qui est funeste à plusieurs anglois: il se nomme le suicide. Croiriez-vous, mon cher, que la plus grande partie de tous ceux que vous voyez sont autant de vos compatriotes, qui ont été assez fous pour se donner la mort à eux-mêmes. Cette sorte de fureur est regardée en Angleterre comme une gran-

deur d'ame ; c'eſt un noble dédain de la vie, confondant ainſi le déſeſpoir avec l'intrépidité & la puſillanimité, qui ſe laiſſe abattre au moindre événement fâcheux, avec l'héroïſme, qui nous rend ſupérieur à tous les maux qui nous environnent.

Pendant que Zachiel me faiſoit cette énumération, que je trouvois très-intéreſſante, nous vîmes s'avancer une troupe de gens fort mal vêtus & d'aſſez mauvaiſe mine, qui tenoient de grands rouleaux de papiers, des plumes & une écritoire ; ils nous saluèrent d'un air fort pédant, nous dirent qu'ils venoient nous offrir leurs ſervices : je ne ſuis pas cher, dit l'un qui ſe nomme gazetier, pour un écu je promets de vous rendre au temple, & de vous y aſſigner une place diſtinguée. Alors ſe préſenta une quantité de poëtes & d'hiſtoriens, pour nous offrir de nous immortaliſer en vers ou en proſe.

Voici, Meſſieurs, nous dit un de ces poëtes, des poëmes que j'ai compoſés pour les grands conquérans ; en voilà pour les grands politiques ; ceux-ci ſont pour ces génies vaſtes, dont l'eſprit & les lumières peuvent s'étendre ſur toutes les ſciences ; j'y ai laiſſé les noms en blanc ; ſi vous en voulez choiſir, je vais dans l'inſtant le remplir du vôtre, pourvu que

vous ayez ſeulement la bonté de me faire un petit préſent de cent guinées.

Ma curioſité excitée par ce ſingulier compliment, j'en pris un pour l'examiner ; mais je ne le trouvai rempli que d'enthouſiaſme, de vers bouffis ; de grands mots formoient un recueil complet de toutes les rimes les plus anciennement accouplées : batailles & murailles, ſoleil & ſans pareil, gloire & victoire, ſublime & magnanime, haſard & Céſar, la foudre & en poudre ; combats, éclats ; avantages, carnages ; étincelantes, épouvantes ; & que ſais-je encore ! enfin tous ces mots cadencés comme un air de flûte, & qu'il ſeroit trop long de traduire ici, me parurent ſignifier très-peu de choſe ; cependant le poëte n'offroit pas moins de mettre Monime au rang de la déeſſe Pallas, & de me faire occuper la place du dieu Mars lui-même.

D'un autre côté Monime fut encore aſſaillie de gens qui lui préſentèrent de nouvelles brochures. Madame, diſoit l'un, voici du nouveau ; ſi votre grandeur veut me le permettre, j'aurai l'honneur de lui dédier ce petit ouvrage : il eſt écrit en roſe ; c'eſt la couleur à la mode. Prenez-le mien, diſoit un autre ; il eſt en gris de lin, les délices d'une ame tendre. Madame, dit celui-ci, donnez la préférence à ce recueil ;

il est en vert & jaune pour peindre le printems ; ce livre n'est semé que de fleurs & de mots brillans ; il est divin. Belle déesse, dit un homme d'un air langoureux, souffrez que je vous présente cette élégie : & moi ces épîtres, qui sont fort au-dessus de celles de Cicéron. D'autres apportèrent des odes, des rondeaux, des vaudevilles ; ceux-là demandoient très-peu d'argent. Mais il vint ensuite des historiens de grande réputation, qui nous offrirent les mêmes services, c'est-à-dire, de faire inscrire les plus beaux endroits de notre vie dans le livre d'airain qui ne s'efface jamais. Oh ! pour ceux-là, ils étoient très-chers.

Je fus d'abord tenté de me faire placer dans ce grand livre. L'écrivain commençoit déjà à tailler une plume fine, délicate & légère ; mais lorsque la main posée sur le papier, toute prête à y tracer mes hauts faits, il me demanda sous quel titre je prétendois m'annoncer ; j'avoue que cette question m'embarrassa ; je sentis intérieurement que je n'en méritois aucun. Après avoir rêvé un instant : donnez-moi celui que vous voudrez, repris-je ; peut-être que le hasard pourra vous faire rencontrer juste ; & si le zèle que je me sens pour les remplir peut suppléer au mérite, vous ne risquez rien.

CHAPITRE II.

ZACHIEL, qui étoit présent à cette conversation, m'avertit que ce n'étoit que par des actions héroïques, qu'on pouvoit acquérir la gloire d'occuper une place dans ce grand livre, sans quoi tour ce que les vulgaires écrivains entreprenoient d'y tracer, étoit facilement effacé par l'envie ou la jalousie, qui ne pardonnent rien, mais dont les traits s'émoussent, & ne peuvent jamais ternir la réputation des personnes que le ciel a douées d'un vrai mérite & d'un courage invincible. On ne peut, ajouta le génie, décider du rang ni de la place que méritent les grands hommes qu'après leur mort, parce qu'il en est qui perdent dans les derniers momens de leur vie, une partie de la gloire qu'ils ont acquise pendant plusieurs années, & d'autres qui sont encore plus grands en mourant, qu'ils ne l'ont été lorsqu'ils jouissoient d'une parfaite santé.

Scipion, beau-père de Pompée, rétablit au moment de sa mort la mauvaise opinion qu'on avoit eue de lui; il montra par sa constance & sa hardiesse, que les personnes qui ont paru les plus foibles, peuvent quelquefois s'élever jusqu'à

jusqu'à la grandeur d'ame des héros. Scipion ayant été jetté sur les côtes d'Afrique par une horrible tempête, son vaisseau pris par les ennemis, il voulut sauver en sa personne la gloire de son nom, & ne put souffrir que l'Afrique, accoutumée à les voir vaincre, en vît mettre aux fers. Aussi grand que le vainqueur de Carthage, il dompta les horreurs de la mort, en s'enfonçant son épée dans le sein. Cet exemple, mon cher Céton, doit vous suffire pour apprendre que les derniers momens de la vie doivent être regardes comme la pierre de touche qui distingue les héros & les vrais philosophes, d'avec ceux qui n'en ont usurpé que le nom.

Nous fûmes interrompus par un homme, qui nous dit en accourant vers nous, un fouet à la main : messieurs, je suis le postillon anglois ; je vous garantis de vous mener d'ici au temple sans vous verser ; voulez-vous un carrosse, une délassante, une chaise de poste, un diable, un cabriolet ? Choisissez ; nous avons ici des voitures de toute espèce. Ote-toi, dit celui-ci, tu n'es qu'un babillard ; ces messieurs méritent bien d'aller sur Pégase ; il est tout bridé & tout sellé, & n'attend que vous pour partir ; c'est l'animal le plus doux qu'il y ait au monde, il se laisse très-facilement

monter ; profitez-en, belle déesse; je vous proteste que vous arriverez au temple en un clin d'œil. Un coureur s'avançant d'un air fier & audacieux, nous dit d'un ton organisé, qu'il étoit l'avant-coureur, qu'il proportionnoit ordinairement sa course aux dons qu'on lui faisoit. Il fut encore suivi de quantité de savans, qui, tous à prix d'argent, nous vinrent offrir l'immortalité.

Excédés de toutes ces offres, & de cette foule de marchands de réputation, dont le nombre s'augmentoit à chaque instant, nous prîmes le parti de nous en débarrasser; mais nous ne le pûmes faire qu'en acceptant de gros volumes de louanges, qu'ils nous donnèrent à très-bon compte, & qui nous mettoient tout au moins de niveau avec les plus fameux héros & héroïnes de l'antiquité.

La renommée s'annonça aussi-tôt avec ses cent bouches & ses cent trompettes, dont elle entonna nos prétendus beaux faits; son cheval aîlé fut en même tems attelé à notre char ; dans un moment nous fûmes portés jusqu'aux nues, & sans avoir touché aux rochers, nous nous trouvâmes dans la grande place du temple.

Je voudrois bien ne nous point engager plus avant, dit Monime, sans faire ici une

halte; nous sommes à jeun, & je me sens trop foible pour aller plus loin. Que dites-vous, reprit Zachiel, en l'interrompant brusquement? Est-ce ici qu'il faut parler de boire & de manger? Apprenez, belle Monime, qu'au séjour de la gloire, on ne se repaît que de vent & de fumée: on ne s'enivre que de son mérite & de soi-même; dormir à l'ombre de ces lauriers, recevoir de l'encens, jetter de la poudre aux yeux: voilà la vie & la seule occupation des héros immortels.

Monime ne parut pas goûter ce régime d'immortalité; déjà elle se préparoit à visiter sa boëte aux confitures seches, lorsque tout-à-coup nous nous vîmes investis d'un tourbillon de fumée fort odoriférante. Survint ensuite un coup de vent, qui sembla ranimer des volcans de soufre & de salpêtre, qui répandirent dans toute cette place une nouvelle fumée, qui, se confondant avec l'autre, paroissoit enivrer tous les spectateurs. Ne pouvant soutenir la force de ce vent, Zachiel nous fit passer sous un vestibule: vous voici, nous dit-il, au milieu des héros les plus vantés de l'univers.

Notre étonnement à la vue de cette singulière compagnie ne peut s'exprimer; des visages balafrés, des yeux crevés, des crânes ha-

chés, des oreilles coupées, des bras en écharpe, des jambes de bois, des corps couverts de plaies & d'emplâtres, des femmes enfin à qui on avoit arraché une mammelle ; tels furent les affreux objets qui se présentèrent à nos yeux.

Où sommes-nous, grand dieu! s'écria Monime toute éperdue. Ah! méchant Zachiel, vous nous avez trompés ; quel plaisir avez-vous de nous prendre ainsi pour vos dupes? Pourquoi me forcez-vous d'entreprendre un long voyage? Pourquoi exciter ma curiosité par des histoires qui n'ont nulle sorte de rapport à ce que je vois? Pourquoi enfin vous engager de nous introduire dans le sanctuaire de l'immortalité, lorsque je m'apperçois que toutes ces magnifiques promesses n'aboutissent qu'à nous conduire dans un hôpital?

Le génie souriant de son erreur, dit qu'il étoit fâcheux pour ces malheureux officiers de n'avoir excité que sa frayeur, lorsqu'ils devoient au moins s'attendre à lui inspirer des sentimens d'admiration ; que ce n'étoit que par de pareils accidens qu'on pouvoit prétendre à la gloire. Quoi! dit Monime, vous prétendez encore me persuader que nous sommes ici dans un temple? Assurément, reprit Zachiel, vous êtes sous un de ces portiques; mais entrons sous cette vaste colonnade qui est à gauche.

Monime, effrayée de voir se mouvoir une grande tour qui étoit au milieu, fit un cri, craignant qu'elle ne tombât sur nous. Cette tour que des machines à-peu-près semblables à nos aîles de moulin à vent faisoient tourner rapidement, nous représenta plusieurs figures que son mouvement paroissoit animer. Le trouble de Monime augmenta à cet aspect, & malgré l'envie qu'elle avoit d'apprendre ce que signifioit une décoration aussi extraordinaire, je remarquai qu'elle eût voulu en être bien loin; mais Zachiel attentif à tous ses mouvemens, fixa enfin son attention : regardez ces différens héros; celui-ci que vous voyez nonchalamment appuyé sur le bras de son écuyer, est le grand Cyrus, qui transféra l'empire des Mèdes aux Perses, qui a gagné une infinité de batailles, conquis des provinces entières, qui traversa l'Asie, la Médie, l'Hircanie, la Perse, & ravagea enfin plus de la moitié du monde qu'il habitoit. C'étoit sans doute, dit Monime un prince ambitieux, qui vouloit que toute la terre lui fût soumise? Point du tout reprît Zachiel, l'amour seul le porta à tous ces désordres; il vouloit seulement délivrer la princesse Mandane, dont il étoit passionnément amoureux; cependant cette princesse lui fut enlevée huit fois. Voilà, dis-je, une beauté

qui a paſſé par bien des épreuves. Cela eſt vrai; mais tous ſes raviſſeurs étoient d'illuſtres ſcélérats, qui eurent néanmoins aſſez de vertu pour la reſpecter ; ils n'osèrent jamais la toucher ſeulement du bout du doigt; & ſi ſon écuyer pouvoit vous parler, il vous en raconteroit des merveilles.

Cet autre qui paroît eſt Romulus, premier roi des romains, que ſes citoyens firent mourir, & aſſurèrent enſuite qu'il étoit monté au ciel. Voici Codrus, roi d'Athènes, qui ſe dévoua lui-même à la mort pour le ſervice de ſa patrie. Je ſerois curieux, dis-je, de ſavoir qui eſt cette belle qui paroît d'un air ſi fier : c'eſt Clélie, la plus illuſtre de toutes les dames romaines ; c'eſt elle qui paſſa le tibre à la nage, pour ſe dérober du camp de Porcenna.

Voilà, dit Monime, une héroïne qui me paroît bien peſamment armée ; ne ſeroit-ce point quelque reine des amazones? C'eſt la pucelle d'Orléans, dit Zachiel : vous ne devez pas pas ignorer que ce fut elle qui délivra la France du joug des anglois. Celle que vous voyez dans l'enfonçement eſt Zénobie, reine de Palmire, qui gouverna ce royaume avec autant de ſageſſe que de douceur pendant plus de trente ans, juſqu'au tems qu'Aurelien vint lui déclarer la guerre. Ce prince, après l'avoir vaincue

l'emmena captive à la suite de son char de triomphe. Il fit mourir Hernianus & Timolaüs ses deux fils. Voici Elisabeth, reine d'Angleterre; sa gloire eût été parfaite si elle ne l'eût pas ternie par la mort du comte d'Essex, & par celle de Marie Stuart, reine d'Ecosse. On a prétendu que la jalousie avoit eu beaucoup de part aux raisons qui la déterminèrent à prononcer ces deux condamnations.

Alors on entendit comme une espèce d'ouragan excité par plusieurs vents qui se combattoient. Le vent de la gloire & celui de l'immortalité paroissoient lutter contre celui de la jalousie. La renommée souffloit du côté du midi. Au septentrion les vents de l'envie & de la calomnie faisoient un fracas épouventable ; ils agitèrent cet édifice avec tant de violence, qu'ils firent tomber des lambris & des colonnades, différentes figures qui excitèrent encore notre curiosité.

Voici, nous dit Zachiel, un roi de Phrigie, qui a été le prince le plus riche de son tems, & celui dont les lumières, l'esprit & la politique ont été le plus utiles à ses peuples, en lui faisant découvrir tous les secrets de ses alliés & les ruses de ses ennemis. Ce monarque sut si bien profiter des dons qu'il avoit reçus du ciel, en les faisant servir à la gloire de son royaume,

qu'il rendit ſes ſujets parfaitement heureux : on le nomme Midas. Quoi ! dit Monime, ſeroit-ce Midas qu'on dépeint avec des oreilles d'âne, & que la demande indiſcrète qu'il fit à Bacchus de changer tout ce qu'il toucheroit en or, à fait mourir de faim ? Lui-même ; c'eſt ce qui prouve que la poſtérité gâte ſouvent ; par des fables allégoriques, les meilleures actions ; & en embellit de pitoyables ; témoin l'hiſtoire de cette Lucrèce qui vient de tomber à côté de Midas : vous ne devez pas ignorer la façon dont on publia ſa mort ; la lecture à dû vous en inſtruire : cependant rien n'eſt ſi faux que l'hiſtoire qu'on en raconte ; la vérité eſt que Collatinus, ſon mari, ayant appris ſes intrigues avec le jeune prince, la poignarda lui-même, & fit courir de faux bruits contre les Tarquins ; afin de s'emparer de la république conjointement avec Brutus ſon collègue.

Je m'en ſuis douté, dis-je, non pas que je préſume que toutes les femmes ſoient coquettes ; mais cette hiſtoire de Lucrèce m'a toujours parue un peu apocryphe, en ce qu'il ſemble qu'il eût été plus naturel de tourner d'abord ſes armes contre celui qui vouloit la deshonorer, ou du moins ne pas attendre que le crime fût conſommé pour ſe tuer.

Monime, excédée de fatigue d'être obligée

de lutter ſans ceſſe contre l'impétuoſité des vents qui ſouffloient ſans relâche, pria le génie de nous faire paſſer dans un bâtiment qui étoit à droite. La voûte & les pilaſtres de ce bâtiment étoient de verre; pluſieurs colonnes de carton ſoutenoient cet édifice. Sur ces colonnes, noircies par la fumée, & agitées par les vents de même que dans l'autre bâtiment, étoient écrits les hauts faits des héros, tant anciens que modernes. Il eſt vrai que lorſque les vents viennent à ſouffler avec violence, pluſieurs de ces colonnes en ſont renverſées; & quoique les poëtes & les hiſtoriens gagés par l'état pour l'entretien de cet édifice emploient une attention extrême à le rétablir, néanmoins il arrive très-ſouvent, dans ces déſordres, qu'ils oublient une infinité de héros, leſquels, par cette négligence, ſe trouvent fruſtrés de l'immortalité, malgré les ſoins qu'ils s'étoient donnés pour la mériter.

Nous vîmes pluſieurs perſonnes ſe promener, qui nous parurent fort prévenues en leur faveur. Un de ces hommes s'approchant de moi me demanda ſi je n'étois pas nouvellement arrivé, & ce qu'on diſoit de lui dans notre monde. Lorſque vous m'aurez appris votre nom, lui dis-je, peut-être pourrai-je répondre à la queſtion que vous me faites. Je ſuis Mutius Scevola, noble romain, qui voyant ma ville aſſiégée par

le roi Porſenna, prit congé du ſénat, & me rendit dans ſon camp dans l'intention de le tuer; mais comme je ne connoiſſois pas le roi, je me trompai, en prenant pour lui un de ſes favoris, à qui j'ôtai la vie : je fus arrrêté ſur le champ & conduit devant le roi; mais ſans m'étonner d'aucune des menaces qu'il me fit pour avoir oſé attenter à ſes jours, je lui montrai le peu d'état que je faiſois des plus cruels tourmens, en étendant ma main droite ſur un braſier ardent, & je ſouffris conſtamment la douleur juſqu'à ce qu'elle fût entièrement brûlée. Porſenna, étonné de ma fermeté, ne put s'empêcher d'admirer mon grand courage, & me renvoya ſans me faire aucun mal. Peu ſenſible à cette générosité, je lui déclarai que je n'étois pas le ſeul qui eût conſpiré contre ſa perſonne; qu'il y avoit encore trois cens romains qui avoient juré ſa mort : ce fut ce qui le détermina de faire une ligue avec les romains, redoutant leur intrépidité par l'exemple que je venois de lui en donner.

Vous me faites horreur, repris-je; comment oſez-vous vous vanter du plus noir de tous les attentats? Sont-ce là vos beaux exploits? Quoi! après un lâche homicide, vous prétendez à l'immortalité? Ce n'eſt point par des trahiſons qu'on doit chercher à vaincre ſon ennemi. L'action dont vous voulez tirer vanité

ne feroit regardée aujourd'hui dans notre monde que comme un modèle de fourberie & de férocité, & vous n'auriez à présent d'autre gloire que d'être mis au rang de ces bandits qui se louent pour assassiner, & qui mettent un certain prix à chaque meurtre, proportionné aux difficultés qui se rencontrent à commettre le crime ; pour moi je n'en connois point de plus grand que l'homicide volontaire. La base de toutes les vertus est l'humanité ; elle coule comme une eau pure & salutaire qui fertilise tout ce qu'elle rencontre ; mais vous, vil assassin, si vous avez acquis quelques honneurs, ils sont illégitimes. Mutius, très-mécontent de ma réception, s'éloigna en haussant les épaules.

Bientôt après je fus entouré d'un grand nombre de personnes. L'un me dit qu'il étoit Achille ; un autre César ; celui-ci Alexandre : je ne pus entendre les noms d'une infinité de ces héros, parce qu'ils parloient tous à la fois. Comme je vis que chacun d'eux se préparoit à me raconter son histoire, je les interrompis pour les prier de s'expliquer l'un après l'autre. Je suis Childebren, me dit un gros homme qui avoit l'air poussif, je voudrois savoir ce qu'on dit de moi. Ce qu'on dit de vous ? Je puis vous assurer que je n'ai jamais entendu prononcer votre nom dans aucun monde. Et moi, dit un autre avec un

air de bonté, je ſuis Monteſuma. Ha, pour vous je vous connois, vous êtes un honnête-homme à qui les eſpagnols ont fait de grandes injuſtices. Mais vous, qui vous annoncez pour être un Céſar, dites-moi de quel pays vous êtes, dans quel monde avez-vous habité, & quel eſt le royaume où vous avez pris naiſſance? La queſtion eſt ſingulière, y a t-il jamais eu plus d'un Céſar.? Vous êtes un imbécile qui n'avez que la figure humaine, & n'avez pas le ſens d'une carpe. Je n'ai point appris à répondre aux invectives; mais je puis vous aſſurer qu'il y a actuellement ſur notre terre plus d'un million de Céſars, & tout au moins autant d'Alexandres, puiſque le moindre de nos officiers & même de nos ſoldats ſe regarde comme tel. Je n'eus pas plutôt lâché ces mots, qu'ils prirent ſans doute pour autant de blaſphêmes, que toute cette foule de héros diſparut, au grand contentement de Monime, qui commençoit à craindre leur pétulence.

Zachiel nous fit alors traverſer une grande ſalle remplie de monceaux de ſoie & de cotton de différentes couleurs; trois vieilles paroiſſoient continuellement occupées à les filer. Monime & moi les regardions avec beaucoup d'application, ſans pouvoir en découvrir le myſtère. Voici comme le génie nous l'expliqua.

Les trois vieilles que vous voyez sont les parques qui filent la vie des mortels. Les hommes ne peuvent demeurer sur la terre qu'aussi long-tems qu'elles mettent à finir chaque monceau. Lorsqu'elles ont achevé un écheveau, le destin y attache une petite plaque d'or, d'argent ou de plomb; c'est ce qui désigne les bonnes ou les mauvaises qualités de celui à qui on vient de couper la trame; son nom est gravé sur la plaque, & ses vertus ou ses vices y sont tracés en caractères ineffaçables : alors un vieillard, dont la course rapide ne peut jamais être arrêtée, en remplit les pans de sa robe & les va jetter dans le fleuve d'oubli que vous voyez dans le lointain sur la gauche de cette coline; ce vieillard, sans se lasser, revient continuellement en reprendre sans pouvoir en diminuer le nombre : mais quand, d'un air chagrin, il s'est déchargé de son fardeau, deux cignes, plus blancs que la neige, qui se promenent sans cesse sur ce fleuve, ont soin de détacher avec leur bec les noms des mortels les plus illustres, & de les remettre entre les mains d'une nymphe dont la beauté est ravissante, & dont l'unique emploi est de les porter dans le temple de la gloire, pour y être consacrés à l'immortalité; c'est-là qu'avec un soin extrême elle les attache autour d'un simulacre posé sur une colonne élevée au milieu du temple.

Il eſt aiſé, dit Monime, de concevoir que ce vieillard que vous nous dépeignez eſt le tems. Mais que ſignifient ces cignes qui, ſoigneux de détacher les noms des héros d'avec ceux des vulgaires humains, empêchent qu'ils ne ſoient enſévelis dans le fleuve d'oubli ? Ils repréſententent, dit le génie, les grands poëtes & les meilleurs hiſtoriens, qui les uns & les autres, par leurs veilles & un travail aſſidu, ſervent à immortaliſer les monarques, les princes, les grands politiques, & tous ceux qui ſe ſont diſtingués pendant le cours de leur vie par des actions héroïques. La nymphe déſigne l'hiſtoire, qui, ſous cette figure, repréſente la candeur, la pureté, la ſimplicité, & ſur-tout la vérité que doit employer un hiſtorien dans les peintures qu'il nous fait en traçant la vie des héros qu'il entreprend de remettre ſous nos yeux.

Au ſortir de cette ſalle le génie nous fit traverſer une grande cour. Nous remarquâmes que le ſoleil, par la chaleur de ſes rayons, avoit concentré la fumée dans les entrailles de la terre ; tous les vents étoient diſſipés ; il ne reſtoit que celui de la gloire, qui, ſemblable aux zéphirs, ne ſouffloient que pour rendre l'air plus agréable & plus doux. Nous voici enfin arrivés, nous dit Zachiel, devant le temple de la gloire immortelle.

Ce temple, dont le dôme paroiſſoit par ſon élévation percer les nues, fixa d'abord nos regards; nous fûmes enchantés de la beauté & de la régularité de ſon architecture; Monime & moi, éblouis de ſa majeſté, une ſainte terreur s'empara de nos ames; nous n'en approchâmes qu'avec le reſpect qu'inſpire la divinité.

Sous les marches du temple eſt un antre profond, où nous vîmes Vulcain forger, ſur ſon enclume, ces foudres redoutés dont les Marciens ſe ſervent pour ſoutenir leurs droits & aſſurer le deſtin des états. D'un côté de la porte du ſanctuaire étoit la divine Uranie, un compas dans une main; dans l'autre une carte, où l'on voyoit tracés des royaumes, des villes, des citadelles, des lacs & des mers. Calliope, vis-à-vis, tenoit un livre d'hiſtoire, & paroiſſoit du doigt en montrer les plus beaux traits. Plus loin étoient rangés l'intrépide valeur, le vigilant travail, le tranquille ſang-froid, l'eſpérance, la ruſe, le détour, le déguiſement & l'imagination, qui paroît occupée de mille brillans projets qu'elle préſente au confident de Mars, que Zachiel nous dit être l'impénétrable ſecret. Ce temple eſt entouré de lauriers, dont Pallas forme elle-même des couronnes que Mars préſente enſuite à tous ſes favoris.

CHAPITRE III.

Vous ne devez pas vous enorgueillir, dit Zachiel, de la gloire non méritée que vous recevez aujourd'hui en entrant dans ce temple ; couverts de mes aîles, je vous rends invisibles aux yeux de tous ces héros & à ceux de Mars lui-même ; je ne prétends qu'exciter en vous cette ardeur martiale & ce noble courage qui anime & qui forme les grands capitaines, afin de vous rendre digne d'occuper un jour une place à côté de ces demi-dieux.

Mars assis au milieu de ce temple sur un trône élevé, soutenu sur les aîles du génie de la guerre, paroissoit regarder un héros placé à côté de lui à sa droite, & lui montrer avec complaisance plusieurs passages d'un grand livre que le destin tenoit vis-à-vis de lui. Je n'osai faire des questions au génie, dans la crainte d'être découvert ; mais il prévint mes desirs & me fit un plaisir indicible en m'apprenant que celui qui excitoit ma curiosité, par la préférence qu'il avoit obtenue sur les autres, étoit Henri IV, ce bon roi des françois, à qui Mars faisoit lire, dans le livre du destin, la gloire de sa race & les actions éclatantes qui devoient s'accomplir par tous ses descendans.

O dieux! dit Monime à demi voix, que je me sens d'amitié pour ce héros! c'est donc lui dont le souvenir se perpétuera éternellement de race en race chez les peuples aussi-bien que chez les grands & les souverains, qui se feront toujours gloire de le prendre pour modèle dans tout l'univers? Mais dites-moi, mon cher Zachiel, je suis curieuse d'apprendre s'il sait combien sa mémoire est révérée chez toutes les nations de la terre, & s'il jouit ici de cette renommée qu'il s'est si justement acquise. Je vous en donne ma parole, dit Zachiel, c'est ce qui fait sa récompense; & la preuve que la divinité l'avoit créé dans un dégré éminent de supériorité d'esprit & de talens pour régner sur tous les hommes, c'est que ceux qui ont été les plus jaloux de sa gloire sont aujourd'hui forcés d'avouer qu'il méritoit seul de commander à tout l'univers, puisqu'on peut mettre Henri IV au-dessus des plus grands hommes qu'ait produit Rome dans sa plus haute élévation.

Je hais la flatterie & les fausses louanges, ajouta le génie, je n'applaudis jamais qu'au vrai mérite. Scipion l'Africain est, sans contredit, ce que Rome a produit de plus grand: cependant il a fallu à Henri IV beaucoup plus de force de génie, de grandeur d'ame & d'intrépidité, de courage, pour venir à bout de ce que

fit le roi des françois, que pour exécuter ce qu'acheva le romain. Scipion, appuyé de bonnes troupes, chassa Annibal d'Italie, rassura les romains épouvantés par la perte de la bataille de Cannes, & porta chez le Carthaginois les fureurs d'une guerre cruelle dont ils avoient peu avant embrâsé toute l'italie ; enfin il délivra Rome de cette orgueilleuse & dangereuse rivale. Mais ce qui met la gloire d'Henri IV au dessus de celle de ce romain, c'est qu'à la tête de quelques soldats à demi nuds, sans argent & sans autre secours que son courage & son bon droit, il entreprend de recouvrer sa couronne, il est obligé de faire la conquête de son royaume usurpé par les ligueurs, par les espagnols & par d'autres encore plus redoutables. Malgré toutes ces oppositions, Henri IV vint à bout de ses desseins ; & après s'être rétabli sur le trône de ses pères, il fait trembler ces mêmes espagnols, qui, quelques années avant, joignoient le mépris à la présomption, & ne l'appelloient que le Béarnois. Vous voyez, mon cher Céton, que les affaires d'Henri IV étoient en bien plus mauvais ordre à la mort de son prédécesseur que celles des romains après la perte de la bataille de Cannes, puisqu'ils avoient au moins de l'argent & les moyens de rétablir leur armée ; mais loin que le roi des françois eût les mêmes se-

cours, je me souviens d'une lettre qu'il écrivit à un de ses généraux, par laquelle il lui marquoit que ses finances étoient dans un si pitoyable état, que depuis huit jours sa marmite étoit renversée; que ses pourvoyeurs n'avoient pas le sol; & qu'il se trouvoit obligé d'aller manger chez les officiers de son armée.

J'aurois bien voulu que Zachiel ajoutât à ce récit un abrégé de la vie de quelques-uns de ces héros que je voyois rassemblés dans ce temple; mais Monime, qui commençoit à se lasser d'un aussi long jeûne, nous assura qu'elle ne se sentoit point assez de force pour vouloir entreprendre de ressembler à ces grands personnages; & que ne pouvant imiter Henri IV dans ses belles actions, elle trouveroit encore assez de gloire à lui ressembler dans son humiliation, en allant demander à souper à quelque officier dont le tournebroche ne seroit pas démonté. Il fallut satisfaire Monime.

En sortant du temple nous rencontrâmes un grand nombre de troupes, dont les officiers, vêtus de différentes couleurs, portoient sur leurs drapeaux ou sur leurs enseignes l'emblême des batailles qu'ils avoient données. Sur les uns on voyoit la peinture d'une retraite honorable; d'autres décrivoient une capitulation avantageuse; ceux-ci, la conquête de toute une pro-

vince ; ceux-là, la réduction d'une ville bien fortifiée & remplie de toutes fortes de munitions ; cet autre, un combat naval ; l'on avoit repréfenté une flotte entière, qui paroiffoit diffipée ou coulée à fond ; plus loin, l'étendard de la victoire brilloit, porté fur un char que fuivoient encore différentes troupes : enfin je ne puis dépeindre ni nombrer la prodigieufe quantité d'enfeignes qu'avoient arborées cette multitude de prétendans à une gloire immortelle ; car il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les militaires qui puiffent y prétendre : tous les états y ont les mêmes droits, & la renommée entonne également fa trompette pour les favoris d'Apollon comme pour ceux de Mars : c'eft ce qui forme un concours perpétuel aux environs du temple.

En avançant dans le pays, nous découvrîmes un château dont la forme & la ftructure antique annonçoient qu'il avoit vu plufieurs fiècles ; Zachiel nous y conduifit. Ce château étoit occupé par un vieil officier qui nous reçut très-bien ; mais pendant le fouper il fe mit à nous faire un récit des batailles où il s'étoit trouvé, des rencontres où on l'avoit employé, des bleffures qu'il avoit reçues, des injuftices qu'on lui avoit faites en gratifiant des gens fort inférieurs à lui, & mille autres chofes auffi peu

intéressantes pour des étrangers. Cette conversation ennuia tellement Monime, qu'elle en eut des vapeurs. Nous prîmes congé de notre hôte pour partir le lendemain au lever de l'aurore.

Zachiel nous conduisit dans l'empire des Saliens, où le feu de la guerre étoit allumé de toutes parts. A l'approche d'une de leurs villes, nous fûmes obligés de passer au milieu d'un camp : les officiers, le casque en tête & couverts de leurs cuirasses, se préparoient à partir ; déja le mouvement des soldats formoit un nuage de poussière qui s'élevoit dans l'air ; déja les tambours, les fifres & les trompettes sonnoient la marche, lorsqu'un courrier arriva apporta un contre-ordre qui les arrêta.

Monime observant leurs mouvemens, parut d'abord déconcertée à l'aspect des fers de leurs piques hérissées, & à l'éclat brillant des armes qui éblouissoit les yeux ; saisie de crainte & de frayeur, elle supplia le génie, d'une voix tremblante, de la conduire dans quelqu'autre monde, ne pouvant supporter la vue de ces hommes qui sembloient ne respirer que la mort, le sang & le carnage. Vous verrai-je toujours en proie à d'indignes foiblesses, dit Zachiel d'un ton sévère, devez-vous craindre quelque chose lorsque je vous accompagne ? Est-ce donc là le fruit que je dois attendre de mes soins & de ma com-

plaisance ? Défaites-vous de ces vaines terreurs si vous voulez mériter les dons que je me propose de vous faire. Monime rougit ; honteuse & confuse de s'être attiré les reproches du génie, elle n'osa répliquer, & fut contrainte de suivre Zachiel, qui nous fit traverser le camp pour entrer dans la ville, où nous descendîmes dans un hôtel garni. Nous passâmes le reste du jour à nous reposer, en écoutant les instructions du génie.

Ces peuples-ci sont bien différens des marciens. Chez les derniers, les mœurs, la candeur & la bonne-foi forment les plus solides fondemens de leur empire ; mais chez les saliens ces vertus en sont bannies depuis long-tems. Vous ne verrez dans ce royaume qu'un tissu de faux prétextes, de raisons vaines, de plaintes frivoles, de couleurs empruntées & grossières, d'intrigues sourdes & cachées, d'artifices suggérés par des gens intéressés à trouver les moyens de continuer la guerre, afin de s'enrichir aux dépens des peuples.

Je trouve, dis-je, la condition des hommes bien déplorable, sur-tout lorsqu'ils prennent pour guide de leur conduite leurs propres passions ou celles des autres. Qu'on propose la guerre, le soldat, ébloui par l'appât du pillage, s'y livre avec empressement, & les

citoyens, séduits par le faux prétexte de conserver la patrie & leur liberté, paroissent animer les troupes; l'officier, qu'un autre intérêt guide, les encourage, tandis qu'il court souvent lui-même à sa perte.

Il est vrai, dit Zachiel, que rien ne persuade mieux les personnes qu'on veut entraîner dans son parti que l'exemple; c'est un penchant attaché à la nature; il semble que les hommes ne soient faits que pour s'imiter les uns les autres: une province entière observe ce que fait ses voisins; le feu se répand, se communique, & devient bientôt un incendie général; c'est de ces espèces de mines sourdes qu'on voit souvent éclore une source de maux, & la politique de ceux qui les fomentent jouit alors de tous les artifices qu'elle a mis en œuvre jusqu'à ce que le sang des troupes soit versé. Ce royaume en fournit un exemple bien terrible, puisque la guerre qu'ils ont entreprise trop légérement réduit l'état à de cruelles extrêmités. L'imbécillité, l'ignorance, la corruption & l'avilissement sont les vices dominans des Saliens, source ordinaire de la pauvreté & de la misère des peuples: juge mon cher Céton s'ils sont à plaindre.

Le lendemain nous fûmes visités pat plusieurs officiers. La surprise de Monime fut ex-

trême, lorſqu'au lieu de voir des hommes robuſtes & d'une figure martiale, elle ne vit en eux que de jeunes adonis, poudrés, pouponnés & peut-être fardés; car ils avoient le teint auſſi apprêté que celui d'une femme qui a paſſé les trois quarts du jour à ſa toilette. Ces demi-dieux en plumet, en talons rouges & en manchettes à double rang, ne ſentoient nullement la poudre à canon; ambrés de la tête aux pieds, ils parfumèrent tout l'appartement de Monime. Ces mignons du dieu Mars faiſoient ſans doute leur principale occupation de l'imiter dans ſes amours, ſoumettant à la fortune ou au haſard le ſoin de leur gloire. Ils ne nous parlèrent que des faveurs qu'ils avoient reçues de leurs belles, que des fêtes dont ils les avoient régalées, de celles qu'ils ſe propoſoient encore de donner dans la ville, & nous engagèrent Monime & moi d'y aſſiſter.

Ce début me donna une très-foible idée de la prudence & des talens de ces jeunes officiers; cependant, curieux de m'inſtruire d'une profeſſion dont je n'avois que la théorie, que j'eſpérois bientôt mettre en pratique, pour ne rien négliger, je leur fis pluſieurs queſtions ſur leur manière de combattre, & ſur certaines règles que je croyois néceſſaires: je leur demandai d'abord s'ils connoiſſoient parfaite-

ment la carte du pays où ils alloient s'engager, le caractére des peuples qu'ils devoient attaquer, parce que je regardois ces connoissances comme très-utiles pour faciliter le passage de leurs troupes, se précautionner contre les rufes de l'ennemi, & éviter en même tems de donner dans les pièges qu'ils pouvoient leur tendre; j'ajoutai que je pensois aussi qu'un bon officier devoit savoir le génie, les fortifications, la carte & les mathématiques, surtout la partie qui concerne l'art militaire.

Pas un mot de tout cela, répondit un de ces messieurs, en pirouettant sur la pointe du pied; chez nous le courage & la valeur suppléent à tout. Mais, monsieur, la valeur qui n'est pas accompagnée de prudence & de sang-froid, devient un courage fougeux, qui regarde de loin le danger, & voudroit être aux prises dans le tems qu'il faut camper; ainsi je ne regarde cette valeur que comme une fausse bravoure ou un courage fanfaron, au lieu qu'une grande ame, un génie pénétrant, un cœur intrépide, voit de près le péril sans en être épouvanté.

Il me paroît, dit ce jeune officier, que les hommes de votre pays sont bien phlegmatiques; il faut espérer qu'un peu de nos usages pourront contribuer à bannir de votre esprit

des réflexions inutiles. Ces derniers mots furent prononcés du ton le plus enjoué, en faisant une révérence qui annonçoit leur départ.

Surpris de voir tant d'ignorance dans un officier revêtu d'un poste éminent, je demandai à Zachiel si les autres officiers n'étoient pas plus instruits. Il ne faut pas, dit le génie, vous étonner de la vivacité des Saliens, non plus que de celle de tous les peuples qui habitent dans ce monde; comme cette planète est beaucoup plus proche du soleil que les autres, les influences qui les dominent leur communiquent ce feu & cette pétuiance qui les portent à agir très-souvent, sans se donner le tems de réfléchir.

Nous passâmes quelques jours dans cette ville, où nous vîmes régner la licence la plus effrénée; les plaisirs, la bonne chère, le jeu, les spectacles, les concerts, les bals & les fêtes galantes étoient les seules occupations de tous les officiers; leurs tables, toujours servies avec profusion, ne représentoient rien moins que les calamités d'une guerre, toujours onéreuse aux peuples: mais pendant ces plaisirs & cette dissipation, les soldats misérables qui étoient campés aux environs de la ville, y exerçoient mille désordres, par la mauvaise discipline qu'on y observoit.

Monime & moi fûmes invités à un grand souper, & à un bal qui se devoit donner ensuite chez l'intendant de la province. Cet homme, que la fortune avoit tiré de l'état le plus médiocre, pour l'élever à ce haut degré de faveur, s'étoit rendu haïssable à toute la ville, par les airs de grandeur qu'il affectoit vis-à-vis la noblesse, & le mépris qu'il montroit pour les plus riches bourgeois. Les femmes, piquées du peu d'égards qu'il avoit pour elles, s'en plaignirent aux officiers de la garnison, qui promirent de les venger. Leur projet étoit de faire habiller douze soldats en femmes, magnifiquement vêtues, qui devoient baloter toute la nuit l'intendant; le masque favorisant ce déguisement, ils ne craignoient pas d'être reconnus. Nous ne fûmes instruits de la pièce qu'on vouloit jouer, que deux heures après que le bal fut commencé. Déjà nos prétendues déesses avoient entouré l'intendant, & se préparoient à lui faire mille niches, lorsqu'on entendit tout-à-coup un bruit confus de chevaux hennissans, d'hommes & de femmes qui poussoient des cris épouventables, & de troupes qui remplissoient l'air de sons belliqueux. D'abord on sonne l'alerte, on s'écrie aux armes, voilà les ennemis qui ont surpris la ville, & sont entrés par un passage qui n'é-

toit point gardé. Alors tous ces jeunes officiers, fans paroître effrayés du danger ni de la douleur de leurs belles, les quittent fans émotion, pour courir donner des ordres, & raffembler leurs troupes; mais malgré toute leur vivacité, quoiqu'ils employaffent beaucoup de bravoure, leurs foins furent inutiles; la ville fut prife, & mife à contribution, malgré tous les efforts des habitans, qui fe défendoient avec beaucoup de courage & d'intrépidité. Zachiel, qui avoit prévu ce défordre, vint à notre fecours; il nous fit fortir de la ville, pour nous conduire dans une autre province. Je ne pouvois concevoir que ces jolies petites figures, qui s'admiroient deux heures avant dans toutes les glaces, euffent eu le courage de s'aller précipiter au travers des efcadrons ennemis; cela me paroiffoit tenir de l'enchantement.

Après avoir raifonné fur cet événement, je trouve, dis-je à Zachiel, la conduite de ces hommes bien imprudente; car puifque la garde de cette ville leur étoit confiée, pourquoi ont-ils négligé de la fortifier dans les endroits par où elle pouvoit être attaquée? C'eft que les lumières de ces hommes font très-bornées, dit le génie; la plupart n'ont qu'un point de vue marqué, au-delà duquel ils ne peuvent étendre

leur pénétration ; ils sont pour ainsi dire renfermés dans les ténèbres de la politique humaine ; ils saisissent en aveugle tout ce qu'on leur présente ; ils s'arment de prétextes spécieux pour les embellir de raisons bonnes ou mauvaises, afin de trouver les moyens d'engager leurs alliés par des motifs d'ambition, ou des concessions chimériques, dont ils ne sont point avares ; mais les ruses qu'ils emploient retombent souvent sur eux-mêmes.

Pendant la route le génie nous instruisit de la religion & des mœurs des Marsiens. Leur façon de penser est libre, nous dit-il, tous les grands de ce monde préfèrent ce qu'ils imaginent à ce qu'ils ont vu ou appris ; tous leurs sentimens leur appartiennent ; ils pensent qu'en matière d'opinion on doit toujours suivre les plus douces, les plus modérées, & celles qui tendent à concilier les esprits & à entretenir le repos de la société.

Il n'y a rien de plus absurde, disent leurs prétendus philosophes, que le vouloir assujettir des êtres qui doivent être nécessairement heureux, pour les obliger à régler les sphères célestes, & à combiner tous les événemens qui arrivent sur la terre, d'en faire des dieux susceptibles de haine & de vengeance, qui se laissent fléchir par des larmes & des prières,

qui peuvent s'offenser de nos désordres, quoique plusieurs d'entr'eux nous fournissent eux-mêmes plus d'un exemple pernicieux; doit-on après cela les regarder comme de véritables dieux? Nous devons donc croire que si le monde étoit soumis à la puissance de vrais dieux, il seroit admirablement bien conduit, & que tout se passeroit d'une manière digne de ces dieux sages & éclairés qui le gouverneroient. Or comme nous voyons tous les jours arriver le contraire, ce doit être une preuve évidente que le hasard préside seul à tout ce qui s'y passe.

Malgré des sentimens si contraires à leur religion, on les voit régulièrement dans le temple de Pallas, en posture de suppliants, offrir à la déesse des vœux & de l'encens. Comme ils rapportent tout à l'union, ils recommandent à tous les citoyens de se prêter aux cérémonies publiques & aux actes de religion que leurs mithologiens imposent, lors même qu'ils n'en seroient pas pénétrés au fond du cœur, puisque les personnes d'esprit ne peuvent guère être convaincues de la vérité de toutes les traductions fabuleuses qu'on leur présente; mais le peuple qui les croit, & qu'il est dangereux de désabuser, puisqu'elles servent à entretenir la paix & la douceur parmi eux,

c'eſt ce qui fait que les grands ſont obligés de mettre du moins leur extérieur à l'uniſſon de celui de leurs compatriotes.

Les plus raiſonnables d'entre leurs philoſophes ſont perſuadés que le bien & le mal ne ſont des choſes vaines ou chimériques que l'opinion ait introduit. Le bien eſt, ſelon eux, ce qui augmente réellement le pouvoir qu'on a d'agir, & ce qui fait paſſer à une plus grande perfection; le mal au contraire eſt ce qui diminue & ce qui affoibit ce même pouvoir. Que pouvoit donc offrir la nature de plus convenable à ces différentes vues, que d'y attacher le plaiſir? N'eſt-ce pas lui qui incline l'ame vers le bien avec d'autant plus de force que le bien eſt beaucoup plus deſirable que le mal? Que les hommes abuſent du plaiſir, qu'ils y courent en aveugles & ſans aucun ménagement, voilà leurs crimes. Mais la nature n'eſt-elle pas aſſez vengée de cet abus par les peines cuiſantes qui en naiſſent, & par les remords encore plus terribles que les peines? En général une des plus grandes obligations de l'homme eſt de veiller ſans ceſſe à la ſûreté & à la conſervation de ſon être; c'eſt un ſoin que la nature a gravé dans tous les cœurs, quoique perſuadés que leurs jours ſont comptés & que rien ne peut changer leur deſtinée.

Ce monde eſt partagé, comme tous les autres, en différentes ſectes. Quelques-uns mettent leur confiance dans des idoles qu'ils ſe fabriquent eux-mêmes; d'autres adreſſent leur vœux à des divinités que la folle imagination de leurs anciens mithologiens ont fabriquées pour ſurprendre la bonne-foi des peuples que l'on ne ſauroit guérir de leurs préventions : mais tous les nobles & la plupart de leurs ſavans ne reconnoiſſent d'autre divinité que la nature, qu'ils regardent comme l'ame inviſible du monde; ils diſent qu'elle a une vertu ſurnaturelle qui produit, qui arrange & qui conſerve toutes les parties de l'univers.

Ces ſavans diſtinguent deux volontés *dans* la nature, dont l'une ſuppoſe le bien & l'autre le mal. Ils croient qu'il y a une eſpece d'équilibre qui fait que tout ſe balance & reſte dans une proportion égale, & qu'il eſt abſurde de penſer qu'un être plein de bonté ait créé le monde, & que le pouvant remplir de toutes ſortes de perfections, il ait voulu préciſément faire le contraire. Mais raiſonnez avec ces faux ſavans, demandez-leur ce que c'eſt que cette nature dont le terme paroît ſi vague, ils vous répondront que c'eſt un principe actif, un être économe qui règle toutes choſes avec tant d'art que les biens ne ſurpaſſent

paſſent point les maux ; c'eſt, diſent-ils, une divinité ſuperbe, pleine de faſte, puiſſante, & qui tâche ſur-tout de cacher ſes ſecrets afin de n'être pas découverte. Ainſi, ſelon leur ſyſtême, dis-je à Zachiel, la nature, le ſort & le haſard ne ſont qu'une même choſe.

Vous verrez ici, pourſuivit le génie, preſque tous les grands Seigneurs cultiver les ſciences ; ils ont des livres de morale, de philoſophie & d'hiſtoire, qu'ils conſervent ſans aucun changement ni aucune altération ; le fol amour de la nouveauté ne les paſſionne point ; & ce qui les diſtingue des autres mondes, c'eſt que la même langue s'y parle depuis leur création. Cette eſpèce d'immobilité de langue les met en état d'entendre leurs plus anciens auteurs, de perpétuer leurs penſées & leurs ſentimens ſans avoir beſoin de recourir à d'anciennes traductions qui ſouvent ne ſont pas trop fidelles, au lieu que ſur votre terre on voit changer en moins d'un ſiecle tout le langage d'un peuple ; on diroit que d'autres ſont venus s'établir ſur les ruines de ceux qui diſparoiſſent.

La muſique eſt regardée, dans toute l'étendue de cette planète, comme un remède univerſel capable de guérir les plus grands maux du corps & même ceux de l'eſprit ; &

les officiers qui commandent leurs armées en tirent des secours infaillibles & sans cesse présens, pour élever dans l'ame de nobles accords, pour fortifier le courage & la vertu, pour gouverner & conduire les passions à leur gré, pour les exciter ou les appaiser au besoin; c'est pourquoi tous leurs exercices sont précédés d'une musique agréable & bruyante qui semble en quelque façon disposer l'ame & la rendre plus hardie; car à mesure que le son des instrumens vient la pénétrer, ils se trouvent transportés, si on l'ose dire, d'une fureur divine, & on croiroit que le dieu de la guerre entre par leurs oreilles pour les animer au combat & pour se faire mieux obéir.

Les hommes qui naissent dans cette planète se ressentent vivement de ses influences; ils sont tous belliqueux, & lorsqu'ils ne se font point la guerre entr'eux, ils s'en dédommagent en la faisant aux animaux; du reste leurs manières sont toujours simples, franches & unies dans leurs sociétés. Ils sont religieux à garder leur parole, parce que le mensonge est puni sévèrement chez eux. Un officier qui auroit manqué à sa parole ne pourroit éviter le mépris de toute la nation; il seroit dégradé, chassé de son corps, & forcé de chercher chez l'étranger à y cacher sa honte son& humiliation,

CHAPITRE IV.

Nous arrivâmes enfin dans le royaume de Bellonie, gouverné alors par un tyran nommé Tracius. Ce prince, d'un esprit cruel & ambitieux, ne se plaisoit que dans le sang & le carnage; il ne s'occupoit qu'à chercher de nouveaux moyens pour envahir les états de ses voisins, & employer pour y parvenir les plus injustes vexations, tandis que le légitime souverain, exilé, chassé de son royaume, obligé d'errer çà & là dans divers états, gémissoit des maux dont il voyoit ses peuples accablés, & encore de tous ceux auxquels il prévoyoit que sa famille malheureuse alloit être en bute.

Avant d'arriver à la ville capitale, nous fûmes obligés de traverser une grande plaine jonchée de morts & de mourans. Une jeune personne qui par ses soupirs & ses sanglots faisoit voir la douleur dont elle étoit pénétrée, excita notre pitié & nous intéressa en sa faveur.

Monime, toujours remplie de zèle pour les malheureux, fit arrêter notre voiture, en descendit, & lui demanda ce qui pouvoit occasionner la douleur qu'elle faisoit paroître. Hélas!

madame, vous ignorez ſans doute qu'il ſe donna hier dans cette plaine une ſanglante bataille. Vous voyez en moi une épouſe au déſeſpoir, qui porte dans ſon ſein le fruit innocent d'une union ſacrée. Depuis le lever de l'aurore en vain je parcours cette plaine, en vain ai-je viſité tous ces corps maſſacrés par le feu des armes, rien ne s'offre à mes yeux égarés, nul eſpoir ne ſe préſente à mon ame, le ſort malheureux a ſans doute tranché les jours de mon époux. Les pleurs de cette jeune perſonne redoublèrent. Monime, pénétrée de ſes peines, après avoir employé des conſolations dictées par la généroſité de ſon ame, parvint à calmer un peu ſa douleur; elle l'engagea à prendre place dans notre voiture pour retourner à la ville, où nous la remîmes entre les bras de ſa famille.

Nous rencontrâmas dans la route une foule d'habitans qui en ſortoient, dans l'eſpoir de voir encore ceux dont la perte excitoit leurs gémiſſemens. Là c'étoit un vieillard accablé ſous le poids des ans; ſes organes affoiblis par l'âge ne lui permettant plus de diſtinguer les objets qui l'environnent, il s'adreſſe à tous ceux qu'il rencontre en leur demandant des nouvelles de ſon fils: hélas! leur dit-il, les yeux baignés de larmes, le ſoutien de ma vieilleſſe a ſans doute péri dans la mêlée, je n'ai pu dé-

ſarmer ni attendrir ſon fier courage, les forces m'ont manqué pour le ſuivre & mourir avec lui. Après ce peu de mots, ſuffoqué par ſa douleur, ſes genoux plient, il eſt prêt à tomber; mais ſe ranimant par un dernier effort, il aborde le premier inconnu, le ſerre en ſoupirant dans ſes bras: portez, lui dit-il, à mon fils ce dernier embraſſement, dites-lui qu'il n'oublie jamais un père malheureux qui ne vivoit qu'en lui, & que ſon abſence a réduit au déſeſpoir. D'un autre côté, des amis empreſſés cherchent à procurer quelque ſecours à leurs amis. Ici on voyoit une jeune fille courir à grands pas vers la plaine, dans l'eſpoir d'y rencontrer le jeune guerrier qui lui a promis ſa foi.

Arrivés à la ville, nous apprîmes le détail de cette bataille, où plus de trente mille hommes avoient péri. A ces fâcheuſes nouvelles ſe joignit encore celle de la déroute entière de ſon armée navale. Tant de calamités réunies répandirent la conſternation dans tous les cœurs. Il ſembloit que de pareils revers auroient dû corriger Tracius, ou tout au moins modérer ſon ambition; mais malgré tous ces fléaux, ce tyran ne put encore ſe réſoudre à abandonner la témérité de ſes folles entrepriſes. Inſenſible aux calamités de l'état, barbare envers

les peuples, il leur cache avec un soin cruel la plus grande partie des disgraces qu'il essuie de la fortune; & malgré le nombre des troupes déjà sacrifiées dans plusieurs rencontres funestes, malgré l'épuisement d'hommes & de finances où il se voit réduit, rien ne peut l'arrêter.

Un vieux officier, avec lequel nous avions lié connoissance, nous assura que depuis longtems chaque pas qu'ils faisoient avoit toujours été marqué de leur sang, obligés d'aller chercher l'ennemi dans des pays arides & dévastés par le nombre de troupes qui y avoit déjà passé, & qui étoient accoutumées au pillage, à cause de la mauvaise discipline qu'on observe parmi les troupes. A ces difficultés on peut joindre la misère de nos soldats, mal payés, mal vêtus, mal entretrenus, mal secourus dans leurs maladies par la frauduleuse conduite de nos entrepreneurs; c'est-là ce qui cause la désertion dans nos armées; la plupart des soldats & même des officiers passent chez l'ennemi, & en grossissent d'autant plus le nombre; tous ces mécontens se trouvent alors animés de leur propre vengeance. Peu satisfait de ce que nous venions d'apprendre, nous quittâmes cette ville pour continuer nos observations.

En avançant dans le pays, nous rencontrâ-

mes une multitude de pauvres payſans forcés de ſuivre un ſoldat qui venoit de les engager par ſurpriſe ou par autorité. Ces miſérables, déſeſpérés de quitter leurs chaumières, quoique la plupart du tems ils manquaſſent des choſes les plus néceſſaires à la vie, paroiſſoient dans la dernière conſternation. J'en remarquai un entr'autres qui me toucha ſenſiblement; je m'en approchai pour lui demander quelle raiſon il avoit de s'affliger ainſi de faire un métier dans lequel il trouveroit au moins de quoi ſubſiſter. Hélas! monſieur, reprit ce jeune homme en ſanglotant, l'excès de mon deſeſpoir ne vous ſurprendra plus, lorſque vous ſerez inſtruit qu'on m'arrache des bras d'une mère chargée de huit enfans, dont le plus âgé qui lui reſte a à peine dix ans; depuis dix-huit mois que j'ai perdu mon père, je pouvois au moins par un travail aſſidu les faire ſubſiſter : ce qui fait le comble de mes maux, c'eſt qu'en m'arrachant de ma famille, on la prive de tout ſécours; & je puis vous aſſurer qu'on n'en peut guère attendre de moi dans un métier que je ne connois point & pour lequel je n'ai jamais eu aucun goût; car, monſieur, je ne ſais pas ſeulement charger un fuſil, la vue d'un ſabre me fait trembler & preſque tomber en foibleſſe; tous mes camarades ne ſont

pas plus braves que moi, jugez de-là quelles troupes on va oppofer à des ennemis accoutumés depuis long-tems à vaincre. Je quittai ce jeune foldat après lui avoir donné ce que j'avois d'argent fur moi. Il me paroît, dit Monime que cette troupe de foldats n'ambitionne pas d'obtenir place dans le temple de la gloire ; j'aimerois autant mettre devant les ennemis la repréfentation d'une armée de carton, de même qu'on en met fur nos théâtres.

C'eft-à-dire, dit Zachiel en fouriant, que vous comparez les Marfiens à des effains de mouches qu'on peut épouvanter en leur préfentant des figures grotefques; mais favez-vous que les Marfiens font les hommes les plus prudens de cette planète, les plus judicieux & les plus intrépides dans les dangers: tels font, ma chère Monime, les ennemis des Belloniens; c'eft dans leur armée que je conduis Céton; c'eft-là où je veux qu'il faffe fon apprentiffage dans le métier de la guerre, fous le prince Aricdef, qui a le commandement général de l'armée qu'on envoie pour combattre celle de Tracius. Je dois préfumer de l'élévation de vos fentimens, que vous n'apporterez aucun obftacle aux deffeins que j'ai conçus afin de mettre Céton à portée de profiter de fes voyages.

Monime, loin de s'oppoſer aux vues du génie, qui ne tendoient qu'à me rendre digne d'occuper un jour le rang qu'il me deſtinoit, parut au contraire charmée de l'occaſion qui ſe préſentoit de me ſignaler par quelqu'action qui pût mériter l'approbation de Zachiel.

Pendant notre route je ne pus m'empêcher de ſoupirer en penſant que j'allois me ſéparer de Monime. D'où vient cet air triſte, dit le génie? Seriez-vous inſenſible au plaiſir que doit goûter un grand cœur lorſqu'il s'agit d'acquérir de la gloire? Pardonnez ce ſoupir, dis-je, il ne part point d'un cœur puſillanime qui craint le danger; mais ne puis-je rien donner à la douleur de me ſéparer de vous & de Monime? Je n'oſe, reprit Monime preſque les larmes aux yeux, vous dire que je ſuis ſenſible à cette ſéparation, puiſqu'elle eſt néceſſaire à votre avancement.

Calmez-vous l'un & l'autre, dit Zachiel, la ſéparation ne ſera pas longue; il faut, mon cher Céton, montrer plus de force, & vous accoutumer inſenſiblement à mon abſence; vous ne m'aurez pas toujours. Je ne vous conduis au milieu des dangers qu'afin de vous apprendre à ne pas prodiguer le ſang des ſujets. Le ciel vous a fait naître pour commander un jour, ainſi ſouvenez-vous qu'un bon général doit être le

modèle de tous les officiers; c'eſt ſon exemple qui anime l'armée. Vous allez apprendre ſous le prince Aricdef à mériter le titre de grand capitaine. Songez, mon fils, que la valeur ne peut-être une vertu que lorſqu'elle eſt réglée par la prudence & la modération, ſans quoi ce n'eſt qu'un mépris inſenſé de la vie, ou une ardeur brutale qui ne conduit qu'à ſa perte. Celui qui ne ſe poſſède pas dans les dangers eſt plus fougueux que brave, parce qu'il ſemble qu'il ait beſoin d'être animé pour ſe mettre au-deſſus de la crainte qu'il ne peut ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur.

Apprenez qu'en ſe livrant témérairement aux dangers, on peut troubler l'ordre & la diſcipline des troupes; en donnant un exemple de témérité, on expoſe ſouvent l'armée entière à de grands malheurs; ainſi gardez-vous bien, mon cher Céton, de chercher la gloire avec trop d'impatience; le vrai moyen de la trouver eſt d'attendre tranquillement les occaſions favorables. Souvenez-vous encore de ne vous point attirer l'envie de perſonne, ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres, ne cherchez jamais à en diminuer le prix, ſoyez au contraire toujours le premier à donner les louanges à ceux qui le méritent.

Conſultez les plus anciens capitaines; priez

les plus habiles de vous instruire; montrez leur de la douceur & de la docilité en écoutant leurs avis. Il faut néanmoins être sur vos gardes & vous persuader que les plus éclairés ne voient pas tout, & que les plus sages font souvent de grandes fautes lorsqu'ils ne suivent que leurs sens ou leurs préjugés; mais sur-tout évitez de vous découvrir vis-à-vis de certains flatteurs qui se plaisent ordinairement à semer la division parmi les premiers officiers, afin d'indisposer les chefs & de profiter des désordres qu'ils font naître.

J'écoutois avidement les leçons du génie qui sembloient passer dans mon ame comme un ruisseau d'eau vive & pure qu'on voit couler entre des fleurs; ma tendre Monime m'en parut aussi pénétrée de la plus vive reconnoissance. Jusqu'alors je n'avois encore rempli ma mémoire que de grands noms & de grands événemens, sans me donner le tems de faire aucune réflexion judicieuse. Cette conversation, ou pour mieux dire, les instructions du génie firent naître en moi ce desir ardent de prendre pour modèle de ma conduite les actions des hommes illustres, de profiter de leurs vertus, & d'éviter de tomber dans leurs vices.

Nous apprîmes, en arrivant chez les Marsiens, que leur général devoit partir le lendemain pour se rendre à la tête de ses troupes.

Le génie ſans perdre de tems me préſenta le même jour à ce prince qui me reçut avec des marques de bonté qui d'abord m'attachèrent à lui. Il promit à Zachiel de veiller ſur ma conduite & de prendre ſoin de mon avancement; & pour commencer dès ce jour à me donner des preuves de ſa bienveillance, il ordonna qu'un appartement me fût préparé dans ſon hôtel pour y paſſer la nuit, afin d'être à portée de partir avec lui. Le génie me quitta après quelques nouveaux conſeils & les plus fortes aſſurances de ne point abandonner Monime, ce qui me tranquilliſa beaucoup.

Le ſoleil ſe levoit & doroit déjà le ſommet des montagnes quand le prince Aricdef partit pour aller rejoindre l'armée. J'étois à ſes côtés en qualité d'aide-de-camp. Arrivés au rendez-vous, le prince donna ſes ordres pour le campement. J'eus l'avantage d'être employé dans pluſieurs occaſions qui m'attirèrent des louanges de ſa part, & me procurèrent ſa confiance & ſon amitié. J'eus le bonheur de l'accompagner dans différentes actions qui ſe donnèrent, où ce prince fit voir ſon intrépidité & ce courage invincible qui ne l'abandonne jamais.

Je ne pouvois me laſſer d'admirer la ſituation avantageuſe qu'il ſavoit toujours choiſir pour le campement de ſes troupes, ſoit à cauſe

des fourrages, ou qu'il fallût combattre. J'admirai encore l'ordre & la discipline qui régnoient dans son camp, cette intelligence & ce secret impénétrable si nécessaire pour la réussite d'une entreprise, le soin qu'il prenoit de visiter lui-même son camp, l'attention qu'il avoit pour ses moindres soldats, afin que rien de ce qui leur est utile, soit pour le vêtement ou la nourriture, ne leur manquât, & enfin cette obéissance qu'ils marquoient au moindre signal de ses volontés.

Cette première campagne n'eut rien de remarquable que la prise de quelques places que nous emportâmes aux Belloniens. Le prince distribua ses quartiers d'hiver, & nous nous rendîmes à la ville capitale avec un jeune officier qui s'étoit acquis beaucoup de réputation dans les troupes. Sa modestie, sa candeur & la pureté de ses mœurs, qualités rares dans un jeune homme, lui avoient attiré toute mon estime & ma confiance. Nous nous liâmes bientôt d'une amitié intime; je l'engageai de venir passer son quartier d'hiver avec moi. Je le présentai à Zachiel & à Monime qui me parurent l'un & l'autre confirmer le choix que j'avois fait par les éloges qu'ils lui donnèrent; il est vrai qu'il sembloit qu'il portoit avec lui un charme qui entraînoit tous les cœurs en sa faveur.

Me promenant un jour avec cet aimable cavalier, après plusieurs propos vagues: que vous êtes heureux, dis-je, d'avoir commencé si jeune un métier qui vous a procuré souvent plus d'un moyen de vous signaler! Il est vrai, dit le chevalier, que je suis entré au service de très-bonne heure; mais, mon cher Milord, que voulez-vous que fasse un homme de condition que la fortune à pris, si je l'ose dire, à tâche d'humilier par les endroits les plus sensibles. On nous promet la campagne prochaine une bataille décisive: si je puis avoir le bonheur d'y acquérir quelque gloire! mais que dis-je, hélas! est-ce à moi d'oser m'en flatter? Non, de quelque façon que tournent les choses, je me retire après cette action, & ne veux plus songer qu'à tâcher de me procurer un repos que depuis long-tems j'ai toujours inutilement cherché; car il faut convenir, mon cher, qu'à moins d'avoir de grands emplois à l'armée, c'est un métier qui n'a guère d'attrait pour ceux qui s'en peuvent passer; je ne puis regarder ce métier que comme une ressource pour de pauvres gentilshommes qui n'ont ni assez de bien ni assez d'autorité pour se faire considérer, & dont la plupart ne savent à quoi s'occuper. C'est assurément la profession la plus honnête qu'un homme

de condition puisse choisir; je l'aime beaucoup; & si ce n'étoit les désagrémens que je rencontre à chaque pas, j'aurois peine à le quitter; de pressans motifs m'auroient déjà forcé à prendre un autre parti, si un secret penchant ne m'eût entraîné dans l'armée d'Aricdef.

Vous n'avez donc pas toujours été chez les Marsiens? Non, dit le chevalier, je n'y suis arrivé que peu de tems avant vous. J'ai commencé à servir chez les Saliens; mais leur service entraîne à tant de choses fâcheuses, on y dépend de tant de gens intéressés & ignorans, sans cesse en bute à des brutaux qui la plupart, fourbes, débauchés, joueurs ou ivrognes, m'étoient devenus insupportables; enfin ceux qui ont des moeurs passent chez eux pour pédans. Rien ne dédommage de la perte de son bien ni de son repos. Les injustices & les passedroits y sont encore un désagrément plus sensible. Chez eux le mérite, les grands talens, la prudence & la valeur y sont comptés pour rien; tous les postes s'y achetent à prix d'argent, ou par de viles complaisances; ce qui fait que malgré le nombre de leurs troupes & la supériorité de leurs forces, il est souvent facile de les vaincre, par l'ignorance de leurs officiers qui n'ont pas assez de prudence pour savoir à propos profiter de leurs

forces ; d'ailleurs la ligue qu'ils ont faite avec les Belloniens m'a entièrement déterminé à passer au service des Marsiens.

Ne croyez pas pour cela, mon cher milord, poursuivit le chevalier, que l'ambition ni l'envie d'obtenir du prince un poste considérable m'ait attiré dans son armée ; je n'y suis conduit dans aucunes de ces vues, sinon celles de m'étourdir sur des malheurs qui m'accablent : oui, mon cher, je veux tâcher de vaincre cette fortune ennemie de mon bonheur & du repos de mes jours, qui, en me ravissant les honneurs dans lesquels je suis né, n'a pu encore me changer le cœur. De fortes raisons ne me permettent pas actuellement de m'ouvrir davantage avec vous ; qu'il vous suffise de savoir que ce n'est ni les dangers, ni les fatigues de la guerre qui m'en dégoûtent. Je suis d'une bonne constitution ; je me passe aisément de peu ; mais je crains la dépendance, & préférerai mille fois la mort, plutôt que de renoncer à ma liberté.

Je vous plains, mon cher chevalier, & n'ose pénétrer dans les raisons qui occasionnent vos dégoûts pour le service ; cependant je trouve que la guerre, malgré les désagrémens que vous venez de me représenter, a bien des avantages qui doivent les contrebalancer ; tous

les

les vices que vous croyez y être inséparablement attachés, ne sont point en elle, puisqu'elle a des loix qui les châtient sévérement; & vous conviendrez que le prince qui nous commande, n'est point taché de ces vices que vous dites être si communs dans les officiers qui sont à la tête des armées des Saliens & des Belloniens; car quelle idée ne devons-nous pas avoir du prince Aricdef? Sans nous arrêter à ce qui ne doit éblouir que les esprits vulgaires, vous ne sauriez disconvenir qu'on ne peut s'empêcher d'estimer en lui les vraies vertus qui forment le héros. Ce n'est point son courage invincible qui me charme, ni ce mépris des dangers & de la mort que j'admire, c'est cette présence d'esprit, cette intrépidité, ce sang-froid dans le désordre des plus furieux combats, cette activité infatigable, qui fait le vrai caractère des conquérans; cette vîtesse imprévue avec laquelle il tombe sur l'armée ennemie, & remporte une victoire signalée, lorsqu'on le croit mort, ou embarrassé dans des défilés, où son armée entièrement défaite.

Nous avons été témoins l'un & l'autre dans cette dernière campagne, qu'avec une poignée de monde il a rendu inutiles toutes les forces des Saliens, & a pris aux Belloniens

plusieurs places très-bien fortifiées; enfin il a ôté partout à ses ennemis les moyens de l'attaquer. On peut donc dire que c'est par ses talens & ses rares qualités qu'il s'est acquis l'amour & la confiance de ses troupes. Il est sûr que le soldat qui aime & qui peut compter sur son général, est invincible ; au lieu que ceux qui sont commandés par de lâches courtisans qu'ils ne sauroient estimer, se laissent vaincre aisément. Il ne faut qu'attendre l'occasion de quelque intrigue de cour, qui mette la division parmi leurs officiers : alors, quand on a de bons espions qui vous avertissent, on profite de leur désunion. J'ai oui dire que le prince Aricdef ne laissoit échapper aucun de ces avantages. On peut joindre encore à toutes ses qualités sa probité incorruptible, son amour pour la justice, sa libéralité, sa clémence, son attachement inviolable à sa parole, sa bonne-foi, ses mœurs douces & aimables, son attention pour les officiers & sa bonté pour le soldat.

On ne peut donc sans injustice lui refuser les titres de fameux guerrier, de redoutable capitaine, de bon politique & de sage philosophe, puisqu'il est honnête homme & fidèle à ses amis ; nous voyons quec eux même qui sont au-dessous de lui, il les cultive avec soin.

J'avoue, dit le chevalier, que toutes ces

qualités font les apanages d'Aricdef, qu'il mérite à juste titre les louanges & l'admiration de tous les hommes ; la renommée qui les a publiées par toute la terre, m'a fait naître le desir de venir participer à sa gloire ; sans ce desir, mon cher milord, peut-être n'aurois-je jamais eu l'avantage de vous connoître. Un soupir accompagna ces dernières paroles, qui, jointes à celles qui les avoient précédées, me parurent renfermer un mystère impénétrable ; je n'osois en demander la raison au chevalier. Remarquant beaucoup de trouble & d'agitation dans ses yeux, j'en fus inquiet ; pour le distraire de sa mélancolie, je lui proposai d'aller faire notre cour à Monime.

Nous logions dans le même hôtel, & le chevalier ne passoit guères de jours sans voir Monime ; je crus même m'appercevoir du plaisir qu'il goûtoit à sa compagnie, par l'empressement qu'il montroit de se rendre auprès d'elle. Monime avoit aussi pour lui de ces complaisances distinguées, qui ne s'accordent qu'au vrai mérite. Le caractère du chevalier, doux sans fadeur, prévenant sans bassesse, joignoit à tous les dons qu'il avoit reçus de la nature, ceux qui dépendent d'une noble éducation ; il possédoit toutes sortes de talens ; mais il étoit naturellement porté à la mélancolie. Zachiel,

qui pénétroit sans doute les motifs de sa tristesse, voulut bien, par condescendance pour le chevalier & pour Monime, faire naître chaque jour de nouvelles occasions d'amusemens & de dissipation.

A peine approchions-nous du doux retour de la saison des fleurs, que le prince Aricdef se préparoit déja à rassembler ses troupes. J'eus ordre de le joindre devant une ville frontière appartenante aux Belloniens, dont il vouloit faire le siège. Les ingénieurs arpentent tous les environs; ils en font le plan; on travaille à la tranchée; on forme des chemins couverts; & le prince, toujours actif, veille sur leur ouvrage; il en voit les défauts, les corrige, saisit tout ce qui est à son avantage, les suit & les anime dans leurs travaux, presse le siège de cette ville avec ardeur, anime toutes ses troupes en leur faisant distribuer d'une liqueur forte, dont il buvoit quelquefois avec eux de cet air familier qui, mieux que les discours & les récompenses, fait passer souvent dans l'ame du soldat la noble ardeur qui anime le héros, qui semble s'être rendu leur compagnon. Les ennemis ne purent tenir contre la valeur & la vigilance d'Aricdef; la ville fut prise, & il y entra en triomphe à la tête de ses troupes, reçut le serment de fidélité de la bourgeoisie, fortifia la place, & après y

avoir rétabli l'abondance & la tranquillité, nous en sortîmes pour suivre le prince, qui fut s'emparer d'un poste avantageux, dans le dessein d'y observer les ennemis.

Surpris de ne point voir arriver le chevalier; je commençois à craindre que le secret dépit que j'avois remarqué en lui ne l'eût contraint de se retirer : je me préparois à lui écrire, lorsque je reçus une lettre de Monime, qui m'apprit qu'il étoit retenu par une grosse fièvre. L'inquiétude de la maladie de mon ami se joignant à l'empressement que j'avois de voir Monime, me firent demander un congé de huit jours : j'eus peine à l'obtenir, dans les commencemens d'une campagne où notre armée, déja victorieuse, n'attendoit que le mouvement des ennemis pour diriger sa marche, le poursuivre ou l'arrêter dans ses projets ; mais je ne pus me refuser au plaisir de revoir Monime : ses yeux, me disois-je, animeront mon courage ; un mot de cette bouche adorable fortifiera ma vertu, & Zachiel, par ses sages conseils, contribuera à me faire acquérir de la gloire ; peut-être aussi ramenerai-je le chevalier qui, je suis sûr, brûle d'envie de se trouver à une action décisive.

J'avois des chevaux de relais que je fis partir, & je fus ensuite me présenter au prince pour prendre ses ordres. Je viens d'apprendre, me

dit-il, que les Belloniens s'avancent dans le dessein de nous forcer jusques dans nos retranchemens ; mon devoir est de le prévenir, & je présume que la bataille sera sanglante ; ainsi je crois qu'il est inutile de vous recommander de ne point laisser échapper l'occasion de signaler votre courage ; je vous permets de vous rendre où vos affaires vous appellent, pourvu que vous soyez de retour au moment du départ, pour y remplir les devoirs de votre emploi.

Après avoir quitté le prince, je montai dans ma chaise, & courus toute la nuit, afin de pouvoir avancer les instans du bonheur que je me proposois. Quel plus doux charme y a-t-il dans le monde qui soit comparable à celui de l'union des cœurs? Ah! chère Monime, tu joins la vertu & l'innocence à l'amitié ; nulle crainte, nulle honte ne trouble ta félicité. Je suis sûr d'être aimé sans partage d'une sœur, la plus parfaite de toutes les femmes. Ces réflexions me faisoient jouir d'avance du plaisir de la surprendre.

J'arrive enfin sur les dix heures du matin. Je vole à l'appartement de Monime, où je pensai être pétrifié. Que vois-je, grand dieu! le chevalier dans ses bras ; elle le tient serré, & semble le rassurer sur des craintes mal fondées ; elle l'embrasse ; je crois voir leurs soupirs se con-

fondre. Ah! perfide, m'écriai-je, par quel charme as-tu pu la séduire? Ton sang lavera la honte que je ressens. Ces paroles prononcées avec véhémence, leur firent tourner la tête. Surpris l'un & l'autre de me voir, ils rougissent tous deux; je veux fuir; le chevalier m'arrête sans pouvoir proférer un seul mot. Monime, tremblante & éperdue, tombe sans connoissance. Je ne m'apperçois que trop, dis-je au chevalier, en le repoussant avec des yeux pleins du courroux qui m'animoit, par le désordre & le trouble que je cause, que tu as mis le comble à tes trahisons. Non, mon cher milord, dit le chevalier d'une voix émue & presque éteinte, malgré les apparences, gardez-vous d'oser soupçonner deux personnes qui vous sont également attachées; je pars dans l'instant, & vous instruirai au camp de tout ce qui cause aujourd'hui votre surprise : je vais vous y attendre, pour vous y donner les satisfactions que vous exigerez; commencez par secourir Monime.

Zachiel, qui parut dans l'instant, suivi d'une des femmes de Monime, me tira d'un seul mot des nouvelles inquiétudes où ce discours venoit de me plonger. Non, madame, dit-il en arrêtant le chevalier, vous ne partirez point; ce n'est plus dans les dangers des combats que

vous devez chercher la gloire ; c'eſt trop long-tems vous déguiſer ; il faut reprendre des habits convenables à votre ſexe ; ſuivez mes conſeils, & ſouffrez que Zerbine vous accompagne dans ce cabinet.

Ah ! mon cher Zachiel, m'écriai-je, de quels ſoins vous occupez-vous. Hélas, Monime ſe meurt. Le génie s'en approcha, & lui fit avaler une cuillerée d'élixir univerſel. J'étois à ſes pieds ; je tenois une de ſes mains que je mouillois de mes larmes. Elle ouvrit enfin les yeux ; ſes premiers regards furent ſur moi ; ils étoient tendres ; leur langueur paſſa dans mon ame ; je me ſentis anéantir par les reproches qu'ils ſembloient me faire de mon emportement.

Eſt-il bien vrai, milord, dit Monime d'une voix encore mal aſſurée, que vous ayez pu me ſoupçonner ? Hélas ! mon cœur ne vous eſt donc pas encore connu ? Mais où eſt la princeſſe, c'eſt elle qui doit me juſtifier ? Vous n'en avez pas beſoin, mon adorable Monime, vous l'avez été d'un ſeul mot de Zachiel. Mais qui me juſtifiera moi-même auprès de vous de mes injuſtes ſoupçons ? Me pardonnerez-vous un premier mouvement dont je n'ai pas été le maître ? C'eſt l'honneur qui fait mon crime ; c'eſt à lui de me juger. Eh bien, dit Monime,

levez-vous, l'amitié vous pardonne. Ah! cet aveu remet le calme dans mon ame, dis-je en baisant avec transport cette main que je n'avois point quittée. Je conviens, reprit, Monime, que les apparences ont dû vous alarmer, n'étant point désabusé sur le sexe du prétendu chevalier, que vous avez toujours regardé comme un homme; aussi n'ai-je pu supporter l'idée des soupçons que je me suis apperçu que la situation dans laquelle vous nous avez trouvées, présentoit à votre esprit.

Nous fûmes interrompus par la princesse Marsine, qui rentra après avoir repris les habits convenables à son sexe. Vous êtes sans doute surpris, milord, de ne retrouver en moi qu'une infortunée, à qui le sort a tout ravi. Vous m'avez vu combattre dans plusieurs rencontres avec quelque sorte d'avantage, qui m'ont attiré votre estime & votre amitié. Ne me faites point de reproches de ne vous avoir pas d'abord accordé toute ma confiance; je sais que vous la méritez à tous égards, non-seulement par vos vertus, mais encore par mille services que j'ai reçus de vous en différentes occasions; soyez persuadé néanmoins que je vous ai toujours distingué de tous les autres officiers: mais en vous apprenant ma naissance & mon sexe, il falloit vous instruire

de mes malheurs, pour justifier en quelque sorte un déguisement que l'austère sagesse dont vous faites profession auroit peut-être désapprouvé. D'ailleurs je m'étois promis de ne jamais révéler mon secret à personne. Lorsque les ordres du prince vous rappellèrent vers lui, je comptois vous rejoindre dans peu; arrêtée par une grosse fièvre, je n'ai pu exécuter mon projet. Je dois le rétablissement de ma santé a la charmante Monime; sa complaisance, ses soins, ses attentions, ses assiduités, & ce charme qui fait l'union des ames, m'ont enfin arraché à ce que je croyois avoir intérêt d'ensevelir éternellement dans un profond silence. Elle a payé ma confidence par un attachement sincère, & par l'aveu des sentimens de l'estime qui vous lient l'un à l'autre. Dispensez-moi, milord, de vous faire le récit de mes aventures; je n'ai rien caché à la belle Monime; je lui permets de vous faire part de mes secrets; l'intérêt qu'elle prend à mes infortunes, les graces qu'elle met dans tout ce qu'elle dit, les rendront plus touchantes : ainsi j'ose me flatter que son récit me rétablira dans votre esprit.

La princesse Marsine se retira sans attendre ma réponse, en me laissant la liberté d'entretenir Monime. Après nous être dit tout ce que

deux cœurs vraiment touchés peuvent imaginer de plus tendre, je la priai de m'inſtruire des raiſons qui avoient engagé Marſine à ſe tenir ſi long-tems déguiſée.

CHAPITRE V.

Qui ne contient que l'hiſtoire abrégée de la Princeſſe Marſine.

LA princeſſe Marſine, reprit Monime, eſt fille de Bélus, roi de Bellonie. Ce prince choiſit pour ſon favori Tracius, qu'on peut dire être un de ces hommes nés pour les grandes révolutions, & qui ſur la ſcène du monde prennent & ſoutiennent avec éclat des rôles fort au-deſſus de leur naiſſance. Le roi éleva ce favori par degré aux premières dignités du royaume. Tracius ſut ſi bien profiter de ſa faveur & cacher en même tems l'ambition qui le dévoroit, que le roi ne faiſoit rien ſans l'avoir conſulté, le regardant comme le plus affectionné de ſes miniſtres. Lorſque Tracius vit qu'il poſſédoit toute la confiance de ſon maître, il écarta tous ceux qui pouvoient éclairer ſa conduite, & ſe ſervant de toute ſon adreſſe, il fit ſi bien par ſes inſinuations,

qu'il embarqua le roi dans plusieurs fausses démarches, dont il lui déguisoit les suites avec un soin extrême. Son esprit séduisant trouva encore le secret de lui faire envisager ses trahisons comme des services signalés. Funeste aveuglement d'un cœur séduit par le poison de la flatterie la plus outrée, qui malheureusement environne presque toujours le trône!

Le roi accoutumé aux adulations de ses courtisans, trop prévenu en faveur de son favori pour écouter aucunes plaintes contre lui, ne put appercevoir le précipice qui se creusoit insensiblement pour le perdre. Ce monarque ignoroit ce que peut l'amour des peuples pour son souverain; il savoit l'art de vaincre ses ennemis, de conquérir des villes, mais il ignoroit entièrement celui de gagner les cœurs de ceux qu'il avoit conquis, qui est le plus grand avantage qu'un prince puisse retirer de ses victoires. Il étoit d'autant plus foible, qu'il se fioit trop en ses forces & en ses propres lumières, ou plutôt en celles de son favori.

Ces provinces nouvellement conquises ne tardèrent pas à se révolter; & par les trahisons de Tracius, plusieurs autres villes des plus considérables suivirent leur exemple. On fut obligé de lever de nouvelles troupes pour

châtier les rebelles & les faire rentrer dans leur devoir. Ces nouvelles levées occasionnèrent des dépenses excessives; pour y subvenir il fallut mettre quantité d'impôts qui surchargèrent les peuples; mais ces impositions, loin de grossir les trésors publics, ne furent que des torrens qui entraînèrent la substance de tous les Belloniens, pour aller se perdre dans l'immense fortune de ceux qui étoient protégés par Tracius, obligés néanmoins par de secrets traités qu'ils faisoient avec lui d'en rendre les trois quarts.

Le tyran employa une partie de ses richesses à gagner les premiers officiers de la couronne, qui, séduits par son or, n'eurent pas de peine à lui obtenir le commandement général de toute l'armée. Lorsque Tracius se vit à la tête des troupes, semblable à un vautour qui tombe sur la colombe ou sur la tourterelle, & dissipe dans les bois leurs membres palpitans après les avoir déchirés, le tyran voit sans pitié égorger les sujets de son roi; ses parricides mains, en leur ôtant leurs biens, les sacrifient encore à son ambition.

Tracius, en prolongeant la guerre par ses intrigues sourdes & ses mauvaises menées, augmenta la misere du peuple & trouva le secret de multiplier ses trésors. La politique du tyran,

l'avoit sans doute engagé à se laisser battre en plusieurs rencontres; mais voyant son crédit augmenter par ces pertes, cette même politique lui inspira de nouveaux projets, il commença à répandre ses richesses sur les soldats, affectant ensuite de n'avoir qu'une table très-médiocre, en se retranchant sur toutes ses dépenses. Cette conduite acheva de lui gagner le cœur des soldats.

Le tyran fit courir le bruit que plusieurs prodiges avoient paru dans le royaume : on dit que sur les frontières le ciel courroucé s'étoit montré couvert de feu, & que dans un jour tranquille & serein le soleil avoit paru tout rayonnant de flammes; on ajouta que le tonnerre étoit tombé dans plusieurs endroits, entr'autres sur le temple de Mars, sur celui de Pallas; & que la statue d'Hercule avoit été renversée.

Tracius, qui en faisant courir ces bruits joignoit l'hypocrisie à la fourbe, affecta d'en être épouvanté. Les augures gagnés, qui furent consultés par ses ordres, répondirent qu'un grand essain de mouches guêpes avoit volé tout le jour dans la place, & qu'il s'étoit allé poser sur le temple d'Hercule; on dit qu'il falloit visiter les livres des Sybiles pour tâcher de découvrir la cause de ces prodiges; & Tracius

continuant ſon faux zèle envers le culte des dieux, fit ordonner des ſacrifices afin de les appaiſer.

Les choſes ainſi diſpoſées, le tyran fit encore répandre de nouveaux bruits fort déſavantageux pour le roi, inſinuant adroitement que l'ambition, la mauvaiſe conduite, les exceſſives dépenſes de Bélus, & ſon peu d'amour pour ſes ſujets étoient des obſtacles qui ſerviroient toujours de barrière à leur bonheur. Des diſcours auſſi ſéditieux eurent tout le ſuccès que Tracius en attendoit; les troupes commencèrent par ſe mutiner, demandèrent leur ſolde & voulurent mettre bas les armes.

Tracius, profitant de ces déſordres, leur diſtribue de l'argent; & avec un faux zèle pour le bien de l'état, il court de rang en rang pour les encourager. Le ſoldat déjà gagné par ſes libéralités, ſéduit par ſon éloquence & cet amour qu'il montroit pour le bien public, applaudit, & l'armée fut alors remplie d'un bruit ſourd ſemblable à celui qu'on entend après une tempête, quand les antres des rochers conſervent encore le bourdonnement des vents impétueux qui toute la nuit ont bouleverſé la mer par leur ſifflement enroué.

Tels furent les applaudiſſemens qu'ils don-

nèrent à Tracius en le choisissant pour leur roi. Il fut d'abord proclamé tout d'une voix à la tête des troupes. Le tyran, pour ne pas laisser refroidir l'ardeur qu'ils venoient de montrer, s'avança vers la prochaine ville, & se fit couronner avec les cérémonies usitées parmi les Belloniens. Poursuivant ensuite rapidement ses conquêtes sans presque rencontrer d'obstacles, il vint assiéger le roi jusques dans son propre palais. Ce malheureux prince se vit obligé de se sauver avec la princesse Marsine, seule héritière du royaume, qui n'avoit alors que quatre ans. Il est certain que ce monarque fit une faute irréparable, en laissant par cette fuite le tems au tyran de se fortifier toujours de plus en plus, & celui d'engager plusieurs souverains dans son parti qui étoit devenu assez considérable pour se redouter.

Ce malheureux prince détrôné, obligé d'errer en différens royaumes sans pouvoir obtenir aucuns secours ni même y oser paroître que sous un nom déguisé, Bélus termina enfin sa triste destinée par une mort forcée. Il recommanda la princesse sa fille à ceux de ses plus fidèles sujets qui l'avoient suivi & qui n'ont jamais voulu abandonner son parti, aimant mieux sacrifier leur grandeur & leur fortune

que

que de manquer à ce qu'ils devoient à leur souverain; ils jurèrent à ce prince mourant d'employer leur zèle, leur courage & leur vie même au service de la princesse, & de mettre tout en usage pour la faire remonter sur le trône.

L'infortunée Marsine, réduite comme le roi son père à la triste nécessité de cacher la majesté du rang dans lequel le ciel l'a fait naître, est forcée pour ainsi dire d'en descendre à l'instant pour traîner dans le monde une vie obscure, sujette à mille révolutions par les intrigues du tyran qui a poussé l'indignité jusqu'à mettre à prix la tête de la princesse.

Le ressentiment que Marsine en conserve avec tant de justice, l'horreur des trahisons que Tracius ne cesse d'exercer contr'elle, l'ont engagée de prendre le déguisement sous lequel vous l'avez connue; c'est sous cet habit & sous un nom emprunté qu'elle s'est signalée dans plusieurs rencontres qui lui ont acquis beaucoup de gloire, pendant que ses fidèles officiers, dispersés dans différentes provinces de ses états, tâchoient par le moyen de leurs amis de fomenter quelque soulèvement en faveur de leur souveraine, dont elle pût tirer avantage. Plusieurs s'étoient déjà rangés du parti de la princesse; ils n'attendoient qu'une

occasion favorable pour faire éclater leur zèle & leur soumission, lorsque la mêche éventée sans doute par quelques traîtres, a ruiné tous leurs projets; quelques-uns ont été arrêtés & exécutés sur le champ; d'autres plus heureux ont pris la fuite, & Marsine ignore encore ce qu'ils sont devenus.

Cependant ce qui met aujourd'hui le comble aux infortunes de la princesse, c'est qu'elle n'a pu voir le prince Aricdef sans être touchée de toutes les éminentes qualités qui éclatent dans sa personne & dans toutes ses actions. Quoique le soin de sa vengeance ni celui de sa gloire ne l'ait point abandonnée, elle m'a néanmoins avoué qu'elle n'avoit passé dans le camp d'Aricdef que dans la vue de s'en faire remarquer. Plusieurs occasions se sont présentées où elle auroit pu se découvrir sans aucun risque, si la crainte de faire connoître les sentimens qui l'animent en faveur du prince ne l'eût retenue; mais un événement imprévu qui cause aujourd'hui son trouble & augmente son désespoir, la force de renfermer pour toujours un secret qui étoit prêt à s'échapper.

Il y a quelques mois qu'on annonça au prince Aricdef un envoyé de Tracius qui demanda une audience particulière. Marsine, que plus d'un motif engageoit de s'informer soigneuse-

ment du sujet de cette commission, apprit par l'écuyer du prince que le tyran Tracius faisoit offrir à son maître la princesse sa fille, avec l'assurance de l'associer à sa couronne, pourvu qu'il voulût dès-à-présent abandonner le parti des Marsiens & passer dans son armée pour combattre les Salliens & les Ancides, avec lesquels il vouloit rompre les traités d'alliance qu'ils avoient contractés.

Ce tyran jugeant des sentimens du prince par les siens, ne douta point que des propositions si magnifiques ne dussent éblouir Aricdef, & l'entraîner dans son parti. Mais ce prince, toujours inébranlable dans ses devoirs, loin de prêter l'oreille à un traité qui ne pouvoit s'accomplir que par une trahison, ne put s'empêcher de faire voir à l'envoyé de Tracius tout le mépris & l'indignation que de pareilles propositions excitèrent dans son ame : il le renvoya, en ajoutant que s'il avoit encore l'audace de reparoître dans son camp, il le feroit empaler.

Marsine, qui ignoroit entièrement la réponse d'Aricdef, fut désespérée des projets du tyran; elle craignit qu'une paix générale ne contribuât à leur exécution; le chagrin qu'elle en conçut la fit tomber dans une langueur qui altéra bientôt sa santé; & l'esprit agité par tant de maux ayant

allumé son sang, est sans doute ce qui a occasionné la maladie qu'elle vient d'essuyer.

Quoique je ne la regardasse alors que comme un simple officier, il suffisoit qu'il fût votre ami pour m'intéresser à son sort. Je priai Zachiel de le visiter. Le génie connut d'abord le sujet de ses maux; il prépara lui-même son esprit à se soulager en m'en faisant la confidence. Il me déclara son sexe, m'apprit une partie de ce que je viens de vous dire, & m'engagea de la voir souvent pour tâcher d'adoucir l'amertume de ses peines. Je m'y suis prêtée avec un soin extrême, & par cette complaisance, guidée par les conseils de Zachiel, je me suis acquis toute sa confiance, & n'ai pu en même tems lui refuser la mienne.

Hélas! mon cher Céton, continua Monime, lorsque vous êtes venu nous surprendre, c'étoit dans un de ces momens où la raison plie souvent sous le poids de ses maux; l'infortunée Marsine, dans un épanchement de cœur où l'ame se fait voir à découvert, paroissoit hors d'elle-même. Aussi troublée qu'elle de l'amertume de sa douleur, j'employai tout ce que peut l'amitié pour en modérer l'excès, persuadée que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant qui est seul capable de calmer les plus grands maux.

Voilà, mon cher milord, un récit succinct des disgraces d'une princesse qui mérite par ses vertus, ses talens & la grandeur de son ame, un sort plus heureux. Sa beauté, quoiqu'un peu flétrie par ses ennuis, reprendra tout son éclat lorsque Zachiel aura accompli ses promesses. J'ignore quelles sont ses vues pour le bonheur de cette princesse, mais il lui assure que son destin va bientôt changer. Marsine a pour le génie toutes les déférences qui lui sont dues, cependant elle n'est point instruite de sa qualité; persuadée que je tiens ma naissance de Zachiel, comme il ne se décore d'aucun titre, je la vois souvent embarrassée sur ceux qu'elle cherche à lui donner. Vous venez d'être le témoin de cet air d'autorité que le génie a employé pour l'engager à quitter son déguisement. Je sais que son dessein étoit de se rendre au camp, & de faire toutes choses pour tâcher de s'y distinguer au cas qu'il y eût une bataille, ou d'y finir sa triste destinée.

Pénétré des malheurs de cette princesse, je passai dans son cabinet avec Monime, pour lui offrir tous les services qui dépendroient de moi. Nous la trouvâmes dans son fauteuil, la tête appuyée sur une de ses mains, plongée dans une sombre rêverie; elle leva sur nous

des yeux languissans : je vous vois partir à regret, milord ; hélas ! vous allez acquérir de la gloire, tandis que je suis forcée de rester ensevelie sous le poids de mes peines. Il faut, madame, lui dis-je, vous servir utilement de ce courage qui jusqu'alors ne vous a point abandonnée ; la grandeur de votre ame doit vous mettre au-dessus des injustices de l'aveugle fortune. Vous m'avez souvent honoré de votre confiance ; je vous laisse avec un autre moi-même, qui, pénétrée de vos maux, emploiera tous ses soins pour vous aider à les supporter. J'ose encore joindre mes prières à celles de Monime, afin de vous déterminer à suivre les conseils de Zachiel ; si ses talens étoient connus de vous, je me persuade aisément que vous ne feriez nulle difficulté de le choisir pour le guide de toutes vos actions.

Cette princesse, qu'un desir de gloire & celui de la vengeance animoit, peut-être même celui de son amour, paroissoit absorbée par ses réflexions ; elle ne songeoit point à me répondre. Marsine n'ignoroit pas que la bataille qui devoit se donner étoit contre les Belloniens : l'espoir de rencontrer Tracius, auteur de tous ses maux, l'avantage de le combattre, l'espérance de le vaincre, sur-tout étant animée par le désespoir ; à ces raisons se joignit

ſans doute un ſentiment plus vif; l'amour, ce tyran qui ne reſpecte ni ſceptre ni grandeurs, vint encore tyranniſer ſon cœur, ſous l'eſpoir de ſe faire connoître au prince Aricdef par quelque action d'éclat. Toutes ces penſées agitoient la princeſſe, lorſque Zachiel entra, qui s'appercevant de ſon trouble, l'en tira par ces mots :

Modérez vos inquiétudes, Madame, dit le génie en faiſant briller dans ſes yeux un feu divin, cachez, s'il ſe peut, l'agitation de votre ame ; vous ſavez ce que je vous ai promis, repoſez-vous ſur ma parole & ſur mon attachement juſqu'à l'entier accompliſſement de vos deſirs ; les connoiſſances que j'ai de l'aſtronomie me font voir diſtinctement que tous vos malheurs vont finir : mais ſi vous vous obſtinez à vouloir encore vous expoſer dans les combats, cette même ſcience vous y prédit une mort inévitable.

Des paroles ſi poſitives produiſirent ſur l'eſprit de la princeſſe tout l'effet que le génie en attendoit. Je ne réſiſte plus à ſuivre vos conſeils, répondit Marſine, & vais déſormais vous regarder comme mon père : mon bonheur & ma gloire ſont entre vos mains, je les confie à votre ſageſſe & à votre expérience ; je vous conjure ſeulement de croire que tout ce que

j'ai entrepris jusqu'ici n'a été qu'un enthousiasme causé par l'ardeur de mourir; je n'envisageois que ce seul moyen pour me délivrer d'une vie qui m'étoit à charge. Que ne dois-je point à des soins qui m'arrachent d'une mort où le désespoir m'alloit livrer! Heureusement que vos discours viennent de porter dans mon ame des traits de lumière qui me font connoître que les biens que je reçois de vous sont des biens effectifs: je ne puis vous en marquer ma reconnoissance que par une entière déférence pour vos conseils.

Zachiel nous apprit ensuite que l'envoyé de Tracius, de retour à sa cour, avoit annoncé la réponse du prince Aricdef, en lui peignant des plus noires couleurs le mépris qu'il faisoit de son alliance. Ce discours fit entrer le tyran en fureur; la honte, l'honneur, la colère & le désespoir excitèrent dans son ame des mouvemens opposés qui le mirent presque hors de lui-même. La fureur demeura la maîtresse; & le barbare tyran, semblable à ces hommes qui au défaut de vertus héroïques ont des vices impétueux, s'abandonna à tous les sentimens que la rage peut inspirer, afin d'exciter ses troupes à punir un orgueilleux qui osoit braver sa puissance.

Ces nouvelles précipitèrent mon départ, il

fallut enfin m'arracher d'auprès de Monime; la présence du génie me forçoit à contraindre ma douleur, mais un air de tristesse se répandit sur mon visage; mes discours confus & sans liaisons lui découvrirent bien mieux ce qui se passoit dans mon cœur que n'auroit pu faire l'éloquence la plus forte. Monime, dont le trouble égaloit le mien, malgré les efforts qu'elle faisoit pour tâcher de m'en dérober la connoissance, ne put néanmoins s'empêcher de me dire, en s'attendrissant beaucoup, qu'elle alloit renouveller ses vœux au ciel afin qu'il augmentât ma gloire & qu'il daignât conserver des jours auxquels les siens étoient attachés.

Zachiel, sans me permettre de répondre, m'entraîna pour me donner de nouvelles instructions. Vous allez, ajouta le génie, vous trouver dans une des plus glorieuses occasions de votre vie. Ne vous laissez jamais effrayer par le péril; que le sang-froid & la prudence accompagnent toujours vos actions. Tâchez surtout, mon cher Céton, de ne vous point écarter d'Aricdef & de combattre à ses côtés; suivez ses ordres; que la fausse gloire ne vous empêche pas de demander les choses que vous ignorez; songez que le général est revêtu de tout le pouvoir & de toute l'autorité de l'em-

pereur, & que cette autorité se communique comme les rayons du soleil, qui, tout immenses & infinis qu'ils sont, ne diminuent rien par leur émanation de l'éclat de cet astre, source de la lumière. Je ne vous retiens plus; partez, mon cher Céton, la victoire suivra vos pas.

CHAPITRE VI.

Description d'une bataille.

J'ARRIVAI au camp dans l'instant que le prince Aricdef venoit de donner ses ordres pour le départ. Ce général avoit reçu des nouvelles certaines que les Belloniens s'avançoient dans le dessein de combattre, que la jonction de leur armée avec celle des Saliens devoit se faire sur une hauteur, & qu'ils s'étoient déjà emparés d'un terrein fort avantageux, qui étoit une plaine entre deux montagnes fermée par derrière d'un grand bois, mais assez spacieuse pour y contenir une armée en bataille; ils y avoient en effet rangé toutes leurs troupes sur deux lignes; la première endossée du grand bois, afin d'empêcher qu'on ne pût les joindre par derrière; ils croyoient aussi leur droite as-

furée par un château & par la ville dont ils étoient les maîtres; leur gauche étoit fermée par une chaîne de montagnes escarpées qui s'étendoit très-loin; outre cela ils avoient devant eux au pied de la montagne une grande rivière & un gros ruisseau qui les enfermoient du côté de la plaine.

Ce fut devant cette plaine que le prince nous conduisit, après plusieurs jours d'une marche forcée. Aricdef commença par reconnoître la situation des lieux & la disposition des ennemis qu'il ne pouvoit attaquer ni par la droite, à cause des montagnes escarpées, ni par la gauche défendue par la ville & le château. Le seul endroit qu'il remarqua par où on pouvoit les joindre étoit un défilé à côté de la ville, qui pouvoit à peine contenir quatre hommes de front, & qui étoit encore dominé par le château, de sorte qu'on ne pouvoit passer par ce défilé sans s'en rendre le maître & forcer la ville qui étoit devant, & dont les avenues étoient remplies de jardinages, de haies, de vignes & de petits ruisseaux qui formoient un terrein marécageux où les gens de pied avoient beaucoup de peine à marcher. Tous ces endroits étoient encore occupés par les Belloniens qui les avoient garnis d'infanterie.

Il fallut donc chaſſer toute cette infanterie, paſſer le ruiſſeau & la riviere qui étoit très-profonde, pour gagner ce défilé, au bout duquel on n'avoit pour ſe mettre en bataille qu'un terrein fort étroit qui alloit toujours en montant, & dans lequel on pouvoit mettre à peine ſix ou ſept eſcadrons de front; il eſt vrai que ce terrein s'élargiſſoit à une certaine diſtance, mais auſſi on ne ſe trouvoit plus qu'à une portée de mouſquet des ennemis. Comment pouvoit-on avoir l'audace d'aller former des lignes ſi près d'un camp dont les troupes étoient fraîches, repoſées, & ſortoient de bons quartiers d'hiver; au lieu que les nôtres étoient extrêmement fatiguées d'une longue marche, ſans aucun repos & ſans équipages; leur cavalerie étoit cuiraſſée, la nôtre n'avoit pas même de buffles; enfin de tel côté qu'on enviſageât leur armée, il eſt certain qu'elle avoit ſur la nôtre non-ſeulement l'avantage de la ſituation, mais encore celui du nombre.

Toutes ces difficultés, loin d'arrêter le prince, ne firent qu'animer ſon courage; nuls de ces avantages n'échappent à ſa pénétration; il les enviſage tous, & en même tems les dangers où ſes troupes feroient expoſées s'il n'engageoit la bataille avant la jonction des

armées de l'ennemi. Le desir qu'il avoit de se signaler dans cette campagne par une action éclatante, le détermina au combat, malgré tous les obstacles qui sembloient l'en détourner.

Une résolution si hardie étonne tous les officiers ; mais les soldats, accoutumés à vaincre sous ce prince, applaudirent à cette décision par des cris de joie qui furent dès-lors regardés comme un bon augure : tous remettent avec zèle leur destin à la prudence, à la valeur & aux grands talens de celui qui les commande.

Ce fut donc ce poste que notre général choisit ; il y rangea des troupes en état de se soutenir les unes par les autres, après avoir pris une exacte connoissance des lieux ; il sait profiter de ses avantages, des fautes de l'ennemi, & éviter les piéges avec toute l'activité possible.

Déjà il s'est emparé des hauteurs qui dominent la ville & le château, déjà il a reconnu tout le terrein qui les environne, il a compté toutes les ressources de l'ennemi & il a découvert les lieux qui favorisent l'attaque ; cependant la nuit est destinée pour les chasser de leurs postes, & le silence de cette nuit affreuse est troublé par les décharges continuelles de

toute notre artillerie. Il femble que les dieux favorifent nos deffeins : le ciel fe couvre de nuages, le feu des éclairs fe mêle au feu continuel & rapide de nos batteries, & le bruit des canons, joint aux éclats redoublés du tonnerre, fait retentir les rochers; les remparts s'écroulent, & tous ces objets réunis dans l'obfcurité d'une nuit fombre forment une fcène d'horreur & d'épouvante; l'ennemi étonné eft forcé de céder au torrent, il fuit après avoir livré aux flammes toutes fes richeffes.

Ces malheureux fe hâtèrent de rejoindre le gros de leur armée. La vigueur de cette action répandit le trouble & l'épouvante dans le camp des Belloniens. Nous attaquâmes enfuite le château qui domine le défilé par lequel on pouvoit joindre l'armée ennemie. Lorfqu'on s'en fut rendu maître, on les délogea de toutes les hauteurs, & le prince fit paffer toute fon infanterie fans aucun obftacle dans le terrein que nous venions de gagner pour nous mettre en ordre de bataille.

Ce terrein ferré des deux côtés par de longues haies qui s'étendoient jufqu'au camp des Belloniens, fut gardé par nos dragons. Le prince fit avancer à droite & à gauche, de l'infanterie qu'il plaça dans divers poftes, ou en corps, ou par détachemens, felon la difpo-

sition du terrein, afin de couvrir sa cavalerie lorsqu'elle arriveroit, ou pour la soutenir si l'ennemi venoit à la charger. Ces dispositions faites, il fit avancer la cavalerie pour la mettre en ordre de bataille à mesure qu'elle arriveroit. Le peu d'étendue qu'avoit ce terrein nous força, d'abord à n'y former que des lignes fort courtes.

Le prince donna ensuite ses ordres aux lieutenans généraux qui devoient commander chacun dans leur poste, & se mit au centre de l'armée, à la tête de laquelle il avoit placé son canon. Le prince ordonna sur toutes choses à la cavalerie d'essuyer le premier feu des ennemis, & de ne les charger que le sabre à la main.

Les Belloniens qui voient tous nos mouvemens, viennent fondre sur nous avec tout l'avantage que leur donne la pente du terrein; & leurs glaives infernaux, ébranlés par la rage, frappent tous nos soldats, renversent notre première ligne sur la seconde; déjà commençoit la confusion, lorsqu'Ariedef fit avancer ses bataillons la pique baissée pour arrêter l'impétuosité des ennemis qui faisoient tous leurs efforts pour enfoncer nos lignes, mais ceux qui étoient postés derrière la haie firent de si furieuses décharges sur eux, qu'ils n'en

purent soutenir le feu; ils commencèrent à plier à leur tour, reculant peu-à-peu: nous les chassâmes sur leurs hauteurs, & gagnâmes par ce premier choc un terrein assez considérable pour redonner une nouvelle forme à notre armée.

Aricdef fit alors placer sa cavalerie au centre, mit quatre gros bataillons sur les ailes, & des pelotons d'infanterie entre ses escadrons, pour seconder les cavaliers lorsqu'ils en viendroient aux mains. Il plaça son artillerie à la tête, fit une troisième ligne, & ordonna qu'on étendît les deux autres.

A peine notre canon eut-il commencé à donner, que les Belloniens revinrent une seconde fois avec l'élite, de leurs troupes, nous firent plier & se firent jour à travers plusieurs escadrons, ce qui mit assez de désordre parmi nos troupes pour craindre l'événement de cette journée; mais le prince avoit si bien posté son infanterie, qu'elle se trouva par-tout à portée de réparer le désavantage de la cavalerie; ensorte que nos escadrons s'étant ralliés, Aricdef se mit à leur tête, suivi des officiers généraux qui fondirent l'épée à la-main avec tant de force & de vigueur sur les ennemis, qu'ils les firent plier à leur tour; ce qui nous donna encore l'avantage sur cette dernière action qui dura jusqu'à la fin du jour,

pendant

pendant laquelle le prince ne se contenta pas d'aller dans tous les rangs encourager ses troupes du geste & de la voix, il les anima beaucoup plus par son exemple. Ce prince se trouva par-tout, ne se ménageant pas plus que le moindre soldat; il donna ses ordres avec autant de sang-froid & de tranquillité que s'il eût été dans sa tente.

Les Belloniens, éblouis par un fantôme, suivent l'affreuse mort qui couvre tout leur camp de ses ailes funebres. A la pointe du jour ils nous présentent le combat qui fut beaucoup plus sanglant que la veille. Les étendards & les drapeaux furent pris & repris des deux côtés. Nos généraux & les autres officiers firent également paroître leur conduite & leur courage dans les diverses rencontres qui se présentèrent.

Le vent qui souffloit alors avec impétuosité, joint aux mouvemens des troupes, fit élever une si grande poudre, qu'on ne se voyoit presque plus; & la confusion presqu'inévitable dans ces sortes d'occasions contribuant au carnage, on s'acharna tellement, que la mêlée s'engagea, de toutes parts. La fureur se déchaîna & devint générale; des clameurs inouies se firent entendre; la discorde effroyable brisoit à grand bruit armes contre armes, & les roues étin-

celantes des chariots belloniens mugissent par leur terrible choc. On voyoit une multitude de dards enflammés siffler épouvantablement dans les airs, couvrir de feux les deux armées; & le bruit du canon, semblable à celui du tonnerre lorsqu'il gronde dans la nue, menace davantage ceux qui l'entendent de plus près.

Cependant nos troupes, animées par la présence d'Aricdef, savent toutes quand il faut s'avancer, tenir ferme, changer d'attaque, ouvrir ou serrer leurs files; nul ne songe ni à la fuite ni à la retraite, nulle action ne marque la crainte, chacun s'emploie comme si son bras eût dû décider du sort de la victoire; enfin on croyoit voir devant eux s'avancer le trépas des ennemis.

Cette bataille occupoit un champ immense; la face de l'armée changeoit à tout moment, & la fortune paroissoit encore égale, lorsque Tracius, aveuglé par sa fureur & le ressentiment qu'il conservoit du mépris qu'Aricdef avoit fait de son alliance, s'avança avec cette audace que donne l'orgueil & la présomption; il envisageoit déjà le prince comme enchaîné à son char.

Tremble, perfide, dit le tyran, des horreurs de cette funeste guerre qu'il n'a tenu qu'à toi de finir par des propositions avantageuses;

ces cruautés vont enfin retomber sur toi & sur tes complices ; je te ferois fuir dans les enfers pour y signaler tes fureurs. Ne crois pas, reprit Aricdef, intimider par tes bravades celui qui te méprise assez pour ne pas craindre des coups. As-tu mis en fuite le moindre de mes soldats ? Penses-tu me vaincre plus facilement, ou aurois-tu assez d'audace pour te figurer que ta vue puisse me faire trembler ? La justice qui m'a mis les armes à la main est soutenue par l'honneur : tels sont mes motifs. Veux-tu finir cette guerre par un combat singulier ? Faisons usage de notre courage, c'est au dieu des armées à décider de notre sort.

Il mirent fin à leurs discours, & s'avançant l'un contre l'autre avec une égale ardeur, ils commencèrent un combat furieux ; on les voyoit tourner avec une égale rapidité, & leurs épées flamboyantes traçoient dans les airs d'horribles sphères de feu.

Ce grand spectacle suspendit tout ; les deux armées saisies d'horreur se retirèrent des deux côtés pour attendre la décision de ce combat ; leur vigueur, leur adresse & leur légèreté paroissoient les mêmes ; mais Aricdef avoit reçu des mains de Mars une épée d'une trempe si parfaite, que rien ne pouvoit résister à son

tranchant; il brise le cimeterre de son adversaire, & du second coup lui fait dans le côté une profonde blessure : alors le bouclier de Tracius lui devint inutile, il plie, il recule en chancelant & donne enfin du genou en terre.

A cet aspect les Belloniens, frappés comme d'un coup de foudre, frémissent de rage & de désespoir à la vue de l'état humiliant de leur roi; ses plus braves guerriers courent à son secours, le mettent sur leurs boucliers, l'emportent dans sa tente en gémissant sur leur malheur. En effet, quel funeste augure pour eux, mais quel triomphe pour nous! Nos soldats poussent des cris de joie qui furent en même tems le signal du combat & le présage de la victoire.

Les Belloniens voulant venger la mort de leur roi, ne se tinrent pas dans l'inaction; leurs cris affreux furent suivis d'une nouvelle attaque. Ce dernier combat représentoit l'image de l'enfer; le fer & les flammes étinceloient de toutes parts; ils combattoient tout blessés & tout sanglans comme des bêtes féroces que la vue de leur sang irrite, & que la crainte de la mort ne touche point. On entendoit les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés & les gémissemens des mourans.

Nous les repoussâmes enfin avec tant de vigueur, qu'ils furent entièrement défaits, la plupart taillés en pièces; un petit nombre se sauva à la faveur de la poussière qui nous en déroba la marche.

Maître du champ de bataille & de leur camp qu'ils furent contraints d'abandonner, leur artillerie, leurs munitions & tous leurs équipages furent le prix du vainqueur; les soldats y firent un butin considérable qui les dédommagea de la fatigue qu'ils venoient d'essuyer par une marche de quatre jours & quatre nuits, sans presque avoir le tems de se reposer, suivie ensuite d'une bataille dont la seconde journée dura depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi.

Le prince Aricdef, sans s'arrêter, poursuivit ses conquêtes avec tant de rapidité, qu'il soumit en très-peu de tems toutes les villes qui s'étoient rangées du parti des Belloniens, & celles qui avoient favorisé son passage dans le royaume. Après avoir fait punir les chefs de leur rebellion, il ne songea plus qu'à aller combattre les Saliens & les Arciens, dont il apprit que l'armée s'avançoit à grandes journées pour joindre celle des Belloniens; apparemment qu'ils ignoroient leur entière défaite.

Aricdef fit rebrousser chemin à ses troupes ; & pour leur donner le tems de se reposer, s'empara d'un poste avantageux, distribua son armée dans différens endroits, d'où il lui étoit facile de les rallier, afin d'attirer l'ennemi en des lieux dévastés, de lui fermer les passages & d'être à portée de lui enlever tous les convois qui viendroient. Ces pays inondés de sang par les ravages de la guerre, offroient par-tout un spectacle effrayant de la barbarie de Tracius. Il étoit impossible que cette multitude de troupes mal aguerries pût long-tems résister à contre une armée de vainqueurs.

Les Saliens donnèrent dans le piége qu'Aricdef leur avoit tendu, & se trouvèrent enfermés malgré le nombre de leurs troupes. Le général des Arciens qui s'apperçut de la faute qu'ils avoient faite, harangua ses soldats : il étoit éloquent, connoissoit les hommes, savoit saisir leur foible & les maîtriser, en se pliant d'abord à leurs goûts, en les étudiant avec adresse, se composant avec art sur les divers mouvemens qu'il remarquoit se passer dans leur ame.

Ce général sut si bien profiter de ses lumières, qu'il fit voir à ses troupes que les Saliens ne seroient vaincus que par eux-mêmes & par l'ignorance de leurs capitaines, qui n'avoient

pas ſu ſe ſervir de leur avantage ni de leurs forces; il donna des raiſons ſi manifeſtes & ſi plauſibles de ſon ſentiment, que l'officier & le ſoldat en furent perſuadés; il les invita enſuite de faire des propoſitions de paix.

Quel augure, pourſuivit-il, devons-nous tirer du ſuccès de nos forces & de notre courage, lorſque les plus braves de nos alliés viennent d'être vaincus & réduits à prendre honteuſement la fuite? N'allons pas par notre obſtination rallumer encore la colère du vainqueur dans l'incertitude du ſuccès. Nous nous ſommes laiſſé ſéduire par les pernicieux conſeils de Tracius qui nous a entraînés par des vues d'ambition; nous aurions dû faire plus de réflexion avant de prendre les armes contre un ennemi ſi dangereux, mais nous nous ſommes livrés en aveugles aux mouvemens de notre courage. Vous n'ignorez pas que l'exil, l'ignominie & l'eſclavage ſont des maux inévitables pour des vaincus. Il faut céder à la fortune volage & demander la paix : tout m'invite à vous donner des conſeils paiſibles, eu égard à l'état où vous êtes réduits.

A peine le général eut-il fini ſon diſcours, que chacun applaudit à ſon conſeil. Il fut regardé comme le ſoutien de ſa patrie. Chaque ſoldat remit ſes armes, caſque, bouclier &

lance, afin d'en former une espèce de trophée en son honneur. On députa un des premiers officiers, avec un plein pouvoir d'accorder tous les articles qu'Aricdef voudroit exiger.

Le prince le reçut en vainqueur généreux ; & quoiqu'il fût en état de leur faire la loi, cependant il leur accorda des conditions raisonnables, & la paix fut arrêtée au pied de la montagne où s'étoit donnée cette sanglante bataille contre le tyran Tracius.

La campagne finie par cette paix, le prince Aricdef licencia ses troupes & retourna à la cour, où je fus contraint de le suivre. Ce général, après avoir reçu les honneurs du triomphe, me présenta au roi, & eut la bonté de lui faire mon éloge. Ce monarque nous combla de louanges ; & pour conserver la mémoire d'un si heureux succès, il fit élever, en face de son palais, une statue représentant la fortune, qui d'une main tient une corne d'abondance, & de l'autre un gouvernail, au haut duquel est une couronne murale, avec ces mots autour : *la fortune de retour nous ramène l'abondance.*



CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire de la princesse Marsine.

PEU sensible aux louanges que je reçus de tous les courtisans, je me disposai à partir pour rejoindre Zachiel & Monime, de qui je me flattois d'en recevoir de plus sincères. Marsine devoit aussi partager mes soins ; mais je ne pus penser à cette princesse sans sentir renaître en moi le plus ardent desir de lui rendre service ; mon empressement cédant à ce désir, je ne voulus point quitter le prince Aricdef sans lui faire le récit des maux qu'avoit soufferts l'infortunée Marsine ; & pour l'intéresser plus vivement en sa faveur, je commençai par lui rappeller les malheurs du roi son pere : je n'ignore point, ajoutai-je, que le tyran Tracius vous a fait offrir de partager l'empire qu'il a usurpé sur Bélus, en vous unissant à sa fille ; mais la grandeur de votre ame, votre probité incorruptible, & cet amour pour la justice, vous ont fait mépriser des propositions qui ne pouvoient s'accomplir que par d'injustes moyens. Permettez que j'ose vous dire, seigneur, qu'il naît quelquefois des occasions que nous présente la fortune, dont on peut profiter ; lesquelles occa-

ſions, loin de ternir la gloire d'un illuſtre conquérant, ne lui ſont offertes que pour la faire briller dans tout ſon éclat. Vous ſavez toutes les trahiſons que le tyran a employées pour ſe rendre maître du royaume de Bellonie, qui appartient de droit à la princeſſe Marſine par la mort du roi ſon père.

Que prétendez-vous m'inſinuer par ce diſcours, dit Aricdef en m'interrompant ? J'aurois voulu pouvoir être utile à cette infortunée princeſſe ; mais depuis la fuite du roi ſon pere, on a toujours ignoré le lieu de ſa retraite ; je n'en ai jamais entendu parler : ſans doute que ſes malheurs l'auront précipitée dans le tombeau du roi ſon père. Non, ſeigneur, repris-je, elle eſt encore pleine de vie ; un déguiſement la cache depuis long-tems aux injuſtes Belloniens ; elle vous eſt même connue ; ſes rares qualités n'ont pu échapper à vos yeux, puiſqu'elle a ſervi dans votre armée avec le même emploi que vous avez bien voulu m'accorder, & Marſine & le chevalier Meilly ne ſont qu'une même perſonne ; vous ſavez quelle réputation elle s'eſt acquiſe ſous ce nom. Dieux ! qu'entends-je, s'écria le prince d'un air extrêmement ſurpris ? Ai-je donc pu méconnoître ſi long-tems l'héritière du trône de Bellonie ? Il eſt vrai qu'un ſecret penchant m'a toujours porté à la diſtinguer

des autres officiers. J'admirois sur-tout en elle cette candeur, cette vérité, cette générosité & ce courage qui est inséparable des grandes ames; mais poursuivez & m'apprenez ce qui a pu l'empêcher de se trouver à l'action générale.

Je racontai alors au prince la maladie de Marsine, occasionnée par une suite de ses chagrins, dont je lui fis le détail en y joignant les raisons qui l'avoient engagée à prendre ce déguisement, afin de se soustraire aux cruelles tyrannies de Tracius. Pourquoi, dit le prince, a-t-elle refusé de m'honorer de sa confiance? Parlez, mon cher milord, je vous conjure, au nom de notre amitié, de me dire par quel endroit j'ai pu m'attirer sa haine; car quelle autre raison peut l'avoir empêché de me révéler un secret qu'elle vous a confié? Je sais que vous le méritez; mais en suis-je indigne? Ah, seigneur, que la princesse est éloignée d'une façon de penser si injuste! Il est vrai, seigneur, que Marsine a permis que je fus instruit de tous ces secrets. Il en est encore un que vos bontés devroient m'arracher sans doute, permettez..... Je ne permets rien, dit le prince, encore un coup; parlez, mon cher milord, je le veux, je l'exige, non pas en prince, mais en ami. C'en est trop, repris-je, je ne puis résister à cet excès de bonté.

Alors je dévoilai au prince les tendres sentimens que la princesse avoit conçus pour ses rares vertus, que la renommée ne cessoit de publier dans tout le monde. Je ne crus pas non plus devoir lui cacher tous les combats qui s'étoient élevés dans son ame par le desir de se déclarer, la crainte d'en trop dire, celle d'une paix qui ruinât toutes ses espérances. Je n'ai pu voir, ajoutai-je, cette infortunée princesse, sans être touché. Une impression de langueur & d'abattement, en éteignant la vivacité de sa physionomie, la rend plus intéressante; ses yeux ternis par la douleur, semblables aux rayons du soleil échappés à travers les nuages, lancent, comme eux, des feux plus piquans; son humiliation a toujours les graces de la modestie; on ne peut la voir sans la plaindre ni l'écouter sans admiration.

J'eus le bonheur, par mon récit, d'inspirer au prince Aricdef un ardent desir de voir la princesse & de lui offrir tous les services qui dépendroient de lui. Le prince fut prendre congé du roi. Ce monarque, qui l'aimoit beaucoup, surpris d'un départ aussi précipité, voulut savoir les raisons qui pouvoient l'obliger de s'éloigner si-tôt de sa cour. Aricdef, qui s'attendoit à cette question, n'hésita pas à satisfaire le roi. Il lui fit le détail de toutes les

infortunes qu'avoit essuyées la princesse Marsine pendant tout le cours de sa vie; ensuite il supplia le roi par-tout ce qu'il crut de plus capable de le toucher, de vouloir bien accorder sa protection à cette illustre malheureuse, qu'on ne pouvoit abandonner sans injustice. Ce monarque, surpris que la princesse eût pu résister à tant de maux, lui accorda non-seulement ce qu'il demandoit, mais il ajouta obligeamment qu'il ne pouvoit mieux reconnoître les services qu'il venoit de rendre à l'état, qu'en employant tout son pouvoir & les raisons les plus convaincantes afin de déterminer la princesse Marsine à partager sa couronne avec un prince qui en soutiendroit la majesté avec autant de justice, de prudence & de gloire, qu'il en avoit acquis par son courage & ses talens dans toutes ses campagnes.

Une grace accordée avec des éloges aussi flatteurs de la part d'un roi plein de justice & de bonté, & dont le mérite seul a droit de prétendre à ses faveurs, comblèrent de joie le cœur d'Aricdef; sa reconnoissance se manifesta par les assurances d'un respectueux attachement & d'une entière soumission aux ordres de sa majesté. Le roi lui ordonna de rassembler ses troupes & de partir incessamment pour ne pas donner le tems à la fille de Tracius de for-

mer de nouvelles brigues dans la Bellonie.

Après que le prince Aricdef eut pris congé du roi, animé par un nouveau desir de gloire, & peut-être encore par celui d'un amour naissant, ce prince s'étoit aisément rappellé les traits & la majesté de la taille du faux chevalier; il sentoit déjà ce germe d'une passion qui l'entraînoit vers elle, & qu'il a conservé jusqu'à sa mort. L'appas d'une couronne presque offerte a aussi-bien des attraits pour un cœur fait pour régner.

Ses ordres donnés aux officiers pour le rendez-vous des troupes, nous nous disposâmes à partir. Je dépêchai un courier à la princesse pour lui annoncer la visite du prince & les grands desseins qu'il avoit formés de la rétablir sur son trône : mais nous fîmes une si grande diligence, que nous devançâmes d'une heure le courier.

Marsine, autant par décence que par amitié, avoit continué de partager l'appartement de Monime. Ces deux charmantes personnes étoient ensemble lorsque nous arrivâmes; je leur présentai le prince. Marsine parut d'abord un peu troublée; Monime fit briller la joie dans ses yeux, & le prince surpris de leur éclatante beauté, resta un instant sans parler: mais se remettant l'un & l'autre, ils eurent

ensemble une longue conversation, dans laquelle la princesse fit briller la noblesse de ses sentimens, sa grandeur d'ame, l'étendue de son génie & ce courage qui l'avoit soutenue dans toutes ses adversités. Ariçdef déjà prévenu en faveur de Marsine, prit dans ce premier entretien autant d'amour qu'elle desiroit de lui en inspirer.

Pendant que le prince & la princesse étoient occupés si agréablement, je me retirai avec Monime dans l'embrasure d'une croisée pour pouvoir nous parler plus librement. Nous nous dîmes tout ce que l'amitié peut inspirer de plus tendre à deux cœurs vraiment épris & qui ont passé long-tems sans se voir. Monime s'expliquoit avec cette énergie qui caractérise le sentiment d'une ame noble. Elle m'apprit tous les soins que Zachiel s'étoit donnés pour assurer le bonheur de Marsine. Le génie avoit fait plusieurs voyages à dessein de disposer les Belloniens à recevoir leur légitime souveraine; & par une suite de ses soins ceux des sujets qui étoient restés fidelles à la princesse, & qui avoient été obligés d'errer çà & là dans divers royaumes, s'étoient rassemblés lorsqu'ils apprirent la mort du tyran Tracius, qui fut suivie de la défaite entière de son armée; leur zèle les fit rechercher avec soin tous ceux que la crainte ou

peut-être l'intérêt avoient engagés à suivre le parti du tyran; ils bannirent leurs craintes, ranimèrent leur zèle & leur fidélité, & firent si bien qu'ils furent en très-peu de tems en état de former un corps de troupes assez considérable.

Zachiel qui entra mit le comble à ma joie par sa présence, il me reçut avec cet amour & cette cordialité d'un père qui chérit son fils. Après certaines politesses d'usage vis-à-vis des grands, il confirma au prince tout ce que Monime venoit de m'apprendre. Ces nouvelles ranimèrent les espérances de la princesse. Il fut décidé qu'on se mettroit dès le lendemain en marche pour rejoindre ces troupes & les animer par la présence de leur souveraine. Monime voulut accompagner la princesse; Zachiel, loin de s'y opposer, parut charmé de sa résolution; il ne doutoit pas que l'exemple de Marsine ne servît à dissiper toutes ses craintes.

Le prince Aricdef, à la tête d'une armée de trente mille hommes de troupes aguerries, ou pour mieux dire, de vainqueurs, joignit en peu de tems celle de la princesse. La jonction des troupes s'étant faite, on entra dans la Bellonie; mais cette princesse qui vouloit épargner le sang de ses sujets, envoya un hé-

raut d'armes annoncer son retour, & publier une amnistie générale en faveur de tous ceux qui voudroient rentrer dans leur devoir & viendroient se ranger sous les étendards de leur souveraine; cette marque de sa clémence grossit considérablement son armée.

Cependant la princesse Faustine, fille de Tracius, qui venoit d'être couronnée, avoit un fort parti; ses généraux employèrent toutes les forces du royaume pour la maintenir sur le trône: mais Aricdef leur ôta tous les moyens de le surprendre, & par ses soins il s'assura de toutes leurs démarches. Ce prince répandit dans le camp de Faustine, à sa cour, dans son Conseil, en tous lieux, des gens qui l'observent, qui découvrent ses vues, ses desseins, ses projets, & qui en avertissent Aricdef. Malgré les rigueurs de la saison, le prince avance dans le pays, soutient plusieurs combats, assujettit des villes; & poursuivant les rebelles, il pousse ses progrès. Les Belloniens surpris, confondus de son audace, précipitent leur fuite, lui cèdent par-tout la victoire, sont enfin contraints de se rendre & de demander un pardon qu'ils n'ont pas de peine à obtenir.

La princesse Marsine, après avoir reconquis son royaume, reçut une magnifique ambassade

de la part de l'empereur des Marsiens. L'ambassadeur avoit ordre de la féliciter sur son heureux avénement, de l'assurer de son amitié, de renouveller à perpétuité un traité d'alliance, dont le principal article étoit d'accepter pour époux le prince Aricdef. Marsine fit à l'ambassadeur la plus pompeuse réception, & de l'aveu de tous les grands de sa cour, elle répondit qu'elle étoit charmée que les vœux de l'empereur s'accordassent si bien à son penchant; qu'elle ne pouvoit mieux reconnoître la protection qu'il lui avoit accordée, & en même tems les services que le prince Aricdef venoit de lui rendre, qu'en partageant avec lui une couronne qu'il s'étoit déjà acquise par son intrépide valeur, par ses rares vertus & par des talens si dignes de régner; que d'ailleurs le prince ayant l'honneur de lui appartenir par le sang, elle se feroit toujours gloire de cette alliance qui la mettoit en droit de regarder désormais l'empereur comme un père attentif au bonheur de ses enfans; elle ajouta avec des graces infinies, qu'elle le prioit d'assurer l'empereur que malgré tous les avantages qu'elle trouvoit dans cette union, l'intérêt y avoit moins de part que le choix de son cœur. Le prince, témoin de cette con-

versation, se sentit pénétré de la plus vive reconnoissance; l'amour & la joie éclatoient dans ses yeux.

La reine ne voulut point renvoyer l'ambassadeur qu'il n'eût été témoin de son mariage avec le prince. La cérémonie s'en fit avec une pompe & une magnificence dignes de ces deux époux. Ils furent couronnés le lendemain aux acclamations de tous les peuples. On apprit quelques jours après que la princesse Faustine, désespérée de sa chûte, s'étoit renfermée dans le temple de Pallas pour y consacrer le reste de ses jours au culte de la déesse. Enfin l'aimable paix si long-tems désirée vint fermer le temple de Janus, rétablit la confiance, bannit l'envie & la jalousie; le commerce reprit de nouvelles forces, les talens & les arts renaissent, les troupes congédiées ne sont plus occupées qu'à joindre le myrthe à leurs lauriers, & chacun ne songe qu'à jouir du fruit de ses glorieux travaux.

Aricdef & Marsine paisibles dans leurs états, ne sont occupés que du soin de rendre leurs sujets heureux. Ce prince toujours humain, toujours sage dans ses projets, attentif à toutes les parties d'économie, à tous les objets de l'administration publique, à tout ce qui peut

assurer ou augmenter sa puissance, sa gloire & le bonheur de ses sujets; on peut le comparer à un protée qui prend à son gré mille formes différentes. Sa vie est un livre que tous les généraux, même les grands princes devroient étudier. Cette conduite le fait adorer de ses peuples qui comptent ses jours par autant de bienfaits. On diroit aussi que la parque, attentive à leur commun bonheur, se plaît à alonger la trame de ses jours, afin de donner le tems à ses sujets d'admirer ses vertus & de les faire germer dans leurs cœurs.

CHAPITRE VIII.

Nous ne pûmes nous refuser au plaisir d'attendre le retour du printems à la cour d'Aricdef La reine, attachée à Monime par les liens de la plus tendre amitié, eût bien voulu l'engager de se fixer auprès de sa personne, elle lui fit à ce sujet les plus brillantes propositions pour mon établissement, & le roi se joignant à Marsine, il nous eût été très-difficile de résister à leur empressement sans l'éloquence de Zachiel qui leur fit sentir la nécessité où nous étions de continuer nos voyages.

Quoique logé dans le palais du roi, nous étions néanmoins obligés de passer plusieurs cours & une prodigieuse quantité d'appartemens avant d'arriver à son cabinet. Ces appartemens étoient toujours remplis de gens qui venoient solliciter des pensions; ceux-là un gouvernement; ceux-ci le commandement d'une place; d'autres la garde d'un fort; quelques-uns des compagnies, & un très-grand nombre demandoient de petites plaques d'or qui représentent la figure du dieu Mars environné de gloire: cette plaque est une marque qui constate leur courage, qui les annoblit & les fait respecter des soldats & du peuple. Ce concours de prétendans formoit une foule qu'il étoit difficile de pénétrer.

D'autres vieux officiers hors de combat, nouvellistes, gais ou taciturnes, malgré la rigueur de la saison, se rassembloient par pelotons dans les jardins du palais: là, sans craindre le vent de bise, ils s'échauffroient à régler l'état en disputant sur le jugement que chacun portoit sur toutes les affaires. L'étendue de leur vue perçoit dans le cabinet des princes & sembloit en découvrir les secrets les plus impénétrables.

Curieux de les entendre raisonner, je me

rendis un jour dans le jardin. Je m'acostai d'un vieux militaire qui me parut rempli de bon-sens. Après quelques tours d'allée je lui demandai quelles étoient les loix des Bellomiens. Nos loix, dit l'officier, se rapportent toutes à la guerre. Nos législateurs n'ont pour but que la victoire, c'est pourquoi ils nous recommandent de tenir toujours nos citoyens occupés à des exercices militaires, sans leur permetre de se livrer à aucune autre profession, sinon à ceux qui ont vieilli dans le métier des armes, & que la foiblesse de l'âge, ou les blessures qu'ils ont reçues, rendent incapables de servir. Ainsi, lorsque nous sommes en paix, ils doivent étudier avec la même diligence tous les moyens de faire la guerre avec avantage, en exécutant au moindre signal tous les ordres de celui qui les commande, car les troupes sont un corps dont le général est la tête; il faut qu'il ranime ses efforts, puisque leurs destins sont commis à sa prudence & à son habileté, qu'il veille lorsqu'ils dorment. De lui seul dépend la sûreté des soldats. Il doit établir une bonne discipline, s'opposer aux cruautés. Tout général qui souffre le carnage, qui pille, ravage & permet les excès, eût-il conquis la moitié du monde, la voix des peuples contre lui réunie

oublie tous ses exploits, ne voit plus que sa tyrannie, & le regarde comme un tigre altéré de sang. Avec des connoissances aussi étendues dans l'art militaire, vous méritiez, monsieur, de commander. Ces principes, reprit-il, n'ont jamais été goûtés de Tracius : trop plein de son orgueil, il ne prenoit conseil de personne ; c'est ce qui l'a conduit à sa perte. Le roi qui vous gouverne actuellement a toujours suivi exactement ces maximes ; il rend justice au mérite, & n'accorde les honneurs militaires qu'à ceux qui se sont distingués par des actions d'éclat, sans égard à la naissance. Je le sais, dit l'officier, mais je suis trop vieux à présent pour m'assujettir à faire ma cour ; je cède aux jeunes courtisans le précieux avantage de mériter ses bienfaits.

Pendant notre séjour à la cour nous y fûmes régalés de plusieurs fêtes galantes, où Monime fit briller ses graces & y captiva plus d'un cœur. Occupés le reste du tems à faire notre cour, à recevoir des visites, ou à en rendre, il est certain que nous n'eûmes pas le tems de nous ennuyer. Dans le nombre des galans de Monime, j'en remarquai un qui me parut plus assidu que les autres ; c'étoit un jeune colonel tout rempli de lui-même, qui tournoit mé-

thodiquement les yeux & la bouche, toujours muni de petits traits d'histoire chroniques & méchants, qu'il débitoit dans des termes propres aux personnes de son espèce. Nous ne faisions pas un pas sans le rencontrer; je crois qu'il avoit le don de se multiplier. Il vint un jour chez une femme où nous étions invités à souper; après qu'il y eut débité un tissu de fadaises qui n'avoient pas le sens commun, il se leva pour sortir. Comment, dit la maîtresse de la maison, vous ne soupez pas ici? Non, dit-il; je dois me rendre chez la maréchale qui, comme vous savez, m'honore de son estime. En vérité, je suis désespéré de ne pouvoir pas profiter plus long-tems d'une compagnie si radieuse: mais les visites m'excèdent, elles me pétrifient; cependant personne n'en rend & n'en reçoit plus que moi; mon suisse ne peut suffire à les écrire, & mes chevaux, que je force aussi eux-mêmes d'être martyrs de la mode & du bon ton, tombent sur les dents ainsi que mon coureur. Que dites-vous de cet aimable cavalier, demanda malicieusement Monime à une femme qui n'avoit cessé d'applaudir à toutes ses niaiseries? Il est charmant, dit la dame. Il faut convenir que c'est un homme adorable, plein d'esprit, rempli de graces, amu-

ſant au poſſible, qui nuance une tapiſſerie à enlever, qui aſſortit des porcelaines à étonner, qui a un goût délicieux dans le choix des magots, qui eſt toujours radieux dans ſes parures, dans ſes meubles, dans ſes équipages; enfin c'eſt un homme divin. Il eſt vrai, dis-je, que voilà de rares & utiles qualités pour un militaire.

Je remarquai que les occupations de preſque tous les jeunes officiers qui habitent le monde de Mars, reſſembloient aſſez à celles qu'on venoit de nous faire admirer. Ces occupations ſont analogues à leur caractère. Leur premier ſoin en s'éveillant eſt de penſer à leur parure; la matinée ſe paſſe ſans qu'ils ſe puiſſent déterminer ſur l'habit qu'ils mettront; le choix de la couleur les embarraſſe. Il en eſt qui relèvent les teints pâles; d'autres ſervent à diminuer & à adoucir le rouge de ceux qui ſe ſont échauffés par les veilles, le jeu, la table, ou à quelques autres exercices. Il faut donc conſulter ſon miroir; on a peine à ſe décider. Si on paſſe la journée avec la belle Julie, dont les vapeurs la font évanouir à chaque inſtant, on doit néceſſairement arborer le tendre & le ſérieux; mais ſi l'aimable Dorine s'y rencontre, on veut auſſi lui plaire, & un ton ſépulchral la tient au ſupplice.

Le valet de chambre qui ne comprend rien à tout ce raisonnement, se persuade que les irrésolutions de son maître ne sont causées que par l'embarras de choisir un habit qui ne dépare point les femmes auxquelles il a dessein de donner aujourd'hui la préférence. Il admire cette délicatesse recherchée dans son maître. Accoutumé à dire librement son sentiment sur des choses beaucoup plus sérieuses, il le tire d'inquiétude : mettez, monsieur, un habit bleu, cette couleur sied également à la blonde comme à la brune. Cet oracle le détermine; il vaut à ce domestique une partie de sa garde-robe; on continue la toilette; on donne des ordres à son coureur qu'on envoie impitoyablement dans les quatre quartiers de la ville faire des complimens à des femmes qu'on a quittées à cinq heures du matin, & qu'on compte revoir le soir. Cependant on s'occupe d'une bourse dont les noeuds sont du dernier goût; mais le toupet, l'arrangement des boucles, est beaucoup plus long que la coëffure d'une femme à qui on fait un nouveau parquet à son chignon.

Lorsqu'on s'est donné bien des peines & des soins à parer sa figure, que lui-même a composé tous les traits de son visage, qu'il a étudié dans ses glaces différentes attitudes qui doivent

le rendre plus agréable, notre jeune colonel se croit plus charmant qu'Adonis; il part comme un éclair dans un char magnifique pour se faire admirer chez plusieurs femmes à qui il dit à chacune une épigramme sur toutes les autres, débite une histoire qu'il vient de composer & qui n'a pas le sens commun; il entremêle sa conversation de quelques fades douceurs qu'il débite d'un air distrait; prend une main, la baise, en regardant si ce baiser fait quelque impression; proteste qu'il n'a jamais vu de femme aussi radieuse, s'interrompt, soupire machinalement, fait une révérence, & vole chez une autre répéter la même scène de cette comédie.

La beauté de Monime lui attira bientôt les hommages de tous les grands. Nous fûmes un jour visités par un de ces hommes que le hasard plaît à élever au-dessus de leur naissance: Doronte étoit son nom; sa fortune étoit établie sous le règne du tyran, qui, de simple soldat, l'avoit élevé aux plus hautes dignités. Contraint de les abandonner sous le nouveau règne, il jouissoit néanmoins de certains honneurs & des immenses richesses dont Tracius l'avoit comblé; mais plein d'orgueil & de fatuité, il méprisoit souverainement les personnes qu'il avoit connues dans sa médiocrité; il

avoit perdu totalement la raison, à peine végète-t-il; le jugement égaré, il se rappelloit avec douleur son premier état; la moitié de sa vie est pour lui un supplice affreux qui le fera peut-être mourir de vanité : on le voit enfin succomber sous le poids de l'orgueil que lui a donné le poste qu'il occupoit; mais il n'est pas le seul que la fortune prive de jugement par ses dangereux charmes. Il est peu de gens qui aient l'ame assez forte pour se défendre des pièges qu'elle leur tend. Zachiel nous fit remarquer que l'expérience nous montre que dans tous les tems les plus grands hommes ont été sujets, ainsi que le vulgaire, au défaut de se laisser aveugler par la fortune. Ils ont justifié ce que dit Asdrubal dans le Sénat, lorsqu'il établit pour maxime certaine, qu'on voyoit très-rarement le jugement avec la bonne fortune. Ceux qui se sont le plus appliqués à connoître le cœur humain, regardent l'union de la sagesse & de la prospérité comme une chose *presque impossible*. L'amour propre a trop d'influence sur les hommes, pour ne leur pas persuader aisément qu'ils ne doivent attribuer qu'à leur seul mérite ce qui n'est souvent qu'un pur effet du hasard. Les plus grands hommes sont sujets aux mêmes défauts. En examinant les histoires anciennes &

modernes, on trouve que les caractères de ceux qui ont été favorisés de la fortune sont presque tous devenus plus méchans par les heureux succès qu'ils ont eus.

Alexandre, en sortant de la Grèce, étoit vertueux & humain : lorsqu'il eut vaincu les Perses, il devint débauché & cruel, fit périr plusieurs de ses capitaines, ordonna qu'on exposât Lisimacus aux bêtes féroces, tua Clitus son favori dans un festin, prit l'eunuque Bagoas qui appartenoit à Darius, pour le faire servir à un usage honteux; enfin l'orgueil que lui inspira sa bonne fortune le rendit assez insensé pour vouloir être regardé comme une divinité.

Sylla ne commit les cruautés qu'il exerça contre ses compatriotes, qu'après avoir été comblé des faveurs de la fortune dans toutes les guerres qu'il avoit entreprises : les proscriptions dont il remplit Rome & toute l'Italie, furent les suites de ces heureux succès. Plusieurs exemples pourroient encore vous être cités, continua le génie; mais ceux-ci doivent suffire pour vous faire voir que la haute naissance ne garantit pas toujours des écueils tous ceux que la bonne fortune favorise. Un homme élevé au-dessus des autres, croit souvent être en droit de se permettre toutes sortes d'excès; il

oublie que sa naissance est un roc élevé, où il paroît à découvert, où l'on voit ses desseins & les secrets motifs qui le font agir, & où le public, juge impartial de ses actions, prononce impunément son arrêt; le masque de la vertu ne trompe qu'un tems, sa pénétration le fait lire au fond des cœurs, & d'un air suprême il condamne tous les grands: dignités, richesses, honneurs, rien n'arrête sa censure; leur éclat les décrie; un faux pas les perd; informé de tous leurs écarts, on les publie; ses vertus sont effacées, & cette aurore brillante qui sembloit présager des jours fortunés, est bientôt éclipsée par la mauvaise politique. Il est peu de princes qui emportent au tombeau les regrets de la nation, dont ils ont mérité l'attachement au commencement de leur règne.

Le terme que Zachiel avoit accordé au roi & à la reine étant expiré, nous nous disposâmes à suivre le génie dans le cinquième ciel. Je ne rapporterai point la dernière conversation que nous eûmes en prenant congé de leurs majestés. Cette conversation peu suivie nous fit connoître la douleur qu'ils ressentoient de notre séparation, par la violence qu'ils se firent en consentant à notre départ. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles; mais

les soupirs, l'attendrissement & les larmes sont le vrai langage de l'amitié : Monime n'en put employer d'autres, & la sensibilité de son cœur fit plus d'impression sur celui du roi & de la reine, que le discours le plus éloquent.

Nous laissâmes ce royaume plus florissant qu'on ne l'eût encore vu. Jamais le trône n'avoit été rempli par un roi aussi savant dans l'art de régner. Uniquement occupé de l'agrandissement de son royaume, il ne perdoit point de vue le desir d'étendre sa domination ; son affabilité & la facilité qu'il avoit de s'exprimer, lui gagnoient les cœurs de tous ceux qui l'approchoient, & sa libéralité les lui attachoit sans retour. Les preuves qu'il avoit données de son intrépidité dans les dangers, de son inébranlable fermeté dans les revers, lui attirèrent toute leur confiance. Ce prince étoit inépuisable dans ses ressources ; on peut dire que les desseins les plus compliqués n'étoient pour lui qu'un jeu d'imagination, laquelle, aussi vaste que féconde, lui procuroit les moyens d'exécuter avec autant de rapidité qu'il projettoit facilement.

Les arts, enfans du repos & de l'abondance, reparurent à la cour d'un prince devenu par ses conquêtes assez puissant pour les protéger.

Il aime les lettres, en connoît le prix, récompense ceux qui les cultivent, & s'y applique souvent lui-même.

Fin du premier Volume.

TABLE

TABLE

DES VOYAGES IMAGINAIRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

